L

E

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGERES.
NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DES INDES.

TOME ONZIEME.

A PARIS,
Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

BV 2290
A 2
1780
v.11
***

230462

I

EDI

PA

LA C

MÉ

Du Pe
Jesu
périe
à M
vra

Les
dans le
& ſi

LETTRES
EDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES DES INDES.

LETTRE

Du Pere Bouchet, de la Compagnie de Jeſus, Miſſionnaire de Maduré, & Supérieur de la nouvelle Miſſion de Carnate, à Monſeigneur l'ancien Evêque d'Avranches.

MONSEIGNEUR,

Les travaux d'un homme apoſtolique dans les Indes orientales ſont ſi grands & ſi continuels, qu'il ſemble que le

ſoin de prêcher le nom de Jeſus-Chriſt aux Idolâtres, & de cultiver les nouveaux fideles, ſoit plus que ſuffiſant pour occuper un Miſſionnaire tout entier. En effet, dans certains temps de l'année, bien loin d'avoir le loiſir de s'appliquer à l'étude, à peine a-t-on celui de vivre, & ſouvent le Miſſionnaire eſt forcé de prendre ſur le repos de la nuit le temps qu'il doit donner à la priere & aux autres exercices de ſa profeſſion.

Cependant, Monſeigneur, dans quelques autres ſaiſons nous nous trouvons aſſez en liberté pour pouvoir nous délaſſer de nos travaux par quelque ſorte d'étude. Notre ſoin alors eſt de rendre nos délaſſemens même utiles à notre ſainte Religion. Nous nous inſtruiſons dans cette vue des ſciences qui ont cours parmi les Idolâtres, à la converſion deſquels nous travaillons; & nous nous efforçons de trouver, juſques dans leurs erreurs, de quoi les convaincre de la vérité que nous venons leur annoncer.

C'eſt dans ce temps, où les occupations attachées à mon miniſtere m'ont laiſſé quelque loiſir, que j'ai approfondi, autant qu'il m'a été poſſible, le ſyſtême de Religion reçu parmi les Indiens. Ce que je me propoſe dans cette lettre,

Monſeigneur, eſt ſeulement de vous mettre devant les yeux, & de rapprocher les unes des autres quelques conjectures, qui ſont, ce me ſemble, capables de vous intéreſſer. Elles vont toutes à prouver que les Indiens ont tiré leur Religion des livres de Moïſe & des Prophetes : que toutes les fables dont leurs livres ſont remplis, n'y obſcurciſſent pas tellement la vérité, qu'elle ſoit méconnoiſſable : & qu'enfin, outre la Religion du peuple Hébreu, que leur a appriſe, du moins en partie, leur commerce avec les Juifs & les Egyptiens, on découvre encore parmi eux des traces bien marquées de la Religion Chrétienne, qui leur a été annoncée par l'Apôtre ſaint Thomas, par Pantænus, & pluſieurs autres grands hommes, dès les premiers ſiecles de l'Egliſe.

Je n'ai point douté, Monſeigneur, que vous n'approuvaſſiez la liberté que je prends de vous adreſſer cette lettre. J'ai cru que des réflexions, qui peuvent ſervir à confirmer & à défendre notre ſainte Religion, devoient naturellement vous être préſentées. Vous y prendrez plus de part que perſonne, après avoir démontré, comme vous l'avez fait, la vérité de notre foi par la plus vaſte

érudition, & par la plus exacte connoiſſance de l'antiquité ſacrée & profane.

Je me ſouviens, Monſeigneur, d'avoir lu dans votre ſçavant livre de la Démonſtration Evangélique, que la Doctrine de Moïſe avoit pénétré juſqu'aux Indes : votre attention à remarquer dans les auteurs tout ce qui s'y rencontre de favorable à la Religion, vous a fait prévenir une partie des choſes que j'aurois à vous dire. J'y ajouterai donc ſeulement ce que j'ai découvert de nouveau ſur les lieux, par la lecture des plus anciens livres des Indiens, & par le commerce que j'ai eu avec les ſçavans du pays.

Il eſt certain, Monſeigneur, que le commun des Indiens ne donne nullement dans les abſurdités de l'athéiſme. Ils ont des idées aſſez juſtes de la Divinité, quoiqu'altérées & corrompues par le culte des Idoles. Ils reconnoiſſent un Dieu infiniment parfait, qui exiſte de toute éternité, qui renferme en ſoi les plus excellens attributs. Juſques-là rien de plus beau & de plus conforme au ſentiment du peuple de Dieu ſur la Divinité. Voici maitenant ce que l'Idolâtrie y a malheureuſement ajouté.

La plupart des Indiens aſſurent que ce grand nombre de Divinités qu'ils adorent aujourd'hui, ne ſont que des Dieux ſubalternes & ſoumis au Souverain Etre, qui eſt également le Seigneur des Dieux & des hommes. Ce grand Dieu, diſent-ils, eſt infiniment élevé au-deſſus de tous les Etres; & cette diſtance infinie empêchoit qu'il eût aucun commerce avec de foibles créatures. Quelle proportion en effet, continuent-ils, entre un Etre infiniment parfait, & des Etres créés remplis, comme nous, d'imperfections & de foibleſſes? C'eſt pour cela même, ſelon eux, que *Parabaravaſton*, c'eſt-à-dire, *le Dieu ſuprême*, a créé trois Dieux inférieurs; ſçavoir, *Bruma*, *Vichnou* & *Routren*. Il a donné au premier la puiſſance de créer, au ſecond le pouvoir de conſerver, & au troiſieme le droit de détruire.

Mais ces trois Dieux, qu'adorent les Indiens, ſont, au ſentiment de leurs ſçavans, les enfans d'une femme, qu'ils appellent *Parachatti*, c'eſt-à-dire, *la Puiſſance ſuprême*. Si l'on réduiſoit cette fable à ce qu'elle étoit dans ſon origine, on y découvriroit aiſément la vérité, toute obſcurcie qu'elle eſt par les idées

ridicules que l'eſprit de menſonge y a ajoutées.

Les premiers Indiens ne vouloient dire autre choſe, ſinon que tout ce qui ſe fait dans le monde, ſoit par la création qu'ils attribuent à *Bruma*, ſoit par la conſervation, qui eſt le partage de *Vichnou*, ſoit enfin par les différens changemens, qui ſont l'ouvrage de *Routren*, vient uniquement de la puiſſance abſolue du *Parabaravaſtou*, ou du Dieu ſuprême. Ces eſprits charnels ont fait enſuite une femme de leur *Parachatti*, & lui ont donné trois enfans, qui ne ſont que les principaux effets de la toute-Puiſſance. En effet, *Chatti*, en langue Indienne, ſignifie Puiſſance, & *Para*, ſuprême, ou abſolue.

Cette idée qu'ont les Indiens d'un Etre infiniment ſupérieur aux autres Divinités, marque au moins que leurs anciens n'adoroient effectivement qu'un Dieu, & que le *Polythéiſme* ne s'eſt introduit parmi eux, que de la maniere dont il s'eſt répandu dans tous les pays Idolâtres.

Je ne preténds pas, Monſeigneur, que cette premiere connoiſſance prouve d'une maniere bien évidente le commerce des Indiens avec les Egyptiens,

ou avec les Juifs. Je ſçais que ſans un tel ſecours l'Auteur de la nature a gravé cette vérité fondamentale dans l'eſprit de tous les hommes, & qu'elle ne s'altere chez eux que par le déréglement & la corruption de leur cœur. C'eſt pour la même raiſon que je ne vous dis rien de ce que les Indiens ont penſé ſur l'immortalité de nos ames, & ſur pluſieurs autres vérités ſemblables.

Je m'imagine cependant que vous ne ſerez pas faché de ſçavoir comment nos Indiens trouvent expliquée, dans leurs auteurs, la reſſemblance de l'homme avec le ſouverain Etre. Voici ce qu'un ſçavant Brame m'a aſſuré avoir tiré ſur ce ſujet d'un de leurs plus anciens livres. Imaginez-vous, dit cet auteur, un million de grands vaſes tous remplis d'eau, ſur leſquels le ſoleil répand les rayons de ſa lumiere. Ce bel aſtre, quoique unique, ſe multiplie en quelque ſorte, & ſe peint tout entier en un moment dans chacun de ces vaſes; on en voit par-tout une image très-reſſemblante. Nos corps ſont ces vaſes remplis d'eau: le ſoleil eſt la figure du ſouverain Etre: & l'image du ſoleil peinte dans chacun de ces vaſes, nous repréſente aſſez

naturellement notre ame créé à la reſſemblance de Dieu même.

Je paſſe, Monſeigneur, à quelques traits plus marqués, & plus propres à ſatisfaire un diſcernement auſſi exquis que le vôtre. Trouvez bon que je vous raconte ici ſimplement les choſes telles que je les ai appriſes. Il me ſeroit fort inutile, en écrivant à un auſſi ſçavant Prélat que vous, d'y mêler mes réflexions particulieres.

Les Indiens, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, croyent que *Bruma* eſt celui des trois Dieux ſubalternes, qui a reçu du Dieu ſuprême la puiſſance de créer. Ce fut donc *Bruma*, qui créa le premier homme. Mais ce qui fait à mon ſujet, c'eſt que *Bruma* forma l'homme du limon de la terre encore toute récente. Il eut à la vérité quelque peine à finir ſon ouvrage. Il y revint à pluſieurs fois, & ce ne fut qu'à la troiſieme tentative que ſes meſures ſe trouverent juſtes. La fable a ajouté cette derniere circonſtance à la vérité; & il n'eſt pas ſurprenant qu'un Dieu du ſecond ordre ait eu beſoin d'apprentiſſage pour créer l'homme dans la parfaite proportion de toutes les parties où nous le voyons,

Mais ſi les Indiens s'en étoient tenus à ce que la nature, & probablement le commerce des Juifs leur avoient enſeigné de l'unité de Dieu, ils ſe ſeroient auſſi contentés de ce qu'ils avoient appris par la même voie de la création de l'homme : ils ſe ſeroient bornés à dire, comme ils font après l'Ecriture ſainte, que l'homme fut formé du limon de la terre toute nouvellement ſortie des mains du Créateur.

Ce n'eſt pas tout, Monſeigneur; l'homme une fois créé par *Bruma*, avec la peine dont je vous ai parlé, le nouveau créateur fut d'autant plus charmé de ſa créature qu'elle lui avoit plus coûté à perfectionner. Il s'agit maintenant de la placer dans une habitation digne d'elle.

L'Ecriture eſt magnifique dans la deſcription qu'elle nous fait du Paradis terreſtre. Les Indiens ne le ſont gueres moins dans les peintures qu'ils nous tracent de leur *Chorcam*. C'eſt, ſelon eux, un jardin de délices où tous les fruits ſe trouvent en abondance. On y voit même un arbre dont les fruits communiqueroient l'immortalité s'il étoit permis d'en manger. Il ſeroit bien étrange que des gens qui n'auroient jamais

entendu parler du Paradis terreſtre, en euſſent fait, ſans le ſçavoir, une peinture ſi reſſemblante.

Ce qu'il y a de merveilleux, Monſeigneur, c'eſt que les Dieux inférieurs, qui, dès la création du monde, ſe multiplierent preſque à l'infini, n'avoient pas, ou du moins n'étoient pas ſûrs d'avoir le privilege de l'immortalité, dont ils ſe ſeroient cependant fort accommodés. Voici une hiſtoire, que les les Indiens racontent à cette occaſion. Cette hiſtoire, toute fabuleuſe qu'elle eſt, n'a point aſſurément d'autre origine que la Doctrine des Hébreux & peut-être même celle des Chrétiens.

Les Dieux, diſent nos Indiens, tenterent toutes ſortes de voies pour parvenir à l'immortalité. A force de chercher, ils s'aviſerent d'avoir recours à l'arbre de vie qui étoit dans le *Chorcam*. Ce moyen leur réuſſit, & en mangeant de temps en temps dès fruits de cet arbre, ils ſe conſerverent le précieux Tréſor qu'ils ont tant d'intérêt de ne pas perdre. Un fameux ſerpent nommé *Cheien*, s'apperçut que l'arbre de vie avoit été découvert par les Dieux du ſecond ordre. Comme apparemment on avoit confié à ſes ſoins la garde de cet

arbre, il conçut une ſi grande colere de la ſurpriſe qu'on lui avoit faite, qu'il répandit ſur le champ une grande quantité de poiſon. Toute la terre s'en reſſentit, & pas un homme ne devoit échapper aux atteintes de ce poiſon mortel. Mais le Dieu *Chiven* eut pitié de la nature humaine; il parut ſous la forme d'un homme, & avala ſans façon tout le venin, dont le malicieux ſerpent avoit infecté l'Univers.

Vous voyez, Monſeigneur, qu'à meſure que nous avançons, les choſes s'éclairciſſent toujours un peu. Ayez la patience d'écouter une nouvelle fable que je vais vous raconter; car certainement je vous tromperois, ſi je m'engageois à vous dire quelque choſe de plus ſérieux. Vous n'aurez pas de peine à y démêler l'hiſtoire du déluge, & les principales circonſtances que nous en rapporte l'Ecriture.

Le Dieu *Routren*, (c'eſt le grand deſtructeur des êtres créés) prit un jour la réſolution de noyer tous les hommes, dont il prétendoit avoir lieu de n'être pas content. Son deſſein ne put être ſi ſecret qu'il ne fût preſſenti par *Vichnou*, conſervateur des créatures. Vous verrez, Monſeigneur, qu'elles lui eurent dans cette

rencontre une obligation bien essentielle. Il découvrit donc précisément le jour auquel le déluge devoit arriver. Son pouvoir ne s'étendoit pas jusqu'à suspendre l'exécution des projets du Dieu *Routren ;* mais aussi sa qualité de Dieu conservateur des choses créées, lui donnoit droit d'en empêcher, s'il y avoit moyen, l'effet le plus pernicieux ; & voici la maniere dont il s'y prit.

Il apparut un jour à *Sattiavarti* son grand confident, & l'avertit en secret qu'il y auroit bientôt un déluge universel, que la terre seroit inondée, & que *Routren* ne prétendoit rien moins que d'y faire périr tous les hommes, & tous les animaux. Il l'assura cependant qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui, & qu'en dépit de *Routren*, il trouveroit bien moyen de le conserver & de se ménager à soi-même ce qui lui seroit nécessaire pour repeupler le monde. Son dessein étoit de faire paroître une barque merveilleuse au moment que *Routren* s'y attendroit le moins, d'y enfermer une bonne provision d'au moins huit cens quarante millions d'ames & de semences d'êtres. Il falloit au reste que *Sattiavarti* se trouvât au temps du déluge sur une certaine montagne fort haute, qu'il eut

ſoin de lui faire bien reconnoître. Quelque temps après *Sattiavarti*, comme on le lui avoit prédit, apperçut une multitude infinie de nuages qui s'aſſembloient. Il vit avec tranquillité l'orage ſe former ſur la tête des hommes coupables; il tomba du ciel la plus horrible pluie qu'on vit jamais. Les rivieres s'enflerent & ſe répandirent avec rapidité ſur toute la ſurface de la terre; la mer franchit ſes bornes, & ſe mêlant avec les fleuves débordés, couvrit en peu de temps les montagnes les plus élevées; arbres, animaux, hommes, villes, royaumes, tout fut ſubmergé; tous les êtres animés périrent & furent détruits.

Cependant *Sattiavarti*, avec quelques-uns de ſes pénitens, s'étoit retiré ſur la montagne. Il y attendoit le ſecours dont le Dieu l'avoit aſſuré; il ne laiſſa pas d'avoir quelques momens de frayeur. L'eau qui prenoit toujours de nouvelles forces, & qui s'approchoit inſenſiblement de ſa retraite, lui donnoit de temps en temps de terribles allarmes. Mais dans l'inſtant qu'il ſe croyoit perdu, il vit paroître la barque qui devoit le ſauver; il y entra incontinent avec les dévots de ſa ſuite; les huit cens quarante millions d'ames & de ſemences d'êtres s'y trouverent renfermées.

La difficulté étoit de conduire la barque & de la ſoutenir contre l'impétuoſité des flots qui étoient dans une furieuſe agitation. Le Dieu *Vichnou* eut ſoin d'y pourvoir, car ſur le champ il ſe fit poiſſon, & il ſe ſervit de ſa queue comme d'un gouvernail pour diriger le vaiſſeau. Le Dieu poiſſon & pilote fit une manœuvre ſi habile, que *Sattiavarti* attendit fort en repos dans ſon aſyle, que les eaux s'écoulaſſent de deſſus la face de la terre.

La choſe eſt claire, comme vous voyez, Monſeigneur, & il ne faut pas être bien pénétrant, pour appercevoir dans ce récit, mêlé de fables, & des plus biſarres imaginations, ce que les Livres ſacrés nous apprennent du déluge, de l'Arche, & de la conſervation de Noé avec ſa famille.

Nos Indiens n'en ſont pas demeurés là; & après avoir défiguré Noé ſous le nom de *Sattiavarti*, ils pourroient bien avoir mis ſur le compte de *Bruma* les avantures les plus ſingulieres de l'hiſtoire d'Abraham. En voici quelques traits, Monſeigneur, qui me paroiſſent fort reſſemblans.

La conformité du nom pourroit d'abord appuyer mes conjectures. Il eſt vi-

ſible que de *Bruma* à Abraham il n'y a pas beaucoup de chemin à faire, & il ſeroit à ſouhaiter que nos Sçavans, en matiere d'étymologies, n'en euſſent point adopté de moins raiſonnables & de plus forcées.

Ce *Bruma*, dont le nom eſt ſi ſemblable à celui d'Abraham, étoit marié à une femme que tous les Indiens nomment *Saraſvadi*. Vous jugerez, Monſeigneur, du poids que le nom de cette femme ajoute à ma premiere conjecture. Les deux dernieres ſyllabes du mot *Saraſvadi* ſont dans la langue indienne une terminaiſon honorifique ; ainſi, *vadi*, répond aſſez bien à notre mot françois, *madame*. Cette terminaiſon ſe trouve dans pluſieurs noms de femmes diſtinguées. Par exemple, dans celui de *Parvadi*, femme de *Routren ;* il eſt dès-lors évident que les deux premieres ſyllabes du mot *Saraſvadi*, qui ſont proprement le nom tout entier de la femme de *Bruma*, ſe réduiſent à *Sara*, qui eſt le nom de *Sara*, femme d'Abraham.

Il y a cependant quelque choſe de plus ſingulier. *Bruma*, chez les Indiens, comme Abraham chez les Juifs, a été le Chef de pluſieurs *Caſtes* ou Tributs différentes. Les deux peuples ſe rencon-

trent même fort juſtes ſur le nombre de ces Tribus. A *Tichirapali*, où eſt maintenant le plus fameux Temple de l'Inde, on célebre tous les ans une Fête, dans laquelle un vénérable vieillard mene devant ſoi douze enfans qui repréſentent, diſent les Indiens, les douze Chefs des principales Caſtes. Il eſt vrai que quelques Docteurs croient que ce vieillard tient dans cette cérémonie la place de *Vichnou*; mais ce n'eſt pas l'opinion commune des Sçavans ni du peuple, qui diſent communément que *Bruma* eſt le Chef de toutes les Tribus.

Quoi qu'il en ſoit, Monſeigneur, je ne crois pas que pour reconnoître dans la doctrine des Indiens celle des anciens Hébreux, il ſoit néceſſaire que tout ſe rencontre parfaitement conforme de part & d'autre. Les Indiens partagent ſouvent à différentes perſonnes, ce que l'Ecriture nous raconte d'une ſeule, ou bien raſſemblent dans une ſeule ce que l'Ecriture diviſe dans pluſieurs. Mais cette différence, bien loin de détruire nos conjectures, doit ſervir, ce me ſemble, à les appuyer; & je crois qu'une reſſemblance trop affectée, ne ſeroit bonne qu'à les rendre ſuſpectes.

Cela ſuppoſé, Monſeigneur, je con-

tinue à vous raconter ce que les Indiens ont tiré de l'hiſtoire d'Abraham, ſoit qu'ils l'attribuent à *Bruma*, ſoit qu'ils en faſſent honneur à quelqu'autre de leurs Dieux, ou de leurs Héros.

Les Indiens honorent la mémoire d'un de leurs Pénitens qui, comme le Patriarche Abraham, ſe mit en devoir de ſacrifier ſon fils à un des Dieux du pays. Ce Dieu lui avoit demandé cette victime, mais il ſe contenta de la bonne volonté du pere, & ne ſouffrit pas qu'il en vînt juſqu'à l'exécution. Il y en a pourtant qui diſent que l'enfant fut mis à mort, mais que ce Dieu le reſſuſcita.

J'ai trouvé une coutume qui m'a ſurpris, dans une des Caſtes qui ſont aux Indes, c'eſt celle qu'on nomme la Caſte des Voleurs. N'allez pas croire, Monſeigneur, que parce qu'il y a parmi ces peuples une Tribu entiere de voleurs, tous ceux qui font cet honorable métier, ſoient raſſemblés dans un corps particulier, & qu'ils aient pour voler un privilege à l'excluſion de tout autre; cela veut dire ſeulement que tous les Indiens de cette Caſte volent effectivement avec une extrême licence; mais par malheur ils ne ſont pas les ſeuls dont il faille ſe défier.

Après cet éclairciſſement qui m'a paru néceſſaire, je reviens à mon hiſtoire. J'ai donc trouvé que dans cette Caſte on garde la cérémonie de la circonciſion, mais elle ne ſe fait pas dès l'enfance; c'eſt environ à l'âge de vingt ans; tous même n'y ſont pas ſujets, & il n'y a que les principaux de la Caſte qui s'y ſoumettent. Cet uſage eſt fort ancien, & il ſeroit difficile de découvrir d'où leur eſt venue cette coutume, au milieu d'un peuple entiérement Idolâtre.

Vous avez vu, Monſeigneur, l'hiſtoire du déluge & de Noé dans *Vichnou* & dans *Sattiavarti;* celle d'Abraham dans *Bruma* & dans *Vichnou;* vous verrez encore, avec plaiſir, celle de Moïſe dans les mêmes Dieux, & je ſuis perſuadé que vous la trouverez encore moins altérée que les précédentes.

Rien ne me paroît plus reſſemblant à Moïſe que le *Vichnou* des Indiens métamorphoſé en *Chrichnen;* car d'abord *Chrichnen*, en langue indienne, ſignifie *Noir;* c'eſt pour faire entendre que *Chrichnen* eſt venu d'un pays où les habitans ſont de cette couleur; les Indiens ajoutent qu'un des plus proches parens de *Chrichnen* fut expoſé, dès ſon enfance, dans un petit berceau ſur une grande

riviere, où il fut dans un danger évident de périr. On l'en tira, & comme c'étoit un fort bel enfant, on l'apporta à une grande Princeſſe, qui le fit nourrir avec ſoin, & qui ſe chargea enſuite de ſon éducation.

Je ne ſçais pourquoi les Indiens ſe ſont aviſés d'appliquer cet événement à un des parens de *Chrichnen* plutôt qu'à *Chrichnen* même. Que faire à cela, Monſeigneur, il faut bien vous dire les choſes telles qu'elles ſont, & pour les rendre avantures plus reſſemblantes, je n'irai pas vous déguiſer la vérité. Ce ne fut donc point *Chrichnen*, mais un de ſes parens qui fut élevé au Palais d'une grande Princeſſe; en cela la comparaiſon avec Moïſe ſe trouve défectueuſe. Voici de quoi réparer un peu ce défaut.

Dès que *Chrichnen* fut né, on l'expoſa auſſi ſur un grand fleuve, afin de le ſouſtraire à la colere du Roi qui attendoit le moment de ſa naiſſance pour le faire mourir. Le fleuve s'entr'ouvrit par reſpect, & ne voulut pas incommoder de ſes eaux un dépôt ſi précieux; on retira l'enfant de cet endroit périlleux, & il fut élevé parmi des bergers; il ſe maria dans la ſuite avec les filles de ces bergers, & il garda long-temps les trou-

peaux de ſes beaux-peres. Il ſe diſtingua bientôt parmi tous ſes compagnons, qui le choiſirent pour leur chef. Il fit alors des choſes merveilleuſes en faveur des troupeaux & de ceux qui les gardoient; il fit mourir le Roi qui leur avoit déclaré une cruelle guerre; il fut pourſuivi par ſes ennemis, & comme il ne ſe trouva pas en état de leur réſiſter, il ſe retira vers la mer; elle lui ouvrit un chemin à travers ſon ſein, dans lequel elle enveloppa ceux qui le pourſuivoient. Ce fut par ce moyen qu'il échappa aux tourmens qu'on lui préparoit.

Qui pourroit douter après cela, Monſeigneur, que les Indiens n'aient connu Moïſe, ſous le nom de *Vichnou* métamorphoſé en *Chrichnen?* Mais à la connoiſſance de ce fameux conducteur du peuple de Dieu, ils ont joint celle de pluſieurs coutumes qu'il a décrites dans ſes livres, & de pluſieurs loix qu'il a publiées, & dont l'obſervation s'eſt conſervée après lui.

Parmi ces coutumes, que les Indiens ne peuvent avoir tirées que des Juifs, & qui perſéverent encore aujourd'hui dans le pays: je compte, Monſeigneur, les bains fréquens, les purifications, une horreur

horreur extrême pour les cadavres, par l'attouchement deſquels ils ſe croient ſouillés; l'ordre différent & la diſtinction des Caſtes, la loi inviolable qui défend les mariages hors de ſa Tribu ou de ſa Caſte particuliere. Je ne finirois point, Monſeigneur, ſi je voulois épuiſer ce détail; je m'attache à quelques remarques qui ne ſont pas tout-à-fait ſi communes dans les livres des ſçavans.

J'ai connu un Brame très-habile parmi les Indiens, qui m'a raconté l'hiſtoire ſuivante, dont il ne comprenoit pas lui-même le ſens, tandis qu'il eſt demeuré dans les ténebres de l'idolâtrie. Les Indiens font un ſacrifice nommé *Ekiam*, (c'eſt le plus célebre de tous ceux qui ſe font aux Indes) on y ſacrifie un mouton; on y récite une eſpece de priere, dans laquelle on dit à haute voix ces paroles : *Quand ſera-ce que le Sauveur naîtra? Quand ſera-ce que le Rédempteur paroîtra?*

Ce ſacrifice d'un mouton, me paroît avoir beaucoup de rapport avec celui de l'Agneau Paſchal; car il faut remarquer ſur cela, Monſeigneur, que comme les Juifs étoient tous obligés de manger leur part de la victime; auſſi les Brames, quoiqu'ils ne puiſſent manger de viande,

ſont cependant diſpenſés de leur abſtinence au jour du ſacrifice de l'*Ekiam*, & ſont obligés par la loi de manger du mouton qu'on immole, & que les Brames partagent entr'eux.

Pluſieurs Indiens adorent le feu. Leurs Dieux même ont immolé des victimes à cet élément. Il y a un précepte particulier pour le ſacrifice d'*Oman*, par lequel il eſt ordonné de conſerver toujours le feu, & de ne le laiſſer jamais éteindre. Celui qui aſſiſte à l'*Ekiam*, doit tous les matins & tous les ſoirs mettre du bois au feu pour l'entretenir. Ce ſoin ſcrupuleux répond aſſez juſte au commandement porté dans le Lévitique, c. vj, v. 12 & 13. *Ignis in altari ſemper ardebit, quem nutriet Sacerdos, ſubjiciens ligna manè per ſingulos dies.* Les Indiens ont fait quelque choſe de plus en conſidération du feu. Ils ſe précipitent eux-mêmes au milieu des flammes. Vous jugerez comme moi, Monſeigneur, qu'ils auroient beaucoup mieux fait de ne point ajouter cette cruelle cérémonie à ce que les Juifs leur avoient appris ſur cette matiere.

Les Indiens ont encore une fort grande idée des ſerpens. Ils croyent que ces animaux ont quelque choſe de divin,

& que leur vue porte bonheur. Ainſi pluſieurs adorent les ſerpens, & leur rendent les plus profonds reſpects. Mais ces animaux, peu reconnoiſſans, ne laiſſent pas de mordre cruellement leurs adorateurs. Si le ſerpent d'airain que Moïſe montra au Peuple de Dieu, & qui guériſſoit par ſa ſeule vue, eût été auſſi cruel que les ſerpens animés des Indes, je doute fort que les Juifs euſſent jamais été tentés de l'adorer.

Ajoutons enfin, Monſeigneur, la charité que les Indiens ont pour leurs eſclaves. Ils les traitent preſque comme leurs propres enfans; ils ont grand ſoin de les bien élever; ils les pourvoyent de tout libéralement; rien ne leur manque, ſoit pour le vêtement, ſoit pour la nourriture; ils les marient, & preſque toujours ils leur rendent la liberté. Ne ſemble-t-il pas que ce ſoit aux Indiens, comme aux Iſraëlites, que Moïſe ait adreſſé ſur cet article les préceptes que nous liſons dans le Lévitique?

Quelle apparence y a-t-il donc, Monſeigneur, que les Indiens n'aient pas eu autrefois quelque connoiſſance de la loi de Moïſe? Ce qu'ils diſent encore de leur loi & de *Bruma* leur Légiſlateur, détruit, ce me ſemble,

d'une maniere évidente, ce qui pourroit reſter de doute ſur cette matiere.

Bruma a donné la loi aux hommes. C'eſt ce *Vedam* ou Livre de la loi que les Indiens regardent comme infaillible. C'eſt, ſelon eux, la pure parole de Dieu dictée par l'*Abadam*, c'eſt-à-dire, par celui qui ne peut ſe tromper, & qui dit eſſentiellement la vérité. Le *Vedam* ou la loi des Indiens, eſt diviſée en quatre parties. Mais, au ſentiment de pluſieurs doctes Indiens, il y en avoit anciennement une cinquieme, qui a péri par l'injure des temps, & qu'il a été impoſſible de recouvrer.

Les Indiens ont une eſtime inconcevable pour la loi qu'ils ont reçue de leur *Bruma*. Le profond reſpect avec lequel ils l'entendent prononcer, le choix des perſonnes propres à en faire la lecture, les préparatifs qu'on doit y apporter, cent autres circonſtances ſemblables, ſont parfaitement conformes à ce que nous ſçavons des Juifs par rapport à la Loi ſainte, & à Moïſe qui la leur a annoncée.

Le malheur eſt, Monſeigneur, que le reſpect des Indiens pour leur loi va juſqu'à nous en faire un myſtere impénétrable. J'en ai cependant aſſez appris

par quelques Docteurs, pour vous faire voir que les livres de la loi du prétendu Bruma ſont une imitation du Pentateuque de Moïſe.

La premiere partie du *Vedam*, qu'ils appellent *Irroucouvedam*, traite de la premiere cauſe, & de la maniere dont le monde a été créé. Ce qu'ils m'en ont dit de plus ſingulier par rapport à notre ſujet, c'eſt qu'au commencement il n'y avoit que Dieu & l'eau, & que Dieu étoit porté ſur les eaux. La reſſemblance de ce trait avec le premier chapitre de la Geneſe, n'eſt pas difficile à remarquer.

J'ai appris de pluſieurs Brames, que dans le troiſieme Livre qu'ils nomment *Samavedam*, il y a quantité de préceptes de morale. Cet enſeignement m'a paru avoir beaucoup de rapport avec les préceptes moraux répandus dans l'Exode.

Le quatrieme livre, qu'ils appellent *Adaranavedam*, contient les différens ſacrifices qu'on doit offrir, les qualités requiſes dans les victimes, la maniere de bâtir les Temples, & les diverſes fêtes que l'on doit célébrer. Ce peut être là, ſans trop deviner, une idée

priſe ſur les livres du Lévitique & du Deutéronome.

Enfin, Monſeigneur, de peur qu'il ne manque quelque choſe au parallele, comme ce fut ſur la fameuſe montagne de Sinaï que Moïſe reçut la loi, ce fut auſſi ſur la célebre montagne de *Mahamerou*, que *Brama* ſe trouva avec le Vedam des Indiens. Cette montagne des Indes eſt celle que les Grecs ont appellée *Meros*, où ils diſent que Bacchus eſt né, & qui a été le ſéjour des Dieux. Les Indiens diſent encore aujourd'hui que cette montagne eſt l'endroit où ſont placés leurs *Chorchams* ou les différens paradis qu'ils reconnoiſſent.

N'eſt-il pas juſte, Monſeigneur, qu'après avoir parlé aſſez long-temps de Moïſe & de la loi, nous diſions auſſi quelques mots de Marie, ſœur de ce grand Prophete ? Je me trompe beaucoup, ou ſon hiſtoire n'a pas été tout-à-fait inconnue à nos Indiens.

L'Ecriture nous dit de Marie, qu'après le paſſage miraculeux de la mer Rouge, elle aſſembla les femmes Iſraëlites ; elle prit des inſtrumens de muſique, & ſe mit à danſer avec ſes compagnes, & à chanter les louanges du Tout-Puiſſant.

Voici un trait aſſez ſemblable, que les Indiens racontent de leur fameuſe *Lakeoumi*. Cette femme, auſſi-bien que Marie ſœur de Moïſe, ſortit de la mer par une eſpece de miracle. Elle ne fut pas plutôt échappée au danger où elle avoit été de périr, qu'elle fit un bal magnifique, dans lequel tous les Dieux & toutes les Déeſſes danſerent au ſon des inſtrumens.

Il me ſeroit aiſé, Monſeigneur, en quittant les livres de Moïſe, de parcourir les autres livres hiſtoriques de l'Ecriture, & de trouver dans la tradition de nos Indiens, de quoi continuer ma comparaiſon. Mais je craindrois qu'une trop grande exactitude ne vous fatiguât. Je me contenterai de vous raconter encore une ou deux hiſtoires, qui m'ont le plus frappé, & qui ſont le plus à mon ſujet.

La premiere qui ſe préſente à moi, eſt celle que les Indiens débitent ſous le nom d'*Arichandiren*. C'eſt un Roi de l'Inde fort ancien, & qui au nom & à quelques circonſtances près, eſt, à le bien prendre, le Job de l'Ecriture.

Les Dieux ſe réunirent un jour dans leur *Chorcam*, ou, ſi vous l'aimez mieux, dans le Paradis de délices. *Devendiren*,

le Dieu de la gloire préſidoit à cette illuſtre aſſemblée. Il s'y trouva une foule de Dieux & de Déeſſes ; les plus fameux Pénitens y eurent auſſi leur place, & ſur-tout les ſept principaux Anachoretes.

Après quelques diſcours indifférens, on propoſa cette queſtion : ſi parmi les hommes il ſe trouve un Prince ſans défaut. Preſque tous ſoutinrent qu'il n'y en avoit pas un ſeul qui ne fût ſujet à de grands vices, & *Vichouva-moutren* ſe mit à la tête de ce parti. Mais le célebre *Vachichten* prit un ſentiment contraire, & ſoutint fortement que le Roi *Arichandiren* ſon diſciple étoit un Prince parfait. *Vichouva-moutren*, qui, du génie impérieux dont il eſt, n'aime pas à ſe voir contredit, ſe mit en grande colere, & aſſura les Dieux qu'il ſauroit bien leur faire connoître les défauts de ce prétendu Prince parfait, ſi on vouloit le lui abandonner.

Le défi fut accepté par *Vachichten* ; & l'on convint que celui des deux qui auroit le deſſous, céderoit à l'autre tous les mérites qu'il avoit pu acquérir par une longue pénitence. Le pauvre Roi *Arichandiren* fut la victime de cette diſpute, *Vichouva-moutren* le mit à tou-

tes ſortes d'épreuves. Il le réduiſit à la plus extrême pauvreté ; il le dépouilla de ſon Royaume ; il fit périr le ſeul fils qu'il eut, il lui enleva même ſa femme *Chandirandi.*

Malgré tant de diſgraces, le Prince ſe ſoutint toujours dans la pratique de la vertu avec une égalité d'ame dont n'auroient pas été capables les Dieux mêmes qui l'éprouvoient avec ſi peu de ménagement. Auſſi l'en récompenſerent-ils avec la plus grande magnificence. Les Dieux l'embraſſerent l'un après l'autre ; il n'y eut pas juſqu'aux Déeſſes qui lui firent leurs complimens. On lui rendit ſa femme, & on reſſuſcita ſon fils. Ainſi *Vichouva-moutren* céda, ſuivant la convention, tous ſes mérites à *Vachichten*, qui en fit préſent au Roi *Arichandiren* ; & le vaincu alla fort à regret recommencer une longue pénitence, pour faire, s'il y avoit moyen, bonne proviſion de nouveaux mérites.

La ſeconde hiſtoire qui me reſte à vous raconter, Monſeigneur, a quelque choſe de plus funeſte, & reſſemble encore mieux à un trait de l'hiſtoire de Samſon, que la fable d'*Arichandiren* ne reſſemble à l'hiſtoire de Job.

Les Indiens aſſurent donc que leur

Dieu *Ramen* entreprit un jour de conquerir Ceilan. Et voici le ſtratagême dont ce conquérant, tout Dieu qu'il étoit, jugea à propos de ſe ſervir. Il leva une armée de ſinges, & leur donna pour Général un ſinge diſtingué, qu'ils nomment *Anouman*. Il lui fit envelopper la queue de pluſieurs pieces de toile, ſur leſquelles on verſa de grands vaſes d'huile. On y mit le feu, & ce ſinge courant par les campagnes au milieu des bleds, des bois, des bourgades & des villes, porta l'incendie par-tout. Il brûla tout ce qui ſe trouva ſur ſa route, & réduiſit en cendres l'Iſle preſque toute entiere. Après une telle expédition, la conquête n'en devoit pas être fort difficile, & il n'étoit pas néceſſaire d'être un Dieu bien puiſſant pour en venir à bout.

Je me ſuis peut-être trop arrêté, Monſeigneur, ſur la conformité de la doctrine des Indiens avec celle du Peuple de Dieu. J'en ſerai quitte pour abréger un peu ce qui me reſteroit à vous dire ſur un ſecond point que j'étois réſolu de ſoumettre, comme le premier, à vos lumieres & à votre pénétration. Je me bornerai à quelques réflexions aſſez courtes, qui me perſuadent que les In-

diens les plus avancés dans les terres, ont eu, dès les premiers temps de l'Egliſe, la connoiſſance de la Religion Chrétienne; & qu'eux, auſſi-bien que les habitans de la côte, ont reçu les inſtructions de ſaint Thomas & des premiers diſciples des Apôtres.

Je commence par l'idée confuſe, que les Indiens conſervent encore de l'adorable Trinité, qui leur fut autrefois prêchée. Je vous ai parlé, Monſeigneur, des trois principaux Dieux des Indiens, *Bruma*, *Vichnou* & *Routren*. La plupart des Gentils diſent, à la vérité, que ce ſont trois divinités différentes, & effectivement ſéparées. Mais pluſieurs *Nianigueuls*, ou hommes ſpirituels, aſſurent que ces trois Dieux ſéparés en apparence, ne ſont réellement qu'un ſeul Dieu. Que ce Dieu s'appelle *Bruma*, lorſqu'il crée & qu'il exerce ſa toute-puiſſance; qu'il s'appelle *Vichou*, lorſqu'il conſerve les êtres créés, & qu'il donne des marques de ſa bonté; & qu'enfin il prend le nom de *Routren*, lorſqu'il détruit les villes, qu'il châtie les coupables, & qu'il fait ſentir les effets de ſa juſte colere.

Il n'y a que quelques années qu'un Brame expliquoit ainſi ce qu'il conce-

voit de la fabuleuſe Trinité des Payens. Il faut, diſoit-il, ſe repréſenter Dieu & ſes trois noms différens qui répondent à ſes trois principaux attributs, à-peu-près ſous l'idée de ces pyramides triangulaires qu'on voit élevées devant la porte de quelques temples.

Vous jugez bien, Monſeigneur, que je ne prétends pas vous dire que cette imagination des Indiens réponde fort juſte à la vérité que les Chrétiens reconnoiſſent. Mais au moins fait-elle comprendre qu'ils ont eu autrefois des lumieres plus pures, & qu'elles ſe ſont obſcurcies par la difficulté que renferme un myſtere ſi fort au-deſſus de la foible raiſon des hommes.

Les fables ont encore plus de part dans ce qui regarde le myſtere de l'Incarnation. Mais du reſte, tous les Indiens conviennent que Dieu s'eſt incarné pluſieurs fois. Preſque tous s'accordent à attribuer ces incarnations à *Vichnou* le ſecond Dieu de leur Trinité. Et jamais ce Dieu ne s'eſt incarné, ſelon eux, qu'en qualité de Sauveur & de Libérateur des hommes.

J'abrége, comme vous le voyez, Monſeigneur, autant qu'il m'eſt poſſible, & je paſſe à ce qui regarde nos Sacre-

mens. Les Indiens diſent, que le bain pris dans certaines rivieres, efface entiérement les péchés, & que cette eau myſtérieuſe lave non-ſeulement les corps, mais purifie auſſi les ames d'une maniere admirable. Ne ſeroit-ce point là un reſte de l'idée qu'on leur auroit donnée du ſaint baptême.

Je n'avois rien remarqué ſur la divine Euchariſtie ; mais un Brame converti me fit faire attention, il y a quelques années, à une circonſtance aſſez conſidérable pour avoir ici ſa place. Les reſtes des ſacrifices, & le ris qu'on diſtribue à manger dans les temples, conſerve chez les Indiens le nom de *Prajadam*. Ce mot Indien ſignifie en notre langue *divine Grace*. Et c'eſt ce que nous exprimons par le terme grec *Euchariſtie*.

Il y a quelque choſe de plus marqué ſur la confeſſion ; & je crois, Monſeigneur, devoir y donner un peu plus d'étendue.

C'eſt une eſpece de maxime parmi les Indiens, que celui qui confeſſera ſon péché, en recevra le pardon. *Cheida param chounal Tiroum.* Ils célébrent une fête tous les ans, pendant laquelle ils vont ſe confeſſer ſur le

bord d'une riviere, afin que leurs péchés ſoient entiérement effacés. Dans le fameux ſacrifice *Ekiam*, la femme de celui qui y préſide, eſt obligée de ſe confeſſer, de deſcendre dans le détail des fautes les plus humiliantes, & de déclarer juſqu'au nombre de ſes péchés.

Une fable des Indiens, que j'ai appriſe ſur ce ſujet, appuyera encore davantage mes conjectures.

Lorſque *Crichnen* étoit au monde, la fameuſe *Draupadi* étoit mariée aux cinq freres célebres, tous Rois de Maduré. L'un de ces Princes tira un jour une fleche ſur un arbre, & en fit tomber un fruit admirable. L'arbre appartenoit à un célebre pénitent, & avoit cette propriété, que chaque mois il portoit un fruit; & ce fruit donnoit tant de force à celui qui le mangeoit, que pendant tout le mois cette ſeule nourriture lui ſuffiſoit. Mais parce que dans ces temps reculés on craignoit beaucoup plus la malédiction des pénitens, que celle des Dieux, les cinq freres appréhendoient que l'Hermite ne les maudît. Ils prierent donc *Crichnen* de les aider dans une affaire ſi délicate. Le Dieu *Vichnou* métamorphoſé en *Crichnen*

leur dit auſſi-bien qu'à *Draupadi*, qui étoit préſenté, qu'il ne voyoit qu'un ſeul moyen de réparer un ſi grand mal. Que ce moyen étoit la confeſſion entiere de tous les péchés de leur vie : que l'arbre dont le fruit étoit tombé, avoit ſix coudées de haut ; qu'à meſure que chacun d'eux ſe confeſſeroit, le fruit s'éléveroit en l'air de la hauteur d'une coudée, & qu'à la fin de la derniere confeſſion, il s'attacheroit à l'arbre, comme il étoit auparavant.

Le remede étoit amer, mais il falloit ſe réſoudre à en paſſer par-là, ou bien s'expoſer à la malédiction d'un pénitent. Les cinq freres prirent donc leur parti, & conſentirent à tout déclarer. La difficulté étoit de déterminer la femme à faire la même choſe, & on eut bien de la peine à l'y engager. Depuis qu'il s'agiſſoit de parler de ſes fautes, elle ne ſe ſentoit d'inclination que pour le ſecret & pour le ſilence. Cependant, à force de lui remettre devant les yeux les ſuites funeſtes de la malédiction de *Sanias* (1), on lui fit promettre tout ce qu'on voulut.

(1) C'eſt ainſi que les Indiens appellent leurs Pénitens.

Après cette assurance, l'aîné des Princes commença cette pénible cérémonie, & fit une confession très-exacte de toute sa vie. A mesure qu'il parloit, le fruit montoit de lui-même, & se trouva seulement élevé d'une coudée à la fin de cette premiere confession. Les quatre autres Princes continuerent, à l'exemple de leur aîné, & l'on vit arriver le même prodige, c'est-à-dire, qu'à la fin de la confession du cinquieme, le fruit étoit précisément à la hauteur de cinq coudées.

Il ne restoit plus qu'une coudée; mais c'étoit à *Draupadi*, que le dernier effort étoit réservé. Après bien des combats, elle commença sa confession, & le fruit s'éleva peu-à-peu. Elle avoit achevé, disoit-elle, & cependant il s'en falloit encore une demi-coudée, que le fruit n'eût rejoint l'arbre d'où il étoit tombé. Il étoit évident qu'elle avoit oublié, ou plutôt caché quelque chose. Les cinq freres la prierent avec larmes, de ne se pas perdre par une mauvaise honte, & de ne les pas envelopper dans son malheur. Leurs prieres n'eurent aucun effet. Mais *Crichnen* étant venu au secours, elle déclara un péché de pensée, qu'elle vouloit tenir secret. A peine eut-elle

parlé, que le fruit acheva ſa courſe merveilleuſe, & alla de lui-même s'attacher à la branche où il étoit auparavant.

Je finirai par ce trait, Monſeigneur, la longue lettre que j'ai pris la liberté de vous écrire. Je vous y ai rendu compte des connoiſſances que j'ai acquiſes au milieu des peuples de l'Inde, autrefois apparemment Chrétiens, & replongés depuis long-temps dans les ténebres de l'idolatrie. Les Miſſionnaires de notre Compagnie, ſur les traces de ſaint François Xavier, travaillent depuis un ſiecle à les ramener à la connoiſſance du vrai Dieu, & à la pureté du culte évangélique.

Vous voyez, Monſeigneur, qu'en même temps que nous faiſons goûter à ces peuples abandonnés la douceur du joug de Jeſus-Chriſt, nous tâchons de rendre quelque ſervice aux Sçavans d'Europe, par les découvertes que nous faiſons dans les pays qui ne leur ſont pas aſſez connus. Il n'appartient qu'à vous, Monſeigneur, de ſuppléer, par votre profonde pénétration, & par votre commerce aſſidu avec les Sçavans de l'antiquité, à ce qui pourroit manquer de notre part aux lumieres que

nous acquérons parmi ces peuples. Si ces nouvelles connoiſſances ſont de quelque uſage pour le bien de la Religion, perſonne ne ſçaura mieux les faire valoir que vous. Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Bouchet, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus aux Indes, au Pere Baltus, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

J'ai lu, avec un plaiſir incroyable, votre excellente réponſe à l'Hiſtoire des Oracles. On ne peut réfuter avec plus de ſolidité que vous le faites, les fauſſes raiſons ſur leſquelles étoit appuyé le ſyſtême dangereux que vous avez entrepris de combattre.

Vous avez prouvé d'une maniere invincible, que les démons rendoient autrefois des oracles par la bouche des faux Prêtres des idoles, & que ces ora-

les ont ceſſé à meſure que le Chriſtianiſme s'eſt établi dans le monde ſur les ruines du paganiſme & de l'idolâtrie. Quoiqu'il ſoit difficile de rien ajouter à tant de preuves convaincantes dont votre ouvrage eſt rempli, & que vous avez puiſées dans les ouvrages des Peres de l'Egliſe, & des payens même; j'oſe néanmoins vous aſſurer que je puis encore vous fournir, en faveur du ſentiment que vous ſoutenez, une nouvelle démonſtration, à laquelle on ne peut rien oppoſer de raiſonnable. Elle n'eſt pas tirée comme les vôtres, des monumens de l'antiquité, mais de ce qui ſe paſſe ſouvent à nos yeux dans nos Miſſions de Maduré & de Carnate, & dont j'ai moi-même été témoin.

J'ai eu l'avantage de conſacrer la meilleure partie de ma vie à prêcher l'Evangile aux Idolâtres des Indes, & j'ai eu en même-temps la conſolation de reconnoître que quelques-uns des prodiges qui ont contribué à la converſion des Payens, au temps de la primitive Egliſe, ſe renouvellent tous les jours dans les Chrétientés que nous avons le bonheur de fonder au milieu des terres infidelles.

Oui, mon Révérend Pere, nous y

trouvons encore maintenant des preuves ſenſibles des deux vérités que vous avez ſi bien établies dans la ſuite de votre ouvrage : car il eſt certain, en premier lieu, que les démons rendent encore aujourd'hui des oracles aux Indes, & qu'ils les rendent, non pas par le moyen des idoles, ce qui ſeroit ſujet à l'impoſture & à l'illuſion, mais par la bouche des Prêtres de ces mêmes idoles, ou quelquefois de ceux qui ſont préſens quand on invoque le démon. En ſecond lieu, il n'eſt pas moins vrai que les oracles ceſſent dans ce pays, & que les démons y deviennent muets & impuiſſans à meſure qu'il eſt éclairé de la lumiere de l'Evangile. Pour être convaincu de la vérité de ces deux propoſitions, il ſuffit d'avoir paſſé quelque temps dans la Miſſion des Indes.

Si le Seigneur me fait la grace de me rendre à cette chere Miſſion, que je n'ai quittée qu'à regret, & à laquelle je dois retourner inceſſamment, afin d'y conſommer ce qui me reſte de ſanté & de vie, je vous envoyerai, dans un plus grand détail, certaines réponſes particulieres, & certains oracles qui ne peuvent avoir été rendus que par le démon. Il me ſuffira aujour-

d'hui de vous apporter quelques preuves générales qui ne laiſſeront pas de vous faire plaiſir.

Et pour commencer, mon Révérend Pere, c'eſt un fait dont perſonne ne doute aux Indes, & dont l'évidence ne permet pas de douter, que les démons rendent des oracles, & que ces malins eſprits ſe ſaiſiſſent des Prêtres qui les invoquent, ou même indifféremment de quelqu'un de ceux qui aſſiſtent & qui participent à ces ſpectacles. Les Prêtres des Idoles ont des prieres abominables qu'ils adreſſent au démon, quand on le conſulte ſur quelque événement : mais, malheur à celui que le démon choiſit pour en faire ſon organe. Il le met dans une agitation extraordinaire de tous ſes membres, & lui fait tourner la tête d'une maniere qui effraie. Quelquefois il lui fait verſer des larmes en abondance, & le remplit de cette eſpece de fureur & d'enthouſiaſme, qui étoit autrefois chez les Payens, comme il l'eſt encore aujourd'hui chez les Indiens, le ſigne de la préſence du démon, & le prélude de ſes réponſes.

Dès qu'on apperçoit, ou dans le Prêtre, ou dans quelqu'un des aſſiſtans

ces ſignes du ſuccès de l'évocation, on s'approche du poſſédé, & on l'interroge ſur le ſujet dont il eſt queſtion. Le démon s'explique alors par la bouche de celui dont il s'eſt emparé. Les reponſes ſont communément aſſez équivoques, quand les queſtions qu'on lui propoſe regardent l'avenir. Il ne laiſſe pas néanmoins de réuſſir aſſez ſouvent, & de répondre avec une juſteſſe qui paſſe de beaucoup les lumieres des plus clairvoyans; mais on trouve également, & dans l'ambiguité de certaines réponſes, & dans la juſteſſe des autres, de quoi ſe convaincre que le démon en eſt l'auteur; car, après tout, quelqu'éclairé qu'il ſoit, l'avenir, quand il dépend d'une cauſe libre, ne lui eſt point certainement connu; & d'ailleurs, ſes conjectures étant d'ordinaire fort juſtes, & ſes connoiſſances beaucoup ſupérieures aux nôtres, il n'eſt pas ſurprenant qu'il rencontre quelquefois aſſez bien dans des occaſions, où l'homme le plus fin & le plus adroit auroit des penſées bien éloignées des ſiennes.

Je ne prétends pas, mon Révérend Pere, qu'à l'imitation des oracles rendus véritablement par les démons, les Prêtres des idoles ne ſe faſſent quelque-

ſois un art de contrefaire les poſſédés, & de répondre comme ils peuvent à ceux qui les conſultent ; mais, après tout, cette diſſimulation n'eſt, comme je vous l'ai dit, qu'une imitation de la vérité : encore le démon eſt-il communément ſi fidele à ſe rendre à leur évocation, que la fraude ne leur eſt gueres néceſſaire. Je ne me propoſe pas de vous rapporter grand nombre d'exemples ; mais en voici un qui ſe préſente à mon eſprit, & qui, ce me ſemble, doit convaincre tout homme ſenſé, que que le démon a véritablement part aux oracles qui ſe rendent aux Indes.

Sur le chemin de *Varongapatti* à *Calpaleam* on rencontre un fameux Temple, que les Indiens nomment *Changandi*. A l'eſt de ce temple, & environ à une demi-lieue de diſtance, on trouve une bourgade aſſez peuplée, & célebre par l'événement que je vais vous raconter. Un des habitans de cette bourgade étoit fort favoriſé du démon ; c'étoit à cet homme qu'il ſe communiquoit le plus volontiers, juſques-là que toutes les ſemaines il ſe ſaiſiſſoit de lui à certain jour marqué, & rendoit par ſa bouche les oracles les plus ſurprenans. On accouroit en foule à ſa maiſon pour le

conſulter. Cependant, malgré l'honneur que lui attiroit la diſtinction que le démon faiſoit de ſa perſonne, il commençoit à ſe laſſer de ſon emploi : le démon qui lui procuroit tant de viſites, ſe rendoit fort incommode, il ne le ſaiſiſſoit jamais, qu'il ne le fît beaucoup ſouffrir en le quittant ; & ce malheureux pouvoit compter qu'il avoit toutes les ſemaines un jour réglé d'une violente maladie. Il lui arriva dans la ſuite quelque choſe encore de plus fâcheux ; car le démon, qui s'attiroit par ſon moyen la confiance & les adorations d'une multitude innombrable d'Indiens, s'aviſa de demeurer pluſieurs jours en poſſeſſion de celui où il ſe trouvoit ſi fort honoré. Il ne tardoit même gueres à revenir, & il ſembloit ne s'aſſujettir à une eſpece d'alternative, que pour renouveller plus ſouvent la frayeur qu'il cauſoit à ſon arrivée, & les tourmens qui accompagnoient ſa ſortie. Ses fréquentes & longues viſites allerent ſi loin, que ce miſérable Indien ſe trouva abſolument hors d'état de prendre ſoin de ſa famille, qui ne pouvoit pourtant ſe paſſer de lui. Ses parens conſternés allerent à pluſieurs Temples pour prier les faux-dieux d'arrêter, ou du moins d'adoucir les violences

lences du malin eſprit ; mais ces prétendues divinités s'accordoient trop bien avec le démon, contre lequel on imploroit leur ſecours, pour rien faire à ſon déſavantage : on n'obtint donc rien de ce qu'on demandoit ; le démon même en devint plus furieux, & continua, comme auparavant, de rendre ſes oracles par la bouche de ſon ancien hôte, avec cette différence qu'il le tourmentoit bien plus violemment, & qu'il fit enfin appréhender que le pauvre homme n'en mourût.

Les choſes étant preſque déſeſpérées, on crut qu'il n'y avoit plus d'autre remede que de s'adreſſer à celui-là même qui faiſoit tout le mal. On s'imagina qu'il voudroit bien rendre un oracle en faveur d'un malheureux par le moyen duquel il en rendoit tant d'autres. On l'interrogea donc un ſamedi au ſoir, pour ſçavoir s'il ne ſe retireroit point, & ce qu'il exigeoit pour diminuer le nombre de ſes viſites, & pour en adoucir la rigueur. L'oracle répondit en peu de mots, que ſi le lundi ſuivant on menoit le malade à *Changandi*, il ne ſeroit plus tourmenté, & ne recevroit plus de ſes viſites.

On ne manqua pas d'exécuter ſes ordres, dans l'eſpérance qu'on avoit de

voir ce malheureux ſoulagé. On le porta à *Changandi* la veille du jour marqué par le démon; mais il y fut plus tourmenté que jamais: on l'entendoit pouſſer des cris affreux, comme un homme qui ſouffre les plus cruels tourmens; cependant rien ne paroiſſoit à l'extérieur, & on ſe conſoloit ſur ce que le temps marqué par l'oracle n'étoit pas encore arrivé. Enfin, le lundi étant venu, l'oracle s'accomplit à la lettre, mais d'une maniere bien différente de celle à quoi l'on s'attendoit: le malade expira dans les plus horribles convulſions, après avoir jetté beaucoup de ſang par le nez, par les oreilles & par la bouche; ce qui eſt aux Indes le ſigne ordinaire d'une maladie & d'une mort cauſée par la poſſeſſion. C'eſt ainſi que le démon juſtifia ſon oracle, par lequel il aſſuroit que ce malheureux ceſſeroit d'être malade & de recevoir de ſes viſites.

Il eſt aiſé de s'imaginer combien les aſſiſtans furent effrayés d'un événement ſi tragique. Perſonne, je vous aſſure, ne s'aviſa alors de ſoupçonner qu'il y eût de la fraude dans la poſſeſſion de cet homme, & dans les oracles qu'il avoit rendus ſi long-temps. Je ne crois pas même que nos critiques les plus

difficiles ſe perſuadent qu'on puiſſe pouſſer la diſſimulation juſques-là. Du moins la femme de ce malheureux n'en jugea pas de la ſorte. Elle fut ſi frappée de la mort ſubite & violente de ſon mari, qu'elle abjura l'idolâtrie & le culte du démon, dont ſon époux avoit été la funeſte victime ; elle ſe fit inſtruire au plutôt, & reçut le ſaint Baptême à *Calpaleam.* C'eſt-là que je l'ai moi-même confeſſée pluſieurs fois, & que je lui ai fait ſouvent raconter cet événement en préſence des Idolâtres, & plus ſouvent encore en préſence des Chrétiens qui ſe rendoient à notre Egliſe.

Je paſſe, mon Révérend Pere, à d'autres choſes ſur leſquelles les démons ſont très-ſouvent conſultés dans les Indes. Ceux de tous les diſeurs d'oracles en qui l'on a le plus de confiance ſont, ſans contredit, certains Devins qui ſe mêlent de découvrir les voleurs dont les vols ſont ſecrets. Après avoir tenté toutes les voies ordinaires & naturelles, on a recours à celle-ci ; & par malheur pour ces pauvres Idolâtres, le démon ne les ſert que trop bien à leur gré. Il s'eſt paſſé de mon temps des choſes étonnantes ſur ce ſujet : en voici une ſur laquelle vous pouvez compter.

On avoit si subtilement & si secrettement volé des bijoux précieux au Général d'armée de Maduré, que celui qui en étoit coupable sembloit être hors d'atteinte de tout soupçon. Aussi, quelque recherche qu'on fît du voleur, on ne put jamais en avoir la moindre connoissance. On consulta, à *Tichirapali*, un jeune homme qui étoit un des plus fameux Devins du pays. Après avoir évoqué le démon, il dépeignit si bien l'auteur du vol, qu'on n'eut pas de peine à le reconnoître. Le malheureux qu'on n'avoit pas même soupçonné, tant on étoit éloigné de jetter les yeux sur lui, ne put tenir contre l'oracle ; il avoua son crime, & protesta qu'il n'y avoit rien de naturel dans la maniere dont son vol avoit été découvert.

Quand plusieurs personnes deviennent suspectes d'un vol, & qu'on ne peut en convaincre aucune en particulier, voici le biais qu'on prend pour se déterminer. On écrit les noms de tous ceux qu'on soupçonne sur des billets particuliers, & on les dispose en forme de cercle : on évoque ensuite le démon avec les cérémonies accoutumées, & on se retire après avoir fermé & couvert le cercle, de maniere que personne

ne puiſſe y toucher. On revient quelque temps après, on découvre le cercle, & celui dont le nom ſe trouve hors de rang eſt cenſé le ſeul coupable : cette eſpece d'oracle a ſi ſouvent & ſi conſtamment ſervi aux Indes à découvrir avec certitude un criminel entre pluſieurs innocens, que cette unique preuve ſuffit pour faire le procès à un homme.

Il y a encore une autre maniere par laquelle les démons ont coutume de s'expliquer aux Indes, & de rendre les réponſes qu'on leur demande ; c'eſt durant la nuit & par le moyen des ſonges. Il eſt vrai que cette maniere m'a paru plus ſujette à la fourberie, mais, après tout, il s'y rencontre quelquefois des choſes ſi ſurprenantes, & des circonſtances ſi ſingulieres, qu'on ne peut douter que les démons n'y aient bonne part, & qu'ils n'inſtruiſent en effet par cette voie les Prêtres des Idoles qui ont ſoin de les évoquer.

Je vous rapporte peu d'exemples de tout ce que j'avance, non pas qu'ils ſoient rares aux Indes, & qu'il ne s'en trouve fort ſouvent d'inconteſtables ; mais la choſe eſt ſi fort hors de doute dans le pays, qu'on ne penſe pas même à les recueillir. Si néanmoins vous

ſouhaitez un plus grand détail, je ne manquerai pas de vous ſatisfaire, dès que Dieu m'aura fait la grace de me rendre à ma Chrétienté de Maduré, après laquelle je ſoupire avec une ardeur que je ne puis vous exprimer.

Mais, après tout, mon Révérend Pere, quelle raiſon auroit-on de douter que les démons rendent des oracles aux Indes, tandis que nous avons des preuves ſi convaincantes, qu'ils y font une infinité de choſes qui ſont fort au-deſſus du pouvoir des hommes? On voit, par exemple, ceux qui évoquent les démons, ſoutenir ſeuls & ſans appui un berceau de branches d'arbres coupées, & qui ne ſont attachées enſemble par aucun endroit: d'autres élevent en l'air une eſpece de grand linceul, qui ſe tient étendu dans toute ſa largeur; ils prouvent par-là que le démon s'eſt véritablement communiqué à eux. Quelques-uns boivent, à la vue de tout le monde, de grands vaſes remplis de ſang, qui contiennent pluſieurs pintes de Paris, ſans en recevoir la moindre incommodité.

Je ſçais de plus, par le témoignage d'un homme digne de foi, & ſur lequel on peut s'appuyer ſolidement, qu'il s'eſt

trouvé par haſard dans une aſſemblée où il fut témoin du fait que je vais vous raconter. On avoit attaché, dans un endroit d'une petite chambre, un corps ſolide de la hauteur d'un homme, & on l'avoit tellement joint à la muraille, qu'on ne pouvoit l'en ſéparer qu'avec de grands efforts : cependant, ſans qu'on y touchât, & même ſans qu'on s'en approchât, on le vit ſe détacher de lui-même, & s'avancer aſſez loin hors de l'endroit où il avoit été placé. Ajoutez à cela que le démon, ſemblable à lui-même dans tous les lieux & dans tous les temps, exige ſouvent de ceux qui l'évoquent les ſacrifices les plus abominables, & les plus capables d'inſpirer de l'horreur aux hommes, mais en même-temps les plus propres à ſatisfaire ſa malignité.

Que diroient enfin nos prétendus eſprits forts d'Europe, c'eſt-à-dire, ces gens qu'une critique outrée rend incrédules ſur les choſes les plus avérées, quand ils ont intérêt de ne les pas croire; que diroient-ils, dis-je, s'ils étoient, comme nous, les témoins de la cruelle tyrannie que les démons exercent ſur les Idolâtres des Indes ? Ces malins eſprits leur mettent quelquefois la tête ſi

bas, & leur font plier les bras & les jambes par derriere de telle ſorte, que leur corps reſſemble à une boule; ce qui leur cauſe les plus cuiſantes douleurs. En vain les porte-t-on aux temples des Idoles pour y recevoir quelque ſoulagement; ce n'eſt pas là qu'ils doivent s'attendre à le trouver; nos Egliſes & nos Chrétiens ſont le ſeul ſecours qu'ils puiſſent oppoſer à une tyrannie ſi cruelle; & ce remede, comme vous le verrez dans la ſuite, prouve d'une maniere invincible quels ſont les véritables auteurs des douleurs inconcevables que ces malheureux ont à ſouffrir.

Vous voyez, mon Révérend Pere, que je me ſuis un peu écarté de la matiere des oracles, qui fait le principal ſujet de ma lettre: je ne crois pas cependant que cette digreſſion vous paroiſſe tout-à-fait inutile. Quand on ſera bien convaincu que les démons ont ſur les Idolâtres un pouvoir qu'on ne peut leur conteſter, on en ſera plus diſpoſé à croire ce que j'ai déja eu l'honneur de vous dire ſur les oracles que les mêmes démons rendent parmi les Indiens; & je ſuis perſuadé qu'un homme dont la foi eſt bien ſaine ſur l'exiſtence des démons, ne doit guere

avoir de peine ſur le dernier article.

Au reſte, il ne s'agit pas ici de cavernes & de lieux ſouterrains, ni de fournir aux Prêtres des Idoles les trompettes du Chevalier Morland pour groſſir leur voix, ou pour en multiplier le ſon. Ce n'eſt pas que les Prêtres Indiens ne ſoient aſſez trompeurs pour avoir imaginé tous les moyens capables de ſurprendre les peuples, & pour ſuppoſer de faux oracles au défaut de ceux que les démons leur auroient refuſés : mais ils n'ont pas beſoin de prendre cette peine, & je vous ai déja fait remarquer que les démons ne leur ſont que trop fideles. Autant qu'il eſt vrai que ces malins eſprits rendent des oracles aux Indes, autant ſeroit-il ridicule de ſuppoſer en ce pays-ci, comme on l'a fait, par rapport aux ſiécles paſſés, que ces oracles ſe rendiſſent par la bouche des ſtatues. Vous avez démontré le peu de fondement de cette conjecture par les témoignages de l'antiquité, & par le ridicule même qui en eſt inſéparable ; mais, par rapport aux Indes, on a autant de témoins du contraire, qu'il y a d'Idolâtres & même de Chrétiens dans tout le pays. Il eſt certain que depuis tant d'années que je demeure parmi

ces peuples, je n'ai jamais entendu dire qu'aucune Idole ait parlé : cependant je n'ai rien épargné pour m'inſtruire à fond de tout ce qui regarde les Idoles & ceux qui les adorent.

Ce qu'il y a de plus convaincant, c'eſt que rien n'auroit été ſi aiſé que d'imaginer cet expédient, ſi les démons n'euſſent point eux-mêmes rendu les oracles par la bouche des hommes. On voit dans les Indes des ſtatues énormes par leur groſſeur & par leur hauteur qui ſont toutes creuſes en dedans : ce ſont celles qui ſont à l'entrée des temples des Payens. Il ſemble qu'elles ſoient faites exprès pour favoriſer l'impoſture des Prêtres des Idoles, s'ils avoient eu beſoin d'y avoir recours. Mais en vérité cet appât ſeroit bien groſſier, & j'ai peine à croire qu'aucun Indien s'y laiſsât tromper. Voici quelques exemples qui vous apprendront de quoi ſont capables les Prêtres des Indiens en matiere d'impoſture, mais qui vous convaincront en même-temps qu'ils ont à faire à des gens qui ne ſont pas aiſément les dupes de leur ſupercherie. Vous jugerez par-là que, puiſque c'eſt une opinion ſi conſtante & ſi univerſelle aux Indes, que les démons y rendent des oracles, elle

n'eſt certainement point établie ſur la fourberie de quelques particuliers, ni ſur la trop grande crédulité du commun du peuple.

Il y a quelques années qu'un Roi de *Tanjaour* fort affectionné aux Idoles, ſentit peu à peu réfroidir ſon ancienne dévotion. Il étoit, avant ce temps-là, très-régulier à viſiter tous les mois un temple fameux qu'on nomme *Manarcovil*. Il y faiſoit de groſſes aumônes aux Prêtres de ce temple, & vous pouvez juger qu'une dévotion ſi libérale ne pouvoit manquer d'être fort de leur goût. Mais quelle déſolation pour eux, quand ils s'apperçurent que le Prince abandonnoit leur temple! Je m'imagine qu'ils ſe ſeroient conſolés plus aiſément de ſa déſertion, ſi du moins il avoit envoyé les ſommes qu'il avoit coutume de leur diſtribuer: le mal fut qu'ils ſe virent privés tout à la fois, & de l'honneur de voir le Prince, & du profit qu'ils tiroient de ſes viſites. Sur cela les Brames s'aſſemblerent; &, comme la choſe étoit de la derniere importance pour eux, ils délibérerent long-temps enſemble ſur le parti qu'ils avoient à prendre. La queſtion étoit d'engager le Prince à viſiter, ſelon ſon ancienne

coutume, le temple de *Manarcovil*. S'ils étoient assez heureux que d'y réussir, ils ne doutoient point que les libéralités ne se fissent à l'ordinaire.

Voici donc le stratagême qu'ils imaginerent, & dont ils convinrent de se servir : ils firent courir le bruit par tout le Royaume que *Manar* (c'est le nom de l'Idole), étoit extrêmement affligé, qu'on lui voyoit répandre de grosses larmes, & qu'il étoit important que le Roi en fût instruit. L'affliction de leur Dieu venoit, disoient-ils, du mépris que le Prince sembloit faire de lui : que *Manar* l'avoit toujours aimé & protégé; qu'il se trouvoit cependant réduit à la triste nécessité de le punir de l'outrage qu'il en recevoit, & qu'un reste de tendresse lui arrachoit ces larmes qu'on lui voyoit répandre en abondance.

Le Roi de *Tanjaour*, bon payen & superstitieux à l'excès, fut effrayé de cette nouvelle. Il se crut perdu sans ressource, s'il n'essayoit de calmer au plutôt la colere du Dieu *Manar*. Il alla donc au Temple, suivi d'une grande foule de ses courtisans; il se prosterna devant l'Idole, & voyant qu'effectivement elle versoit des pleurs, il conjura le Dieu

de lui pardonner ſon oubli, & lui promit de réparer avec uſure le tort que ſa négligence pouvoit avoir fait à ſon culte dans l'eſprit de ſes ſujets. Pour accomplir ſa parole, il s'y prit de la maniere du monde la plus capable de ſatisfaire les Brames; car il leur fit diſtribuer ſur le champ mille écus qu'il avoit apportés à cette intention. Le pauvre Prince ne s'aviſoit pas même de ſoupçonner la moindre fourberie de la part des Brames; la ſtatue étoit entiérement ſéparée de la muraille, & placée ſur un piédeſtal; c'étoit pour le Prince une démonſtration de la vérité de ce prodige, & ſelon lui les Brames étoient les plus honnêtes gens du monde.

Les Officiers qui étoient à la ſuite du Prince, ne furent pas tout-à-fait ſi crédules. Un entr'autres s'approcha du Roi comme il ſortoit du Temple, & lui dit qu'il y avoit quelque choſe de ſi extraordinaire dans cet événement, qu'il y ſoupçonnoit de la ſupercherie. Le Prince s'emporta d'abord contre l'Officier, & regarda un pareil doute comme une impiété déteſtable; cependant à force de lui répéter la même choſe, l'Officier obtint la permiſſion qu'il demandoit avec inſtance d'examiner de près la ſtatue.

Il rentre ſur le champ dans le Temple; il place des gardes à la porte, & prend avec lui quelques ſoldats de confiance. Il fait donc enlever la ſtatue d'une eſpece d'autel ſur lequel elle étoit placée, il l'examine avec ſoin de tous côtés, mais il fut étrangement ſurpris de ne trouver rien qui appuyât ſes conjectures; il s'étoit imaginé qu'il y avoit un petit canal de plomb qui paſſoit de deſſus l'autel dans le corps de la ſtatue, & que par ce moyen on y ſeringuoit de l'eau, qui couloit enſuite par les yeux. Il ne trouva rien de ſemblable; mais comme il s'étoit ſi fort avancé, il fit de nouvelles recherches, & découvrit enfin par une petite ligne preſque imperceptible l'union de la partie ſupérieure de la tête avec la partie inférieure; il ſépara avec violence ces deux morceaux, & trouva dans la capacité du crane un peu de coton trempé dans de l'eau, qui tomboit goutte à goutte dans les yeux de l'Idole.

Quelle joie pour l'Officier d'avoir enfin rencontré ce qu'il cherchoit! Mais quelle ſurpriſe pour le Prince, quand on lui fit voir de ſes propres yeux l'impoſture des Brames qui l'avoient ainſi trompé! il entra dans la plus furieuſe colere, & châtia à l'inſtant ces fourbes,

Il commença par ſe faire rendre la ſomme qu'il avoit donnée, & condamna les Brames à mille écus d'amende. Il faudroit connoître combien ces ſortes de gens ſont attachés à l'argent, pour bien juger de la grandeur de cette peine. Une ſi groſſe amende leur fut ſans comparaiſon plus inſupportable que les plus rigoureux ſupplices.

S'imaginera-t-on aiſément que des gens capables d'une fourberie de cette nature, n'euſſent point inventé le ſecret de parler par la bouche de leurs Idoles, la choſe étant auſſi facile que je vous l'ai montré, s'ils avoient cru pouvoir prendre à ce piége les Gentils qui conſultent les oracles, ou ſi ces oracles ne ſe rendoient pas conſtamment aux Indes, non par l'organe des ſtatues, mais par la bouche des Prêtres que le démon fait entrer dans une eſpece de fureur & d'enthouſiaſme, ou même par la bouche de quelqu'un de ceux qui aſſiſtent au ſacrifice, & qui ſe trouvent quelquefois, malgré qu'ils en ayent, beaucoup plus habiles dans l'art de deviner qu'ils ne ſouhaiteroient de l'être.

Ce que je vous dis ſur la maniere dont les oracles ſe rendent aux Indes, eſt ſi conſtant dans le pays, que dès qu'un

oracle eſt prononcé par quelqu'autre voie que ce puiſſe être, dès-lors on y ſoupçonne de la fraude & de la ſupercherie.

Deux Marchands, racontent nos Indiens, avoient enterré de concert, dans un endroit fort caché, un tréſor qui leur étoit commun; le tréſor fut cependant enlevé; celui des deux qui avoit fait le coup, étoit le plus hardi à ſe déclarer innocent, & à traiter ſon aſſocié d'infidele & de voleur. Il alla même juſqu'à proteſter qu'il prouveroit ſon innocence par l'oracle d'un Dieu célébre, que les Indiens adorent ſous un certain arbre. Au jour dont on étoit convenu, on fit les évocations accoutumées, & l'on s'attendoit que quelqu'un de l'aſſemblée ſeroit ſaiſi du dieu ou du démon auquel on s'adreſſoit. Mais on fut bien ſurpris, lorſqu'on entendit ſortir de l'arbre une voix, qui déclaroit innocent du vol celui qui en étoit l'auteur, & qui en chargeoit au contraire l'infortuné Marchand qui n'en avoit pas même eu la penſée. Mais parce que c'eſt une choſe inouie aux Indes, que les oracles ſe rendent de cette maniere, ceux qui étoient députés de la Cour pour aſſiſter à cette cérémonie, ordonnerent qu'avant

que de procéder contre l'accuſé, on examineroit avec ſoin s'il n'y avoit point lieu de ſe défier de ce nouvel oracle. L'arbre étoit pourri en dedans, & ſur cela ſans autre recherche on jetta de la paille dans un trou de l'arbre, enſuite on y mit le feu, afin que la fumée, ou l'ardeur de la flamme obligeât l'oracle à parler un autre langage, ſuppoſé, comme on s'en doutoit, qu'il y eût quelqu'un de caché dans le tronc de l'arbre. L'expédient réuſſit; le malheureux qui ne s'étoit pas attendu à cette épreuve, ne jugea pas à propos de ſe laiſſer brûler, il cria de toute ſa force qu'il alloit tout déclarer & qu'on retirât le feu qui commençoit déja à ſe faire vivement ſentir; on eut pitié de lui, & la fourberie fut ainſi découverte.

Encore une fois, mon Révérend Pere; c'eſt une choſe inconteſtable parmi les Indiens, que les arbres & les ſtatues ne ſçavent ni pleurer ni parler. Ce qui peut bien arriver quelquefois, c'eſt que les démons faſſent mouvoir de petites Idoles, quand les Idolâtres le ſouhaitent avec empreſſement, & que pour l'obtenir, ils employent les moyens néceſſaires. Voici ce que les Chrétiens, qui ont eu autrefois de grandes habitudes

avec les Idolâtres, m'ont raconté ſur cette eſpece de prodige opéré par le démon.

Certains pénitens font des ſacrifices ſur le bord de l'eau avec beaucoup d'appareil ; ils décrivent un cercle d'une ou de deux coudées de diametre ; autour de ce cercle ils placent leurs Idoles, en ſorte que leur ſituation répond aux huit rumbs de vent. Les Payens croyent que huit Divinités inférieures préſident à ces huit endroits du monde, également éloignés les uns des autres. Ils invoquent ces fauſſes Divinités, & il arrive de temps en temps que quelqu'une de ces ſtatues ſe remue à la vue de tous les aſſiſtans, & tourne dans l'endroit même où elle eſt placée ſans que perſonne s'en approche. Cela ſe fait certainement de maniere qu'on ne peut attribuer ce mouvement qu'à l'opération inviſible du malin eſprit.

Les Indiens qui font ces ſortes de ſacrifices, placent auſſi quelquefois au centre du cercle dont je vous parle la ſtatue de l'Idole à laquelle ils veulent ſacrifier. Ils ſe croyent favoriſés de leurs Dieux, d'une façon toute ſinguliere, ſi cette petite ſtatue vient à ſe mouvoir d'elle-même. Souvent, après qu'ils ont employé toutes les oraiſons ſacrileges

deſtinées à cette opération ſuperſtitieuſe, les ſtatues demeurent immobiles ; & c'eſt alors un très-mauvais augure. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'elles s'agitent quelquefois, & ſe mettent dans un aſſez grand mouvement. Je ſçais encore ce fait de perſonnes qu'on ne peut accuſer d'être trop crédules en cette matiere, & qui par-là n'en ſont que plus dignes de foi.

Voilà, au reſte, juſqu'où s'étend le pouvoir des démons ſur cet article. Il eſt inouï que jamais l'eſprit malin ait parlé par la bouche d'une Idole, ni qu'un Prêtre des Indiens ait mis en œuvre un pareil artifice. On n'en trouve aucune trace dans leurs livres ; du moins puis-je aſſurer que je n'y ai jamais rien lu de ſemblable, quelque application que j'aye apporté à m'inſtruire de tout ce qui regarde le culte des Idoles.

Je finis cette Lettre, mon Révérend Pere, par ce qu'il y a, dans la matiere que je traite, de plus intéreſſant & de plus glorieux pour notre ſainte Religion. Je parle du ſilence miraculeux des oracles dans les Indes à meſure que Jeſus-Chriſt y eſt reconnu & adoré. Je dis plus encore, & puiſque nous parlons du pouvoir des démons & de la victoire qu'a remporté ſur eux la croix de Jeſus-Chriſt,

j'ajouterai que cette adorable croix ; non-seulement ferme la bouche à ces oracles trompeurs, mais quelle est encore, dans ces pays infideles, le seul rempart qu'on puisse opposer avec succès à la cruelle tyrannie que ces maîtres impérieux exercent sur leurs esclaves.

Je ne prétends pas dire que du moment que l'étendard de la croix fut levé dans les Indes, par les premiers Missionnaires qui y ont planté la foi, on ait vu tout-à-coup cesser tous les oracles dans toutes les parties de l'Inde idolâtre ; & que les démons, depuis ce moment, n'ayent plus conservé aucun pouvoir sur les infideles qui demeuroient dans leur infidélité : c'est en réfutant une supposition pareille de M. Van-Dale, que vous avez justifié à M. de Fontenelle l'opinion des anciens Peres de l'Eglise sur la cessation des oracles. Vous lui avez fait voir que les oracles du Paganisme n'ont cessé qu'à mesure que la doctrine salutaire de l'Evangile s'est répandue dans le monde, que cet événement miraculeux, pour n'être pas arrivé tout-à-coup & en un instant, n'en doit pas être moins attribué à la force toute puissante de Jesus-Christ, & que le silence des démons, aussi-bien que la destruction de leur tyrannie,

n'en eſt pas moins un effet de l'autorité qu'il a donnée aux Chrétiens de les chaſſer en ſon nom. C'eſt de ce pouvoir abſolu de Jeſus-Chriſt crucifié, & de ceux qui font profeſſion de l'adorer, que je prétends vous donner une preuve ſubſiſtante par la ſimple expoſition des merveilles dont nous avons le bonheur d'être témoins.

En effet, quand il arrive que quelques Chrétiens ſe trouvent par hazard dans ces aſſemblées tumultueuſes, où le démon parle par la bouche de ceux dont il ſe ſaiſit, il garde alors un profond ſilence, ſans que les prieres, les évocations, les ſacrifices réitérés ſoient capables de le lui faire rompre. Ce qui eſt ſi commun dans les endroits de la Miſſion de Maduré où nous avons des habitations, que les Idolâtres, avant que de commencer leurs cérémonies ſacriléges, ont grand ſoin d'examiner ſi quelque Chrétien ne ſe ſeroit point mêlé parmi eux : tant ils ſont perſuadés qu'un ſeul Chrétien confondu dans la foule, rendroit leur démon muet & impuiſſant. En voici quelques exemples.

Il y a peu d'années que dans une proceſſion ſolemnelle où l'on portoit en triomphe une des Idoles de Maduré, le

démon s'empara d'un des ſpectateurs. Dès qu'on eut apperçu dans lui les ſignes, qui marquoient la préſence du démon, on s'approcha de lui en foule, pour être à portée d'entendre les oracles qu'il prononceroit. Un Chrétien paſſa par haſard dans cet endroit : il n'en fallut pas davantage pour impoſer ſilence au démon : il ceſſa ſur le champ de répondre à ceux qui l'interrogeoient ſur le ſuccès des choſes à venir. Comme on vit que le démon s'obſtinoit à ne plus parler, quelqu'un de la troupe dit qu'infailliblement il y avoit un Chrétien dans l'aſſemblée, on ſe mit en devoir de le chercher, mais celui-ci s'échappa, & vint en hâte ſe retirer à notre Egliſe.

Un de nos Miſſionnaires allant dans une bourgade, s'arrêta dans une de ces ſalles qui ſont ſur les chemins pour la commodité des paſſans. Le Pere s'étoit retiré dans un coin de la ſalle : mais un des Chrétiens qui l'accompagnoient, s'apperçut que dans la rue voiſine les Habitans environnoient un homme obſédé par le démon, & que chacun interrogeoit l'oracle, pour ſçavoir de lui pluſieurs choſes ſecrettes. Le Chrétien ſe mêla dans la foule, & le fit ſi adroitement, qu'il ne fut point apperçu de

ceux même dont il s'approcha le plus près. Il étoit abſolument impoſſible qu'il eût été reconnu de celui dont le démon s'étoit ſaiſi : mais le démon lui-même reſſentit bientôt le pouvoir de ce nouveau venu : il ceſſa dès le moment même de parler ; on eut beau lui promettre des ſacrifices, on n'en put tirer une ſeule parole. Cependant le Chrétien ſe retira à peu près auſſi ſecretement qu'il étoit venu. Le démon alors délivré de la préſence d'un plus puiſſant que lui, ſe mit auſſi-tôt à parler comme auparavant, & commença par déclarer à l'Aſſemblée, que ſon ſilence avoit été cauſé par la préſence d'un Chrétien, dont on ne s'étoit point apperçu, & qui pourtant s'étoit trouvé mêlé parmi eux.

Je ne finirois point, mon Révérend Pere, ſi je voulois vous raconter tout ce que je ſçai d'événemens ſemblables : ils confirment tous d'une maniere invincible que le pouvoir des eſprits de ténébres ne peut tenir contre la puiſſance victorieuſe que JESUS-CHRIST communique aux enfans de lumiere, qui ſe font les Diſciples & les Adorateurs de ſa Croix. Je puis dire ſeulement en général, conformément à une de vos remarques, que quelques-uns

de nos Chrétiens des Indes ſemblables en ce point comme en bien d'autres à ceux de la primitive Egliſe, pourroient appeller en défi ſur cet article, & mettre à cette épreuve les Indiens les plus entêtés de leurs Oracles, & de toutes les ſuperſtitions du paganiſme.

Mais ce n'eſt pas ſeulement en impoſant ſilence aux Oracles, que ſe manifeſte le pouvoir de la Croix ſur l'empire des démons; c'eſt encore du moins avec autant d'éclat, par la vertu miraculeuſe qu'elle a de forcer ces tyrans d'abandonner les malheureux dont ils s'emparent, & qu'ils tourmentent de la maniere la plus cruelle. C'eſt-là un ſecond article dont les Idolâtres & les Chrétiens conviennent ſans difficulté; & le bruit eſt généralement répandu dans tout le pays, que le moyen ſûr de chaſſer les démons & d'en être délivré; c'eſt d'embraſſer la loi de Jeſus-Chriſt.

L'expérience nous confirme tous les jours cette vérité d'une maniere bien conſolante pour nous, & bien glorieuſe à notre ſainte Religion. En effet, ces hommes ſi maltraités par le démon, n'ont pas plutôt commencé à ſe faire inſtruire de nos ſaints Myſteres, qu'ils ſe

ſe ſentent ſoulagés ; & enfin au bout de quinze jours, ou d'un mois tout au plus, ils ſe trouvent entiérement délivrés & jouiſſent d'une parfaite ſanté.

Au reſte, jugez combien il faut que cette opinion univerſelle ſoit bien fondée : car rien autre choſe qu'une certitude infaillible de leur guériſon, n'engageroit ces malheureux à avoir recours à un tel remede. Ce ne ſont point ici de ces événemens qu'on puiſſe expliquer à ſon gré, en ſuppoſant de la mauvaiſe foi dans ceux qui ſe diſent tourmentés, & guéris enſuite par la vertu toute puiſſante de notre ſainte Religion. Quand on eſt ſoi-même de bonne foi, & qu'on connoît le génie des Indiens, on n'eſt gueres tenté de recourir à de pareilles ſuppoſitions. Les Idolâtres, & ſur tout ceux qui ſont les plus dévôts envers leurs Idoles, & qui, par la même raiſon, ſont plus ſujets aux inſultes du démon, ont d'étranges préjugés contre la Religion Chrétienne. Ils n'ont aucun avantage à eſpérer d'une fourberie de cette nature ; ils n'ont rien à craindre des Chrétiens, & ils ont tout à redouter des Infideles ; ils s'expoſent à perdre leurs biens, à être mépriſés dans leurs caſtes ou tribus ; à être mis en

priſon, à être maltraités de leurs compatriotes. Mais ces obſtacles ſont encore plus terribles à l'égard de ceux qui ſont de caſtes où il y a peu de Chrétiens, & où par conſéquent il leur ſeroit difficile & preſque impoſſible, après cette démarche, de trouver des perſonnes qui vouluſſent s'allier à eux.

Cette derniere réflexion me paroît la plus conſidérable ; mais il n'y a que ceux qui vivent parmi ces peuples, qui puiſſent en comprendre toute la force. Pour la concevoir en quelque maniere, il faut ſuppoſer, ce qui eſt très-certain, qu'il n'y a point de nation où les parens ayent un attachement ſi violent pour leurs enfans : la tendreſſe des peres & des meres paſſe à cet égard tout ce que nous en pouvons imaginer. Elle conſiſte ſur-tout à les établir, & à les marier avec avantage ; mais il n'eſt point permis de contracter aucune alliance hors de ſa caſte particuliere. Ainſi embraſſer le Chriſtianiſme quand on eſt d'une caſte où il y a peu de Chrétiens, c'eſt renoncer en quelque ſorte à l'établiſſement de ſa famille, & combattre par conſéquent les ſentimens les plus vifs & les plus naturels. Cependant les tourmens que le démon fait ſouffrir à

tes malheureux ſont ſi violens, qu'ils ſe trouvent forcés de paſſer par deſſus ces conſidérations : ils viennent à nos Egliſes, comme je vous l'ai dit, & ils y trouvent leur ſoulagement & leur guériſon. Ce motif de crédibilité joint aux autres qu'on a grand ſoin de leur expliquer, & plus que tout cela la grace victorieuſe de Jeſus-Chriſt les détache peu à peu de leurs anciennes ſuperſtitions, & leur fait embraſſer cette loi ſainte, qui leur procure de ſi grands avantages dès cette vie, & qui leur en promet d'infiniment plus grands pour l'éternité.

Ce ne ſont point-là encore une fois, de ces événemens rares & dont on ne voye que peu d'exemples ; c'eſt un miracle preſque continuel, & qui ſe renouvelle tous les jours. J'ai baptiſé une fois, dans l'eſpace d'un mois, quatre cens Idolâtres, dont deux cens au moins avoient été tourmentés par le démon, & avoient été délivrés de ſa perſécution, en ſe faiſant inſtruire de la doctrine Chrétienne. Nous ſerions étonnés s'il ne venoit inceſſamment quelqu'un de ces malheureux chercher du ſecours dans nos Egliſes ; & je puis aſſurer, en mon particulier, avec toute ſorte de

ſincérité, qu'il y en a preſque toujours quelqu'un à *Aour*, qui eſt une de nos principales Egliſes, & où j'ai demeuré pluſieurs années. C'eſt-là, & j'en ai été ſouvent le témoin, que les Chrétiens de tout âge, de tout ſexe, de toute condition chaſſent les démons, & délivrent les poſſédés par la ſeule invocation du nom de Jeſus-Chriſt, par le ſigne de la croix, par l'eau-bénite, & par les autres ſaintes pratiques, qu'autoriſe la Religion Chrétienne, & dont nos bons Indiens ſont certainement un meilleur uſage, que ne ſont communément nos Chrétiens d'Europe; juſques-là même qu'ils contraignent ſouvent les démons de rendre, malgré eux, témoignage à la force toute puiſſante de JESUS-CHRIST; & qu'on voit tous les jours ces malheureux eſprits avouer qu'ils ſont cruellement tourmentés dans les enfers, que le même ſort attend tous ceux qui les conſultent, qu'enfin la ſeule voie d'éviter de ſi grands tourmens, eſt d'embraſſer & de ſuivre la loi que prêchent les *Gouroux* (1) des Chrétiens.

Auſſi nos Néophites ont-ils un ſouve-

(1) C'eſt ainſi que les Indiens appellent leur Docteur ou leur Pere ſpirituel.

rain mépris pour les démons, ſur leſquels la qualité ſeule de Chrétien leur donne une ſi grande autorité. Ils leur inſultent en préſence des Payens, & les défient, avec une généreuſe confiance, de rien attenter ſur leur perſonne, quand une fois ils ſont armés du ſigne de notre rédemption. Néanmoins ce ſont ſouvent ces mêmes Indiens qui ont été le plus cruellement maltraités par les malins eſprits, & qui les redoutoient le plus, tandis qu'ils vivoient dans les ténébres du paganiſme.

J'ai ſouvent interrogé les plus fervens de nos Chrétiens, qui avoient été dans leur jeuneſſe les victimes de la fureur du démon, & qui lui avoient ſervi d'inſtrument pour rendre ſes oracles. Ils m'ont avoué que le démon les maltraitoit avec tant de furie, qu'ils s'étonnoient de ce qu'ils n'en étoient pas morts. Ils n'ont jamais pu me rendre compte des réponſes que le démon a rendu par leur bouche, ni de la maniere dont les choſes ſe paſſoient lorſqu'il étoit en poſſeſſion de leur corps; alors ils étoient tellement hors d'eux-mêmes, qu'ils n'avoient aucun uſage libre de leur raiſon ni de leurs ſens, & ils n'avoient aucune part à ce que

le démon prononçoit & opéroit par eux.

Peut-être que des eſprits prévenus ou incrédules, ne jugeront pas à propos d'ajouter grande foi au témoignage de ces bons Indiens : mais moi qui connois à fond leur innocence & leur ſincérité, moi qui ſuis le témoin & le dépoſitaire de leurs vertus, & qui ne puis les connoître ſans les comparer aux fideles des premiers ſiecles, je me ferois un grand ſcrupule de douter un ſeul moment de la validité des témoignages qu'ils me rendent. Ils croiroient faire un grand péché s'ils trompoient leur *Gourou* ou leur Pere ſpirituel, & certainement ceux que j'ai interrogé ſont d'une conſcience ſi délicate, que la ſeule apparence du péché les jette dans des inquiétudes que nous avons quelquefois bien de la peine à calmer.

N'eſt-il pas bien conſolant pour nous, mon Révérend Pere, de voir renouveller ſous nos yeux non-ſeulement la ferveur, mais encore les miracles de la primitive Egliſe ? Quel ſujet de joie pour les perſonnes zélées qui s'intéreſſent à l'entretien des Miſſionnaires, & des fervens Chrétiens qui nous aident dans nos travaux Apoſtoliques, d'apprendre que la gloire de la Religion à

laquelle ils contribuent par leurs libéralités, ſe répand avec tant d'éclat dans les Pays infideles? Je ſuis ſûr que perſonne n'y prend plus d'intérêt que vous, mon Révérend Pere, & que vous me ſçaurez gré de vous avoir fait le récit des victoires, que notre ſainte Religion remporte dans les Indes ſur les puiſſances de l'enfer. Vous avez trop heureuſement travaillé à aſſurer ce triomphe à la croix de Jeſus-Chriſt, pour n'être pas ſenſible à ce que j'ai l'honneur de vous en mander. Ce n'eſt-là cependant qu'un eſſai que je perfectionnerai ſi vous le ſouhaitez, quand je ſerai de retour aux Indes. Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

PREMIERE LETTRE

Du Pere Martin, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus aux Indes, au Pere de Villette, de la méme Compagnie.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

L'intérêt que vous prenez aux bénédictions que Dieu répand ſur nos travaux, mérite bien que de notre côté nous prenions le ſoin de vous en inſtruire, & je me fais un devoir de ſeconder là-deſſus votre inclination. Il me ſemble que je vous parlai, dans ma derniere lettre, du voyage que j'avois fait à la côte de Coromandel, & c'eſt-là, ſi je ne me trompe, que finit ma relation. Il faut vous rendre compte maintenant de ce qui s'eſt paſſé de plus ſingulier depuis ce temps-là.

Ce fut la veille du Mercredi des Cendres que je partis de Coromandel pour retourner dans la Miſſion qu'on m'a deſtinée. Il étoit environ minuit quand je

me trouvai avec mes Diſciples ſur le bord d'une riviere qu'il fallut traverſer. L'obſcurité nous engagea dans un paſſage ſi profond, que nous penſâmes nous noyer; nous ne nous en ſerions jamais tirés, ſans une protection particuliere de Dieu.

C'eſt une néceſſité de prendre le temps de la nuit pour s'éloigner des côtes habitées par les Européens; car ſi nous étions apperçus des Gentils, ils ne manqueroient pas de nous reprocher que nous ſommes *Pranguis* (1), & cette idée qu'ils auroient, nous rendroit mépriſables à leurs yeux, & leur inſpireroit pour la Religion une horreur qu'on ne pourroit jamais vaincre.

Après avoir marché quelque-temps, je paſſai le reſte de la nuit dans une mazure qui ſe trouvoit à l'entrée d'un village. Le froid qui m'avoit ſaiſi au paſſage de la riviere me cauſa la fièvre, ce qui allarma fort les Chrétiens qui m'accompagnoient. J'aurois eu beſoin d'un peu de feu, mais nous n'oſâmes en allumer, de crainte d'attirer les Gentils à notre cabane; car ils auroient bientôt conjecturé d'où je venois. Ainſi

(1) C'eſt ainſi qu'ils appellent les Européens.

je me remis en chemin deux heures avant le jour, & je fis encore une longue traite, dont je fus extrêmement fatigué.

Le Seigneur avoit ſes vues, en m'inſpirant de marcher à ſi grandes journées. Sur le ſoir, nous vîmes paroître à notre droite quatre ou cinq perſonnes, qui avançoient vers nous à grands pas, dans le deſſein de nous joindre. Nous crûmes d'abord que c'étoient des voleurs, car toutes ces campagnes en ſont infeſtées; mais notre crainte ſe diſſipa bientôt : ces bonnes gens étoient des Chrétiens, qui ne ſe preſſoient ſi fort de m'atteindre, que pour me prier de venir préparer à la mort une femme Chrétienne qui étoit à l'extrémité. Je me détournai donc de mon chemin afin de les ſuivre, & j'arrivai vers la fin du jour ſur le bord d'un étang fort écarté; c'eſt-là qu'ils avoient tranſporté la malade, parce qu'il y auroit eu du danger à entrer dans le village, dont les habitans ſont preſque tous Idolâtres, & ennemis du nom Chrétien. Je fus extrêmement édifié des ſaintes diſpoſitions de cette mourante. Après l'avoir confeſſée & diſpoſée à bien mourir, je continuai ma route vers *Couttour*.

Il étoit environ midi quand j'y arrivai. J'y trouvai un Jéſuite Portugais, nommé le Pere Bertholde, qui travaille dans cette Miſſion avec un zèle qui eſt bien au-deſſus de ſes forces. Il m'apprit de quel danger la Providence venoit de le délivrer : il étoit allé de grand matin à ſon confeſſionnal ; (c'eſt une cabane couverte de paille, où il y a un petit treillis qui répond à la cour de l'Egliſe, & où les Chrétiens ſe rendent un à un pour ſe confeſſer). En ſecouant la peau de cerf ſur laquelle nous avons coutume de nous aſſeoir, il en ſortit un gros ſerpent de ceux qu'on appelle en Portugais *Cobra-Capel*. Le venin en eſt fort préſent, & le Pere n'eût pas manqué d'en être mordu, s'il ſe fût aſſis ſur cette peau ſans l'avoir remuée auparavant. Les murailles de terre, dont nos pauvres maiſons ſont conſtruites, nous attirent ſouvent de ſemblables hôtes, & nous expoſent à tout moment à leurs morſures. J'en rapportai dans ma derniere lettre quelques exemples aſſez ſinguliers : ils ſuffiſent, pour vous faire connoître, que c'eſt-là un danger aſſez ordinaire que nous courons dans la Miſſion de Maduré.

L'eſpece de ſerpent dont je parle, eſt

encore plus commune dans ces terres que dans les autres endroits de l'Inde, parce que les Gentils s'imaginant que ces ſerpens ſont conſacrés à un de leurs Dieux, leur rendent un certain culte, & ont ſi grand ſoin de les conſerver, qu'ils en nourriſſent à la porte des Temples & juſques dans leurs propres maiſons. Ils donnent à cette eſpece de ſerpent le nom de *Nalla Pambou*, qui ſignifie bon ſerpent ; car, diſent-ils, il fait le bonheur des lieux qu'il habite. Cependant tout bon qu'il eſt, il ne laiſſe pas de porter la mort dans le ſein même de ſes adorateurs.

Le remede ſpécifique contre la morſure de ces ſerpens, & de quantité d'autres bêtes venimeuſes qu'on trouve aux Indes, ſe nomme *Veia-Marondou*, c'eſt-à-dire, le remede au venin. Il eſt plus en uſage parmi les Chrétiens que parmi les Gentils, parce que ceux-ci recourent auſſi-tôt aux invocations du démon, & à une infinité d'autres ſuperſtitions dont ils ſont fort entêtés, au lieu que les Chrétiens n'ont recours qu'aux remedes naturels, entre leſquels celui-ci tient le premier rang. On dit que c'eſt un *Joghi*, (1) qui communiqua

(1) Pénitent Gentil.

ce ſecret à un de nos premiers Miſſionnaires, en reconnoiſſance d'un ſervice important qu'il en avoit reçu.

Ce n'eſt pas ſeulement contre la morſure des ſerpens que les Idolâtres employent les pactes ſuperſtitieux, c'eſt preſque dans toutes leurs maladies. Une des choſes qui fait le plus de peine aux nouveaux fideles qui ſont ſi fort mêlés parmi les Gentils, c'eſt d'empêcher, quand ils ſont malades, que leurs parens Idolâtres n'employent de ſemblables moyens. Il arrive quelquefois que, quand ils dorment, ou qu'ils tombent en défaillance, on leur attache au bras, au col, ou aux pieds, des figures & des écrits, qui ſont autant de ſignes de quelque pacte fait avec le démon. Dès que le malade revient à lui, ou qu'il s'éveille, il ne manque pas d'arracher ces caracteres infâmes, & il aime mieux mourir que de recouvrer ſa ſanté par des voies ſi criminelles. On en voit qui ne veulent pas même recevoir les remedes naturels de la main des Gentils, parce qu'ils y mêlent ſouvent des cérémonies ſuperſtitieuſes.

Je ne m'arrêtai qu'un demi-jour à *Couttour*, & j'en partis dès le lendemain. Je repaſſai par la peuplade où, deux mois

auparavant, dans mon voyage de *Pondichery*, j'avois baptiſé deux enfans & un adulte qui étoit ſur le point d'expirer. J'eſpérois y recueillir des fruits abondans de la ſemence évangélique que j'avois jettée à mon paſſage, car j'avois appris que la ſainte mort de cet homme nouvellement baptiſé, avoit touché pluſieurs Gentils, & qu'ils n'attendoient qu'un Catéchiſte pour ſe faire inſtruire & embraſſer le Chriſtianiſme; mais j'eus la douleur de me voir fruſtré d'une partie de mes eſpérances. L'ennemi du pere de famille avoit ſemé la zizanie dans ce petit champ; la plupart de leurs parens s'étoient ſoulevés contr'eux, & en avoient ſéduit pluſieurs; de trente-trois perſonnes qui s'étoient déclarées pour Jeſus-Chriſt, je n'en trouvai que dix-ſept qui euſſent réſiſté à la perſécution de leurs proches. A la vérité preſque tous s'aſſemblerent autour de moi; mais à leur air & à leur contenance, je démêlai ſans peine ceux qui étoient demeurés conſtans d'avec ceux qui avoient été infideles à la grace; je reprochai aux uns leur lâcheté, & j'encourageai les autres. Quatre ou cinq des plus fervens m'accompagnerent juſqu'à une peuplade voiſine appellée *Kokeri*.

J'y trouvai le Pere Antoine Dias fort occupé à entendre les confeſſions des Fideles qui s'étoient rendus en foule à ſon Egliſe. J'eus la conſolation d'aider ce zélé Miſſionnaire, & nous ne fûmes libres l'un & l'autre que bien avant dans la nuit.

La premiere perſonne que je confeſſai fut une veuve âgée d'environ ſoixante ans. Sa confeſſion finie, elle me tira un peu à l'écart, & développant un linge, elle y prit vingt fanons (1) qu'elle mit à mes pieds : (car c'eſt la maniere reſpectueuſe dont les Chrétiens de cette nouvelle Egliſe font leurs offrandes.) » Comme je n'ai plus gueres de temps » à vivre, me dit-elle, je vous prie de » recevoir cette ſomme, afin de faire » prier Dieu pour moi après ma mort. Je lui répondis que nous adreſſions continuellement à Dieu des prieres pour la ſanctification des Fideles, & que quand quelqu'un venoit à mourir, nous avions ſoin de redoubler nos vœux, & d'offrir le ſaint Sacrifice de l'Autel pour ſon ſalut, mais que nous ne pouvions recevoir d'argent à cette intention. » Je ne

(1) C'eſt environ deux écus de notre monnoie.

» ſerai pas contente, reprit cette ſainte » veuve, que vous n'acceptiez ce que » je vous offre, ou du moins que vous » ne déterminiez à quelle bonne œuvre » je dois l'appliquer. Comme elle me preſſoit fort, je lui fis faire attention à la pauvreté extrême de l'Egliſe où nous étions. » Ah! me dit-elle, toute tranſ- » portée de joie, que vous me faites » plaiſir! non-ſeulement je conſacre les » vingt fanons à l'embelliſſement de » l'Egliſe, mais j'y deſtine encore tout » ce que déſormais je pourrai recueillir » de mon travail. Une libéralité ſi extraordinaire, nous ſurprit, & elle doit ſurprendre tous ceux qui ſont inſtruits comme nous de l'indigence de ces peuples, des impôts dont ils ſont accablés, & de l'attachement naturel qu'ils ont à l'argent.

Cette action me rappelle le ſouvenir d'une autre qui n'eſt pas moins édifiante. Dans un temps où l'on étoit menacé d'une famine générale, un bon Néophyte vint trouver le Pere Bouchet, & mit à ſes pieds cinq fanons (1); le Pere refuſa d'abord ſon offrande, apportant pour

(1) C'eſt environ trente ſols de notre monnoie.

raiſon que durant la cherté où l'on ſe trouvoit, il étoit difficile qu'il ne fût dans le beſoin. » Il eſt vrai, mon Pere, » répondit ce fervent Néophyte, avec » une foi digne des premiers ſiecles, il » eſt vrai que ces cinq fanons ſont toutes » mes richeſſes, & que la diſette qui » augmente chaque jour me réduit à la » derniere extrêmité; mais c'eſt pour » cela même que je fais préſent à l'E- » gliſe du peu que je poſſede; Dieu de- » vient mon débiteur, ne me payera- » t-il pas au centuple? Le Miſſionnaire ne put retenir ſes larmes à la vue d'une ſi vive confiance en Dieu. Il reçut ſon aumône de peur d'affoiblir ſa foi; mais ce ne fut qu'à condition qu'il viendroit le trouver dès qu'il manqueroit des choſes néceſſaires à ſa ſubſiſtance.

Comme le temps me preſſoit de me rendre à *Counampaty*, qui étoit le lieu de ma nouvelle Miſſion, je me ſéparai du Pere Dias, bien plutôt que je n'euſſe voulu; je fis tant de diligence, que j'arrivai le lendemain d'aſſez bonne heure ſur les bords du Coloran. C'eſt en certains temps de l'année un des plus gros fleuves & des plus rapides que l'on voye; mais en d'autres, à peine mérite-t-il le nom de ruiſſeau. Lorſque je le

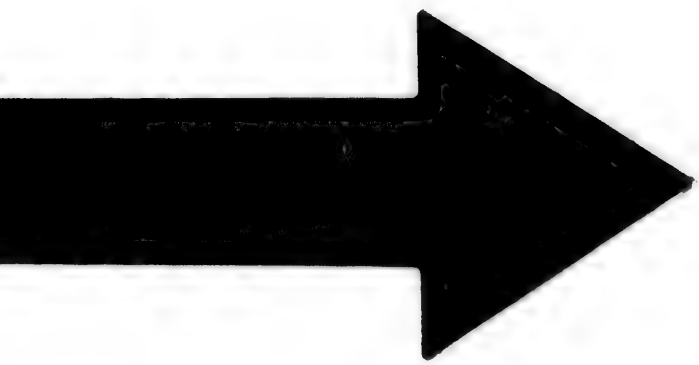
paſſai, on ne parloit que de la célebre victoire que le *Talavai* (1) venoit de remporter ſur les troupes du Roi de *Tanjaour*, & qui penſa cauſer la diſgrace du premier Miniſtre de ce Prince, un des plus cruels perſécuteurs de notre ſainte Religion. Voici comme on me raconta la choſe; la maniere dont ce Miniſtre ſe tira du danger où il étoit vous fera connoître ſon caractere, & ce que nous devons craindre d'un ennemi ſi adroit.

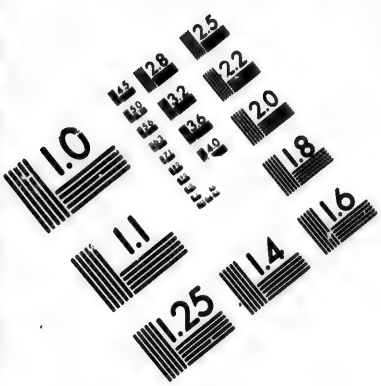
Le *Talavai* s'étoit campé ſur la rive ſeptentrionale du fleuve, pour mettre ſon Royaume à couvert de l'armée de *Tanjaour*, qui faiſoit de grands ravages dans tout le pays; mais quelque effort qu'il fit, il ne put arrêter les incurſions d'un ennemi dont la cavalerie étoit beaucoup plus nombreuſe que la ſienne. Il crut que le plus ſûr pour lui étoit de faire diverſion; ſur le champ il prit le deſſein de repaſſer le fleuve qui avoit fort baiſſé, afin d'aller enſuite porter la conſternation juſques dans le Royaume de *Tanjaour*. Il exécuta ce projet ſi ſecretement, que les ennemis ne s'apper-

(1) Prince ou Gouverneur Général de *Tichirapaly*.

çurent de ſon paſſage, que lorſqu'ils virent ſes troupes dépliées ſur l'autre bord de la riviere, & prêtes à pénétrer dans le cœur du Royaume qui étoit reſté ſans défenſe; ce paſſage imprévu les déconcerta. Il ne leur reſtoit d'autre reſſource que de paſſer auſſi la riviere pour venir au ſecours de leur pays; ce fut en effet le parti auquel ils ſe déterminèrent; mais ils choiſirent mal le gué, & [illegible] les pluies qui récemment étoient tombées ſur les montagnes de Malabar où ce fleuve prend ſa ſource, le groſſirent de telle ſorte au temps que ceux de *Tanjaour* tentoient le paſſage, que pluſieurs fantaſſins & quelques cavaliers furent emportés par le courant. Le *Talavai* qui s'apperçut de leur déſordre, vint fondre ſur eux, & n'eut pas de peine à les rompre. Ce fut moins un combat qu'une fuite, & la déroute fut générale; enfin une victoire ſi complette fut ſuivie du ravage de la plus grande partie du Royaume de *Tanjaour*.

Le Roi, outré de ſe voir vaincu par un peuple accoutumé à recevoir ſes loix, entra dans de grands ſoupçons de l'infidélité ou de la négligence de ſon premier Miniſtre *Balogi*, ou comme d'autres l'appellent, *Vagogi-Pandiden*.





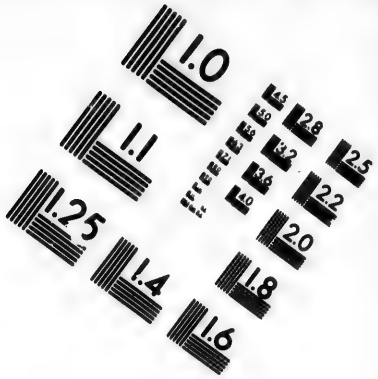
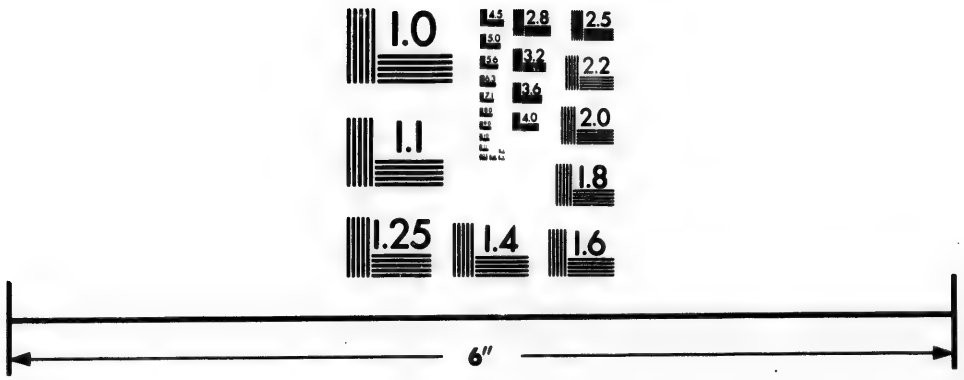
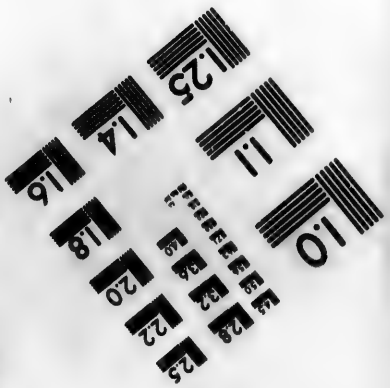


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Les Grands qui le haïſſoient, & qui avoient conjuré ſa perte, appuyerent fortement ce ſoupçon, & firent retomber ſur lui le ſuccès infortuné de cette guerre; mais *Balogi*, ſans s'effrayer des complots qui ſe tramoient contre lui, alla ſecretement trouver le Roi. » Prince, » lui dit-il d'un ton aſſuré, je porterai » moi-même ma tête ſur un échafaud, » ſi dans huit jours je ne conclus la paix » avec vos ennemis. Le terme qu'il aſſignoit étoit court, & le Roi le lui accorda.

Cet adroit Miniſtre envoya auſſi-tôt ſes Secretaires chez les principaux Marchands de la ville & des environs; il ordonna à chacun d'eux de lui prêter une ſomme conſidérable, ſous peine de confiſcation de tous leurs biens; il tira tout ce qu'il put d'argent de ſes parens & de ſes amis; il détourna même une groſſe ſomme du tréſor royal; enfin, en moins de quatre jours il amaſſa près de cinq cens mille écus, qu'à l'inſtant il employa à ſe concilier la Reine de *Tichirapaly*, à corrompre la plupart de ceux qui compoſoient ſon conſeil, & ſur-tout à mettre dans ſon parti le pere du *Talavai*, homme avide d'argent au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Il fit ſi bien,

qu'avant les huit jours expirés, ſans que le *Talavai* même en eût connoiſſance, la paix fut conclue dans *Tichirapaly* avec le Roi de *Tanjaour*. C'eſt ainſi que le vaincu donna la loi au victorieux, & que le Miniſtre rentra dans les premieres faveurs de ſon Prince; ſon pouvoir devint plus abſolu que jamais. Il n'en uſa dans la ſuite que pour renverſer la fortune de preſque tous les Grands du Royaume, & pour faire ſouffrir aux Chrétiens une cruelle perſécution dont je vous ferai une autre fois le récit.

Après bien des fatigues j'arrivai enfin à *Counampaty*; c'étoit autrefois une des plus floriſſantes Egliſes de la Miſſion: mais elle a été preſque tout-à-fait ruinée par les guerres continuelles & par les différens troubles ſurvenus entre les divers Seigneurs qui habitent ces bois. Il y a trois ans que le Pere Simon Carvalho prend ſoin de cette Egliſe, &, malgré la foibleſſe de ſa ſanté, il y a fait des fruits extraordinaires.

La premiere année il baptiſa plus de ſept cens ſoixante perſonnes; la ſeconde, il en baptiſa mille; & la troiſieme, il en baptiſa douze cens quarante.

Les incommodités preſque continuelles de ce fervent Miſſionnaire obligerent

enfin les Supérieurs à lui procurer du ſoulagement. Ils l'envoyerent à *Aour*, pour y aider le Pere Bouchet, que de longues fatigues avoient épuiſé. Un travail ainſi partagé ne ſuffiſoit pas à leur zèle; le Pere Carvalho, après de fortes inſtances, obtint la permiſſion d'aller fonder de nouvelles Egliſes dans la partie occidentale du Royaume de *Maduré*, le long des montagnes qui ſéparent ce Royaume d'avec celui de *Maiſſour*. L'air y eſt empeſté, & l'on y manque preſque de toutes les choſes néceſſaires à la vie, quelque dure que ſoit celle des Miſſionnaires. Cependant ce Pere y a déja fondé deux Egliſes, l'une dans la grande Peuplade nommée *Totiam;* l'autre dans la ville de *Tourcour*, capitale des Etats d'un Prince nommé *Leretti*.

Ce fut vers la mi-carême que je pris poſſeſſion de l'Egliſe de *Counampaty*. Quoique cette peuplade ſoit fort petite, les Seigneurs y ſont néanmoins très-puiſſans, & ſe ſont rendus de tout temps redoutables aux Princes d'alentour. Comme ils ſont voleurs de profeſſion, ils font des excurſions nocturnes, & pillent tous les pays circonvoiſins. Cependant quelque éloignés qu'ils ſoient du Royaume de Dieu par des engage-

mens ſi criminels, ils ne laiſſent pas d'affectionner les Miſſionnaires. C'eſt d'eux que nous tenons ce terrein où l'Egliſe eſt bâtie. La peuplade ne peut gueres être inſultée, parce qu'elle eſt environnée d'un bois très-épais: il n'y a qu'une avenue fort étroite, fermée par quatre ou cinq portes en forme de clayes, qu'il ſeroit difficile de forcer, ſi elles étoient défendues par des ſoldats. Celui qui en eſt aujourd'hui Seigneur, a perdu, par ſon peu de conduite & par ſes débauches, la plus grande partie des biens que ſes ancêtres lui ont laiſſés; mais il a chérement conſervé le repect & l'affection qu'ils lui ont inſpiré pour les Miſſionnaires.

Comme il faut traverſer quatre ou cinq lieues de bois pour venir à *Counampaty*, ce dangereux trajet ſert quelquefois, aux Néophytes moins fervens, de raiſon ou de prétexte pour ſe diſpenſer de ſe rendre à l'Egliſe aux jours marqués. Et quoique, pour ſe mettre à couvert de toute inſulte, ils n'ont qu'à déclarer qu'ils vont faire leur prieres à l'Egliſe du vrai Dieu, & rendre viſite aux *Souamis* (1), le moindre accident

(1) C'eſt ainſi qu'ils appellent les Miſſionnaires.

qui arrive à quelqu'un d'eux, ſuffit pour jetter l'épouvante parmi les autres.

C'eſt ce qui a déterminé le Pere Simon Carvalho à bâtir une Egliſe dans un lieu plus proche de *Tanjaour*, ou du moins d'un côté où l'on pût venir par un pays découvert, qui ne fût ni des dépendances de ce Prince, ni expoſé aux irruptions des voleurs. L'endroit qui lui a paru le plus propre à élever cette Egliſe, eſt au-delà du fleuve, aſſez près d'une peuplade nommée *Elacourrichi*, & à l'entrée d'un bois qui appartient au Prince d'*Ariélour*, autrement dit *Naynar*.

Le Pere avoit déja obtenu du Prince la permiſſion d'y faire défricher un certain eſpace de bois; je fis continuer l'ouvrage dès le lendemain de mon arrivée, dans le deſſein de m'y rendre après les Fêtes de Pâques, & d'y reſter juſqu'à la mi-Juin, qui eſt le temps où la riviere commence à ſe former & à groſſir par les pluyes qui tombent alors ſur les montagnes de *Malabar*. Ainſi mon diſtrict eſt compoſé des terres de trois différens Princes; ſçavoir, du *Maduré*, de *Tanjaour* & du *Naynar*. L'on n'y compte gueres moins de trente mille Chrétiens. Comme l'étendue en eſt fort vaſte,

vaſte, il eſt rare qu'il ne s'y éleve ſouvent des perſécutions : auſſi quand je pris poſſeſſion de cette Egliſe, elle en avoit à ſouffrir en deux endroits différens, & étoit fort menacée dans un troiſieme.

Le premier de ces deux endroits étoit la Province de *Chondanarou*. Les principaux du pays, animés contre les Fideles dont ils voyoient croître le nombre chaque jour, conjurerent leur perte: ils en prirent pluſieurs ; ils en bâtonnerent quelques-uns, & s'engagerent tous par un écrit qu'ils ſignerent, à ne plus ſouffrir qu'aucun de la contrée embraſsât le Chriſtianiſme. De plus, ils réglerent que ceux qui l'avoient déja embraſſé, renonceroient à la foi, ou ſeroient chaſſés des peuplades. Ils ſongeoient même à démolir l'Egliſe. Mais le Chef de la peuplade, qui eſt Chrétien, s'oppoſa fortement à une entrepriſe qui tendoit à l'entiere deſtruction de cette Chrétienté naiſſante. Il employa ſi à propos le crédit de ſes proches & de ſes amis, de ceux même qui étoient idolâtres, qu'il ramena peu-à-peu les eſprits à des conſeils modérés.

Le Catéchiſte du lieu qui avoit la réputation d'habile Médecin, & qui

par-là s'étoit rendu néceſſaire à toute la contrée, et le courage d'aller lui-même trouver nos ennemis, & de leur repréſenter vivement qu'il étoit injuſte de perſécuter une Loi dont les maximes étoient ſi ſaintes & ſi conformes à la droite raiſon : qu'elle enſeignoit à ne faire tort à perſonne, à faire du bien à tout le monde, même à ceux qui nous font du mal ; à reconnoître & à ſervir le véritable Dieu, à obéir aux Princes, aux parens, aux maîtres, & à tous ceux qui ſont revêtus de quelque autorité.

Ces hommes excités par la haine qu'ils portoient à notre ſainte foi, lui firent une réponſe qui n'étoit peut-être jamais ſortie de la bouche des gentils les plus brutaux & les plus barbares. « C'eſt, » dirent-ils, parce que cette Loi eſt » ſainte, que nous la haïſſons & que » nous voulons la détruire. Si elle nous » permettoit de voler impunément ; ſi » elle nous diſpenſoit de payer le tribut » que le Roi exige ; ſi elle nous apprenoit » à tirer vengeance de nos ennemis, & » à ſatisfaire nos paſſions, ſans être ex» poſés aux ſuites de la débauche, » nous l'embraſſerions avec joie : mais » puiſqu'elle met un frein ſi rigoureux

» à nos deſirs, c'eſt pour cela même » que nous la rejettons ; & que nous » vous ordonnons à vous Catéchiſte, » de ſortir au plutôt de la Province. » J'en ſors, dit le Catéchiſte, puiſque » vous m'y forcez, mais cherchez un » Médecin qui prenne ſoin de vous, & » qui vous guériſſe de vos maladies, » comme je l'ai fait ſi ſouvent ».

Cette perſécution s'étant élevée à l'inſçu du Gouverneur de la Province, je l'envoyai auſſi-tôt viſiter par un de mes Catéchiſtes ; cette honnêteté fut ſoutenue de quelques préſens ſelon la coutume du pays. Le Catéchiſte ſçut ſi bien s'inſinuer dans l'eſprit du Gouverneur, qu'il fut ordonné ſur le champ qu'on laiſſeroit à tous les peuples la liberté d'embraſſer une loi qui ne commandoit que des choſes juſtes & ſaintes. Quelque précis que fuſſent ces ordres, il n'y eut jamais moyen de faire caſſer l'acte que nos ennemis avoient paſſé entr'eux. On en demeura-là de peur de les aigrir, & nous nous contentâmes d'avoir mis le Gouverneur dans nos intérêts.

Cette épreuve, au reſte, n'a ſervi qu'à faire éclater davantage la fermeté de nos Néophites ; un d'eux s'eſt ſignalé

par une conſtance & une généroſité vraiement Chrétienne. On l'a fouetté à diverſes repriſes d'une maniere cruelle; on lui a ſerré étroitement les doigts avec des cordes, & brulé les bras en y appliquant des torches ardentes, ſans que ces divers ſupplices aient pu le faire chanceler un inſtant dans ſa foi. J'ai vu moi-même les cicatrices de tant de plaies, que cet illuſtre Néophyte a eu l'honneur de recevoir pour Jeſus-Chriſt.

Ce fut principalement ſur un des plus anciens Chrétiens que les Gentils déployerent toute leur rage. Il étoit habile Sculpteur. Les Gentils l'avoient ſouvent preſſé de travailler aux chars de triomphe deſtinés à porter leurs Idoles; mais ils ne purent vaincre ſa réſiſtance. Ils diſſimulerent quelque temps, parce qu'ils avoient beſoin de lui pour d'autres ouvrages. Enfin, la fureur l'emportant ſur toute autre conſidération, ils le ſaiſirent, le maltraiterent, pillerent ſa maiſon, ravagerent ſes terres, & le chaſſerent honteuſement de ſa peuplade. Il en ſortit plein de joie, trop heureux, diſoit-il, de tout perdre & de tout ſouffrir pour Jeſus-Chriſt. Il ſe retira dans une Province voiſine, où un homme riche, qui connoiſſoit ſo

habileté, le recueillit dans ſa maiſon, & l'occupa à divers ouvrages.

Dans la ſuite, ceux même dont il avoit été ſi indignement traité le firent prier d'oublier les inſultes paſſées, & de retourner parmi ſes concitoyens dont il ſeroit reçu avec honneur. Je l'envoyai chercher moi-même, & l'exhortai à rentrer au plutôt en poſſeſſion de ſes biens; mais je fus extraordinairement ſurpris & encore plus édifié de ſa réponſe. « Nos ennemis, me dit-il, m'ont » rendu ſervice en voulant me nuire. » Si je fuſſe demeuré dans mon pays, » peut-être n'aurois-je pu me défendre » de travailler à leurs Idoles & à leurs » chars de triomphe. Hélas! il ne faut » qu'un inſtant où l'eſpérance du gain » & la crainte des mauvais traitemens » me feroient céder à leurs inſtances. » Maintenant je n'ai plus rien à perdre, » puiſque je ne poſſede rien. Je gagnerai ma vie à la ſueur de mon front: ſi » le maître que je ſers veut m'employer » à des ouvrages défendus, je puis me » retirer ailleurs; au lieu que ſi je rentre » dans les biens dont on m'a dépouillé, » puis-je compter ſur moi-même? Que » ſçai-je ſi j'aurai toujours le même » courage que je me ſens à préſent?

» La paix dont je jouis, m'eſt plus pré-
» cieuſe que tout ce que j'ai perdu ».

Un déſintéreſſement ſi parfait détermina un lâche Chrétien qui en fut témoin, à ſe déclarer plus ouvertement pour la Religion qu'il n'avoit fait juſqu'alors. C'étoit le Chef d'un petit village. Tous ceux qui y poſſedent quelque fonds de terre, lui payent tous les ans un certain droit. Ces redevances l'obligent de ſon côté à donner chaque année un feſtin à ſes compatriotes. On accompagne ce feſtin de cérémonies qui tiennent fort de la ſuperſtition Payenne. Il y en a une entr'autres auſſi infame qu'elle eſt riſible. Celui qui donne le feſtin, eſt obligé, ſur la fin du repas, de ſe barbouiller tout le corps d'une maniere bizarre, de prendre en main la peau du mouton qui a été ſervi, de courir après les conviés, & de les frapper de cette peau en pouſſant des cris aigus, comme feroit un homme en fureur & agité d'un eſprit étranger. Il doit enſuite parcourir toutes les maiſons de la peuplade, y faire mille geſtes ridicules, & y affecter une infinité de poſtures laſcives & indécentes. Les femmes qui ſe tiennent à leur porte pour être témoins de ce ſpectacle, ſouffrent

ſans nulle pudeur ces bouffonneries infames : elles le ſaluent même comme une Divinité, s'imaginant qu'un de leurs Dieux s'empare de lui, & le force à faire toutes ces grimaces, & à prendre toutes ces poſtures extravagantes. Telles ſont les cérémonies de ce repas ſolemnel.

Le Chrétien dont je parle n'eut jamais part à des actions ſi éloignées de la retenue & de la modeſtie chrétienne. Il ſe contentoit de donner le feſtin où il ne ſe gliſſoit rien de ſuperſtitieux, après quoi il ſe retiroit pour ne pas participer aux criminelles folies des Idolâtres. Un autre étoit ſubſtitué à ſa place par l'aſſemblée, qui ſe chargeoit de la concluſion du feſtin, en faiſant les cérémonies inſenſées que je viens de décrire. Mais quelques ennemis des Chrétiens s'aviſerent de lui intenter procès, prétendant qu'il étoit déchu de ſes droits, puiſqu'il n'accompliſſoit pas les cérémonies inſéparables du feſtin. Il étoit à craindre qu'il ne ſuccombât à une tentation ſi délicate. En effet, il s'efforça de me perſuader qu'il n'y avoit point de mal à ſe barbouiller, à courir ça & là armé de la peau de mouton, à parcourir les maiſons du Village, à ſe mettre dans quel-

que posture grotesque, pourvu qu'il n'y mêlât rien d'indécent. « Où est le crime, » poursuivit-il, si je déclare d'abord que » je fais toutes ces choses par pur di- » vertissement, que je ne suis point » animé de l'esprit de leur Dieu, & » que je renonce à toutes les révérences » & à tout le culte qu'on me rendra ».

C'est ainsi que ce pauvre homme cherchoit à s'abuser lui-même; mais je le détrompai; je lui fis sentir qu'il deviendroit véritablement l'auteur de tous les actes d'Idolâtrie que les Gentils commettroient à son égard; qu'il se rendroit coupable de toutes les superstitions auxquelles il donneroit lieu par ses bouffonneries affectées; enfin, que s'il n'y avoit point d'autre moyen de maintenir ses droits & ses prééminences dans le village, il devoit absolument y renoncer; qu'autrement je ne le reconnoissois plus pour enfant de Dieu, ni pour mon disciple.

Je m'apperçus à son air que mes raisons & mes menaces n'auroient fait qu'une légere impression sur son esprit, si elles n'avoient été soutenues de l'exemple du fervent Chrétien dont j'ai parlé plus haut. Il rougit enfin de sa lâcheté. Après avoir combattu les divers

mouvemens qui s'élevoient au fond de ſon cœur, il ſe jetta à mes pieds, il les embraſſa avec larmes, il proteſta à haute voix que quand même les Gentils voudroient le diſpenſer de ces cérémonies ſi contraires à la foi & aux bonnes mœurs, il renonçoit dès maintenant à tous les droits & à tous les avantages qu'il avoit poſſédés juſqu'alors. Il faut connoître quel eſt l'attachement de ces peuples pour ces ſortes de droits, afin de bien juger de la violence que ce Chrétien a dû ſe faire en cette rencontre.

Ce fut le Gouverneur d'une peuplade, qu'on nomme *Chitrakuri*, qui excita la ſeconde perſécution que ſouffroit cette autre partie du diſtrict qu'on m'a confié. Il y avoit peu d'années que le Chriſtianiſme s'y étoit établi d'une façon aſſez extraordinaire. La femme d'un Orfévre, nommée *Mouttai* (1), qui s'étoit convertie à la foi, avoit auſſi converti ſon mari. Ils s'animoient l'un l'autre à augmenter le nombre des Fideles, lui parmi les hommes, & elle parmi les femmes; leur exemple & leurs diſcours en avoient déja gagné à Jeſus-Chriſt plus de qua-

(1) Ce mot ſignifie *Marguerite.*

rante en moins de deux ans. La femme ſur-tout donnoit des márques d'un zèle qui égaloit celui de nos Catéchiſtes. Elle avoit engagé ſon mari à tranſcrire les prieres qui ſe récitent tous les Dimanches dans nos Egliſes: cette petite Chrétienté s'aſſembloit dans la maiſon de l'Orfévre, où l'on avoit dreſſé une chapelle : ils y faiſoient leurs prieres, & écoutoient attentivement les inſtructions de ce fervent Chrétien.

Mouttaï avoit trouvé entrée dans preſque toutes les maiſons de la peuplade, par le moyen de certains remedes qu'elle diſtribuoit aux malades avec un ſuccès qui certainement ne venoit ni de ſon habileté ni de ſon expérience. Elle s'attachoit par-là tous les cœurs, & faiſoit goûter à des familles entieres les vérités ſaintes de notre Religion. Un jour, ayant engagé pluſieurs de ces familles à ſe convertir à Jeſus-Chriſt, & leur ayant enſeigné elle-même les prieres des Chrétiens, elle fit venir un Catéchiſte nommé *Reïapen* (1), pour les inſtruire parfaitement de nos myſteres. Ce Catéchiſte s'acquitta d'abord de ſes fonctions avec plus de zèle que de pru-

(1) C'eſt-à-dire *Pierre*.

dence. Le Gouverneur, informé de ce qui ſe paſſoit, envoya chercher *Raïapen*, & lui demanda, tout en colere, pourquoi il venoit ſéduire les peuples, & leur enſeigner ſans ſa permiſſion une Religion étrangere. Je ne me ſouviens point quelle fut ſa réponſe, mais elle déplut au Gouverneur, & il fit ſigne à ſes gens de maltraiter le Catéchiſte.

On lui donna d'abord quelques coups, qu'il ſouffrit avec une patience invincible ; mais comme on vouloit lui ôter le *Toupeti*, (c'eſt une piece de toile dont les Indiens s'entourent le milieu du corps,) il pouſſa ſi rudement celui qui lui vouloit faire cet outrage, qu'il le mit par terre. A l'inſtant les ſoldats ſe jetterent ſur lui avec fureur, le dépouillerent de ſes habits, le chargerent de coups, le traînerent par les cheveux hors de la peuplade, & l'y laiſſerent tout meurtri & nageant dans ſon ſang, avec défenſe, ſous peine de la vie, de paroître jamais dans la peuplade.

Ce mauvais traitement fait au Catéchiſte étoit, ce ſemble, le prélude des maux qui étoient prêts de fondre ſur le reſte des Chrétiens. Néanmoins on vit bientôt renaître le calme, & le Gouverneur ne pouſſa pas plus loin ſes

violences. Je crus pourtant devoir prévenir les ſuites que pouvoit avoir cette inſulte : je m'adreſſai pour cela au Gouverneur Général de la Province, homme modéré & affectionné aux Chrétiens. La viſite que je lui fis rendre, & les petits préſens que je lui envoyai, eurent tout le ſuccès que j'en pouvois attendre. Le Gouverneur de la peuplade reçut ordre de ne plus inquiéter ni le Catéchiſte, ni les Néophytes.

Un temps conſidérable s'étoit écoulé depuis l'exil de *Raïapen* juſqu'à ſon rappel, & je craignois fort que cette Chrétienté encore naiſſante, n'étant plus cultivée par ſes ſoins, ne vînt à chanceler dans la foi. Mais la vertueuſe *Mouttaï* avoit pris le ſoin de fortifier ces Néophytes par ſon zèle & par ſon aſſiduité à les inſtruire. Elle m'amena treize Catéchumenes au commencement du Carême ; je les joignis à pluſieurs autres, & après les avoir diſpoſés à la grace du baptême par de fréquentes inſtructions, le jour de Pâques je leur conférai à tous le Sacrement de notre régénération en Jeſus-Chriſt.

Parmi le grand nombre de baptêmes que j'adminiſtrai en ce ſaint temps, il y en a deux ou trois qui ont quelque

choſe de ſingulier. Le premier fut celui d'une dame de la Cour nommée *Minackchiamal.* Elevée dans le Palais dès ſon bas âge, elle étoit entrée fort avant dans la confidence de la Reine mere, qui l'avoit établie comme la Prêtreſſe de ſes Idoles; ſon miniſtere étoit de les laver, de les parfumer, de les ranger proprement, chacune ſelon ſon rang & ſa qualité, au temps du ſacrifice. C'étoit à elle d'offrir les fleurs, les fruits, le ris, le beurre à chacune des Idoles. Elle devoit être alors fort attentive à n'en oublier aucune, de peur que celle qu'on auroit négligée ne fût mécontente, & ne fît tomber ſa malédiction ſur la famille Royale. On lui avoit fait épouſer un Grand du Royaume, qui avoit l'Intendance générale de la maiſon du Prince. Ce mariage donnoit la liberté à *Minackchiamal* de ſortir de temps en temps, & de s'inſtruire de ce qui ſe paſſoit hors du Palais. Elle entendit parler de la loi des Chrétiens, & elle eut la curioſité de les connoître. Une femme Chrétienne, avec qui elle avoit des liaiſons étroites, lui procura peu à peu la connoiſſance d'un Catéchiſte pieux & habile. Ce zélé ſerviteur de Jeſus-Chriſt l'entretint ſouvent de la grandeur du Dieu que nous

adorons, & lui inſpira par ſes diſcours une haute idée de notre ſainte Religion. Il arriva même que dans les divers entretiens qu'ils eurent enſemble, ils reconnurent qu'ils étoient parens aſſez proches. La proximité du ſang redoubla l'eſtime & la confiance. Cependant, bien qu'elle connût la ſainteté de la loi Chrétienne, elle ne parloit pas encore de l'embraſſer. Une diſgrace inopinée fraya le chemin à la lumiere qui vint l'éclairer. Son mari, accuſé de malverſation dans l'adminiſtration de ſa charge, fut condamné à une groſſe amende. *Minackdhiamal* reſſentit vivement un malheur qui deshonoroit ſa maiſon. Elle ſe vit réduite à vendre quantité de ſes bijoux & de ſes perles, pour tirer ſon mari d'un ſi mauvais pas; & le chagrin qu'elle en conçut, mina peu à peu ſa ſanté, & lui cauſa une maladie violente. D'ailleurs le démon la tourmentoit ſouvent en reconnoiſſance des ſacrifices qu'elle lui offroit chaque jour; & ce n'étoit que parmi les Chrétiens qu'elle trouvoit de l'adouciſſement à ſes maux, & une force extraordinaire contre les attaques du malin Eſprit.

Mais cela ne ſuffiſoit pas pour briſer tout-à-fait les chaînes qui la retenoient

encore captive. Une ſeconde diſgrace acheva ce que la premiere n'avoit fait qu'ébaucher. Son mari, qui lui avoit obligation de ſa délivrance & de ſon rétabliſſement, ne paya ce bienfait que d'ingratitude. Comme il n'avoit point d'enfans, & qu'il déſeſpéroit d'en avoir, il paſſa à de ſecondes noces, ſans cependant dépouiller *Minackchiamal* du titre & des prérogatives de premiere femme. Ce coup imprévu lui fut plus ſenſible que tous les autres; Dieu, en même-temps, répandit dans ſon âme les plus vives lumieres; elle fut parfaitement convaincue de la vérité de notre Religion, & prit enfin la réſolution de l'embraſſer.

Il ne reſtoit plus qu'un lien aſſez difficile à rompre; l'office de *Poujari*, ou de Prêtreſſe de la Reine mere, étoit incompatible avec le titre de ſervante du Seigneur. Il y avoit du riſque à déclarer qu'elle vouloit quitter cet emploi pour ſe faire Chrétienne; car, quoique dans l'occaſion, elle entretînt la Reine de ce qu'elle avoit appris de notre Religion, elle ne lui faiſoit pas appercevoir quel étoit là-deſſus ſon deſſein. Le parti qu'elle prit, fut de repréſenter à cette Princeſſe, que ſes

infirmités ne lui permettant plus d'avoir ſoin des Idoles, ni de ſe rendre aux ſacrifices, elle la prioit inſtamment de confier cet emploi à un autre. La Reine écouta ſes raiſons, en lui ordonnant néanmoins de venir au palais de deux jours en deux jours, comme à l'ordinaire. Ainſi *Minackchiamal* continuoit d'être à la ſuite de la Reine, mais elle ne participoit plus aux œuvres des Païens, & n'avoit plus l'intendance des ſacrifices.

Dès qu'elle ſe vit libre, ſon unique paſſion fut d'être admiſe au rang des fideles. Dans l'impatience qu'elle avoit de porter le caractere des enfans de Dieu, elle demanda permiſſion à la Reine de s'abſenter du palais pour quatre ou cinq jours; & l'ayant obtenue, elle ſe mit auſſi-tôt en chemin pour venir me trouver à *Counampaty*. Son mari vouloit qu'elle prît un *palanquin*, voiture ordinaire des gens de qualité, & qu'elle ſe fît ſuivre par un grand nombre de domeſtiques. Mais elle s'obſtina toujours à faire le voyage à pied. « La » grace après laquelle je ſoupire, diſoit-» elle, mérite bien que j'aie un peu de » peine à l'obtenir ». Elle vint donc à pied ſuivie d'une ſeule femme Païenne

qu'elle avoit à demi gagnée à Jeſus-Chriſt, & accompagnée de trois Catéchiſtes qui lui ſervoient de guide.

Comme cette maniere de voyager lui étoit nouvelle, ſes pieds s'enflerent extraordinairement; mais l'inſigne faveur qu'elle étoit ſur le point de recevoir, occupoit toute ſon attention; à peine même s'apperçut-elle qu'elle ſouffroit. Je lui conférai le baptême avec le plus de ſolemnité qu'il me fut poſſible, & elle le reçut avec des ſentimens de joie qui ne ſe peuvent exprimer. Je lui fis préſent d'un chapelet de jais dont ces peuples font grand cas, de quelques médailles & d'un *Agnus Dei*. « Ces » marques de notre ſainte Religion, me » dit-elle, en les recevant, me ſont in» finement plus précieuſes que l'or, les » perles, les rubis & le corail, dont » les perſonnes de mon rang ont cou» tume de ſe parer ».

La piété la portoit à faire quelque préſent à l'égliſe: elle deſiroit ſur-tout d'orner la ſtatue de la ſainte Vierge d'un *padacam* de perles & de rubis. (C'eſt une eſpece d'ornement que les dames Indiennes ſuſpendent à leur col, & qu'elles laiſſent tomber ſur leur poitrine.) Notre coutume eſt de ne recevoir que

rarement les dons mêmes que les nouveaux Fideles veulent faire à l'égliſe, afin de les bien convaincre de notre déſintéreſſement. Je fis donc difficulté d'accepter ce qu'elle m'offroit. Je lui repréſentai qu'un ſi riche ornement réveilleroit l'avidité des Gentils, & deviendroit la ſource de quelque perſécution nouvelle. Mais m'appercevant que ma réſiſtance l'affligeoit, je crus devoir me relâcher un peu de ma ſévérité. Je pris une partie des bijoux qu'elle me préſentoit, & je fis venir un Orfévre pour les mettre en œuvre ſelon ſes intentions. Ma prédiction ne fut que trop vraie ; peu après il s'éleva une perſécution, la maiſon de l'Orfévre fut pillée, & les libéralités de *Minackchiamal* devinrent la proie du ſoldat Gentil. Nous eſpérons que cette généreuſe Chrétienne conſervera ſa foi pure dans le ſéjour de l'impiété ; & qu'au milieu d'une Cour idolâtre, elle ſera le ſoutien de la Religion, & l'appui des Chrétiens perſécutés.

Ce fut elle qui m'apprit les raiſons qu'on avoit de craindre une troiſiéme perſécution à *Tanjaour*. Elle me raconta que pluſieurs Poëtes ayant récité des vers en l'honneur des faux Dieux, de-

vant le Roi qui ſe pique d'entendre la poéſie, un Poëte inconnu ſe leva au milieu de l'aſſemblée, & prenant la parole. « Vous prodiguez, leur dit-il, » votre encens & vos éloges à des » Divinités chimériques; elles ne mé- » ritent point les louanges dont vous » les comblez. Le ſeul Etre ſouverain » doit être reconnu pour vrai Dieu, » lui ſeul mérite vos hommages & vos » adorations ».

Ce diſcours révolta l'orgueil des autres Poëtes, & ils demanderent juſtice au Prince de l'inſulte qu'on faiſoit à leurs Dieux. Le Roi leur répondit que quand la fête ſeroit paſſée, il feroit venir le Poëte inconnu, & qu'il examineroit les raiſons qu'il avoit eues d'avancer une propoſition ſi hardie. Quand les Chrétiens apprirent ce qui venoit de ſe paſſer au Palais, la conſternation fut générale : on ne doutoit point que dans la perſuaſion où l'on étoit que ce Poëte avoit été apoſté par les Fideles pour décrier les Dieux du pays, la perſécution ne dût être des plus ſanglantes. Il falloit donc chercher quelque moyen d'écarter l'orage qui ſe formoit. Le Pere Simon Carvalho qui gouvernoit alors cette égliſe, ſongeoit

à ſe ménager un entretien avec le Poëte, afin de ſonder ſes véritables ſentimens. Il eſpéroit, ou le gagner à Jeſus-Chriſt, ou découvrir du moins le motif qui l'avoit porté à ſe déclarer ſi hautement pour le vrai Dieu dans une cour payenne. Mais il n'y eut jamais moyen de l'attirer auprès du Miſſionnaire. Tout ce que purent ſçavoir les Catéchiſtes, c'eſt qu'il étoit Brame; & du nombre de ceux qu'on appelle *Nianigueuls*, c'eſt-à-dire, Spirituels, qui ont appris dans leurs anciens livres à ne reconnoître qu'un Etre ſouverain, & à mépriſer cette foule de Dieux que réverent les Gentils.

Ce fut un nouveau ſujet d'inquiétude pour le Miſſionnaire. Il avoit raiſon de craindre que ſi le Poëte venoit à être cité en préſence du Roi, il ne pût réſoudre les difficultés que lui oppoſeroient les Docteurs Idolâtres; il prit donc le deſſein de fournir des armes à ce nouvel athlete, & pour cela il lui fit propoſer de lire la premiere partie de l'introduction à la foi, compoſée par le Pere de Nobilibus, cet illuſtre Fondateur de la Miſſion de Maduré. Ce livre eſt écrit dans toute la pureté de la langue; car ce Pere en connoiſſoit toutes les déli-

cateſſes. L'unité de Dieu y eſt démontrée par des raiſons ſi claires, ſi ſenſibles, & en même-temps ſi convaincantes, qu'il n'eſt point d'eſprit raiſonnable qui puiſſe y réſiſter. Mais le Brame enflé d'orgueil, & plein de mépris pour la loi Chrétienne, regarda comme un outrage le ſecours qu'on lui offroit.

On peut juger de l'embarras où ſe trouva le Pere Carvalho. Il lui vint à l'eſprit d'aller trouver le Roi, & de lui repréſenter qu'il ſeroit injuſte de condamner notre loi ſur les preuves inſuffiſantes qu'apporteroit un homme peu éclairé, que le Brame étoit plus entêté qu'habile, qu'il n'avoit pas la premiere idée des raiſons fondamentales ſur leſquelles eſt appuyée la vérité d'un ſeul Etre ſouverain: qu'il s'offroit lui-même de ſoutenir cette vérité contre tous les Docteurs Gentils, & qu'il ſe condamnoit par avance au châtiment le plus ſévere, s'il ne la mettoit dans une évidence à laquelle il n'y auroit point de réponſe.

Ce Miſſionnaire avoit tout le zèle & toute la capacité néceſſaire pour exécuter ce projet avec ſuccès: il eſt habile Théologien, & ſçait parfaitement la langue du pays. Cependant, après quel-

ques réflexions, il jugea que cette démarche ſeroit plus préjudiciable qu'utile à la Religion, que ſa préſence fortifieroit l'opinion dont on étoit prévenu que le Poëte n'avoit déclamé contre les Dieux qu'à l'inſtigation des Chrétiens; qu'enfin l'indignation du Prince en deviendroit plus grande, & la perſécution qu'on craignoit plus certaine.

Un autre incident confirma le Pere dans ſa penſée. L'eſprit du Roi étoit fort aigri par d'autres vers injurieux aux Divinités Payennes, dont un de nos Chrétiens étoit l'auteur. Ce Néophyte excelloit dans la poëſie Indienne : il avoit fait un ouvrage en ce genre, lorſqu'il étoit Gentil, qui mérita les applaudiſſemens même du Prince. Depuis ſa converſion il n'employoit ſon talent qu'aux éloges de la Religion ſainte qu'il profeſſe. Un des jeunes gens de la ville, à qui il avoit autrefois enſeigné la Poëſie, s'aviſa un jour de lui demander des vers qu'il pût réciter à la fête d'un des Dieux du pays. Le Chrétien y conſentit de bonne grace; il compoſa ſur le champ une piece aſſez longue, qu'il écrivit ſur des feuilles de palmier ſauvage. Il racontoit entre autres choſes, les infâmes & ridicules avantures qu'on attribue à ce Dieu, & il concluoit

cette eſpece d'ode par ces paroles : *Quiconque a commis toutes ces abominations, peut-il être un Dieu ?*

Le jeune homme lut d'abord ces vers avec complaiſance ; mais la fin de l'ouvrage lui fit bientôt ſentir le ridicule dont on le couvroit lui & ſon Dieu prétendu. De colere il va trouver un Poëte Idolâtre, qui d'intime ami de notre Néophyte, étoit devenu ſon ennemi irréconciliable, juſqu'à ſe vanter de le faire périr par l'épée d'un bourreau. Une haine ſi outrée, venoit de ce que dans une diſpute publique ſur la Religion, le nouveau Chrétien avoit confondu le Poëte Gentil, & l'avoit réduit à un honteux ſilence. Il conſervoit toujours dans le cœur le ſouvenir de cet affront ; & ravi d'avoir en main de quoi perdre le Néophyte, il ſe donna tant de mouvemens, qu'enfin il fit tomber les vers entre les mains du Prince, qu'il ſçavoit être fort jaloux de l'honneur de ſes Dieux.

Telle étoit la ſituation de la chrétienté de *Tanjaour*, quand je ſuccédai au Pere Carvalho. Il ſe répandoit tous les jours de nouveaux bruits qui me jettoient dans de nouvelles allarmes. Selon ces bruits, l'eſprit du Prince s'aigriſſoit de

plus en plus, & le feu de la perſécution alloit s'allumer de toutes parts. Je voulus ſçavoir ce qu'il y avoit de réel dans tout ce qui ſe publioit. Je m'adreſſai pour cela à un des principaux Officiers de la Cour nommé *Chitabara*, qui eſt fort avant dans la confidence du Roi, & qui protege les Chrétiens. Je fis partir quatre de mes Catéchiſtes avec des préſens qu'ils devoient lui donner; (car ces ſortes de viſites ne ſe rendent jamais les mains vuides) & je le ſuppliai de m'informer des ſentimens du Prince notre égard, ſans me déguiſer ce que nous avions à craindre ou à eſpérer.

Un autre que *Chitabara*, témoin de nos allarmes, nous eut fait acheter cherement ſa réponſe. Mais ce Seigneur eſt d'une droiture & d'un déſintéreſſement qu'on ne trouve point parmi ceux de ſa Nation. Il nous raſſura de nos craintes, & nous fit dire que le Roi ne penſoit plus ni à l'inſulte publique que le Brame avoit faite aux Dieux, ni à la ſatire adroite du Néophyte; que des affaires importantes occupoient toute ſon attention; que même des Courtiſans s'étant échappés juſqu'à dire qu'un Prince ne doit tolérer aucune des Religions

ligions étrangeres, le Roi faiſant peu de cas de cet avis, avoit répondu qu'il ne vouloit contraindre perſonne ; & que cette réponſe avoit fermé la bouche aux mal intentionnés. Les Catéchiſtes vinrent tout triomphans m'apporter cette agréable nouvelle qui rendit le calme & la tranquillité à tous les cœurs.

Cependant la foule des Chrétiens augmentoit de plus en plus, & il ne ſe paſſoit gueres de jours que je ne baptiſaſſe quelque Catéchumene. Parmi le grand nombre de perſonnes qui reçurent la grace du baptême, il y en a une que je ne puis omettre. C'eſt la femme d'un Poëte du *Choren-madalan.* Elle étoit depuis long-temps fort tourmentée du démon : quelquefois il lui prenoit des accès d'une folie qui n'avoit rien de naturel ; quelquefois cette folie ſe changeoit dans les tranſports de la plus violente fureur : d'autres fois elle perdoit tout à coup l'uſage de la parole, ou bien elle devenoit paralitique de la moitié du corps.

Son mari, qui l'aimoit tendrement, n'avoit rien épargné pour ſa délivrance ; il l'avoit promenée dans tous les Temples les plus célebres ; il avoit fait une infinité de vers en l'honneur de ſes

Dieux ; il avoit chargé leurs autels d'offrandes & de préſens ; il avoit même diſtribué de groſſes ſommes aux Gouroux (1) Gentils, qui paſſoient pour avoir de l'empire ſur les démons : tant de dépenſes l'avoient preſque réduit à la mendicité ; cependant la malade loin d'être ſoulagée, empiroit tous les jours. Six ans ſe paſſerent ainſi en vœux, en pélerinages & en offrandes inutiles. Les Chrétiens lui conſeillerent d'avoir recours au Dieu qu'ils adorent & l'aſſurerent que ſa femme devoit en attendre une guériſon parfaite, ſi elle promettoit d'un cœur ſincere d'embraſſer ſa loi. Le Poëte qui avoit le Chriſtianiſme en horreur, rejetta d'abord un conſeil ſi ſalutaire : mais comme une diſgrace continuée ouvre peu à peu les yeux des plus opiniâtres, l'inutilité des remedes qu'il avoit employés lui fit faire des attentions ſérieuſes ; ſon entêtement ceſſa, & il ſe détermina enfin à mener ſa femme à l'Egliſe de *Tanjaour*, gouvernée alors par le Pere Carvalho.

Mais on fut bien ſurpris de trouver dans la femme encore plus de réſiſtance

(1) C'eſt ainſi que les Indiens appellent leurs Docteurs.

que n'en avoit fait paroître le mari. Ce qui parut extraordinaire, c'eſt que ſes jambes ſe roidirent tout à coup, & ſe collerent ſi fortement contre les cuiſſes, qu'on fit de vains efforts pour les en détacher. Le Poëte ne ſe rebuta point, il crut au contraire que l'eſprit malin ne faiſoit naître cet obſtacle que parce qu'il ſentoit déja la force du Dieu qu'on ſe mettoit en devoir d'implorer. Il fit mettre ſa femme dans un *Douli*, (c'eſt une voiture moins honorable que le palanquin,) & il la fit tranſporter à l'Egliſe.

Dès que le Pere Carvalho la vit approcher, il ſe diſpoſa à réciter ſur elle quelques prieres : il n'avoit pas encore commencé, qu'elle ſe leva tout à coup de deſſus le *Douli*, & marchant droit au Pere qui étoit aſſez loin, elle ſe jetta à ſes pieds, ſans pourtant prononcer aucune parole. Le mari qui la vit marcher d'un pas ſi ferme & ſi aſſuré, ne put retenir ſes larmes : il ſe jetta comme elle aux pieds du Pere, & publia hautement la puiſſance du Dieu que nous invoquons. C'étoit un ſpectacle bien conſolant pour le Miſſionnaire, de voir le témoignage authentique que le démon étoit forcé de rendre à la vérité de notre

ſainte foi. Il fit ſur elle les exorciſmes de l'Egliſe, & le démon ne donna plus aucun ſigne d'obſeſſion. Dès lors elle ſe ſentit comme déchargée d'un peſant fardeau; elle avoua même qu'elle n'avoit jamais éprouvé une joie auſſi pure que celle qu'elle goûtoit.

Ne pouvant réſiſter à une conviction ſi forte de la vérité de notre Religion, elle preſſa extrêmement le Pere de l'admettre au rang des fideles. Mais le Miſſionnaire ne croyant pas devoir ſe rendre ſitôt à ſes empreſſemens, lui répondit qu'il ne falloit rien précipiter dans une affaire de cette conſéquence, qu'elle devoit auparavant ſe faire inſtruire, & que ſi dans deux ou trois mois elle perſévéroit dans ſa réſolution, il lui accorderoit la grace qu'elle demandoit avec tant d'inſtance. En même-temps il lui donna quelques médailles, en l'aſſurant qu'elle n'avoit rien à craindre des attaques du démon, pourvu qu'elle perſiſtât dans les bons ſentimens où il la laiſſoit. Cette réponſe la déſola; elle obéit pourtant, & s'en retourna dans ſa peuplade le cœur ſerré de la plus vive douleur.

Quelques mois après ſon mari jugeant à ſes manieres que le démon ne l'avoit

pas tout à fait abandonnée, me l'amena à *Counampaty* où j'étois. Je l'examinai de nouveau, & je la trouvai inébranlable dans ſes premiers ſentimens. Cependant à ſon air interdit & effaré, je reconnus qu'elle étoit encore agitée de troubles intérieurs. Auſſi m'avoua-t-elle, qu'à la vérité, depuis la premiere fois qu'elle étoit venue à l'Egliſe, elle n'étoit plus inquiétée de ces horribles fantômes, qui auparavant la tourmentoient preſque à toute heure, mais qu'elle ſe ſentoit de temps en temps ſaiſie de certaines frayeurs ſubites dont elle ignoroit la cauſe : qu'outre cela des ſonges affreux troubloient ſon ſommeil preſque toutes les nuits, & qu'elle en demeuroit étonnée le jour ſuivant ; mais qu'enfin elle eſpéroit être entiérement délivrée par le baptême de tous ces reſtes de l'eſclavage du démon.

Comme elle étoit parfaitement inſtruite de nos myſteres, je ne différai pas davantage à lui accorder la grace après laquelle elle ſoupiroit depuis tant de mois. Il arriva une choſe aſſez extraordinaire tandis que je faiſois ſur elle les exorciſmes & les autres cérémonies du baptême, il lui prit tout à coup un balancement de tête à peu près ſemblable

à celui de la pendule d'une horloge qui eſt en mouvement. Je lui jettai auſſi-tôt de l'eau-bénite, & tout à coup ces balancemens ceſſerent, & elle revint à ſa premiere ſituation. J'achevai en repos le reſte des cérémonies, & la Néophyte donna des marques durables d'une grande tranquillité d'eſprit.

La multitude des confeſſions & des autres affaires inſéparables d'une grande Miſſion, ne me permirent pas de donner à ſon mari tout le temps que j'aurois ſouhaité pour lui bien inculquer nos vérités ſaintes. Je le mis entre les mains des Catéchiſtes, qui s'appliquerent avec beaucoup de zele à l'inſtruire durant les quatre jours qu'il demeura à *Counampaty*. Dans les divers entretiens qu'il eut avec eux, il leur avoua, qu'outre la force qu'il reconnoiſſoit évidemment dans notre ſainte Religion par l'entiere délivrance de ſa femme, deux choſes le convainquoient mieux encore de ſa vérité. La premiere étoit la vie auſtere & déſintéreſſée des Miſſionnaires. » Je m'imaginois, diſoit-il, que vos » Docteurs étoient ſemblables aux nô» tres, qu'ils ſauvoient les dehors, mais » qu'au fond il s'abandonnoient à tou» tes ſortes de vices. J'ai voulu ſatis-

» faire ma curioſité; & après une re-
» cherche exacte de leurs mœurs, j'ai
» été extrêmement frappé de la vie
» innocente & laborieuſe qu'ils me-
» nent. » La ſeconde choſe qui le convainquoit de la vérité de la loi Chrétienne, étoit qu'elle eût la force de changer les cœurs. Sur-tout il ne pouvoit comprendre comment ceux de la Caſte des voleurs, qui ſe faiſoient Chrétiens, renonçoient abſolument à leurs larcins & à leurs brigandages.

Ainſi cette ſeule marque de la Religion, que le Prophete donna autrefois pour une des plus inconteſtables preuves de ſa ſainteté, *Lex Domini convertens animas*, fit une telle impreſſion ſur ce Gentil, qu'il ne ſongea plus qu'à s'inſtruire de nos ſaintes vérités. Il fit tranſcrire avec ſoin l'abrégé de la Doctrine que nous enſeignons, ſur-tout les ſix preuves que nous donnons de la Divinité, & l'explication des dix Commandemens de Dieu. Il prit enſuite congé de moi avec ſa femme, & ils me promirent tous deux de venir me trouver de temps en temps; ce qu'ils ont fait, & ce qu'ils font encore avec une exactitude qui me charme.

Ce fut environ ce temps-là qu'un

autre Gentil vint à mon Egliſe, & y trouva tout à la fois la ſanté de l'ame & du corps. Depuis quatre ans il ſe croyoit tourmenté du démon ; le mauvais eſprit, à ce qu'il diſoit, lui ſuçoit tout le ſang, à deſſein d'arracher enſuite ſon ame qui ne tenoit preſque plus à ſon corps. A le voir, on l'eût pris pour un ſquelette, tant il étoit décharné. Je jugeai que le prétendu démon étoit une vraie ptiſie qui le minoit peu à peu. Cependant dans un corps ſi deſſéché il conſervoit un eſprit vif & plein de bon ſens. L'idée qu'il avoit de ſon démon, buveur de ſang, n'étoit pas en lui l'effet d'un cerveau troublé, mais de l'opinion commune à ces peuples, qui attribuent toutes leurs maladies aux démons ennemis du repos & du bonheur des hommes. Je le mis au rang des Catéchumenes, & je lui donnai quelques remedes qui pouvoient le ſoulager. Le Seigneur bénit mes petits ſoins, de ſorte même qu'au bout d'une ſemaine, il fut en état de venir me voir, & de me réciter ce qu'il avoit retenu des inſtructions qu'on lui avoit faites. La ſurpriſe fut ſi grande dans ſon village, qu'un de ceux qui l'avoient apporté à l'Egliſe, perſuadé que les remedes hu-

mains n'avoient pu opérer une guériſon ſi prompte, ouvrit les yeux à la vérité, & demanda le baptême. La femme du Catéchumene fut plus opiniâtre dans ſon attachement aux Idoles : ni l'exemple de ſon mari, ni ſes preſſantes ſollicitations ne purent amollir la dureté de ſon cœur.

C'eſt ainſi que dans cette Miſſion nous voyons s'accomplir à tout moment la parole du Fils de Dieu : tantôt le mari ſe convertit, & la femme demeure dans l'infidélité : tantôt la femme ouvre les yeux à la lumiere, & l'homme vit & meurt dans l'aveuglement. *Unus aſſumetur, alter relinquetur.* Notre Catéchumene reçut enfin la grace de la régénération à laquelle il s'étoit diſpoſé avec tant de ferveur, & il s'en retourna d'un pas ferme dans ſa peuplade, pour y publier la force & la ſainteté de la Religion. Son incommodité l'ayant repris au bout de ſix mois, il mourut entre les bras d'un Catéchiſte avec toutes les marques d'un prédeſtiné. La candeur de ſon ame, & la piété de ſes ſentimens, me font croire qu'il a conſervé juſqu'à ce dernier inſtant l'innocence & la ſainteté de ſon baptême.

Outre le grand nombre d'adultes que

je baptiſai les dernieres ſemaines du Carême, j'eus la conſolation d'ouvrir la porte du Ciel au fils même du Seigneur de la peuplade, qui mourut peu de jours après avoir reçu le baptême. Le frere du même Seigneur eut dans ce même-temps deux enfans jumeaux, dont l'un fut baptiſé par le Catéchiſte dans la maiſon même où il venoit de naître, & où il mourut le même jour. L'autre fut porté à l'Egliſe, où il reçut la même grace. Il ne vécut que quinze jours. Ces trois enfans ſont maintenant dans le Ciel les protecteurs de cette Egliſe naiſſante.

Les jours me couloient bien doucement, mon Révérend Pere, parmi de ſi ſaintes occupations. Tout le temps ſe paſſoit, ou à inſtruire les Peuples, ou à leur adminiſtrer les Sacremens. Mais au milieu de tant de fatigues, qu'on eſt conſolé de voir la vie innocente que mene la plus grande partie de ces nouveaux fideles! J'avoue que ce ne ſont pas des gens d'une ſpiritualité bien recherchée; mais ils craignent Dieu, ils l'aiment de tout leur cœur, ils vivent hors d'une infinité d'occaſions, où les Chrétiens d'Europe perdent la grace; ils la conſervent au milieu de la Gentilité avec

plus de ſoin, que ne font bien des fideles dans le centre même des Royaumes les plus catholiques. J'ai trouvé un grand nombre de filles qui, malgré l'extrême éloignement que ces Peuples ont du célibat, imitent la généreuſe réſolution de tant de ſaintes Religieuſes d'Europe. Quelques-unes avoient eu à ſoutenir de rudes combats du côté de leurs parens, ſans que les prieres, les menaces, les mauvais traitemens euſſent jamais pu leur faire changer la réſolution qu'elles avoient priſe de paſſer leur vie dans l'état parfait des Vierges.

Une entr'autres médiſa fort par ſa conſtance & par ſa modeſtie. Sa mere, au déſeſpoir de ce qu'elle ne vouloit pas ſe marier, me l'amena tout en colere, & me dit que ſa fille ne refuſoit de s'engager dans le mariage, qu'afin de mener une vie plus licentieuſe & plus déréglée. La fille, pénétrée de douleur de ce que ſa propre mere lui attribuoit des intentions ſi criminelles, ſe tenoit dans un humble ſilence : il lui échappa ſeulement de dire qu'elle étoit contente de ce que Dieu ſeul connoiſſoit ſon innocence. C'étoit en effet une calomnie des plus noires : tous ſes parens rendoient té-

moignage à ſa vertu, & louoient ſurtout l'attrait particulier qu'elle avoit pour la ſolitude. La mere même ne fut pas long-temps ſans ſe repentir de l'outrage qu'elle avoit fait à une fille ſi vertueuſe ; elle vint peu après les larmes aux yeux rétracter ce qu'elle avoit avancé ſi fauſſement, & elle me promit de ne plus inquiéter ſa fille ſur le parti qu'elle avoit eu le courage de prendre. Si la foi trouvoit autant d'accès chez les Grands que chez les petits ; & ſi quelque Prince converti entreprenoit de fonder des Monaſteres de Religieuſes, il eſt à croire qu'ils ſe peupleroient bientôt d'une infinité d'ames choiſies, qui embraſſeroient dans toute leur étendue la pratique des conſeils Evangéliques.

Le peu de pluie qui étoit tombée l'année précédente, les chaleurs exceſſives qui ſe font ſentir dès le mois de Mars, & la multitude prodigieuſe des fideles qui venoient à *Counampaty*, avoient tari une partie de l'étang, qui eſt le ſeul endroit où ces peuples trouvent de l'eau. C'eſt ce qui me fit naître la penſée d'aller à *Elacourrichi* ; mais une perſécution qui venoit de s'élever contre les Chrétiens de *Couttour*, rompit toutes mes meſures. Juſques-là cette Egliſe fon-

dée autrefois par le vénérable Martyr le Pere Jean de Britto, avoit été regardée comme le lieu le plus paiſible de la Miſſion. Les Miſſionnaires n'y avoient jamais éprouvé les contradictions & les traverſes auxquelles ils ſont continuellement expoſés ailleurs. Voici ce qui donna lieu à la perſécution.

Le frere du Prince dont releve *Couttour*, feignit de vouloir embraſſer le Chriſtianiſme, & preſſa pluſieurs fois le Pere Bertholde de le baptiſer. Le Miſſionnaire qui ſe défioit de ſa ſincérité, crut ne devoir lui accorder la grace qu'il demandoit, qu'après une longue épreuve; c'eſt pourquoi il lui répondit qu'il falloit attendre encore quelque-temps, & obtenir l'agrément du Prince, ſon frere. En effet, on publioit que ce jeune Seigneur n'avoit point la volonté de renoncer au Paganiſme, mais que l'amour dont il étoit épris pour une femme Chrétienne, le portoit à faire cette démarche, dans l'eſpérance que ſon aſſiduité, auprès du Miſſionnaire, faciliteroit l'accompliſſement de ſes deſirs.

Quoi qu'il en ſoit, le *Pradani* ou le premier Miniſtre du *Pandaratar*, c'eſt ainſi que s'appelle le Prince qui a ſur ſes terres les Egliſes de *Couttour* & de

Colary; le *Pradani*, dis-je, ancien ennemi de la Religion Chrétienne, prit delà occaſion d'animer le Prince contre les fideles. Il lui repréſenta qu'il étoit honteux à ſa famille, que ſon propre frere abandonnât la Religion de ſes Ancêtres, pour ſe livrer à de nouveaux Docteurs, qu'il ſçavoit certainement être *Pranguis* (1), c'eſt-à-dire, gens vils & infâmes, ſelon l'idée de la Nation; que dans le beſoin où il étoit d'argent, il lui ſeroit aiſé de s'enrichir par le pillage de leur Egliſe; que les Etrangers avoient cru y cacher ſûrement toutes leurs richeſſes, parce que depuis ſon établiſſement, elle n'avoit été ſujette à aucune révolution.

Le Prince, flatté de l'eſpoir d'un gain conſidérable, donna tout pouvoir à ſon Miniſtre. Le *Pradani* envoya ordre ſur le champ au *Maniagaren* (2) de la peuplade, d'arrêter le Miſſionnaire, & de fouiller dans tous les recoins de ſa maiſon, juſqu'à ce qu'il eût déterré les tréſors qui y étoient cachés. Jamais ordre ne fut mieux exécuté. Le *Maniagaren* choiſit le Dimanche, jour auquel les

(1) Ils appellent ainſi les Européens.
(2) Gouverneur particulier.

Chrétiens viennent en foule à l'Egliſe ; & prit le temps que le Pere ſe diſpoſoit à célébrer la ſainte meſſe. Il commençoit déja à ſe revêtir des ornemens ſacerdotaux, lorſque tout-à-coup le *Maniagaren* & ſes ſoldats vinrent fondre dans l'Egliſe : les uns ſe ſaiſirent du Pere, le traînerent vers ſa maiſon, déchirerent ſes habits ; les autres en plus grand nombre, ſe poſtant aux diverſes avenues par où les Chrétiens pouvoient échapper, les dépouillerent, les chargerent de coups, leur arracherent les ornemens d'or qu'ils portent au col & aux oreilles : tous ſe mirent à piller les maiſons qu'ils avoient dans la peuplade. Celle du Pere fut toute renverſée : ils creuſerent par-tout, ils démolirent les murailles ; & après bien des recherches, ils trouverent environ ſoixante écus qui étoit tout le fonds deſtiné à l'entretien des Miſſionnaires & des Catéchiſtes. Le *Maniagaren* recueillit avec ſoin cette ſomme, & tous les meubles de l'Egliſe qu'il envoya auſſi-tôt au Palais. Mais le Prince qui s'attendoit à un grand butin, ſurpris de ce que le *Pradani* l'avoit engagé dans une entrepriſe ſi peu ſortable à ſon rang & à ſa dignité, ne put retenir ſon indignation,

Le bruit des violences qu'on exerçoit à *Couttour*, ſe répandit bientôt juſqu'à *Coraly*. Le Pere Joſeph Carvalho, qui y fait ſa réſidence, ſe diſpoioit à recevoir les mêmes outrages : il prit ſeulement la précaution de faire tranſporter tout ce qu'il avoit dans ſa maiſon au-delà du *Coloran*, & hors des dépendances du *Pandaratar*. Il ne ſe réſerva que ſon crucifix & ſon bréviaire, attendant en paix le bienheureux moment auquel il devoit être empriſonné pour Jeſus-Chriſt. Trois jours ſe paſſerent ſans qu'on penſât à troubler ſa ſolitude : il jugea de-là que la Cour n'étoit pas ſi irritée qu'on ſe le figuroit : plein d'une ſainte confiance, il prit le deſſein de s'aller préſenter au Prince, pour lui demander la délivrance du Pere Bertholde, qu'on détenoit dans une rude priſon. Il crut pourtant devoir en avertir le frere cadet du Prince, ennemi ſecret du *Pradani*, & protecteur déclaré des Miſſionnaires. Ce Seigneur, de concert avec ſa ſœur qui a beaucoup de crédit à la Cour, engagea le Prince à faire un bon accueil au Docteur étranger, & à réparer, par quelques marques d'honneur, la démarche qu'il avoit faite par le conſeil de ſon Miniſtre, & qui avoit flétri

la gloire que lui & ſes ancêtres ont toujours eue de ſervir d'aſyle aux Etrangers.

Le Prince, gagné par de ſi puiſſantes interceſſions, promit de faire juſtice à l'innocence de ces Etrangers; & ayant appellé le *Pradani*, il faut, lui dit-il » en colere, ou que vous ſoyez bien » imprudent d'avoir cru ſi légerement » les rapports qui vous ont été faits de » l'opulence des *Sanias*, ou que vous » ayez un grand fonds de malignité, » de leur avoir ſuſcité une perſécution » ſi cruelle & ſi préjudiciable à ma ré» putation ». Le *Pradani*, pour ſe juſtifier, eut recours aux accuſations ordinaires : ce ſont, dit-il, » des *Pran*» *guis*, qui, ſous prétexte d'enſeigner » leur Religion, tâchent de répandre » l'eſprit de révolte parmi vos ſujets, » pour livrer le Pays aux Européens » qui habitent les côtes ».

Ces calomnies ne firent nulle impreſſion ſur l'eſprit du Prince : il ſçait que depuis près de cent ans que la Religion Chrétienne s'eſt introduite dans ces divers Etats de l'Inde méridionale, les Miſſionnaires ont toujours inſpiré aux Peuples toute la ſoumiſſion & la fidélité qu'ils doivent à leurs Souverains. » Voilà, » répondit le Prince, voilà les chimeres

» dont vous autres Miniſtres vous nous » repaiſſez ſans ceſſe, pour nous animer » contre cette nouvelle loi ; ce n'eſt » pas-là de quoi il s'agit maintenant : je » prétends que quand le *Sanias* viendra » à l'audience, non-ſeulement vous vous » abſteniez de tout reproche, mais que » vous lui donniez encore les plus gran- » des marques de votre reſpect ». C'étoit un coup de foudre pour le *Pradani*, homme fier & hautain, comme le ſont tous les Noirs, dès qu'ils ont quelque autorité.

Quelques jours après, le Prince permit au Pere Joſeph Carvalho de paroître en ſa préſence, & il le fit aſſeoir ſur un ſiége couvert d'un tapis, honneur qu'il n'accorde à aucun de ſes ſujets. Voici à-peu-près le diſcours que tint le Miſſionnaire. « L'accueil favorable dont » vous m'honorez, dit-il au Prince, » prouve aſſez que vous n'avez aucune » part aux traitemens indignes qu'on a » faits au Docteur de *Couttour* mon » frere ; j'en connois les auteurs, je ne » les accuſe point de l'avoir chargé » d'opprobres, & d'avoir déchiré ſes » vêtemens, ravagé ſa pauvre cabane, » profané ſon Egliſe, maltraité ſes Diſ- » ciples. Je ne me plains pas même de

» ce qu'on le tient encore reſſerré dans
» une étroite priſon, comme ſi c'étoit
» un rebelle ou un voleur public; mais je
» me plains de ce qu'on ne m'a pas fait
» le même honneur. J'enſeigne comme
» lui la loi du vrai Dieu, & je m'eſtime-
» rois heureux de ſouffrir pour une ſi
» juſte cauſe. Nous ſommes venus de
» plus de ſix mille lieues pour inſtruire
» les peuples des grandeurs infinies du
» ſouverain Maître du ciel & de la
» terre : nous avons prévu les diverſes
» contradictions que nous ſouffrons
» maintenant, & ce ſont ces contradic-
» tions-là même qui nous ont attiré
» dans des régions ſi éloignées de notre
» patrie. Nous nous croyons bien payés
» de nos peines, quand nous avons le
» bonheur de ſouffrir pour la gloire du
» Dieu que nous ſervons. Je prie donc
» vos Miniſtres, de me donner quelque
» part aux opprobres & aux ſouffrances
» du Docteur de *Couttour*. Néanmoins
» comme il y a de l'injuſtice à punir des
» innocens, je vous ſupplie d'examiner
» à fond notre conduite : ſi vous nous
» trouvez coupables des crimes qu'on
» nous impute, nous nous ſoumettons
» à toute la peine que vous voudrez
» nous impoſer : ſi au contraire vous

» nous jugez innocens, ne permettez » pas que l'innocence ſoit plus long- » temps opprimée dans vos Etats ».

Ces paroles du Miſſionnaire prononcées avec beaucoup de modeſtie & de gravité, toucherent le Prince : & comme le *Pradani* vouloit répliquer, il lui impoſa ſilence ; il lui donna ordre de rendre au plutôt tout ce qui avoit été pris au Docteur de *Couttour* & à ſes Diſciples, de le remettre en liberté, & de châtier ſévérement le *Maniagaren* qui avoit commis de ſi grands excès. Se tournant enſuite vers le Miſſionnaire : « oublions » le paſſé, lui dit-il, d'un air gracieux ; » ce qu'a fait mon Miniſtre, eſt comme » un nuage qui a obſcurci pour quel- » ques inſtans la lumiere que vous » répandez dans mes Etats ; mais ce » nuage même n'a ſervi qu'à me faire » mieux connoître la ſainteté de votre » loi, & la pureté de vos mœurs. » Déſormais je donnerai de ſi bons » ordres, qu'aucun de mes Officiers » n'aura l'audace de vous manquer de » reſpect ».

La-deſſus il ſe fit apporter une belle piece de toile peinte qu'il donna au Miſſionnaire comme un gage de ſon amitié : il lui fit préſent d'une autre à-

peu-près ſemblable pour le Pere qui étoit priſonnier à *Couttour:* il n'y eut pas juſqu'aux Catéchiſtes qui eurent part aux libéralités du Prince : non-ſeulement il leur donna de beaux *Toupetis* (1), il voulut encore qu'on les fît monter ſur des éléphans richement enharnachés, & qu'on les promenât en triomphe par toute la ville, afin que perſonne n'ignorât qu'il les prenoit, eux & le reſte des Chrétiens, ſous ſa protection. Tout cela fut exécuté le jour même ; on reſtitua au Miſſionnaire tout ce qui avoit été pillé à *Couttour*. Les ornemens d'or & de corail qui appartenoient aux fideles, eurent un peu plus de peine à ſortir des mains du *Pradani ;* mais enfin après quelques ſommations, tout ou preſque tout fut rendu.

C'eſt ainſi, mon Révérend Pere, qu'à la gloire de notre ſainte foi, & à la conſolation des fideles, la perſécution de *Couttour* ceſſa bien plutôt que nous n'avions oſé l'eſperer. Trouvez bon que je mette fin auſſi à cette lettre, qui n'eſt déja que trop longue. Je continuerai dans la ſuite de vous faire un récit fidele de tout ce qui pourra contri-

(1) Piéce de toile dont les Indiens ſe couvrent.

buer à votre édification. Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

SECONDE LETTRE

Du Pere Martin, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus aux Indes, au Pere de Villette, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

La perſécution ſuſcitée contre les Chrétiens de *Coutour* me retenoit à *Counampaty*, ainſi que je vous l'ai mandé dans ma lettre précédente. L'affluence des peuples qui s'y rendirent pour célébrer la fête de Pâques, fut ſi grande, que je déſeſpérois d'y pouvoir ſuffire: & certainement il y auroit eu de quoi occuper pluſieurs Miſſionnaires. Dieu me donna la force de réſiſter à cette fatigue.

Je tirois des Catéchiſtes tout le ſecours que je pouvois; les uns étoient chargés de diſpoſer les Catéchumenes au baptême, les autres de faire en divers en-

droits de la Cour des inſtructions aux nouveaux fideles ; car ſi on ne leur fait ſouvent des explications de nos myſteres, ils en perdent bientôt le ſouvenir. Je faiſois lire chaque jour l'hiſtoire de la Paſſion de Jeſus-Chriſt : j'y ajoutois diverſes méditations fort touchantes, qu'un ancien Miſſionnaire compoſa autrefois ſur ce myſtere. Ces méditations ſont à la portée de nos Indiens, & ils les écoutent avec toute l'attention & toutes les marques d'un cœur attendri.

Au lever de l'aurore, vers le ſoir, & à cinq différentes heures du jour, nous faiſions des eſpeces de ſtations, où nous chantions à genoux, ſur des airs lugubres, les tourmens particuliers que le Sauveur a ſoufferts à chacune de ces heures. A la fin de chaque ſtation nous avions ſoin de prier pour les différentes néceſſités de la Miſſion ; ſur-tout nous recommandions à Dieu les Egliſes de *Coraly*, & de *Couttour*, déſolées dans un temps ſi ſaint ; & je ne doute point que les vœux ardens de tant de Néophytes, n'ayent beaucoup contribué à faire ceſſer la perſécution. Il y en avoit qui affligeoient leur corps par toute ſorte d'auſtérités : les ceintures de fer, les diſciplines, & les autres inſtrumens propres à macérer la

chair, ne ſont point inconnus à ces nouveaux fideles. Quoique les ſouverains Pontifes les diſpenſent de beaucoup de jeûnes à cauſe des ardeurs du climat & de la légereté de leurs alimens, on en voit pourtant qui paſſent tout le temps du Carême, en ne mangeant qu'une fois le jour du ris & des herbes mal aſſaiſonnées: j'en ſçai qui, durant la Semaine Sainte, demeuroient juſqu'à deux jours entiers ſans prendre de nourriture. J'ai ſoin de leur défendre une abſtinence ſi rigoureuſe, parce qu'elle les fait tomber dans des défaillances, dont ils ont bien de la peine à ſe remettre; mais je ne ſuis pas toujours le maître de modérer leur ferveur.

Ceux qui ſont à leur aiſe font l'aumône chaque jour du Carême à un certain nombre de pauvres; les uns à cinq, en l'honneur des cinq playes de Notre Seigneur; les autres à trente-trois, en l'honneur des années qu'a duré la vie mortelle de Jeſus-Chriſt; d'autres à quarante, en mémoire des quarante jours qu'il paſſa dans le déſert. Ces aumônes conſiſtent en du ris & des herbes cuites, dont ils rempliſſent de grands baſſins, & qu'ils diſtribuent eux-mêmes avec beaucoup de piété.

C'eſt

C'eſt par de ſi ſaints exercices que les Chrétiens ſe préparoient à célébrer la fête de Pâques. Mais comme il s'agit principalement de les mettre en état de faire une bonne confeſſion & d'approcher ſaintement de la table euchariſtique, on n'omet rien de tout ce qui peut les y bien diſpoſer.

Il eſt incroyable juſqu'où va la ſenſibilité de ces peuples, quand on eſt obligé de leur différer l'abſolution. Il faut être bien ſur ſes gardes, pour ne pas ſe laiſſer fléchir à leurs prieres & à leurs importunités. S'ils ne peuvent rien gagner ſur nous, ils ne rougiſſent point de s'adreſſer au Catéchiſte, & de lui découvrir les fautes ſecrettes pour leſquelles ils ont été différés. En vain avertiſſons-nous les Catéchiſtes de renvoyer les Néophytes qui viennent ainſi s'ouvrir à eux; il s'en trouve toujours quelqu'un qui ſe fait honneur d'intercéder pour ces ſortes de pénitens. Rien ne fait plus de peine aux Miſſionnaires, ſur-tout quand ces ouvertures ſe font à des Catéchiſtes peu diſcrets, & qui ne ſentent pas aſſez l'obligation étroite que le ſceau de la confeſſion impoſe.

La ſimplicité des Indiens va quelquefois plus loin; ce qu'on m'en a raconté

eſt aſſez ſingulier. Une Chrétienne à qui le Miſſionnaire avoit différé l'abſolution pour de bonnes raiſons, uſa d'abord de toute ſorte d'artifices pour émouvoir ſa pitié, & extorquer de lui ce qu'il refuſoit avec fermeté, mais cependant avec douceur. Voyant qu'elle ne pouvoit rien gagner, elle ſe leva bruſquement du confeſſionnal, & ſe tournant du côté des autres pénitens : « N'eſt-ce pas une choſe plaiſante, dit-elle, ce *Souamy* (1) me » renvoye ſans m'abſoudre, parce que » j'offenſe Dieu depuis tant de mois; » ſi je n'offenſois pas le Seigneur, aurois-je beſoin de me préſenter au ſaint » tribunal ? Ne nous enſeigne-t-on pas » que c'eſt pour les coupables que ce » Sacrement eſt inſtitué » ? Le Pere rougiſſoit pour elle, & eût bien voulu mettre ſon honneur à couvert; mais la crainte de trahir en quelque ſorte un ſecret auſſi inviolable que celui de la confeſſion, l'obligea à ſe tenir dans le ſilence. Ce ſeul exemple fait voir, quelle doit être la patience & la diſcrétion de ceux qui ont à traiter avec

(1) C'eſt ainſi que ces Peuples appellent les Miſſionnaires.

les Indiens; ſi on trouve parmi eux des gens pleins d'eſprit & de bon ſens; on en trouve une infinité d'autres dont l'ignorance & la ſtupidité fourniſſent ſouvent aux Miſſionnaires de quoi exercer leur vertu.

Quelque deſir qu'euſſent les Chrétiens de participer aux Sacremens, il me fut impoſſible malgré tous mes efforts de contenter la piété de pluſieurs. Outre le temps qu'emportent les confeſſions, il faut encore baptiſer les Catéchumenes, appaiſer les différends qui naiſſent entre les fideles, prêcher les myſteres de la Paſſion & de la Réſurrection, faire les cérémonies de la Semaine ſainte, autant qu'elles peuvent ſe pratiquer dans un pays Idolâtre; car, par exemple, on n'oſe garder le ſaint Sacrement du Jeudi au Vendredi ſaint, comme c'eſt la coutume en Europe: le Pere Bouchet eſt le premier qui l'ait fait cette année à *Aour*, parce que c'eſt l'endroit le plus ſûr de la Miſſion; mais je doute que d'autres oſent imiter en cela ſon zèle.

La nuit du Samedi au Dimanche je fis préparer un petit char de triomphe, que nous ornâmes de pieces de ſoie, de fleurs & de fruit. On y plaça l'Image du Sauveur reſſuſcité, & le char fut

conduit en triomphe par trois fois autour de l'Egliſe, au ſon de pluſieurs inſtrumens. Les illuminations, les fuſées volantes, les lances à feu, les girandoles, & divers autres feux d'artifice où les Indiens excellent, rendoient la fête magnifique. Ce ſpectacle ne ceſſoit que pour laiſſer entendre des vers qui étoient chantés ou déclamés par les Chrétiens, en l'honneur de JESUS triomphant de la mort & des enfers.

La cour qui regne au tour de l'Egliſe, pouvoit à peine contenir la multitude non-ſeulement des Chrétiens, mais encore des Gentils qui y étoient accourus en foule. On les voyoit à la faveur des illuminations, montés ſur les branches des arbres dont la cour eſt environnée. C'étoit comme autant de zachées que la curioſité élevoit au-deſſus de la foule, pour voir en figure celui que cet heureux publicain mérita de recevoir en perſonne dans ſa maiſon. Le Seigneur de la peuplade avec toute ſa famille, & le reſte des Gentils qui aſſiſterent à la Proceſſion, ſe proſternerent par trois fois devant l'Image de JESUS reſſuſcité, & l'adorerent d'une maniere qui les confondoit heureuſement avec les Chétiens les plus fervens.

Je ne parle point d'un grand nombre de baptêmes que j'adminiſtrai aux Catéchumenes. Parmi tant de converſions qu'il plût à Dieu d'opérer, une ſur-tout me fit goûter une joie bien pure. L'oncle du Seigneur de la peuplade vint, avec ſa femme, me prier de les admettre au rang des fideles. Ils me dirent, les yeux baignés de larmes, qu'il y avoit long-temps qu'ils reconnoiſſoient la vérité de notre ſainte Religion, mais que le reſpect humain les avoit toujours retenus dans l'Idolâtrie : enfin qu'à cette fête ils avoient ouvert les yeux à la lumiere, & qu'ils ne pouvoient plus réſiſter à la voix intérieure qui les preſſoit de ſe rendre.

Ce bon vieillard m'ajouta une choſe qui marquoit ſon bon ſens, & la forte réſolution où il étoit de vivre en parfait Chrétien. » Je crois, dit-il, que » ce qui a porté le Seigneur à jetter ſur » moi des regards de miſéricorde, c'eſt » qu'il y a plus de quinze ans qu'ayant » oui-dire aux Miſſionnaires & aux » Catéchiſtes que le larcin déplaiſoit » au vrai Dieu, j'en ai demeuré ſi con» vaincu, que depuis ce temps là je n'ai » commis aucun vol ni par moi ni par » mes eſclaves, comme font les per-

» ſonnes puiſſantes de notre Caſte. » Je n'ai pas même voulu participer » aux larcins qu'ont fait mes enfans, ou » mes autres parens, quoique la cou- » tume parmi nous ſoit de partager en » commun ce que chacun a butiné en » particulier. On s'eſt ſouvent mocqué » de ma ſimplicité, mais j'ai toujours » tenu ferme ; & je crois encore une » fois, que c'eſt pour n'avoir pas » voulu déplaire en cela au vrai Dieu, » quoique je ne l'adoraſſe pas encore, que » ſa divine bonté m'ouvre aujourd'hui » ſon ſein, pour m'y recevoir tout in- » digne que j'en ſuis. L'air de ſincérité dont il accompagna ces paroles, me charma ; je l'embraſſai tendrement, & je le mis au rang des Catéchumenes.

Ce ne fut pas-là le ſeul fruit que nous recueillîmes dans ces jours ſaints : tous les jours de l'octave nous furent précieux, par le nombre des Gentils qui prenoient la place des Catéchumenes que nous baptiſions. Pour comble de joie, nous apprîmes la paix & la tranquillité que le Seigneur venoit de rendre à l'Egliſe de *Couttour*. Ce fut comme une ſeconde Pâque pour les Chrétiens ; ils ſe raſſemblerent dans l'Egliſe, & rendirent à Dieu de ſolemnelles actions

de graces pour un bienfait ſi ſignalé.

Cependant l'étang de *Counampaty* étant entiérement à ſec, je ne ſongeai plus qu'à me rendre à *Elacourrichy*. Je voulus auparavant aller à *Aour*, pour y conférer avec les Miſſionnaires ſur quelques points qui me faiſoient de la peine dans ces commencemens. J'y trouvai les Peres Bouchet, & Simon Carvalho épuiſés du travail dont ils étoient accablés depuis un mois. Jamais fête de Pâques ne s'étoit célébrée avec tant de magnificence, ni avec un ſi grand concours de peuples. Comme les Indiens ſont fort amateurs de la poéſie, le Pere Bouchet avoit fait repréſenter en vers le triomphe de David ſur Goliath ; c'étoit une allégorie continuée de la victoire que JESUS-CHRIST a remportée dans ſa Réſurrection ſur les puiſſances de l'enfer. Tout y étoit inſtructif & touchant.

Parmi la foule des peuples qui étoient accourus de toutes parts, il s'en trouva pluſieurs d'une province voiſine, ennemie déclarée du Prince dont releve la peuplade d'*Aour* : ils étoient venus armés & avec grand cortége.

Ce contre-temps & les efforts inutiles que ce Seigneur avoit faits pour tirer de l'argent des Miſſionnaires, aigri-

rent ſon eſprit déja mal diſpoſé à l'égard des Chrétiens.

Quelques Seigneurs des environs ſaiſirent cette conjoncture pour l'animer encore davantage contre les fideles. Ils lui écrivirent même avec menaces, & n'omirent aucun des motifs les plus capables de l'ébranler. » N'eſt-il pas hon-
» teux, lui diſoient-ils, que vous rete-
» niez ſur vos terres un étranger qui
» n'a d'autre but que d'anéantir le culte
» de nos Dieux : il n'épargne ni ſoins,
» ni dépenſes, ni fêtes pour élever ſa
» Religion ſur les débris de la nôtre. Il
» ſemble vous faire la loi juſque chez
» vous par la multitude des Diſciples
» qu'il y attire ; les Gentils même lui
» ſont dévoués : à la derniere fête qu'il
» a célébrée, il lui eſt venu plus de
» monde qu'il n'en faut pour ſubjuguer
» tout un Royaume. Au reſte, le Docteur
» étranger a fait un outrage manifeſte à
» nos Dieux : quoi de plus inſultant que
» d'expoſer aux yeux d'une multitude
» innombrable de peuples, un jeune
» enfant qui tranche la tête à notre Dieu
» *Peroumal ?* Ceux même de notre Re-
» ligion ſont ſi infatués de cet étranger,
» qu'ils lui applaudiſſent, & battent des

» mains à la vue de leurs propres Dieux » deshonorés. Si vous avez la lâcheté de » le ſoutenir plus long-temps ſur vos » terres, nous avons reſolu de l'en chaſ- » ſer nous-mêmes à force ouverte.

Ce qu'on propoſoit à ce Prince étoit fort conforme à ſes inclinations, mais il trouvoit de la difficulté dans l'exécution. Il riſquoit tout en uſant de violence. Car d'un côté il avoit à craindre le reſſentiment du *Talavai*, qui protégeoit les Miſſionnaires : d'un autre côté il étoit retenu par ſes propres intérêts. S'il chaſſoit le Miſſionnaire de ſa peuplade, elle redevenoit un ſimple hameau ; tous les Chrétiens qui étoient venus habiter ce lieu déſert, ne manqueroient pas de ſuivre leur Paſteur, & par là il ſe fruſtroit lui-même de la meilleure partie de ſes revenus. Ces raiſons étoient preſſantes pour un homme timide & intéreſſé. Cependant l'intérêt céda pour cette fois à la haine extrême qu'il portoit à la Religion. Il envoya dire au Miſſionnaire, qu'il ne pouvoit plus tenir contre les inſtances & les menaces des Seigneurs ſes voiſins, & qu'afin de leur complaire, il lui ordonnoit de ſortir dans trois jours de ſes terres.

Une ſommation ſi bruſque nous dé-

concerta. Nous fûmes quelque temps incertains du parti qu'il y avoit à prendre, & déja nous panchions du côté de la retraite. Mais il nous parut bien triſte, qu'un Prince de ſi petite conſidération ruinât en un inſtant la plus belle & la plus floriſſante Egliſe de la Miſſion. Le ſeul nom du *Talavai*, étoit capable de faire impreſſion ſur l'eſprit de notre perſécuteur. Le Pere Bouchet faiſoit une machine pour monter une horloge d'eau qu'il devoit préſenter au *Talavai*. Il fit donc réponſe au Prince, qu'il étoit inutile de lui donner trois jours pour ſortir de ſes terres, qu'un quart d'heure ſuffiſoit; mais qu'ayant promis au *Talavai* quelques machines qu'il ſouhaitoit, il attendoit qu'elles fuſſent finies; qu'auſſitôt après il iroit les lui préſenter, & lui dire qu'étant tombé dans la diſgrace du Prince de *Catalour*, qui le chaſſoit de toute l'étendue de ſes Etats, il lui demandoit un petit coin dans le Royaume pour s'y retirer, y bâtir une Egliſe, & former une peuplade de ſes Diſciples, qui ne reſteroient pas un inſtant dans *Aour*, après qu'il en ſeroit ſorti.

C'étoit en effet la réſolution des Chrétiens. Il y en eut même cinq ou ſix des

principaux qui furent trouver le Prince, pour lui déclarer, que n'étant venus peupler *Aour*, qui d'ailleurs eſt une terre fort ingrate, que pour avoir la conſolation d'être auprès de leur Paſteur, s'il le forçoit à ſe retirer, ils ſe retireroient avec lui, & que, par leur retraite, ils réduiroient la peuplade d'*Aour* à ſon premier état de hameau.

Cette déclaration des Chrétiens, jointe à celle que le Miſſionnaire lui envoya faire par ſes Catéchiſtes, fit rentrer le Prince en lui-même; il craignit également & la perte de ſes rentes & la colere du *Talavai*. S'étant donc radouci, il fit réponſe qu'il ne prétendoit pas que le Miſſionnaire ſe retirât, mais qu'il le prioit de ne plus faire déſormais de ces fêtes ſolemnelles qui attiroient tant de peuple, & qui donnoient ombrage aux Seigneurs ſes voiſins. La condition parut dure; cependant on jugea qu'on n'auroit pas de peine à lui faire révoquer dans la ſuite ſa défenſe: ainſi ſans lui dire qu'on acceptoit cette condition, le Pere Bouchet continua d'exercer ſes fonctions dans *Aour* comme auparavant.

Il arriva alors un accident à un des Catéchiſtes que le Pere avoit envoyés

vers le Prince, dont nous fûmes allarmés. Il avoit marché durant la plus grande chaleur du jour, &, se trouvant fort altéré, il eut l'indiscrétion de boire sans prendre les précautions ordinaires. Dès le moment il se trouva attaqué de cette grande indigestion qu'on appelle aux Indes *Mordechin*, & que quelques-uns de nos François ont appellée *Mort de chien*, s'imaginant qu'elle se nomme ainsi, parce qu'elle cause une mort violente & cruelle. En effet, elle se fait sentir par les douleurs les plus aigues, & qui forcent la nature avec tant de violence, qu'il est rare qu'on n'y succombe pas, si l'on n'use d'un remede qui est fort en usage sur la côte, mais qui est moins connu dans les terres. Le remede est si efficace, que de cent personnes attaquées de cette espece de colique de *Miserere*, il n'y en aura pas deux qu'il n'arrache des portes de la mort. Ce mal est bien plus fréquent aux Indes qu'en Europe; la continuelle dissipation des esprits, causée par les ardeurs d'un climat brûlant, affoiblit si fort la chaleur naturelle, que l'estomach est souvent hors d'état de faire la coction des alimens. Le Catéchiste donc réduit à ne pouvoir plus se traîner, s'arrêta dans une peuplade

d'environ une lieue d'*Aour*, & nous envoya avertir du triſte état où il ſe trouvoit.

Cette nouvelle ne vint qu'à neuf heures du ſoir ; je volai ſur le champ au ſecours du malade, je le trouvai étendu à terre preſque ſans connoiſſance, & agité des plus violentes convulſions. Tout le village étoit aſſemblé autour de lui, & chacun s'empreſſoit de lui donner différentes drogues plus propres à irriter ſon mal qu'à le ſoulager. Je fis allumer un grand feu ; j'avois beſoin pour mon remede d'une verge de fer, mais n'en trouvant point, je pris une faucille qui ſert à couper le ris & les herbes. Je la fis bien rougir au feu ; j'ordonnai qu'on lui appliquât le dos de la faucille toute rouge ſous la plante du pied, à trois travers de doigt de l'extrémité du talon, & afin qu'ils ne ſe trompaſſent point dans une opération qu'ils n'avoient jamais vu faire, je traçai, avec du charbon, une raie noire à l'endroit ſur lequel il falloit poſer le fer ardent. Ils l'appliquerent fortement contre le pied, juſqu'à ce que le fer pénétrant ces peaux moites, qui ſont dans les Noirs extrêmement dures, parvînt juſqu'au vif, & ſe fit ſentir au malade. Ce

qu'on venoit de faire à ce pied-là, on le fit à l'autre avec la même précaution, & avec le même ſuccès. S'il arrive que le malade ſe laiſſe brûler, ſans donner aucun ſigne de ſentiment, c'eſt une marque que le mal eſt preſque ſans remede.

L'opération ainſi faite, je me fis apporter un peu de ſel pulvériſé, au défaut duquel on peut prendre des cendres chaudes, & le répandant ſur le ſillon formé par le fer, je lui fis battre quelque temps ces deux endroits avec le deſſous de ſes ſouliers. Ceux qui étoient préſens ne pouvoient comprendre quelle pouvoit être la vertu de ce remede; mais ils furent bien ſurpris, quand, en moins d'un demi-quart-d'heure, ils virent le malade revenir parfaitement à lui, & n'avoir plus de ces convulſions, ni de ces autres ſymptômes mortels qu'il avoit auparavant; il lui reſtoit ſeulement une grande laſſitude & une ſoif preſſante. Je fis bouillir de l'eau avec un peu de poivre & d'oignon que j'y fis jetter, & je lui en fis prendre. Enſuite, après l'avoir reconcilié, car il n'y avoit que peu de jours qu'il s'étoit confeſſé, je le laiſſai dans une ſituation fort tranquille, & je pris le chemin d'*Aour*. Il fut en

état dès le lendemain de venir m'y trouver, & de rendre grace à Dieu de ſa guériſon.

Peut-être ne ſerez-vous pas fâché d'apprendre un autre remede dont je n'ai pas fait l'expérience, mais qui m'a été enſeigné par un Médecin (1) habile, venu d'Europe, qui s'eſt fait une grande réputation à la cour du grand Mogol, où il a demeuré quarante ans. Il m'a aſſuré que ſon remede eſt infaillible contre toute ſorte de colique; il faut, dit-il, avoir un anneau de fer d'un pouce & demi ou environ de diamettre, & gros à proportion; le faire bien rougir au feu, & faiſant étendre le malade ſur le dos, lui appliquer l'anneau ſur le nombril, en ſorte que le nombril ſerve comme de centre à l'anneau; le malade ne tardera pas à en reſſentir l'ardeur, il faut alors le retirer promptement; la révolution ſubite qui ſe fera dans le bas-ventre diſſipera en peu de temps toutes les douleurs. Il ſe fait garant du prompt effet de ce remede, & m'aſſure qu'il s'en eſt toujours ſervi aux Indes avec ſuccès.

Le trouble que le Démon prétendoit

(1) Monſieur Mancuchi, Vénitien.

exciter dans l'Eglise d'*Aour*, ayant été appaisé dans sa naissance, j'en partis pour me rendre à *Elacourrichy*. *Nandavanapaty* fut la premiere peuplade que je trouvai sur ma route ; il y avoit autrefois une fort belle Eglise & une Chrétienté florissante ; les guerres ont ruiné l'Eglise, mais la Chrétienté subsiste encore, du moins en partie. J'y trouvai un grand nombre de fideles qui avoient bâti une petite Eglise dans laquelle il n'y a que les *Parias* (1) qui s'assemblent pour y faire leurs prieres. Ils me prierent de rétablir l'ancienne Eglise, mais mes petits fonds ne me permettent pas d'en élever en tant d'endroits à la fois. Plusieurs Gentils se joignirent aux fideles pour m'acccompagner assez loin hors de la peuplade.

L'*Ambalakaren* (2), bon vieillard, qui se souvient encore des Missionnaires qu'il y a vu, me combla d'honnêteté, & m'offrit de travailler de concert avec les Chrétiens à rebâtir l'ancienne Eglise. Il m'ajouta que si l'emplacement ne m'agréoit pas, il me donneroit celui que je trouverois le plus commode ; qu'il s'en-

(1) Gens de la derniere Caste.
(2) C'est-à-dire, Capitaine.

gageoit même à me fournir une partie du bois & de la paille néceſſaires pour la couvrir ; qu'enfin, je n'avois qu'à donner mon conſentement & qu'il ſe chargeoit de tout. A moins que de connoître le génie de ces peuples, on ſe laiſſeroit aiſément ſurprendre par de ſi belles apparences. Je devois, ce ſemble, acquieſcer à une propoſition ſi avantageuſe ; c'eſt pourtant ce que je ne fis pas. Autant que les Indiens ſont libéraux quand il ne s'agit que de promettre, autant ſont-ils ingénieux à trouver des prétextes de retirer leur parole, dès qu'ils ont ſçu nous engager dans quelque dépenſe. Je le remerciai donc de ſa bonne volonté, en l'aſſurant néanmoins que j'en profiterois dans la ſuite, que je reviendrois dans peu de mois, & qu'alors je prendrois avec lui des meſures néceſſaires pour la conſtruction d'une Egliſe encore plus belle que l'ancienne ; que cependant je le priois de protéger toujours les Chrétiens de ſa dépendance, & de penſer lui-même, qu'étant ſi près du tombeau, il devoit embraſſer la Religion qu'il reconnoiſſoit être la ſeule véritable, & que pluſieurs de ſes parens avoient déja embraſſée.

Après avoir marché quelque temps

dans les bois, j'arrivai sur les bords du *Coloran*, que je traversai sans beaucoup de peine; je côtoyai ensuite ce fleuve, & je me trouvai dans un petit bois, dont les arbres sont fort agréables à la vue. Ils étoient chargés de fleurs d'un blanc qui tire un peu sur le jaune, de la grandeur à-peu-près des fleurs d'orange. On me dit que ces fleurs étoient d'un goût exquis; j'en cueillis quelques-unes, & je leur trouvai en effet le goût sucré; mais peu après je fus atteint d'un tournoiement de tête qui dura quelque temps; c'est ce qui arrive, me dit-on, à tous ceux qui n'y sont pas accoutumés. Cette fleur est le fruit principal de l'arbre, & on en fait de l'huile qui est excellente pour les ragoûts.

Je continuai mon chemin en côtoyant toujours le *Coloran*, & j'arrivai sur le midi à *Elacourrichy*. Le Catéchiste y étoit fort occupé à achever l'Eglise, qui consiste, comme presque toutes les autres, en une grande cabane assez élevée, couverte de joncs, à l'extrémité de laquelle il y a une séparation pour servir de retraite au Missionnaire.

Le soir même de mon arrivée j'appris, par un exprès envoyé de *Couttour*, que le Pere Bertholde y étoit fort mal d'une

fluxion violente, qui lui étoit tombée ſur les yeux & ſur les oreilles; c'étoit le fruit des mauvais traitemens qu'il avoit ſoufferts durant un mois de priſon. Je partis ſur le champ pour aller le ſecourir. Il faiſoit un beau clair de lune, mais il falloit toujours marcher dans les bois, & mes guides s'égarerent ſi ſouvent, que je ne pus arriver que le lendemain matin à *Couttour*. Je trouvai le Pere dans un état de ſouffrance, qui me fit compaſſion. Le plus court remede eût été la ſaignée; mais ni le nom, ni l'uſage de la lancette n'eſt connu dans ce pays. Leur maniere de tirer le ſang eſt aſſez plaiſante; ils ne s'en ſervent que dans les maladies qui ſe produiſent au dehors, lorſque quelque partie eſt affligée, ils la ſcarifient avec la pointe d'un couteau; enſuite ils y appliquent une eſpece de ventouſe de cuivre, avec laquelle ils pompent l'air, & ils attirent ainſi le ſang hors de la partie bleſſée, par les ouvertures que la ſcarification a faites.

Nos Indiens ſont ſi ignorans, qu'ils ne mettent aucune différence entre l'artere & la veine. La plûpart ne ſçavent pas même ſi c'eſt une artere ou un nerf qui bat, ni quel eſt le reſſort & le

principe de ce battement. Cependant; comme ils ſe piquent d'avoir plus d'habileté qu'aucune autre Nation, ils avoient déja donné pluſieurs remedes au Miſſionnaire ; mais ces remedes n'avoient fait qu'aigrir ſon mal. J'arrivai fort à propos pour ſon ſoulagement : Dieu bénit mes ſoins, & le Pere, au bout de trois jours, ſe trouva tout-à-fait délivré de ſes douleurs. Comme il n'avoit plus beſoin de mon ſecours, je ne ſongeai plus qu'à me rendre à *Elacourrichy*, où ma préſence devenoit néceſſaire. Les Chrétiens que j'y avois laiſſés, & ceux qui y étoient venus depuis mon départ, auroient murmuré d'une plus longue abſence.

Je paſſai par pluſieurs villages, car ces bois en ſont ſemés. J'eus la douleur de voir que dans tous ces endroits, le nom du Seigneur eſt ignoré faute de Catéchiſtes. Faut-il que notre pauvreté ne nous permette pas d'en entretenir un auſſi grand nombre que le demanderoit une ſi vaſte étendue de pays : j'en compte quatorze dans mon diſtrict, & il en faudroit cinquante, encore ne ſçais-je s'ils pourroient ſuffire.

Il n'y avoit preſque aucun Chrétien choutre, ou de famille honorable dans *Elacourrichy*, ni dans les autres peuplades

des environs. Tous étoient *Parias ;* leurs ames n'en ſont pas moins cheres à Jeſus-Chriſt ; mais parce qu'aux yeux charnels de ces idolâtres, les *Parias* ſont gens vils, & dans le dernier mépris parmi eux ; le grand nombre de Chrétiens de cette Caſte, loin d'être un motif d'embraſſer la foi, eſt peut-être le plus grand obſtacle qui arrête ceux des Caſtes diſtinguées. Le reproche ordinaire qu'ils font aux nouveaux Fideles, c'eſt qu'ils ſont devenus *Parias*, & que par-là ils ſont déchus de l'honneur de leur Caſte. Rien ne rend notre zèle plus inefficace auprès de ceux des hautes Caſtes que cette idée du Parianiſme, qu'ils ont attachée à notre ſainte Religion.

La moiſſon fut abondante dans une autre peuplade ſituée à l'oueſt d'*Elacourrichy*, environ à une lieue de diſtance. La curioſité avoit attiré beaucoup de ces peuples à mon Egliſe : ils me demanderent avec empreſſement un Catéchiſte pour les inſtruire ; mais, hélas ! où en pouvois-je prendre un ſeul, qui ne fît ailleurs beaucoup plus de bien qu'il n'en auroit fait dans cette peuplade ? J'en voulus tirer un de ſon diſtrict pour peu de temps ; les Chrétiens vinrent auſſi-tôt me trouver, & m'ex-

poſerent leurs beſoins en termes ſi preſſans, qu'il me fut impoſſible de leur réſiſter. Je n'ai point de paroles, mon Révérend Pere, qui puiſſe même vous exprimer une partie de la douleur que je reſſentois de manquer d'une ſomme fort légere, qui eût ſuffi pour l'entretien d'un Catéchiſte : je laiſſe à ceux qui ont véritablement du zèle pour l'agrandiſſement de l'empire de Jeſus-Chriſt, à s'en former une juſte idée. Je vous avoue encore que parmi pluſieurs autres qui me demanderent le ſaint baptême, j'aurois fort ſouhaité qu'il s'en fût trouvé un plus grand nombre des Caſtes diſtinguées, rien ne ſerviroit davantage à accréditer la Religion. Cependant ſi tous les *Parias* vivoient auſſi ſaintement que celui dont je vais vous parler, loin que la Religion en fût avilie, elle en recevroit certainement beaucoup de luſtre.

C'étoit autrefois un homme d'un libertinage outré. Son humeur bruſque & impérieuſe l'avoit rendu redoutable dans le Pays : mais Dieu changea tout-à-coup ſon cœur : on le vit remplacer les déſordres d'une vie diſſolue, par les rigueurs de la plus ſévere pénitence. Après avoir obtenu le conſentement de ſa femme, pour vivre ſéparé d'elle, il ſe

bâtit une petite hutte dans un champ écarté ; il diſtribua tous ſes biens à ſes enfans, & ne ſe réſervant d'autre fonds que celui de la Providence, il alloit de temps en temps ramaſſer des aumônes dans les villages d'alentour. Il n'en prenoit que la moindre partie pour ſa ſubſiſtance ; le reſte, il le partageoit entre les premiers pauvres qu'il trouvoit. Il paſſoit les jours entiers dans un lieu retiré vis-à-vis de l'Egliſe ; ſes prieres n'étoient interrompues que par l'abondance de ſes larmes : il ſe confeſſoit ſouvent, & tous les huit jours, il approchoit de la ſainte Table avec une piété qui touchoit les plus inſenſibles. Souvent il venoit me trouver, & me demandoit tout en pleurs : « croyez-vous, » mon Pere, que Dieu daigne me faire » miſéricorde ? Croyez-vous qu'il ou- » blie mes iniquités paſſées ? Quelle autre » pénitence pourrois-je faire pour le » fléchir ? Je ne lui demande pas qu'il me » traite comme ſon enfant, j'en ſuis » indigne : je ſouhaite ſeulement qu'un » Dieu ſi bon & ſi miſéricordieux ne » ſoit plus en colere contre moi. Que » cette penſée eſt accablante ! J'ai offenſé » un Dieu qui eſt la bonté même.

C'étoit là le ſujet ordinaire de ſes

méditations. Son air & ſes diſcours faiſoient juger qu'il ne perdoit jamais de vue la préſence de Dieu. La haine qu'il ſe portoit à lui-même le conduiſoit toutes les nuits dans le fond du bois, où il maltraitoit ſon corps par de longues & de ſanglantes diſciplines. A l'exemple de ſaint Jerôme, dont il ne connoiſſoit ni le nom ni la pénitence, mais inſtruit par le même maître, il ſe frappoit rudement la poitrine d'un gros caillou; à la longue, il s'y forma un calus, qui ne le rendoit pas pourtant inſenſible à la douleur. Les rigueurs qu'il exerçoit ſans ceſſe ſur ſon corps, épuiſerent enfin ſes forces, & lui cauſerent de fréquentes défaillances. J'eus beau lui défendre ces excès, il obéiſſoit pendant quelque temps, mais bientôt après, il ſe laiſſoit emporter à ſa ferveur. Enfin, ſe ſentant attaqué d'hydropiſie, il vint me trouver à *Tanjaour*, où il ſçut que j'étois; s'y confeſſa, & reçut Notre Seigneur comme pour la derniere fois; car bien que ſon mal ne l'eût pas réduit à l'extrémité, il avoit un ſecret preſſentiment que ſa mort approchoit. O ſi cette Egliſe avoit un grand nombre de Chrétiens ſemblables, que la Religion en ſeroit honorée!

Un

Un autre Chrétien des premieres Caſtes ne me donna pas moins de conſolation. Sa vie étoit un modele de toutes les vertus. La priere & le ſoin qu'il prenoit d'enſeigner la doctrine Chrétienne aux Catéchumenes faiſoient ſa principale occupation : il ne vivoit que des aumônes que lui donnoient les Fideles : ſouvent il diſtribuoit aux pauvres tout ce qu'il avoit pu recueillir, & s'adreſſant enſuite ou au Catéchiſte, ou à quelqu'un des Chrétiens : « Mon frere, » lui diſoit-il, j'ai recours à votre cha» rité, Jeſus-Chriſt a pris aujourd'hui » & ſa part & la mienne, donnez-moi » de quoi ſubſiſter ». Il étoit preſque toujours ceint d'une méchante piece de toile, afin d'engager ceux qui le voyoient à lui en fournir une meilleure ; quand il en avoit reçu par aumône, à peine la portoit-il un ou deux jours ; il en revêtoit auſſi-tôt le premier pauvre qui ſe préſentoit à lui, & alors il diſoit en riant : *Jeſus-Chriſt m'a dépouillé.*

Son humeur toujours égale l'avoit rendu comme inacceſſible à toutes les paſſions. Il reprenoit avec une ſainte hardieſſe les fautes qu'il remarquoit, mais c'étoit d'une maniere ſi aimable, qu'on ſe plaiſoit même à ſouffrir ſes

réprimandes. Enfin ſa vertu lui avoit attiré la vénération & l'amour de tous ceux qui le connoiſſoient. Si dans cette Miſſion il y avoit plus d'ouvriers, qui partageaſſent entr'eux le travail qui accable un ſi petit nombre de Miſſionnaires, ils emploieroient plus de temps à cultiver chaque Fidele, & je ſuis perſuadé que pluſieurs de ces Néophytes feroient les mêmes progrès dans la vertu.

Je célébrai la fête de l'Aſcenſion à *Elacourrichy* avec grand appareil, & avec une foule de peuples la plus grande que j'aie encore vue ; le bois étoit auſſi fréquenté que les plus grandes villes. Je baptiſai près de trois cens Catéchumenes ; les confeſſions furent en ſi grand nombre, qu'il me fut impoſſible d'écouter tous ceux qui ſe préſentoient.

Pluſieurs qui, depuis long-temps, n'avoient pu participer aux Sacremens, faute d'une Egliſe ſituée dans un endroit commode, vinrent en foule s'acquitter des devoirs de vrais Fideles, & commençerent une vie plus fervente. Quelques autres, que la crainte & le commerce des Idolâtres avoient engagés dans des actions contraires à la pureté de

notre ſainte loi, vinrent ſe proſterner aux pieds des autels, pleurer leurs égaremens, & jurer au Seigneur une fidélité inviolable. J'aurois infailliblement ſuccombé ſous le poids du travail qu'il m'fallut ſoutenir jour & nuit, ſi une nouvelle allarme ne m'eût procuré deux ou trois jours de repos.

Le *Nababe* (1) du *Carnate*, conquis par le grand Mogol, ſongeoit à ſe faire payer par la force, le tribut que refuſoit le *Chilianékan*; le bruit ſe répandit tout-à-coup que les troupes Mogoles étoient déjà entrées dans les terres du Prince d'*Ariélour*, frere du Prince dont releve *Elacourrichy*; la peur ſaiſit nos Chrétiens & les diſperſa à l'inſtant. Les Catéchiſtes eurent pourtant la précaution de cacher cette nouvelle aux Catéchumenes que je baptiſois. La cérémonie achevée, je ſortis hors de l'Egliſe, & je fus fort étonné de la ſolitude où je me voyois; j'en demandois la cauſe au peu de Fideles qui ne m'avoient pas encore abandonné : ils me conjurerent pour toute réponſe de fuir au plus vîte. Quelques-uns même, ſans

(1) Général d'armée, & Gouverneur dans une Province.

me rien dire, retiroient les ornemens de l'Eglise, & les transportoient dans le fond du bois. Ceux qui venoient de recevoir le baptême, n'eurent pas le temps de m'importuner, selon leur coutume, pour avoir des médailles & des chapelets; chacun fuyoit en hâte dans la peuplade.

Pour moi je jugeai que c'étoit là de ces terreurs paniques auxquelles nos Indiens se laissent aisément surprendre. Cependant j'ordonnai à quatre ou cinq des moins timides de s'avancer du côté de l'oueſt, d'où partoit l'allarme, afin de s'instruire par eux-mêmes de la vérité de ces bruits. Ils partirent sur le champ; mais à leur contenance, on eût dit qu'à chaque pas ils étoient sur le point de tomber parmi les lances & les sabres des Maures. Ils entrerent dans plusieurs villages qu'ils croyoient réduits en cendre, & tout y étoit calme & tranquille, ils demanderent des nouvelles de l'ennemi, & on leur demandoit à eux-mêmes de quel ennemi ils vouloient parler. Revenus de leur frayeur, ils ne jugerent pas à propos d'aller plus avant, ils retournerent sur leurs pas, bien confus d'avoir pris l'allarme si légérement. J'envoyai dès le lendemain rassurer tous

les Chrétiens qui s'étoient réfugiés au-delà du *Coloran*, & ils ſe rendirent en foule à mon Egliſe.

Les Fêtes de la Pentecôte, de la très-ſainte Trinité, & du ſaint Sacrement furent ſanctifiées par une ſuite continuelle de confeſſions, de communions & de baptêmes; la conſolation intérieure que je goûtois ne dura pas long-temps. J'appris que le Prince de *Catalour*, dont j'ai déja parlé, inquiétoit encore le Pere Bouchet dans ſon Egliſe d'*Aour*; que même les Catéchiſtes n'oſoient plus parcourir les villages de ſes dépendances, ni rendre viſite aux Fideles. L'unique moyen de le ramener à la raiſon, étoit de s'adreſſer au *Talavai*; ce ſeul nom le faiſoit trembler d'effroi; on rapporte même qu'un jour ayant réſolu de voir la capitale du Royaume, ſéjour ordinaire du *Talavai*, il ſe mit en frais pour y paroître avec plus de diſtinction; mais qu'étant aſſez près de la ville, il n'eut jamais la hardieſſe d'y entrer; il s'imagina que tout ſe diſpoſoit pour le mettre aux fers & le dépouiller de ſon petit Etat. La frayeur qui le ſaiſit fut ſi grande, qu'il rebrouſſa chemin à l'inſtant, & regagna *Catalour* avec une célérité qui ſurprit ſes ſujets. Il publia, pour ſauver

ſon honneur, qu'une maladie l'avoit contraint à un retour ſi précipité.

Ce Prince fit réflexion que, ſi le Pere portoit ſes plaintes au *Talavai*, ce Gouverneur qui l'a toujours comblé d'amitié, ne manqueroit pas de lui faire juſtice de tant de vexations injuſtes. Il prit donc des meſures pour appaiſer le Miſſionnaire, quoiqu'il n'en fût pas moins déterminé à inquiéter les Chrétiens dans toutes les occaſions. Le Pere qui ne ſongeoit qu'à procurer la paix à ſon Egliſe, crut devoir lui témoigner le peu de fonds qu'il faiſoit ſur ſes promeſſes. » C'en eſt trop, Seigneur, lui dit-il, » juſqu'ici je n'ai rien omis pour gagner » votre affection; la grande peuplade » que ma préſence a formée à *Aour*, a » fort groſſi vos revenus; vous tirez » des droits conſidérables des Marchands » que le concours des Chrétiens attire » ſur vos terres; chaque Fête que je » célebre eſt marquée par les préſens » que je vous envoie; c'eſt peu de » choſe, il eſt vrai, mais ce peu eſt » conforme à la pauvreté dont je fais » profeſſion. Que pouvez-vous me re- » procher? N'ai-je pas ſoin d'entretenir » les peuples dans l'obéiſſance & la ſou- » miſſion qu'ils vous doivent? Y en a-

» t-il un ſeul parmi les Chrétiens dont
» vous ayez ſujet de vous plaindre, &
» dans l'occaſion ne ſont-ce pas vos
» meilleurs ſoldats? Comment payez-
» vous tous ces ſervices? N'avez-vous
» pas cherché tous les moyens de me
» chagriner? Si vous me ſouffrez dans
» vos Etats, n'eſt-ce pas par intérêt plu-
» tôt que par affection? Vous me forcez
» enfin d'éclater : le *Talavai* eſt équita-
» ble, il ſçaura rendre juſtice à qui elle
» eſt due.

Cette réponſe déconcerta le Prince de *Catalour;* mais il fut déſolé par une autre affaire qui lui ſurvint au même temps, & qui étoit capable de le perdre, ſi le *Talavai* eût été moins déſintéreſſé, ou s'il eût trouvé dans le Pere Bouchet un homme ſuſceptible des ſentimens de vengeance.

A une lieue de *Tichirapaly*, s'éleve une colline ſur laquelle les Gentils ont conſtruit un Temple dont ils ont confié la garde à un célebre *Joghi* (1). Les dehors de ſa vie auſtere lui ont aſſocié un grand nombres d'autres *Joghis* qui vivent ſous ſa conduite. Quoiqu'on ait aſſigné pour leur entretien une vaſte

(1) Pénitent Gentil.

étendue de pays, & un grand nombre de villages, le chef de ces Pénitens, loin de partager avec eux ce qui eſt deſtiné à la ſubſiſtance commune, les envoie dans toutes les contrées voiſines amaſſer des aumônes, & les oblige à lui apporter chaque mois une certaine ſomme qu'il conſacre à l'idole. Ce ſont de vrais brigands qui portent la déſolation dans tous les villages, & qui s'enrichiſſent des extorſions & du pillage qu'ils font ſur le Peuple.

Deux de ces *Joghis* entrerent ſur les terres du Prince de *Catalour ;* un ſoldat dont ils vouloient tirer quelque aumône par force, appella à ſon ſecours d'autres ſoldats de ſes voiſins ; tous ſe jetterent ſur les deux mandians, & les renvoyerent à leur montagne meurtris de coups. Le premier *Joghi* ſe croyant inſulté lui-même dans la perſonne de ſes Pénitens, forma le deſſein d'en tirer une prompte vengeance. Sur le champ il fit arborer un drapeau au haut du Temple, qui ſe découvroit de tous les pays d'alentour. A ce ſignal, tous les *Joghis* de ſa dépendance s'attrouperent au nombre de plus de mille, & ſe rangerent autour de l'étendart. Ils ſe préparoient déja à fondre ſur les terres de *Catalour*, pour y mettre tout à feu & à ſang.

La Reine de *Tichirapali* qui de ſon Palais avoit apperçu l'étendart levé, voulut ſçavoir de quoi il s'agiſſoit. Dès qu'elle en fut inſtruite, elle dépêcha des ſoldats vers le Prince, & lui donna ordre de venir inceſſamment à la Cour pour y rendre compte de l'attentat commis contre des hommes conſacrés au culte de ſes Dieux. Cet ordre de la Reine & les fureurs des *Joghis* jetterent le Prince de *Catalour* dans une grande conſternation. Il étoit perdu ſans reſſource, ſi le Pere Bouchet n'eût travaillé à le tirer de cette mauvaiſe affaire. Le Miſſionnaire ſe tranſporta à la Cour, il adoucit d'abord l'eſprit de la Reine, enſuite il expoſa le fait dans toutes ſes circonſtances en préſence du *Talavai*, & il rendit un ſi bon témoignage de l'innocence du Prince, qu'il fut pleinement juſtifié. La vérité ainſi éclaircie, le Prince en fut quitte pour quelques préſens qu'il fallut faire à la Reine & au *Joghi* montagnard; & ces préſens acheverent de conjurer la tempête. Il reſſentit les obligations qu'il avoit au Miſſionnaire, & charmé d'une généroſité dont il n'avoit point vu d'exemple, il lui promit avec ſerment de ne plus le troubler dans l'exercice de ſes fonctions.

La paix rendue à l'Egliſe d'*Aour* donna le loiſir au Pere Bouchet d'employer ſon zele à appaiſer d'autres troubles excités contre les Chrétiens de *Chirangam*. Un Temple célebre érigé au Démon, rend cette iſle fameuſe parmi les Idolâtres. Le Pere Bouchet avoit fait élever une Egliſe dans le même lieu; c'étoit inſulter au Prince des ténebres juſques ſur ſon trône. On étoit ſurpris que cette Egliſe pût ſubſiſter parmi tant d'ennemis qui conjuroient ſa ruine; elle ſubſiſtoit pourtant, & le nombre des Fideles qui croiſſoit chaque jour, faiſoit eſpérer de voir bientôt le Chriſtianiſme triompher de l'idolâtrie juſques dans ſes plus forts retranchemens.

Le Gouverneur de *Chirangam* animé par les Prêtres des Idoles, réſolut d'éclater contre les Néophytes. Un jour qu'ils étoient aſſemblés dans l'Egliſe pour y faire leurs prieres & écouter l'inſtruction du Catéchiſte, les ſoldats & les habitans de l'iſle fondirent pêle-mêle ſur les ſerviteurs de Jeſus-Chriſt, & les traînerent hors de l'Egliſe en vomiſſant mille blaſphêmes contre le vrai Dieu. On enleva tout ce qu'ils avoient, juſqu'aux images & aux chapelets que ces Néophytes conſervent précieuſement. Un

jeune homme qui ne put ſouffrir l'outrage qu'on faiſoit à la Religion, eut le courage de reprocher vivement aux Gentils les impiétés qu'ils venoient de commettre. Il reçut à l'inſtant la récompenſe de ſon zele. Ces furieux ſe jetterent ſur lui, le traînerent par toutes les rues, le chargerent de coups, & lui procurerent la gloire de verſer beaucoup de ſang pour la foi.

Le Pere Bouchet averti de l'oppreſſion où étoit la Chrétienté de *Chirangam*, porta ſes plaintes à la Cour. Le Gouverneur y fut cité à l'inſtant, & après bien des reproches qu'on lui fit de ſon avarice & de ſa cruauté, il eut ordre de rendre au plutôt aux Néophytes tout ce qui leur avoit été pris. Rien n'eſt plus difficile que de tirer des Indiens les choſes dont ils ſe trouvent une fois ſaiſis. Le Gouverneur ne put ſe réſoudre à voir ſortir de ſes mains ce qu'il poſſédoit par des voies ſi iniques; il comptoit ſur la clémence du *Talavai*, perſuadé qu'il n'en viendroit jamais aux extrêmités de rigueur que méritoit ſon obſtination à ne pas obéir.

Dieu fit voir alors qu'il vengeoit les intérêts de cette Egliſe déſolée. Le Miniſtre impie qui avoit profané le lieu

ſaint, & maltraité les Fideles, fut doublement puni. Sa fidélité par rapport au maniment des deniers publics devint ſuſpecte, & on lui demanda ſes comptes. Mais parce que parmi ces peuples, être recherché ſur cette matiere, & être condamné, n'eſt qu'une même choſe, il fut taxé à cinq mille écus qu'il devoit porter inceſſamment au tréſor. Comme il différoit toujours, ſes délais furent ſuivis d'un châtiment dont il lui failut dévorer toute la honte. Un jour qu'il s'y attendoit le moins, des ſoldats armés entrerent de grand matin dans ſa maiſon, le ſaiſirent, le conduiſirent au Palais; là on mit ſur ſes épaules une pierre d'une peſanteur énorme, qu'il fut contraint de porter juſqu'à ce qu'il eût ſatisfait au paiement. Ce coup humilia ſon eſprit ſuperbe, mais il ne changea pas ſon mauvais cœur.

Peu de jours après il lui arriva une autre avanture qui flétrit à jamais ſa réputation. Il étoit Brame, & venoit d'épouſer une Bramine; la Bramine avoit été mariée dès ſon bas âge à un autre Brame qui couroit le monde, & dont on n'entendoit plus parler. Le jour même qu'on lui amena ſon épouſe, & qu'il étoit le plus occupé de la fête, le pre-

mier mari arriva à *Tichirapaly*. Sur la nouvelle que ſa femme avoit paſſé en d'autres mains, il court à la maiſon du nouvel époux, & lui reproche publiquement l'opprobre & l'infamie dont il venoit de ſe couvrir; car l'enlevement d'une Bramine eſt parmi ces peuples un crime impardonnable. L'indignation qu'on conçut d'une action ſi infamante atterra le Gouverneur; il vit bien que ſa perte étoit certaine, ſi ſon ennemi demandoit juſtice; il n'omit rien pour le fléchir; larmes, prieres, offres, tout fut mis en œuvre. Enfin, on parla d'accommodement; il fallut remettre la Bramine entre les mains du premier mari, & payer ce jour-là même au Brame, la ſomme de cinq cens écus dont ils étoient convenus enſemble.

Le Brame n'eut pas plutôt l'argent qu'il alla porter ſa plainte au *Talavai*: & afin que vous ne doutiez pas, » Sei» gneur, lui dit-il qu'il eſt coupable » du crime énorme dont je l'accuſe; » voici la ſomme qu'il m'a miſe en » main pour appaiſer ma juſte indigna» tion. » Le *Talavai* qui eſt Brame lui-même, reſſentit toute la douleur d'une action qui deshonoroit ſa Caſte: il aſſembla les principaux Brames de la Cour,

& cita le coupable en leur préſence. Le crime étoit trop bien prouvé pour que l'accuſation pût être rendue ſuspecte : ainſi ce malheureux Seigneur ne ſongea plus qu'à implorer la miſéricorde de ſes Juges. Il parut au milieu du Conſeil couvert d'un vieux haillon, les cheveux épars, ſe roulant ſur le pavé, & pouſſant les plus hauts cris. Il eut à ſoutenir de ſanglans reproches d'une action, dont la honte retomboit ſur toute la Caſte des Brames; & l'on ne doutoit point qu'après une pareille flétriſſure, il ne ſe bannît lui-même de ſon pays pour cacher ſa confuſion dans les régions les plus éloignées, & y traîner les reſtes d'une vie obſcure. Mais le *Talavai*, bien plus porté à l'indulgence qu'à la ſéverité, le fit revenir au Palais, & lui parla d'une maniere propre à le conſoler de ſa douleur. « Les » hommes ne ſont pas impeccables, lui » dit-il, votre faute eſt ſans remede, » ne ſongez plus qu'à contenter le Bra- » me, & à réparer déſormais, par une » conduite ſage & modérée, le ſcan- » dale que vous avez donné à tout le » Royaume.

Ces paroles rendirent la vie au Gouverneur; il s'accommoda avec le Brame;

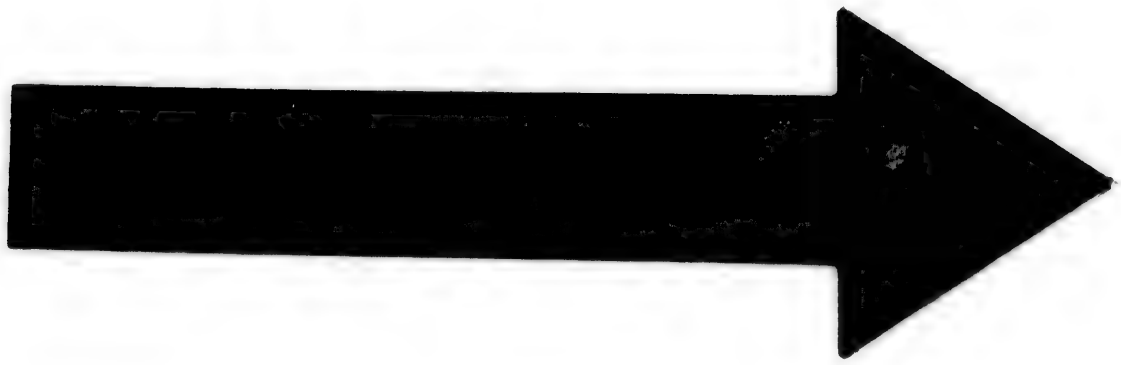
Il remplit les dures conditions qui lui furent impoſées, & rentra ainſi dans l'exercice de ſa charge. La nouvelle humiliation d'un perſécuteur ſi déclaré des Chrétiens ſervit d'apologie à leur innocence : il n'y eut pas juſqu'aux Gentils qui reconnurent que la main du vrai Dieu s'étoit appeſantie ſur lui. Les fideles intéreſſés dans le pillage de *Chirangam* ne laiſſerent pas d'en ſouffrir ; il s'excuſa toujours de rendre aux Néophytes ce qu'il leur avoit ravi, ſur ce que tout ſon bien avoit été employé à terminer ſa malheureuſe affaire. Il n'en demeura pas là; il ſe prévalut dans la ſuite de quelques troubles qui arriverent, pour chaſſer tout-à-fait les Chrétiens de leur Egliſe. Il uſa pour cela d'un artifice qui lui réuſſit : il fit mettre dans le ſaint lieu l'Idole qu'on nomme *Poullear*, convaincu que les fideles n'oſeroient plus s'y aſſembler. Il ne ſe trompoit pas : la profanation du Temple ſaint porta la plus vive douleur dans le cœur des Néophytes; le parti qu'ils prirent, fut de raſer tout-à-fait l'Egliſe, à l'exemple de ces pieux Iſraélites qui détruiſirent l'autel que les Gentils avoient prophané par leurs ſacrifices, & par l'Idole qu'ils y avoient placée.

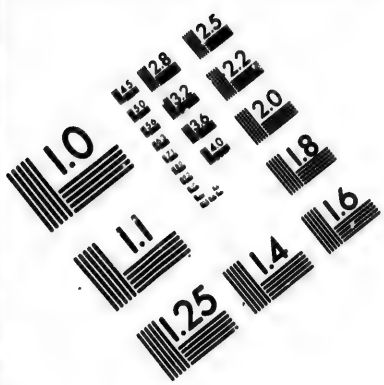
Pendant les deux mois que j'ai demeuré à *Elacourrichy*, j'ai eu beaucoup plus d'occupation que ne m'en auroient pu fournir les plus grandes villes. Il me falloit chaque jour adminiſtrer les Sacremens, ſoulager les malades qu'on apportoit à ma Cabane, inſtruire les Catéchumenes, recevoir les viſites des Gentils, faire à chacun quelque diſcours ſur la Religion, répondre aux queſtions qu'ils me propoſoient, ſans néanmoins entrer avec eux en diſpute. L'expérience nous a appris que ces ſortes de diſputes, où ils ont toujours le deſſous, ne ſervent qu'à les aigrir, & qu'à les aliéner de notre ſainte Religion. Il faut ſe faire à ſoi-même les objections qu'on voit qu'ils peuvent faire, & y donner auſſi-tôt la ſolution : ils la trouvent toujours bonne, quand ils n'ont pas propoſé eux-mêmes les difficultés auxquelles on répond.

Sur-tout il faut leur donner une grande idée du Dieu que nous adorons; leur demander de temps en temps ſi les perfections que nous lui attribuons, ne ſont pas dignes du vrai Dieu, & s'il peut y en avoir un qui ne poſſede pas ces qualités auguſtes; ſans entrer dans le détail des chimeres & des infamies qu'ils racontent de leurs Divi-

nités. Ce ſont des conſéquences qu'il faut leur laiſſer tirer d'eux-mêmes, & qu'ils tirent en effet, avouant ſouvent, ſans qu'on les en preſſe, que ces perfections ſi admirables ne ſe trouvent point dans les Dieux qu'ils adorent. Quand même leur orgueil les empêcheroit de faire cet aveu, il faut bien ſe donner de garde de l'exiger par la force de la diſpute; il nous doit ſuffire de l[e] renvoyer dans cette perſuaſion, q[ue] nous adorons un Dieu unique, éterne[l] tout-puiſſant, ſouverainement parfait, & qui ne peut ni commettre, ni ſouffrir le vice. Ils ſe retirent pleins de la grandeur de notre Dieu, pleins d'eſtime pour ceux qui l'adorent, & de reſpect pour ceux qui enſeignent à l'adorer.

Outre tous ces exercices du miniſtere apoſtolique, il faut encore ſe précautionner contre la haine des Idolâtres, entrer, malgré qu'on en ait, dans les affaires temporelles des Néophytes, & accommoder la plupart de leurs différens, afin de les empêcher d'avoir recours aux Juges Gentils. Ce ſeul embarras auroit de quoi occuper un Miſſionnaire tout entier : auſſi pour n'y point perdre trop de temps, je renvoie la diſcuſſion de leurs procès à des Chrétiens habiles, dont je les fais convenir





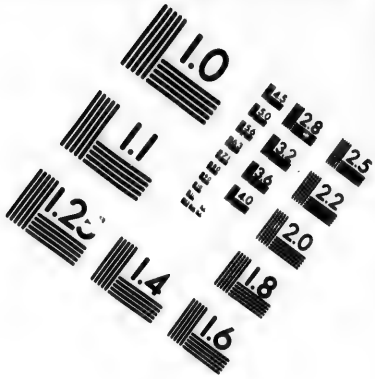
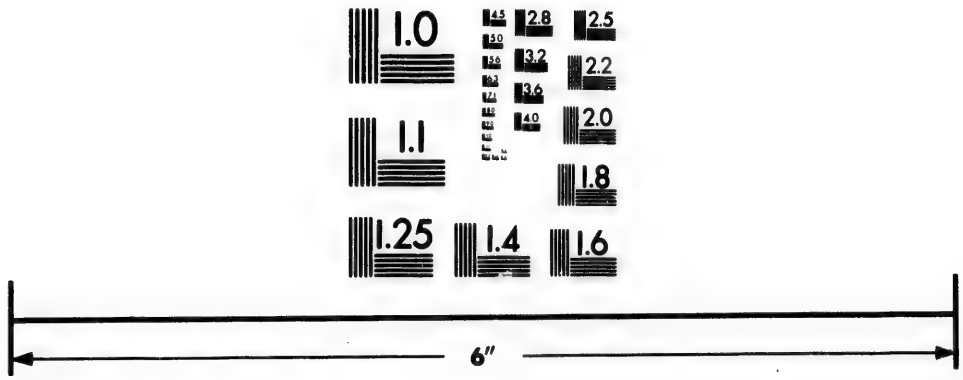
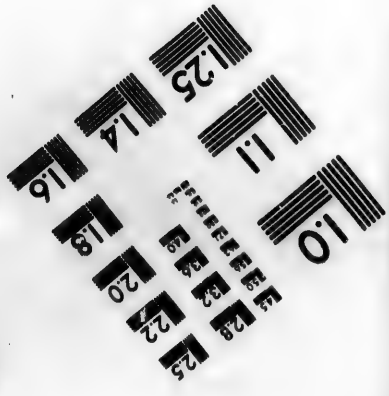


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

auparavant, & au jugement desquels ils promettent de s'en rapporter.

J'étois encore à *Elacourrichy* vers la mi-mai, qui est la saison où les vents commencent à souffler avec impétuosité: ils se déchaînent alors avec tant de fureur, & ils élevent en l'air des nuées de poussiere si épaisses, qu'elles obscurcissent le Soleil; ensorte qu'on est quelquefois quatre à cinq jours sans l'appercevoir. Cette poussiere pénetre partout, elle saisit le gósier, & cause sur les yeux des fluxions si violentes, qu'on en devient souvent aveugle. Il est alors presque impossible de marcher du côté de l'oueſt, d'où vient la tempête. Les Indiens y sont plus faits que les Européens; cependant ils en souffrent beaucoup, & c'est pour plusieurs une raison légitime de s'absenter de l'Eglise.

Ces grands vents sont les avant-coureurs des pluies abondantes qui tombent dans la côte occidentale de l'Inde, & sur les montagnes de *Malabar*, d'où se forme le *Coloran*, qui porte la fertilité dans les Royaumes de *Maissour*, de *Maduré*, du *Tanjaour*, & du *Choren-Mandalam*. Les peuples de l'Inde attendent ces pluies avec la même impatience que ceux d'Egypte soupirent après l'inondation du Nil.

On croyoit que la riviere groſſiroit cette année avant la ſaiſon ordinaire, parce que les vents avoient commencé à ſouffler bien plutôt que les années précédentes. Mon deſſein étoit de partir d'*Elacourrichy*, dès que les eaux paroîtroient dans la riviere, afin de pénétrer du côté du midi, dans une province où l'on n'a jamais vu ni Miſſionnaire ni Catéchiſte; mais les vents eurent beau ſouffler, le fleuve demeuroit toujours à ſec, & l'on étoit déja dans l'appréhenſion d'une famine générale.

Cependant les pluies étoient tombées dans leurs temps, & les eaux qui deſcendent avec rapidité des montagnes, ſeroient entrées dans le *Coloran* plutôt même qu'à l'ordinaire, ſi le Roi de *Maiſſour* n'en avoit arêrté le cours par une digue énorme qu'il avoit fait conſtruire & qui occupoit toute la largeur du canal. Son deſſein étoit de détourner les eaux par cette digue, afin que ſe répandant dans les canaux qu'il avoit pratiqués, elles vinſſent arroſer ſes campagnes. Mais en même-temps qu'il ſongeoit à fertiliſer ſes terres, & à augmenter ſes revenus, il ruinoit les deux Royaumes voiſins, celui de *Maduré*, & celui de *Tanjaour*. Les eaux n'auroient

commencé à y paroître que ſur la fin de Juillet, & le canal eût été tari dès la mi-Septembre.

Les deux Princes, attentifs au bien de leurs Royaumes, furent irrités de cette entrepriſe : ils ſe liguerent contre l'ennemi commun, afin de le contraindre, par la force des armes, à rompre une digue ſi préjudiciable à leurs Etats. Ils faiſoient déja de grands préparatifs, lorſque le fleuve *Coloran* vengea par lui-même (comme on s'exprimoit ici) l'affront que le Roi faiſoit à ſes eaux en les retenant captives. Tandis que les pluies furent médiocres ſur les montagnes, la digue ſubſiſta, & les eaux coulerent lentement dans les canaux préparés : mais dès que ces pluies tomberent en abondance, le fleuve s'enfla de telle ſorte, qu'il entr'ouvit la digue, la renverſa, & l'entraîna par la rapidité de ſon cours. Ainſi le Prince de *Maiſſour*, après bien des dépenſes inutiles, ſe vit fruſtré tout-à-coup des richeſſes immenſes qu'il s'étoit promiſes.

Le canal ne fut pas long-temps à ſe remplir, & la joie fut d'autant plus grande parmi ces Peuples, qu'ils s'attendoient déja à une ſtérilité prochaine. On les voyoit tranſportés hors d'eux-mêmes

courir en foule vers la riviere, afin de s'y laver, dans la perſuaſion ridicule où ils ſont que ces premieres eaux purifient de tous les crimes, de même qu'elles nettoyent le canal de toutes ſes immondices.

Comme le *Coloran* étoit encore guéable, je le traverſai au plutôt, afin de me rendre à *Counampati*, & d'y attendre une occaſion favorable de me tranſporter à *Tanjaour*. C'eſt dans ce Royaume que la foi eſt cruellement perſécutée; & c'eſt de cette perſécution que je vous entretiendrai dans mes premieres lettres. Vous jugerez aſſez par ce que j'ai l'honneur de vous écrire, que ſi nos travaux ſont mêlés de bien des amertumes, Dieu prend ſoin de nous en dédommager par les fruits abondans qu'il nous fait recueillir.

Je ſuis avec bien du reſpect, dans l'union de vos ſaints Sacrifices, &c.

LETTRE

Du Pere de Bourzes, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus aux Indes, au Pere Etienne Souciet, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Lorſque j'étois ſur le point de m'embarquer pour les Indes, je reçus une de vos lettres, par laquelle vous me recommandiez de conſacrer quelques momens à ce qui peut regarder les ſciences, autant que me le permettroient les occupations attachées à l'emploi de Miſſionnaire, & de vous communiquer en même-temps les decouvertes que j'aurois faites. Dans le voyage même, j'ai penſé à vous contenter; mais je manquois d'inſtrumens, & vous ſçavez qu'ils ſont abſolument néceſſaires, quand on veut faire quelque choſe d'exact. C'eſt pourquoi je n'ai fait que de ces obſervations où les yeux ſeuls ſuffiſent, ſans qu'ils aient beſoin d'un ſecours étranger.

Je commencerai par une matiere de Phyſique qui aura quelque choſe de nouveau pour ceux qui n'ont jamais navigé, & peut-être même pour ceux qui ayant navigé ne l'ont pas obſervée avec beaucoup d'attention.

Vous avez lu, mon Révérend Pere, ce que diſent les Philoſophes ſur les étincelles qui paroiſſent durant la nuit ſur la mer; mais peut-être aurez-vous trouvé qu'ils paſſent fort légérement ſur ce phénomene; ou du moins qu'ils ſe ſont plus appliqués à en rendre raiſon, conformément à leurs principes, qu'à le bien expoſer tel qu'il eſt. Il me ſemble pourtant qu'avant que de ſe mettre à expliquer les merveilles de la nature, il faudroit s'efforcer d'en bien connoître toutes les particularités. Voici ce qui m'a paru le plus digne d'être remarqué ſur la matiere préſente.

I. Lorſque le vaiſſeau fait bonne route, on voit ſouvent une grande lumiere dans le ſillage, je veux dire, dans les eaux qu'il a fendues & comme briſées à ſon paſſage. Ceux qui n'y regardent pas de ſi près, attribuent ſouvent cette lumiere, ou à la lune, ou aux étoiles, ou au fanal de la poupe. C'eſt en effet ce qui me vint d'abord dans l'eſprit, la

premiere fois que j'apperçus cette grande lumiere. Mais comme j'avois une fenêtre qui donnoit ſur le ſillage même, je me détrompai bientôt, ſur-tout quand je vis que cette lumiere paroiſſoit bien davantage, lorſque la lune étoit ſous l'horiſon, que les étoiles étoient couvertes de nuages, que le fanal étoit éteint; enfin lorſqu'aucune lumiere étrangere ne pouvoit éclairer la ſurface de la mer.

II. Cette lumiere n'eſt pas toujours égale: à certains jours il y en a peu, ou point du tout; quelquefois elle eſt plus vive, quelquefois plus languiſſante: il y a des temps où elle eſt fort étendue, d'autres où elle l'eſt moins.

III. Pour ce qui eſt de ſa vivacité, vous ſerez peut-être ſurpris quand je vous dirai que j'ai lu ſans peine à la lueur de ces ſillons, quoiqu'élevé de neuf ou dix pieds au-deſſus de la ſurface de l'eau. J'ai remarqué les jours par curioſité; c'étoit le 12 de Juin de l'année 1704, & le dixiéme de Juillet de la même année. Il faut pourtant vous ajouter que je ne pouvois lire que le titre de mon livre, qui étoit en lettres majuſcules. Cependant ce fait a paru incroyable à ceux à qui je l'ai raconté;

raconté : mais vous pouvez m'en croire, & je vous aſſure qu'il eſt très-certain.

IV. Pour ce qui regarde l'étendue de cette lumiere, quelquefois tout le ſillage paroît lumineux à trente ou quarante pieds au loin, mais la lumiere eſt bien plus foible à une plus grande diſtance.

V. Il y a des jours où l'on démêle aiſément dans le ſillage les parties lumineuſes d'avec celles qui ne le ſont pas: d'autres fois on ne peut faire cette diſtinction. Le ſillage paroît alors comme un fleuve de lait qui fait plaiſir à voir. C'eſt en cet état qu'il me parut le 10 de Juillet 1704.

VI. Lorſqu'on peut diſtinguer les parties brillantes d'avec les autres, on remarque qu'elles n'ont pas toutes la même figure : les unes ne paroiſſent que comme des pointes de lumiere, les autres ont à peu près la grandeur des étoiles telles qu'elles nous paroiſſent; on en voit qui ont la figure de globules d'une ligne ou deux de diametre : d'autres ſont comme des globes de la groſſeur de la tête. Souvent auſſi ces phoſphores ſe forment en quarré de trois ou quatre pouces de long, ſur un ou deux de large. Ces phoſphores de différentes figures ſe voient quelquefois en même-temps. Le 12 de

Juin, le ſillage du vaiſſeau étoit plein de gros tourbillons de lumiere, & de ces quarrés oblongs dont j'ai parlé. Un autre jour que notre vaiſſeau avançoit lentement, ces tourbillons paroiſſoient & diſparoiſſoient tout-à-coup en forme d'éclairs.

VII. Ce n'eſt pas ſeulement le paſſage d'un vaiſſeau qui produit ces lumieres, les poiſſons laiſſent auſſi après eux un ſillage lumineux, qui éclaire aſſez pour pouvoir diſtinguer la grandeur du poiſſon, & connoître de quelle eſpece il eſt. J'ai vu quelquefois une grande quantité de ces poiſſons, qui, en ſe jouant dans la mer, faiſoient une eſpece de feu d'artifice dans l'eau, qui avoit ſon agrément. Souvent une corde miſe en travers ſuffit pour briſer l'eau, enſorte qu'elle devienne lumineuſe.

VIII. Si on tire de l'eau de la mer, pour peu qu'on la remue avec la main dans les ténèbres, on y verra une infinité de parties brillantes.

IX. Si l'on trempe un linge dans l'eau de la mer, on verra la même choſe, quand on ſe met à le tordre dans un lieu obſcur; & même quand il eſt à demi ſec, il ne faut que le remuer pour en voir ſortir quantité d'étincelles.

X. Lorſqu'une de ces étincelles eſt une fois formée, elle ſe conſerve long-temps : & ſi elle s'attache à quelque choſe de ſolide, par exemple, aux bords d'un vaſe, elle durera des heures entieres.

XI. Ce n'eſt pas toujours lorſque la mer eſt le plus agitée, qu'il y paroît le plus de ces phoſpores, ni même lorſque le vaiſſeau va plus vîte. Ce n'eſt pas non plus le ſimple choc des vagues les unes contre les autres qui produit des étincelles, du moins je ne l'ai pas remarqué. Mais j'ai obſervé que le choc des vagues contre le rivage en produit quelquefois en quantité. Au Bréſil, le rivage me parut un ſoir tout en feu, tant il y avoit de ces lumieres.

XII. La production de ces feux dépend beaucoup de la qualité de l'eau ; &, ſi je ne me trompe, généralement parlant, on peut avancer que le reſte étant égal, cette lumiere eſt plus grande, lorſque l'eau eſt plus graſſe & plus baveuſe; car en haute mer l'eau n'eſt pas également pure par-tout : quelquefois le linge qu'on trempe dans la mer revient tout gluant. Or, j'ai remarqué pluſieurs fois que quand le ſillage étoit plus brillant, l'eau étoit plus viſqueuſe & plus

graſſe, & qu'un linge mouillé de cette eau rendoit plus de lumiere lorſqu'on le remuoit.

XIII. De plus on trouve dans la mer certains endroits où ſurnagent je ne ſçais quelles ordures de différentes couleurs, tantôt rouges, tantôt jaunes. A les voir, on croiroit que ce ſont des ſciures de bois : nos Marins diſent que c'eſt le frai ou la ſemence de baleine : c'eſt de quoi l'on n'eſt guere certain; lorſqu'on tire de l'eau de la mer, en paſſant par ces endroits, elle ſe trouve fort viſqueuſe. Les mêmes marins diſent qu'il y a beaucoup de ces bancs de frai dans le nord, & que quelquefois pendant la nuit ils paroiſſent tout lumineux, ſans qu'ils ſoient agités par le paſſage d'aucun vaiſſeau, ni d'aucun poiſſon.

XIV. Mais pour confirmer davantage ce que j'avance, ſçavoir, que plus l'eau eſt gluante, plus elle eſt diſpoſée à être lumineuſe, j'ajouterai une choſe aſſez particuliere que j'ai vue. On prit un jour, dans notre vaiſſeau, un poiſſon que quelques-uns crurent être une bonite. Le dedans de la gueule du poiſſon paroiſſoit, durant la nuit, comme un charbon allumé, de ſorte que ſans autre lumiere je lus encore les mêmes carac-

teres que j'avois lu à la lueur du ſillage. Cette gueule étoit pleine d'une humeur viſqueuſe, nous en frotâmes un morceau de bois qui devint auſſi-tôt tout lumineux: dès que l'humeur fut deſſéchée, la lumiere s'éteignit.

Voilà les principales obſervations que j'ai faites ſur ce phénomene: je vous laiſſe à examiner ſi toutes ces particularités peuvent s'expliquer dans le ſyſtême de ceux qui établiſſent pour principe de cette lumiere, le mouvement de la matiere ſubtile ou des globules, cauſé par la violente agitation des ſels.

Il faut encore vous dire un mot des iris de la mer. Je les ai remarqués après une groſſe tempête que nous eſſuyâmes au Cap de Bonne-Eſpérance. La mer étoit encore fort agitée, le vent emportoit le haut des vagues, & en formoit une eſpece de pluie où les rayons du ſoleil venoient peindre les couleurs de l'iris. Il eſt vrai que l'iris céleſte a cet avantage ſur l'iris de la mer, que ſes couleurs ſont bien plus vives, plus diſtinctes, & en plus grande quantité. Dans l'iris de la mer, on ne diſtingue guere que deux ſortes de couleurs: un jaune ſombre du côté du ſoleil, & un verd pâle du côté oppoſé. Les autres

couleurs ne ſont pas une aſſez vive ſenſation pour pouvoir les diſtinguer. En récompenſe, les iris de la mer ſont en bien plus grand nombre ; on en voit vingt & trente en même-temps, on les voit en plein midi, & on les voit dans une ſituation oppoſée à l'iris céleſte ; c'eſt-à-dire, que leur courbure eſt comme tournée vers le fond de la mer. Qu'on diſe après cela que dans ces voyages de long cours on ne voit que la mer & le ciel : cela eſt vrai, mais pourtant l'un & l'autre repréſentent tant de merveilles, qu'il y auroit de quoi bien occuper ceux qui auroient aſſez d'intelligence pour les découvrir.

Enfin, pour finir toutes les obſervations que j'ai faites ſur la lumiere, je n'en ajouterai plus qu'une ſeule, c'eſt ſur les exhalaiſons qui s'enflamment pendant la nuit, & qui en s'enflammant forment dans l'air un trait de lumiere. Ces exhalaiſons laiſſent aux Indes une trace bien plus étendue qu'en Europe. Du moins j'en ai vu deux ou trois que j'aurois pris pour de véritables fuſées : elles paroiſſoient fort proches de la terre, & jettoient une lumiere à peu près ſemblable à celle dont la lune brille les premiers jours de ſon croiſſant :

leur chûte étoit lente, & elles traçoient en tombant une ligne courbe. Cela eſt certain au moins d'une de ces exhalaiſons que je vis en haute mer, déja bien éloigné de la côte de Malabar.

C'eſt tout ce que je puis vous écrire pour le préſent. Je ſouhaite, mon Révérend Pere, que ces petites obſervations vous faſſent plaiſir. Graces au Seigneur, je n'attends que le moment où l'on m'avertiſſe d'entrer dans le Maduré : c'eſt la Miſſion qu'on me deſtine, & après laquelle vous ſçavez que je ſoupire depuis tant d'années. J'eſpere que j'aurai occaſion d'y faire des obſervations beaucoup plus importantes ſur la miſéricorde de Dieu, à l'égard de ces peuples, & auxquelles vous vous intéreſſerez vous-même davantage. Aidez-moi du ſecours de vos ſaints ſacrifices, dont vous ſçavez que j'ai tant de beſoin.

Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Etienne le Gac, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Charles Porée, de la même Compagnie.

A Chinnaballabaram, le 10 Janvier 1709.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

Vous n'ignorez pas que depuis quelques années nous ſommes entrés dans le Royaume de Carnate, & que nous y avons formé une Miſſion ſur le plan de celle que les Jéſuites Portugais ont établie dans le Maduré : les commencemens en ſont à-peu-près ſemblables ; nous y éprouvons auſſi les mêmes difficultés qu'ils y eurent à ſurmonter, & peut-être encore de plus grandes. Tout récemment il nous a fallu eſſuyer un des plus violens orages qui ſe ſoit encore élevé contre cette Miſſion naiſſante. Les *Daſſeris*, qui ſont une profeſſion particuliere

d'honorer *Vichnou* (1), faiſoient depuis long-temps ſous main de vains efforts pour arrêter le progrès de l'Evangile. Mais voyant que leurs trames ſecretes devenoient inutiles, ils réſolurent enfin d'éclater, ſe fiant ſur leur grand nombre, & ſur la facilité du Prince à leur accorder tout ce qu'ils demandent.

Ce fut le jour de la Circonciſion, lorſque les Chrétiens ſortoient de l'Egliſe, que notre cour ſe trouva tout-à-coup remplie de monde. Un grand nombre de *Daſſeris* s'y étoient raſſemblés avec quelques ſoldats du Palais, & pluſieurs perſonnes de toutes ſortes de Caſtes que la curioſité y avoit attirées. Les principaux d'entre ceux-ci demanderent à parler au Miſſionnaire. Le Pere de la Fontaine parut auſſi-tôt en leur préſence avec cet air affable qui lui eſt ſi naturel; & faiſant tomber le diſcours ſur la grandeur de Dieu, il les entretint quelque temps de l'importance qu'il y avoit de le connoître & de le ſervir. Ceux que la paſſion n'avoient pas encore prévenus, témoignerent être contens de cet entretien, & y applau-

(1) Divinité des Indiens.

dirent; mais pour ceux qui étoient envoyés de la part des *Gouroux Vichnouvistes* (1), ils éleverent leurs voix, & nous menacerent de venger bientôt, d'une maniere éclatante, les Divinités de leur pays, que nous rendions méprisables par nos discours. Le Missionnaire répondit avec douceur, qu'il enseignoit la vérité à tout le monde, & qu'il n'y avoit que ceux qui embrasseroient cette vérité, qui pussent espérer d'arriver un jour à la gloire à laquelle chacun d'eux avoit droit de prétendre.

Ainsi se termina cette assemblée. La rage étoit peinte sur le visage de la plupart; & ils ne nous menaçoient de rien moins que de nous chasser du pays & de détruire nos Eglises. C'étoit la résolution que les Prêtres Gentils avoient prise à *Chillacatta*, petite ville éloignée d'ici d'environ trois lieues. Ils souffroient impatiemment la désertion de leurs plus zélés disciples, dont un grand nombre avoient déja reçu le baptême. Leurs revenus diminuoient à mesure que diminuoit le nombre des adorateurs de

(1) Prêtres de la fausse Divinité des Indiens, appellée *Vichnou*.

Vichnou, & cela encore plus que le zele pour le culte de leurs fauſſes Divinités, les animoit contre notre ſainte Religion.

Le lendemain, ſecond jour de Janvier, nous apprîmes dès le matin que les *Daſſeris* s'attroupoient en grand nombre dans les places de la ville : les cris menaçans que pouſſoient ces ſéditieux, le bruit de leurs tambours & de leurs trompettes, dont l'air retentiſſoit de toutes parts, obligerent le Prince à nous envoyer deux Brames pour nous donner avis de cette émeute, & nous ſommer de ſortir au plutôt de la ville, ſans quoi il lui ſeroit impoſſible d'appaiſer une populace ſoulevée uniquement contre nous. Le Pere de la Fontaine répondit qu'il reſpectoit les moindres volontés du prince ; mais qu'il le croyoit trop équitable pour ne lui pas rendre la juſtice qui lui étoit due.

A ce moment-là même les *Daſſeris*, ſuivis d'une foule incroyable de peuples, vinrent aſſaillir notre Egliſe. La cour & une grande place qui eſt vis-à-vis ne pouvant en contenir la multitude, pluſieurs grimperent ſur les murailles & ſur les maiſons voiſines pour être témoins de ce qui devoit arriver.

Les *Daſſeris* armés crioient de toutes leurs forces, que ſi nous refuſions de ſortir du pays, il n'y avoit qu'à nous livrer entre leurs mains. La populace mutinée leur répondoit par des injures atroces qu'elle vomiſſoit contre nous. Tout le monde s'acharnoit à notre perte; &, parmi tant de perſonnes, il n'y en avoit pas une qui nous portât compaſſion, ou qui prît nos intérêts. Nous aurions certainement été ſacrifiés à la fureur des *Daſſeris*, ſi le beau-pere du Prince, qui tient après lui le premier rang dans le Royaume, & qui a la direction de la police, n'eût envoyé des ſoldats pour contenir ces furieux, & s'oppoſer au déſordre. Le tumulte ne finit qu'avec la nuit; ils ſe retirerent en corps dans la fortereſſe; & là, pour intimider le Prince, ils ſe préſenterent aux principaux Officiers l'épée à la main, menaçant de ſe tuer eux-mêmes ſi l'on ne nous chaſſoit au plutôt de la ville. Les eſprits étoient ſi fort aigris, que, dans la crainte d'un plus grand tumulte, on mit des gardes aux portes de la ville & de la fortereſſe.

J'admirai en cette occaſion la protection particuliere de Dieu ſur nous: car bien que le ſoulévement fût général,

que le beau-pere du Prince fût du nombre des *Daſſeris*, & que le Prince lui-même fût attaché au culte de ſes fauſſes Divinités juſqu'à la ſuperſtition; cependant les ordres ſe donnoient, & on veilloit à notre ſûreté de la même maniere que ſi nous avions eu quelque puiſſant interceſſeur dans cette Cour.

Ce n'eſt pas qu'on quittât le deſſein de nous chaſſer de la ville: car nous reçûmes coup ſur coup pluſieurs avis du Prince qui nous conſeilloit d'en ſortir, du moins juſqu'à ce que la ſédition fût appaiſée, parce qu'il n'étoit plus le maître d'une populace révoltée, qui avoit conjuré notre perte. Nous fîmes remercier le Prince de cette attention; mais nous ne crûmes pas devoir déférer à ſes conſeils: notre ſortie eût entraîné la perte de cette Chrétienté naiſſante, & nous perdions pour jamais l'eſpérance que nous avons d'avancer un jour vers le Nord. D'ailleurs, ſi nous euſſions une fois quitté notre Egliſe, on ne nous eût jamais permis d'y rentrer, & on eût pris delà occaſion de nous chaſſer pareillement de celle que nous avons à *Devandapallé*.

Ces conſidérations, & beaucoup d'autres, nous déterminerent à ſouffrir plutôt

toute ſorte de mauvais traitemens, que de conſentir à ce qu'on nous propoſoit. Ainſi nous répondîmes à ceux qui vinrent de la part du Prince, que le Dieu que nous ſervions ſçauroit bien nous protéger contre les ennemis de ſon culte, s'il jugeoit que ſa gloire y fût intéreſſée; que s'il permettoit que nous ſuccombaſſions ſous les efforts de nos perſécuteurs, nous étions prêts de répandre notre ſang pour la défenſe de ſa cauſe; qu'enfin nous étions dans la réſolution de n'abandonner notre Egliſe qu'avec la vie.

Cependant le tumulte continuoit toujours, & nous nous attendions à tout moment, ou à être livré entre les mains des *Daſſeris*, ou à être chaſſés honteuſement & par force de la ville. Mais Dieu prit notre défenſe d'une maniere viſible, en nous ſuſcitant des interceſſeurs, qui d'eux-mêmes firent notre apologie. Dès qu'on ſçut dans la ville que les *Daſſeris* ſe raſſembloient de nouveau, un grand nombre des principaux Marchands, des Capitaines des troupes, & d'autres perſonnes conſidérables vinrent à notre Egliſe. La ſeule curioſité de nous voir les y avoit d'abord attirés; mais ils furent enſuite ſi ſatisfaits de

l'entretien qu'ils eurent avec le Pere de la Fontaine, qu'en nous quittant, parmi pluſieurs choſes obligeantes qu'ils nous dirent, ils nous donnerent parole de s'employer en notre faveur.

Dès-lors il ſe fit, dans les eſprits, un changement ſi grand à notre égard, qu'on ne peut en attribuer la cauſe qu'à la divine Providence. On nous porta compaſſion, on ceſſa même de nous inquiéter; mais ce qui nous fut infiniment amer & ſenſible, c'eſt que nos ennemis tournerent toute leur haine contre nos Chrétiens. Je dois rendre ici témoignage à la vérité: au milieu de ce déchaînement univerſel, ce qui ſoutenoit notre courage & nous rempliſſoit de conſolation, c'étoit la ferveur des Néophytes, & le deſir qu'ils faiſoient paroître de ſouffrir quelque choſe pour Jeſus-Chriſt. Tous les Chrétiens, ſans en excepter un ſeul, ne parloient que de répandre leur ſang, s'il en étoit beſoin, en témoignage de leur foi; ils ſe trouvoient dans ces aſſemblées tumultueuſes, & ne rougiſſoient pas de donner des marques publiques de la Religion qu'ils profeſſoient. Ils ſe retiroient le ſoir dans leurs maiſons, où la meilleure partie de la nuit ſe paſſoit en prieres;

& ils demandoient ſans ceſſe à Dieu, les uns pour les autres, la force de réſiſter aux épreuves auxquelles ils alloient ſe voir expoſés.

Les Prêtres Gentils firent publier dans toute la ville une défenſe de donner du feu ou de laiſſer puiſer de l'eau à ceux qui viendroient à l'Egliſe : & par-là les Chrétiens étoient chaſſés de leurs *Caſtes* ; ils ne pouvoient plus avoir de communication avec leurs parens, ni avec ceux qui exercent les profeſſions les plus néceſſaires à la vie. Enfin, par cette eſpece d'excommunication, ils étoient déclarés infâmes, & obligés de ſortir de la ville. Rien ne nous affligea plus ſenſiblement que cette nouvelle, à cauſe des ſuites funeſtes qu'elle ne peut gueres manquer d'avoir pour la Religion.

Le lendemain de la publication de cette défenſe, une Chrétienne qui venoit à l'Egliſe pour aſſiſter à la priere du ſoir, tomba dans un puits qui a bien trente-quatre à trente-cinq pieds de profondeur, & où il n'y a preſque point d'eau. D'autres Chrétiens qui la ſuivoient de près, accoururent aux ſaints noms de Jeſus & de Marie qu'elle invoquoit, & demanderent du ſecours au

voiſinage ; mais on fut bien ſurpris quand on la vit monter d'elle-même à la faveur d'une corde qu'on lui avoit jettée, ſans avoir reçu la moindre incommodité de ſa chute. Les Gentils même qui en furent témoins, s'écrierent qu'il n'y avoit que le Dieu des Chrétiens qui pût faire un tel prodige.

Cependant les *Gouroux* envoyoient leurs Diſciples par toutes les maiſons, pour jetter l'épouvante parmi les Chrétiens. Pluſieurs ont déja été chaſſés de chez leurs parens, & demeurent inébranlables dans leur foi. Aidez-nous à prier le Seigneur qu'il donne à tous le courage & la force dont ils ont beſoin pour perſévérer ; car, au moment que je vous écris, cet orage n'eſt pas encore ceſſé. Je ſuis avec beaucoup de reſpect en l'union de vos ſaints Sacrifices, &c.

LETTRE

Du Pere de la Lane, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Mourgues, de la même Compagnie.

A Pondichery, ce 30 Janvier 1709.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

La reconnoiſſance que je vous dois, & l'intérêt que vous prenez au ſuccès dont Dieu bénit les travaux des Miſſionnaires, ſont pour moi deux grands motifs de vous informer de l'état préſent du Chriſtianiſme dans l'Inde, & de vous communiquer les obſervations que j'ai faites ſur la Religion, & ſur les mœurs d'un grand peuple qui eſt peu connu en Europe.

Vous ſçavez que notre Compagnie a trois grandes Miſſions dans cette partie de la preſqu'iſle de deçà le Gange, qui eſt au ſud de l'Empire du grand Mogol. La premiere eſt la Miſſion de *Maduré*, qui commence au cap de Comorin, &

s'étend juſqu'à la hauteur de Pondichery vers le douzieme degré de latitude ſeptentrionale. La ſeconde eſt celle de *Maiſſour*, grand Royaume, dont le Roi eſt tributaire du Mogol; il eſt au nord de celui de *Maduré*, & preſque au milieu des terres. Enfin la troiſieme eſt celle où la Providence m'a deſtiné, & qui s'appelle la Miſſion de *Carnate*. Elle commence à la hauteur de Pondichery, & n'a point d'autres bornes du côté du nord que l'Empire du Mogol; du côté de l'oueſt elle eſt bornée par une partie du *Maiſſour*.

Ainſi par la Miſſion du Carnate on ne doit pas entendre ſeulement le Royaume qui porte ce nom; elle renferme encore beaucoup de Provinces & de différens Royaumes, qui ſont contenus dans une étendue de pays fort vaſte; de ſorte qu'elle comprend du ſud au nord plus de trois cens lieues dans ſa longueur, & environ quarante lieues de l'eſt à l'oueſt dans ſa moindre largeur, & dans les endroits où elle eſt bornée par le *Maiſſour*; car par-tout ailleurs elle n'a point d'autres bornes que la mer. Les principaux Etats que j'y connois ſont les Royaumes de *Carnate*, de *Viſapour*, de *Bijanagaran*, de *Ikkeri*, & de *Gol-*

conde. Je ne parle point d'un grand nombre de petits Etats qui appartiennent à des Princes particuliers, dont la plupart ſont tributaires du grand Mogol.

Le pays eſt fort peuplé, & on y voit un grand nombre de villes & de villages. Il ſeroit beaucoup plus fertile, ſi les Mores (1) qui l'ont ſubjugué, ne fouloient pas les peuples par leurs continuelles exactions. Il y a environ cinquante ans qu'ils ont envahi toutes ces terres, & ils ſe ſont enfin répandus juſqu'au bout de la preſqu'iſle. Il n'y a que quelques Etats qui, quoique tributaires du Mogol, ayent conſervé la forme de leur ancien gouvernement, tels que le Royaume de *Maduré*, ceux de *Maravas*, de *Trichirapali* & de *Gengi*; tout le reſte eſt gouverné par les Officiers du Mogol, à la réſerve pourtant de quelques Seigneurs particuliers à qui ils ont laiſſé la conduite de leurs Provinces; mais ces Seigneurs payent de gros tributs, & ils ſont dans une telle dépendance, que, ſur le moindre ſoupçon, on les dépouille de leur ſouveraineté; de ſorte qu'on peut dire qu'ils ſont plutôt les fermiers

(1) Mahométans ſujets du Mogol.

des Mores, que les Souverains de leur pays.

L'oppreſſion où vivent les Gentils ſous une pareille domination, ne ſeroit point un obſtacle à la propagation de la foi, ſi en même temps les Mores n'étoient les ennemis implacables du nom Chrétien. Les idolâtres en ſont toujours écoutés quand ils parlent contre nous. Ils leur perſuadent aiſément que nous ſommes riches; & ſur ces faux rapports les Gouverneurs nous font arrêter, & nous retiennent long-temps dans d'étroites priſons. Le Pere Bouchet, ſi célebre par le grand nombre d'infideles qu'il a baptiſés, a éprouvé juſqu'où va leur avarice. Il avoit orné une petite ſtatue de Notre Seigneur de quelques pierres fauſſes. Des Gentils qui s'en apperçurent, rapporterent au Gouverneur de la Province, que ce Pere poſſédoit de grands tréſors. Le Miſſionnaire fut conduit auſſi-tôt dans une rude priſon, où pendant plus d'un mois il ſouffrit toute ſorte d'incommodités; & ſes Catéchiſtes furent cruellement fuſtigés, & menacés du dernier ſupplice, s'ils ne découvroient les tréſors du Miſſionnaire.

Il eſt aſſez ordinaire, dans cette Miſſion, de voir les Prédicateurs de l'Evan-

gile empriſonnés & maltraités par l'avidité des Mahométans, qui ſont déja aſſez portés d'eux-mêmes à les perſécuter par l'horreur naturelle qu'ils ont des Chrétiens. Cependant comme ils ſont les maîtres du pays, c'eſt à leurs yeux qu'il faut planter la foi.

Les Indiens ſont fort miſérables, & ne retirent preſque aucun fruit de leurs travaux. Le Roi de chaque Etat a le domaine abſolu & la propriété des terres; ſes Officiers obligent les habitans d'une ville à cultiver une certaine étendue de terre qu'ils leur marquent. Quand le temps de la moiſſon eſt venu, ces mêmes Officiers vont faire couper les grains, & les ayant fait mettre en un monceau, ils y appliquent le ſceau du Roi, & puis ils ſe retirent. Quand ils le jugent à propos ils viennent enlever les grains, dont ils ne laiſſent que la quatrieme partie, & quelquefois moins, au pauvre laboureur. Ils les vendent enſuite au peuple au prix qui leur plaît, ſans que perſonne oſe ſe plaindre.

Le grand Mogol tient d'ordinaire ſa Cour du côté d'Agra, éloigné d'environ cinq cens lieues d'ici. Et c'eſt cet éloignement de la Cour Mogole qui

contribue beaucoup à la maniere dure dont les Indiens ſont traités. Le Mogol envoye dans ces terres un Officier qui a le titre de Gouverneur & de Général de l'armée. Celui-ci nomme des Sous-gouverneurs ou Lieutenans pour tous les lieux conſidérables, afin de recueillir les deniers qui en proviennent. Comme leur gouvernement ne dure que peu de temps, & qu'après trois ou quatre ans ils ont coutume d'être révoqués, ils ſe preſſent fort de s'enrichir. D'autres plus avides encore leur ſuccedent. Auſſi ne peut-on gueres être plus miſérables que les Indiens de ces terres. Il n'y a de riches que les Officiers Mores, ou les Officiers Gentils qui ſervent les Rois particuliers de chaque Etat ; encore arrive-t-il ſouvent qu'on les recherche, & qu'on les force, à grands coups de chabouc (1), de rendre ce qu'ils ont amaſſé par leurs concuſſions ; de ſorte qu'après leur magiſtrature ils ſe trouvent auſſi gueux qu'auparavant.

Ces Gouverneurs rendent la juſtice ſans beaucoup de formalités ; celui qui offre le plus d'argent, gagne preſque

(1) Gros fouet.

toujours ſa cauſe ; & par ce moyen les criminels échappent ſouvent au châtiment que méritent les crimes les plus noirs. Ce qui arrive même aſſez communément, c'eſt que les deux parties offrant à l'envi de grandes ſommes, les Mores prennent des deux côtés, ſans donner ni à l'une ni à l'autre la ſatisfaction qu'elles demandent.

Quelque grande que ſoit d'ailleurs la ſervitude des Indiens ſous l'Empire du Mogol, ils ont la liberté de ſe conduire ſelon la coutume de leurs caſtes; ils peuvent tenir leurs aſſemblées, & ſouvent elles ne ſe tiennent que pour rechercher ceux qui ſe ſont faits Chrétiens, & pour les chaſſer de la caſte s'ils ne renoncent au Chriſtianiſme.

Vous n'ignorez pas, mon Révérend Pere, l'horreur qu'ont les Gentils pour les Européens qu'ils appellent *Pranguis*. Cette horreur, loin de diminuer, ſemble augmenter tous les jours, & met un obſtacle preſque invincible à la propagation de la foi. Sans cette malheureuſe averſion qu'ils ont pour nous, & qui par un artifice de l'enfer s'étend juſques ſur la ſainte loi que nous prêchons, on peut dire que les Indiens ont d'ailleurs de favorables diſpoſitions pour

pour le Chriſtianiſme. Ils ſont fort ſobres & n'excedent jamais dans le boire ni dans le manger ; ils naiſſent avec une horreur naturelle de toute boiſſon qui enivre ; ils ſont très-réſervés à l'égard des femmes, du moins à l'extérieur, & on ne leur verra rien faire en public qui ſoit contre la pudeur ou contre la bienſéance. Le reſpect qu'ils ont pour leur *Gouroux* (1) eſt infini ; ils ſe proſternent devant lui, & le regardent comme leur pere. On ne voit gueres de nation plus charitable envers les pauvres. C'eſt une loi inviolable parmi les parens de s'aſſiſter les uns les autres, & de partager le peu qu'ils ont avec ceux qui ſont dans le beſoin. Ces peuples ſont encore fort zélés pour leurs pagodes ; & un artiſan qui ne gagnera que dix fanons (2) par mois, en donnera quelquefois deux à l'idole. Ils ſont outre cela fort modérés, & rien ne les ſcandaliſe tant que l'emportement & la précipitation. Il eſt certain qu'avec de ſi bonnes diſpoſitions pluſieurs ſe feroient

(1) C'eſt le nom que les Indiens donnent à leur Docteur.

(2) Piece de monnoie qui vaut environ cinq ſols.

Chrétiens, ſans la crainte qu'ils ont d'être chaſſés de leur caſte; c'eſt-là un de ces obſtacles qui paroît preſque ſans remede, & qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe lever par un de ces reſſorts extraordinaires que nous ne connoiſſons pas. Un homme chaſſé de ſa caſte n'a plus d'aſyle ni de reſſource; ſes parens ne peuvent plus communiquer avec lui, pas même lui donner du feu; s'il a des enfans, il ne peut trouver aucun parti pour les marier. Il faut qu'il meure de faim, ou qu'il entre dans la caſte des *Parias*, ce qui parmi les Indiens eſt le comble de l'infamie.

Voilà cependant l'épreuve par où doivent paſſer nos Chrétiens. Malgré cela, on en voit pluſieurs qui ſouffrent un abandon ſi affreux avec une fermeté héroïque. Vous pouvez croire que dans ces triſtes occaſions un Miſſionnaire ne manque pas de partager avec eux le peu qu'il peut avoir, & c'eſt ſouvent ce qui lui fait ſouhaiter de recevoir des ſecours plus abondans des perſonnes charitables d'Europe.

Il faut maintenant vous donner quelque idée de la Religion des Indiens. On ne peut douter que ces peuples ne ſoient véritablement idolâtres, puiſ-

qu'ils adorent des dieux étrangers. Cependant il me paroît évident, par quelques-uns de leurs livres, qu'ils ont eu autrefois des connoiſſances aſſez diſtinctes du vrai Dieu ; c'eſt ce qu'il eſt aiſé de voir à la tête du livre appellé *Panjangan*, dont voici les paroles que j'ai traduites mot pour mot. *J'adore cet Etre, qui n'eſt ſujet ni au changement ni à l'inquiétude ; cet Etre, dont la nature eſt indiviſible ; cet Etre, dont la ſimplicité n'admet aucune compoſition de qualités ; cet Etre qui eſt l'origine & la cauſe de tous les êtres, & qui les ſurpaſſe tous en excellence ; cet Etre qui eſt le ſoutien de l'univers, & qui eſt la ſource de la triple puiſſance.* Mais ces expreſſions ſi belles ſont mêlées dans la ſuite d'une infinité d'extravagances, qu'il ſeroit trop long de vous rapporter.

Il eſt aiſé de conjecturer de ce que je viens de dire, que les poëtes du pays ont par leurs fictions effacé peu à peu de l'eſprit de ces peuples les traits de la Divinité. La plupart des livres Indiens ſont des ouvrages de poéſie, pour leſquels ils ſont fort paſſionnés, & c'eſt de-là ſans doute que leur Idolâtrie tire ſon origine.

Je ne doute pas non plus que les

noms de leurs faux Dieux comme *Chiven*, *Ramen*, *Vichnou* & d'autres ſemblables, ne ſoient les noms de quelques anciens Rois, que la flatterie des Indiens, & ſur-tout des Brames, a diviniſés, pour ainſi dire, ou par une Apothéoſe, ou par des poëmes compoſés en leur honneur : ces ouvrages ont été pris dans la ſuite pour des règles de leur foi, & ont effacé de leurs eſprits la véritable idée de la Divinité. Les plus anciens livres, qui contenoient une doctrine plus pure, étant écrits dans une langue fort ancienne, ont été négligés peu à peu, & l'uſage de cette langue s'eſt entiérement aboli. Cela eſt certain à l'égard du livre de la Religion appellé *Vedam*, que les Sçavans du Pays n'entendent plus : ils ſe contentent de le lire, & d'en apprendre quelques endroits par cœur, qu'ils prononcent d'une façon myſtérieuſe, pour en impoſer plus facilement au peuple.

Ce que je viens de dire ſur l'origine de l'Idolâtrie Indienne, ſe confirme par un exemple aſſez récent. Il y a environ cinquante ans que mourut le Roi de *Trichirapali*. Ce Prince faiſoit de grandes largeſſes aux Brames, Nation la plus flatteuſe qu'on puiſſe voir. Les Brames

par reconnoiſſance, ou pour exciter les autres Rois à imiter l'exemple de celui-ci, lui ont bâti un Temple, & ont érigé des autels où l'on ſacrifie à ce nouveau Dieu. Il ne faut pas douter que dans quelques années on n'oublie le Dieu *Ramen* lui-même, ou quelque autre fauſſe Divinité du pays, pour mettre à ſa place le Roi de *Trichirapali*. Il en ſera apparemment de ce Prince comme de *Ramen* qu'on compte parmi les anciens Rois, les livres Indiens marquant ſon âge, le temps, & les circonſtances de ſon regne.

Outre *Vichnou* & *Chiven* qui ſont regardés comme les deux principales Divinités, & qui partagent nos Indiens en deux ſectes différentes, ils admettent encore un nombre preſque infini de Divinités ſubalternes. *Bruma* tient le premier rang parmi celles-ci : ſelon leur Théologie, les Dieux ſupérieurs l'ont créé dans le temps, en lui donnant des prérogatives ſingulieres. C'eſt lui, diſent-ils, qui a créé toutes choſes, & qui les conſerve par un pouvoir ſpécial que la Divinité lui a communiqué : c'eſt lui encore qui a comme l'intendance générale ſur toutes les Divinités inférieures ; mais ſon Gouvernement doit finir dans un certain temps.

Les Indiens n'obſervent que les huit principaux rhumbs de vent, qu'ils placent comme nous à l'horiſon. Or, ils prétendent que dans chacun de ces endroits un demi-Dieu a été poſté par *Bruma*, pour veiller au bien général de l'univers. Dans l'un eſt le Dieu de la pluie, dans l'autre le Dieu des vents, dans un troiſieme le Dieu du feu, & ainſi des autres qu'ils appellent les huit gardiens. *Divendiren*, qui eſt comme le premier Miniſtre de *Bruma*, commande immédiatement à ces Dieux inférieurs : le Soleil, la Lune, les Planettes ſont auſſi des Dieux. En un mot, ils comptent juſqu'à trois millions de ces Divinités ſubalternes, dont ils rapportent mille fables impertinentes.

Il eſt vrai que dans la converſation pluſieurs ſçavans tombent d'accord qu'il ne peut y avoir qu'un ſeul Dieu qui eſt pur eſprit : mais ils ajoutent que *Chiven*, *Vichnou*, & les autres, ſont les Miniſtres de ce Dieu, & que c'eſt par leur moyen que nous approchons du Trône de la Divinité, & que nous en recevons des bienfaits. Néanmoins dans la pratique on ne voit aucun ſigne qui perſuade qu'ils croyent un ſeul Dieu : ce n'eſt qu'à *Chiven* & à *Vichnou* qu'on bâ-

tit des Temples & qu'on fait des ſacrifices ; ainſi l'on peut dire qu'on ne ſçait gueres ce que croyent ces prétendus Sçavans, qui ſont en effet de véritables ignorans.

La Métempſycoſe eſt une opinion commune dans toute l'Inde, & il eſt difficile de déſabuſer les eſprits ſur cet article, car rien n'eſt plus ſouvent répété dans leurs livres. A la vérité ils croyent un Paradis, mais ils font conſiſter ſa félicité dans les plaiſirs ſenſuels, bien qu'ils ſe ſervent des termes d'union avec Dieu, de viſion de Dieu, & d'autres ſemblables qu'employe notre Théologie, pour exprimer la félicité des Saints. Ils croient auſſi un enfer, mais ils ne peuvent ſe perſuader qu'il dure éternellement. Tous les livres que j'ai vus ſuppoſent l'immortalité de l'ame ; je ne voudrois pas pourtant garantir que ce ſoit l'opinion de pluſieurs ſectes, non plus que de pluſieurs Brames. Mais au fond ils ont des idées ſi peu nettes ſur toutes ces choſes, qu'il n'eſt pas aiſé de bien démêler ce qu'ils penſent.

Pour ce qui eſt de leur morale, voici ce que j'en ai appris. Ils admettent cinq péchés qu'ils regardent comme les plus énormes : le Bramicide, ou tuer un Brame,

l'yvrognerie, l'adultere commis avec la femme de ſon *Gourou;* le vol, quand la matiere eſt conſidérable, & la fréquentation de ceux qui ont commis quelqu'un de ces péchés. Ils ont auſſi des péchés capitaux, mais ils n'en comptent que cinq; ſçavoir, la luxure, la colere, l'orgueil, l'avarice, & l'envie ou la haine. Ils ne condamnentpas la Polygamie, bien qu'elle ſoit plus rare parmi eux que parmi les Mores; mais ils ont horreur d'une coutume auſſi monſtrueuſe que bizarre, qui regne dans le *Malleamen.* Les femmes de ce pays peuvent épouſer autant de maris qu'elles veulent, & elles obligent chacun d'eux à leur fournir les diverſes choſes dont elles ont beſoin: l'un des habits, l'autre du ris, & ainſi du reſte.

En récompenſe, on voit parmi nos Gentils une autre coutume, qui n'eſt gueres moins monſtrueuſe. Les Prêtres des Idoles ont accoutumé de chercher tous les ans une épouſe à leurs Dieux: quand ils voyent une femme à leur gré, ſoit qu'elle ſoit mariée, ſoit qu'elle ſoit libre, ils l'enlevent ou la font venir adroitement dans le Pagode; & là ils font la cérémonie du mariage. On aſſure qu'ils en abuſent enſuite: ce qui n'em-

pêche pas qu'elle ne ſoit reſpectée du peuple comme l'Epouſe d'un Dieu.

C'eſt encore un uſage dans pluſieurs Caſtes, ſur-tout dans les plus diſtinguées, de marier leurs enfans dès l'âge le plus tendre. Le jeune mari attache au col de celle qui lui eſt deſtinée, un petit bijou qu'on appelle *tali*, qui diſtingue les femmes mariées de celles qui ne le ſont pas: & dès-lors le mariage eſt conclu. Si le mari vient à mourir avant que le mariage ait pu être conſommé, on ôte le *tali* à la jeune veuve, & il ne lui eſt plus permis de ſe remarier: comme rien n'eſt plus mépriſable ſelon l'idée des Indiens que cet état de viduité, c'eſt en partie pour n'avoir pas à ſoutenir ce mépris, qu'elles ſe brûloient autrefois avec le corps de leur mari: c'eſt ce qu'elles ne manquoient pas de faire avant que les Mores ſe fuſſent rendus maîtres du Pays, & que les Européens occupaſſent les côtes: mais à préſent on voit peu d'exemples d'une coutume ſi barbare. Cette loi injuſte ne regarde point les hommes, car un ſecond mariage ne les déshonore ni eux, ni leur caſte.

Une des maximes de morale qui regne encore davantage parmi les Indiens idolâtres, c'eſt que, pour être heureux,

il faut enrichir les Brames, & qu'il n'y a gueres de moyen plus efficace d'effacer ſes péchés, que de leur faire l'aumône. Comme ces Brames ſont les auteurs de la plûpart des livres, ils y ont inſinué cette maxime preſque à toutes les pages. J'ai connu pluſieurs Gentils qui ſe ſont preſque ruinés pour avoir la gloire de marier un Brame, la dépenſe de cette cérémonie étant fort grande parmi ceux qui ſont de bonne Caſte.

Et voilà la ſource principale de la haine qu'ils portent aux Prédicateurs de l'Evangile : la libéralité des peuples diminuant à meſure que s'étend le Chriſtianiſme, ils ne ceſſent de nous perſécuter, ou par eux-mêmes, quand ils ont quelque autorité, ou par les Mores qu'ils animent contre nous. Il n'a pas tenu à eux que je ne fuſſe battu cruellement de pluſieurs coups de *Chabouc* (1), & chaſſé d'une Egliſe que j'avois auprès d'une grande ville appellée *Tarkolan*. Voici comment la choſe ſe paſſa.

Un jeune Brame vint me demander l'aumône ; & comme il m'aſſura qu'il

(1) Eſpece de grand fouet que les Indiens nomment Chabouc.

n'avoit ni pere ni mere, & que ſi je voulois l'entretenir, il demeureroit volontiers avec moi; je le gardai afin de l'élever dans notre ſainte Religion, & d'en faire un Catéchiſte. Les Brames de *Tarkolan* ayant ſçu que l'enfant étoit dans ma maiſon, & ſe doutant de mon deſſein, s'aſſemblerent & réſolurent ma perte. Sur le champ ils vont chez le Gouverneur de la Province, & m'accuſent d'avoir enlevé le jeune Brame, & de l'avoir fait manger avec moi: ce qui étoit, ajoutoient-ils, le dernier affront pour eux & pour leur Caſte. Là deſſus le Gouverneur me fait ſaiſir par ſes Gardes, qui, après m'avoir traité avec beaucoup d'inhumanité, me conduiſirent en ſa préſence. Les accuſations & les plaintes des Brames recommencerent en une langue que je n'entendois pas, (car c'étoit la langue More) & je fus d'abord condamné à recevoir pluſieurs coups de Chabouc, ſans qu'il me fût permis de rien dire pour ma défenſe. On ſe diſpoſoit déja à me donner le premier coup, lorſqu'un Gentil me voyant prêt de ſubir un châtiment auquel je n'aurois pas la force de réſiſter, fut ſi touché de compaſſion, qu'il ſe jetta aux pieds du Gouverneur en lui

remontrant qu'infailliblement je mourrois dans ce ſupplice. Le More ſe laiſſa attendrir, & me fit demander ſous main quelque argent. Comme je n'avois rien à lui donner, il ne pouſſa pas plus loin les choſes, & me renvoya.

Cependant les Brames, pour purifier le jeune homme de leur caſte de la ſouillure qu'il avoit, diſoient-ils, contractée, en demeurant avec un *Prangui*, firent la cérémonie ſuivante, qu'ils appellent purification. Ils couperent la ligne (1) au jeune homme, le firent jeûner trois jours, le frotterent à pluſieurs repriſes avec de la fiente de vache, & l'ayant lavé cent neuf fois, ils lui mirent une nouvelle ligne, & le firent manger avec eux dans un repas de cérémonie.

C'eſt-là, mon Révérend Pere, un des moindres traits de la malice des Brames, & de l'averſion qu'ils ont pour nous. Ils n'épargnent rien pour nous rendre odieux dans le pays. S'il ne tombe point de pluie, c'eſt à nous qu'il faut s'en prendre; ſi l'on eſt affligé de quelque calamité publique, c'eſt notre doctrine,

(1) Cordon qui eſt la marque de nobleſſe.

injurieuſe à leurs Dieux, qui attire ces malheurs. Tels ſont les bruits qu'ils ont ſoin de répandre, & l'on ne ſçauroit dire juſqu'où va l'aſcendant qu'ils ont pris ſur l'eſprit du Peuple, & combien ils abuſent de ſa crédulité.

C'eſt pour cette raiſon qu'ils ont introduit l'Aſtrologie judiciaire, cet art ridicule, qui fait dépendre le bonheur ou le malheur des hommes, le bon ou le mauvais ſuccès de leurs affaires, de la conjonction des planettes, du mouvement des aſtres, & du vol des oiſeaux. Par-là, ils ſe ſont rendus comme les arbitres des bons & des mauvais jours, on les conſulte comme des oracles, & ils vendent bien cher leurs réponſes. J'ai ſouvent rencontré dans mes voyages pluſieurs de ces Indiens crédules, qui retournoient ſur leurs pas, parce qu'ils avoient trouvé en chemin quelque oiſeau de mauvais augure. J'en ai vu d'autres qui, à la veille d'un voyage qu'ils étoient obligés de faire, alloient le ſoir coucher hors de la ville, pour n'en pas ſortir dans un jour peu favorable.

Les obſtacles que nous trouvons du côté des Brames, à la prédication de l'Evangile, nous affligeroient moins, s'il y avoit eſpérance de les convertir;

mais c'eſt une choſe moralement impoſſible, ſelon le cours ordinaire de la Providence. Il n'y a guerre de Nation plus orgueilleuſe, plus rebelle à la vérité, ni plus entêtée de ſes ſuperſtitions & de ſa nobleſſe. Pour comble de malheur, ils ſont répandus par-tout, principalement dans les Cours des Princes, où ils rempliſſent les premiers emplois, & où la plus grande partie des affaires paſſent par leurs mains.

Comme ils ſont les dépoſitaires des ſciences, peut-être ne ſerez-vous pas fâché de ſçavoir l'idée qu'on doit avoir de leur capacité, ou pour mieux dire, de leur ignorance. A la vérité, j'ai lieu de croire qu'anciennement les ſciences ont fleuri parmi eux ; nous y voyons encore des traces de la philoſophie de Pythagore & de Démocrite, & j'en ai entretenu qui parlent des atômes ſelon l'opinion de ce dernier. Néanmoins on peut dire que leur ignorance eſt extrême. Ils expliquent le principe de chaque choſe par des fables ridicules, ſans pouvoir apporter aucune raiſon phyſique des effets de la nature. Ce que j'ai vu de plus raiſonnable dans un cahier de leur philoſophie, c'eſt une eſpece de démonſtration qu'on y emploie pour

prouver l'exiſtence de Dieu par les choſes viſibles. Mais après en avoir conclu l'exiſtence d'un premier être, ils en font une peinture extravagante, en lui donnant une forme & des qualités qui ne peuvent lui convenir. Au reſte, s'il ſe trouve quelque choſe de bon dans leurs livres, il y en a peu parmi les Indiens qui s'appliquent à les lire, ou qui en comprennent le ſens.

Ils comptent quatre âges depuis le commencement du monde. Le premier, qu'ils nous repréſentent comme un ſiecle d'or, a duré, diſent-ils, dix-ſept cens vingt-huit mille ans. C'eſt alors que fut formé le Dieu Bruma, & que prit naiſſance la Caſte des Brames qui en deſcendent. Les hommes étoient d'une taille giganteſque ; leurs mœurs étoient fort innocentes ; ils étoient exempts de maladie, & vivoient juſqu'à quatre cens ans.

Dans le ſecond âge, qui a duré douze cens quatre-vingt-ſeize mille ans, ſont nés les *Rajas* ou *Kchatrys*, Caſte noble, mais inférieure à celle des Brames. Le vice commença alors à ſe gliſſer dans le monde : les hommes vivoient juſqu'à trois cens ans ; leur taille n'étoit pas ſi grande que dans le premier âge.

A celui-ci a ſuccédé un troiſieme âge, qui a duré huit millions ſoixante & quatre mille ans : le vice augmenta beaucoup, & la vertu commença à diſparoître, auſſi n'y vécut-on que deux cens ans.

Enfin ſuivit le dernier âge, qui eſt celui où nous vivons, & où la vie de l'homme eſt diminuée des trois quarts : c'eſt dans cet âge que le vice a pris la place de la vertu preſque bannie du monde. Ils prétendent qu'il s'en eſt déja écoulé quatre millions vingt-ſept mille cent quatre-vingt-quinze ans. Ce qu'il y a de plus ridicule, c'eſt que leurs livres déterminent la durée de cet âge, & marquent le temps où le monde doit finir. Voilà, mon Révérend Pere, une partie des rêveries en quoi conſiſte la ſcience des Brames, & qu'ils débitent fort ſérieuſement aux peuples.

Je ne ſçache pas qu'ils ayent aucune connoiſſance des mathématiques, ſi l'on en excepte l'arithmétique, dans laquelle ils ſont aſſez verſés ; mais ce n'eſt que dans ce qui regarde la pratique. Ils apprennent l'art de compter dès leur plus tendre jeuneſſe, & ſans ſe ſervir de la plume ; ils font, par la ſeule force de l'imagination, toutes ſortes de comptes ſur les doigts. Je crois pourtant qu'ils

ont quelque méthode méchanique qui leur ſert de regle pour cette maniere de calculer.

Au regard de l'Aſtronomie, il eſt probable qu'elle a été en uſage parmi nos Indiens : les Brames ont les tables des anciens Aſtronomes pour calculer les éclypſes, & ils ſçavent même s'en ſervir. Leurs prédictions ſont aſſez juſtes aux minutes près, qu'ils ſemblent ignorer, & dont il n'eſt point parlé dans leurs livres, qui traitent des éclipſes du ſoleil & de la lune ; eux-mêmes, quand ils en parlent, ils ne font aucune mention de minutes, mais ſeulement de *gari*, de *demi-gari*, d'un quart & demi quart de *gari*. Or un *gari* eſt une de leurs heures, mais qui eſt bien petite en comparaiſon des nôtres ; car elle n'eſt que de vingt-neuf minutes & environ quarante-trois ſecondes.

Quoiqu'ils ſçachent l'uſage de ces tables, & qu'ils prédiſent les éclipſes, il ne faut pas croire pour cela qu'ils ſoient fort habiles dans cette ſcience. Tout conſiſte dans une pure méchanique, & dans quelques opérations d'Arithmétique ; ils en ignorent tout-à-fait la théorie, & n'ont nulle connoiſſance des rapports & des liaiſons que ces

choſes ont entr'elles. Il y a toujours quelque Brame qui s'applique à comprendre l'uſage de ces tables, il l'enſeigne enſuite à ſes enfans, & ainſi par une eſpece de tradition, ces tables ont été tranſmiſes des peres aux enfans, & on a conſervé l'uſage qu'il en falloit faire. Ils regardent un jour d'éclipſe comme un jour d'indulgence pléniere, car ils croyent qu'en ſe lavant ce jour-là dans l'eau de la mer, ils ſe purifient de tous leurs péchés.

Comme ils n'ont qu'un faux ſyſtême du Ciel & des aſtres, il n'y a point d'extravagance qu'ils ne diſent du mouvement du ſoleil & des autres planettes. Ils tiennent, par exemple, que la lune eſt au-deſſus du ſoleil, & quand on veut leur prouver le contraire, par le raiſonnement tiré de l'éclipſe de cet aſtre, ils s'emportent, par la ſeule raiſon qu'on contredit leurs principes. Ils croyent encore que le ſoleil, après avoir éclairé notre hémiſphere, va ſe cacher durant la nuit derriere une montagne. Ils admettent neuf planettes, en ſuppoſant que les nœuds aſcendants & deſcendants ſont des planettes réelles, qu'ils nomment pour cela *Ragou* & *Kedou*. De plus, ils ne peuvent ſe perſuader que la terre

ſoit ronde : & ils lui donnent je ne ſçai quelle figure biſarre.

Il eſt vrai pourtant qu'ils reconnoiſſent les douze ſignes du Zodiaque & que dans leur langue ils leur donnent les mêmes noms que nous leur donnons ; mais la maniere dont ils diviſent & le Zodiaque & les ſignes qui le compoſent, mérite d'être rapportée. Ils diviſent la partie du Ciel, qui répond au Zodiaque, en vingt-ſept conſtellations : chacune de ces conſtellations eſt compoſée d'un certain nombre d'étoiles qu'ils déſignent comme nous par le nom d'un animal, ou d'une autre choſe inanimée. Ils compoſent ces conſtellations du débris de nos ſignes, ou de quelques autres étoiles qui leur ſont voiſines. La premiere de leurs conſtellations commence au ſigne du Bélier, & renferme une ou deux de ſes étoiles avec quelque autre du voiſinage : & ils l'appellent *Achoüini*, qui veut dire en leur langue, cheval, parce qu'ils croyent y voir la figure d'un cheval. La ſeconde ſe prend enſuite en montant vers le ſigne du Taureau, & s'appelle *Barany*, parce qu'ils prétendent qu'elle a la figure d'un éléphant, & ainſi des autres.

Chaque ſigne renferme deux de ces conſtellations, & la quatrieme partie

d'une autre; ce qui fait juſtement vingt-ſept conſtellations dans toute l'étendue du Zodiaque ou des douze ſignes. Ils ſubdiviſent chacune deſdites conſtellations en quatre parties égales, dont chacune eſt déſignée par un mot d'une ſeule ſyllabe; & par conſéquent toute la conſtellation eſt appellée d'un mot bizarre de quatre ſyllabes, qui ne ſignifie rien, & qui exprime ſeulement les quatre parties égales.

Ils diviſent encore chaque ſigne en neuf quarts de conſtellation, qui font autant de dégrés à leur mode, & qui en valent trois des nôtres, & vingt minutes de plus. Enfin, ſelon ces mêmes principes, ils diviſent tout le Zodiaque en cent huit de leurs dégrés; de ſorte que quand ils veulent marquer le lieu du ſoleil, ils nomment premiérement le ſigne, enſuite la conſtellation, & enfin le dégré ou la partie de la conſtellation à laquelle répond le ſoleil: ſi c'eſt la premiere partie, ils mettent la premiere ſyllabe; ſi c'eſt la ſeconde, ils y mettent la ſeconde ſyllabe, & ainſi du reſte.

Je ne puis vous donner une meilleure idée de la ſcience de ces Brames, ſi reſpectés des Indiens, & ſi ennemis des Prédicateurs de l'Evangile. Malgré leurs

efforts, le Chriſtianiſme fait tous les jours de nouveaux progrès. Nous avons actuellement quatre Miſſionnaires qui travaillent avec zèle à la converſion de ce grand peuple. Je faiſois le cinquiéme; mais j'ai été obligé de venir paſſer quelques mois à Pondichery, pour y rétablir ma ſanté, extrêmement affoiblie par le genre de vie ſi extraordinaire, qu'on eſt contraint de mener dans les terres. J'ai demeuré trois ans à *Tarkolan*, ville aſſez conſidérable: je ne puis vous dire toutes les contradictions que j'ai eu à y eſſuyer, ſoit de la part des Indiens qui, malgré mes précautions, me prenoient toujours pour un *Prangui*, ſoit de la part des Mores, dont le camp n'étoit éloigné que d'une demi-journée de mon Egliſe.

Le Pere Mauduit eſt le plus ancien & le Supérieur des Miſſionnaires de Carnate. Depuis qu'il eſt dans cette Miſſion, les Brames & les Mores ne l'ont gueres laiſſé en repos: ils l'ont ſouvent empriſonné & battu d'une maniere cruelle; ils l'ont inſulté dans ſes voyages; ils lui ont enlevé ſes petits meubles, & pillé pluſieurs fois ſon Egliſe: mais ſon courage & ſon intrépidité l'ont mis au-deſſus de toutes ces épreuves: il

a baptiſé & baptiſe encore tous les jours un grand nombre d'Infideles.

Le Pere de la Fontaine a travaillé dans le commencement avec beaucoup de ſuccès, & a conféré le baptême à un grand nombre d'Idolâtres, mais dans la ſuite, le bruit que firent courir les Brames, qu'il étoit de la Caſte des *Pranguis*, lui ſuſcita bien des contradictions, dont il s'eſt tiré par ſa patience & par ſa ſageſſe. Il s'eſt depuis avancé dans les terres du côté de l'oueſt, où la foi commence à faire de grands progrès.

Le Pere le Gac, après s'être conſacré quelque temps à la Miſſion de Maduré, eſt allé joindre le Pere de la Fontaine. A peine étoit-il entré dans le Carnate, que les Mores le mirent en priſon, où il eut beaucoup à ſouffrir pendant un mois : il en a été toujours perſécuté depuis ce temps-là ; ſa fermeté naturelle, & ſon zèle ardent pour la converſion des ames, lui font dévorer toutes ces difficultés, & je ne doute point qu'il ne faſſe de grands fruits dans cette nouvelle Miſſion.

Enfin le Pere Petit ſe trouve dans un poſte, où il eſt un peu moins expoſé à la fureur des Gentils & des Mores,

quoiqu'il ne laiſſe pas d'éprouver de temps en temps des contradictions de la part des uns & des autres. Son Egliſe eſt, de tout le Carnate, celle qui a un plus grand nombre de Chrétiens, qu'il a preſque tous baptiſés.

Tel eſt l'état de cette Chrétienté, qui ſeroit encore plus nombreuſe, ſi chaque Miſſionnaire avoit un plus grand nombre de Catéchiſtes : il en coûte ſi peu pour leur entretien, & leur ſecours eſt ſi important pour l'avancement de la Religion, que je me flatte qu'on contribuera volontiers à une ſi ſainte œuvre. C'eſt ſur-tout à vos prieres que je recommande nos Egliſes, en vous aſſurant du reſpect & de l'attachement avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE

Du Pere Martin, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere de Villette, de la même Compagnie.

Du Marava, dans la Miſſion de Maduré, le 8 Novembre 1709.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Voici la dixieme année que je travaille à établir le Chriſtianiſme dans le Maduré, &, malgré les fatigues inſéparables d'une Miſſion ſi pénible, ma ſanté n'eſt point affoiblie, & mes forces ſont toujours les mêmes : à cela, mon cher Pere, je reconnois la main de Dieu, qui m'a appellé à un miniſtere dont j'étois ſi indigne; & cette faveur doit être pour moi un nouvel engagement de m'employer tout entier à ſon ſervice juſqu'au dernier ſoupir de ma vie.

J'ai recueilli cette année des fruits plus abondans, & j'ai eu beaucoup plus à ſouffrir que les années précédentes : auſſi

auſſi ſuis-je dans un champ bien plus fertile en ces ſortes de moiſſons, c'eſt le *Marava*, grand Royaume tributaire de celui de Maduré. Le Prince qui le gouverne, n'eſt pourtant tributaire que de nom; car il a des forces capables de réſiſter à celles du Roi de Maduré, ſi celui-ci ſe mettoit en devoir d'exiger ſon droit par la voie des armes. Il regne avec un pouvoir abſolu, & tient ſous ſa domination divers autres Princes, qu'il dépouille de leurs Etats, quand il lui plaît.

Le Roi de *Marava* eſt le ſeul de tous ceux qui regnent dans la vaſte étendue de la Miſſion de Maduré, qui ait répandu le ſang des Miſſionnaires: il fit trancher la tête, comme vous ſçavez, au Pere Jean de Britto, Portugais, célebre par ſa grande naiſſance & par ſes travaux Apoſtoliques. La mort du Paſteur attira alors une perſécution cruelle ſur ſon troupeau; mais elle eſt ceſſée depuis quelques années, & la Miſſion du *Marava* eſt maintenant une des plus floriſſantes qui ſoit dans l'Inde. Le Pere Laynez, à préſent Evêque de ſaint Thomé, a cultivé cette Chrétienté pendant quelque temps: il eut pour ſucceſſeur le Pere Borgheſe, de l'illuſtre famille qui

porte ce nom : mais ce Miſſionnaire, dont la ſanté étoit ruinée par de continuels travaux, fut contraint de ſe retirer & c'eſt ſa place que j'occupe depuis un an.

Cinq Miſſionnaires ſuffiroient à peine pour cultiver une Miſſion d'une ſi vaſte étendue; mais le manque des fonds néceſſaires pour leur entretien, joint à la crainte qu'on a d'irriter le Prince par la multitude des ouvriers Evangéliques, ont obligé nos Supérieurs à charger un ſeul Miſſionnaire de tout ce travail. En deux mois & demi de temps j'ai baptiſé plus d'onze cens Infideles, & j'ai entendu les confeſſions de plus de ſix mille Néophytes. La famine & les maladies ont déſolé ce pays, ce qui n'a pas peu redoublé mes fatigues; car le nombre des malades & des mourans ne me permettoient pas de prendre un moment de repos.

Mais rien n'égaloit la vive douleur que je reſſentois de voir que, quelque peine que je me donnaſſe, quelque diligence que je fiſſe, il y en avoit toujours quelqu'un qui mouroit, ſans que je puſſe lui adminiſtrer les derniers Sacremens. Dans les continuels voyages qu'il me falloit faire pour viſiter les

Chrétiens, la diſette qui eſt par-tout extrême, étoit pour moi un autre ſujet d'affliction. Ces pauvres gens ſe croiroient heureux, s'ils trouvoient chaque jour un peu de ris cuit à l'eau avec quelques légumes inſipides. Je me ſuis vu ſouvent obligé de m'en priver moi-même pour ſoulager ceux qui étoient ſur le point de mourir de faim à mes yeux.

Rien de plus commun que les vols & les meurtres, ſur-tout dans le diſtrict que je parcours actuellement. Il y a peu de jours, qu'arrivant ſur le ſoir dans une petite bourgade, je fus fort étonné de me voir ſuivi de deux Néophytes, qui portoient entre leurs bras un Gentil, percé de douze coups de lances, pour avoir été ſurpris cueillant deux ou trois épis de millet. Je le trouvai tout couvert de ſon ſang, ſans pouls & ſans parole : quelques petits remedes que je lui donnai, le firent revenir; & lui ayant annoncé Jeſus-Chriſt & la vertu du baptême, il me demanda avec inſtance de le recevoir. Je l'y diſpoſai autant que ſon état le permettoit, & je me hâtai enſuite de le baptiſer, dans la crainte qu'il n'expirât entre mes bras. Il ſe trouva là par haſard un homme qui ſe diſoit Mé-

decin, je lui donnai quelques fanons, afin qu'il bandât les plaies de ce pauvre moribond, & qu'il en prît tout le ſoin poſſible. Je paſſai le reſte de la nuit, partie à confeſſer un grand nombre de Néophytes, partie à adminiſtrer les derniers Sacremens à quelques malades.

Je partis le lendemain de grand matin pour un autre endroit, dont le beſoin étoit plus preſſant. A peine fus-je arrivé, que ma cabane & la petite Egliſe furent environnées de quinze voleurs : comme elles étoient enfermées d'une haie vive très-difficile à forcer & que d'ailleurs deux Néophytes, qui s'y trouverent, firent aſſez bonne contenance, les voleurs ſe retirerent, & j'eus le loiſir de raſſembler les Chrétiens d'alentour. Je viſitai ceux qui étoient malades, & je célébrai avec les autres la fête de tous le Saints.

Je ne pus demeurer que deux jours parmi eux; ma préſence étoit néceſſaire dans une autre contrée aſſez éloignée, où il y avoit encore pluſieurs malades. Mais je fus bien ſurpris, lorſqu'en ſortant de ma cabane, j'apperçus ce pauvre homme dont je viens de parler, & que je croyois mort de ſes bleſſures. Ses plaies étoient fermées, & de tous

les coups de lance qu'il avoit reçus, il n'y en avoit qu'un ſeul qui lui fît de la douleur. Il n'étoit venu me trouver dans cet état, que par l'impatience qu'il avoit de ſe faire inſtruire : mais ne pouvant le ſatisfaire moi-même, je le mis entre les mains d'un Catéchiſte, avec ordre de me l'amener dès que je ſerois de retour, afin de ſuppléer aux cérémonies du baptême, que je n'avois pas eu le temps de faire, à cauſe du danger extrême où il étoit.

Je partis donc pour pénétrer plus avant dans le pays des voleurs, car c'eſt ainſi que s'appelle le lieu que je parcours maintenant : il me fallut traverſer une grande forêt avec beaucoup de riſque : dans l'eſpace de deux lieues, on me montra divers endroits où il s'étoit fait tout récemment pluſieurs maſſacres. Outre la parfaite confiance qu'un Miſſionnaire doit avoir en la protection de Dieu, je prends une précaution qui ne m'a pas été inutile ; c'eſt de me faire accompagner d'une peuplade à l'autre par quelqu'un de ces voleurs mêmes. C'eſt une loi inviolable parmi ces brigands de ne point attenter ſur ceux qui ſe mettent ſous la conduite de leurs compatriotes. Il arriva un jour que quel-

ques-uns d'eux voulant insulter des voyageurs accompagnés d'un guide, celui-ci se coupa sur le champ les deux oreilles, menaçant de se tuer lui-même, s'ils poussoient plus loin leur violence. Les voleurs furent obligés, selon l'usage du pays, de se couper pareillement les oreilles, conjurant le guide d'en demeurer là, de se conserver la vie, pour n'être pas contraints d'égorger quelqu'un de leur troupe.

Voilà une coutume assez bizarre & qui vous surprendra : mais vous devez sçavoir que parmi ces peuples la loi du talion regne dans toute sa vigueur. S'il survient entr'eux quelque querelle, & que l'un, par exemple, s'arrache un œil ou se tue, il faut que l'autre en fasse autant, ou à soi-même, ou à quelqu'un de ses parens. Les femmes portent encore plus loin cette barbarie. Pour un léger affront qu'on leur aura fait, pour un mot piquant qu'on leur aura dit, elles iront se casser la tête contre la porte de celle qui les a offensées; & celle-ci est obligée aussi-tôt de se traiter de la même façon : si l'une s'empoisonne en buvant le suc de quelque herbe venimeuse, l'autre qui a donné sujet à cette mort violente, doit s'em-

poiſonner auſſi; autrement on brulera ſa maiſon, on pillera ſes beſtiaux, & on lui fera toute ſorte de mauvais traitemens, juſqu'à ce que la ſatisfaction ſoit faite.

Ils étendent cette cruauté juſques ſur leurs propres enfans. Il n'y a pas long-temps qu'à quelques pas de cette Egliſe, d'où j'ai l'honneur de vous écrire, deux de ces barbares ayant pris querelle enſemble, l'un d'eux courut à ſa maiſon, y prit un enfant d'environ quatre ans, & vint, en préſence de ſon ennemi, lui écraſer la tête entre deux pierres. Celui-ci, ſans s'émouvoir, prend ſa fille qui n'avoit qne neuf ans & lui plonge le poignard dans le ſein : *Ton enfant*, dit-il enſuite, *n'avoit que quatre ans, ma fille en avoit neuf, donne moi une victime qui égale la mienne.* Je le veux bien, répondit l'autre; & voyant à ſes côtés ſon fils aîné, qu'il étoit prêt de marier, il lui donne quatre où cinq coups de poignard : non content d'avoir répandu le ſang de ſes deux fils, il tue encore ſa femme, pour obliger ſon ennemi à tuer pareillement la ſienne. Enfin une petite fille, & un jeune enfant qui étoit à la mammelle, furent encore égorgés; de ſorte que dans un ſeul

jour ſept perſonnes furent ſacrifiées à la vengeance de deux hommes altérés de ſang, & plus cruels que les bêtes les plus féroces.

J'ai actuellement dans mon Egliſe un jeune homme qui s'eſt réfugié parmi nos Chrétiens, bleſſé d'un coup de lance que lui avoit porté ſon pere pour le tuer, & pour contraindre par là ſon ennemi à tuer de même ſon propre fils. Ce barbare avoit déja poignardé deux de ſes enfans dans d'autres occaſions & pour le même deſſein. Des exemples ſi atroces vous paroîtront tenir plus de la fable que de la vérité: mais ſoyez perſuadé que loin d'exagérer, je pourrois vous en produire bien d'autres qui ne ſont pas moins tragiques. Il faut pourtant avouer qu'une coutume ſi contraire à l'humanité, n'a lieu que dans la Caſte des voleurs, & même que parmi eux pluſieurs évitent les conteſtations, de crainte d'en venir à de ſi dures extrémités. J'en ſçai qui, ayant eu diſpute avec d'autres prêts à exercer une telle barbarie, leur ont enlevé leurs enfans, pour les empêcher de les égorger, & pour n'être pas obligés eux-mêmes de maſſacrer les leurs.

Ces voleurs ſont les maîtres abſolus

de toute cette contrée : ils ne paient ni taille ni tribut au Prince ; ils ſortent de leurs bois toutes les nuits, quelquefois au nombre de cinq à ſix cens perſonnes, & vont piller les peuplades de ſa dépendance. En vain juſqu'ici a-t-il voulu les réduire. Il y a cinq ou ſix ans qu'il mena contr'eux toutes ſes troupes ; il pénétra juſques dans leurs bois, & après avoir fait un grand carnage de ces rebelles, il éleva une fortereſſe, où il mit une bonne garniſon pour les contenir dans leur devoir ; mais ils ſecouerent bientôt le joug. S'étant raſſemblés environ un an après cette expédition, ils ſurprirent la fortereſſe, la raſerent, ayant paſſé au fil de l'épée toute la garniſon, & demeurerent les maîtres de tout le pays.

Depuis ce temps-là ils répandent partout l'effroi & la conſternation. A ce moment on vient de m'apprendre qu'un de leurs partis pilla, il y a quatre jours, une grande peuplade, & que les habitans s'étant mis en défenſe, le plus fervent de mes Néophytes y fut tué d'une maniere cruelle ; il n'y a gueres qu'un mois qu'un de ſes parens plein de ferveur & de piété, eut le même ſort dans une bourgade voiſine. On compte plus

de cent grandes peuplades que ces brigands ont entiérement ravagées cette année.

Quoiqu'il ſoit difficile que la foi faſſe de grands progrès dans un lieu où regnent des coutumes ſi déteſtables, j'y ai cependant un aſſez grand nombre de Néophytes, ſur-tout à *Velleour*, qui ſignifie en leur langue, peuplade blanche. Ce qui m'a rempli de conſolation dans le peu de ſéjour que j'y ai fait, c'eſt de voir qu'au centre même du vol & de la rapine, il n'y a aucun de ces nouveaux Fideles qui participe aux brigandages de leurs compatriotes.

J'y ai eu pourtant un vrai ſujet de douleur. Un des Idolâtres de cette grande peuplade me paroiſſoit porté à embraſſer le Chriſtianiſme; il n'a aucun des obſtacles qui en éloignent tant d'autres de ſa caſte. Sa femme & ſes enfans ſont déja Chrétiens, & s'ils manquent à faire chaque jour leurs prieres ordinaires, il leur en fait auſſi-tôt une ſévere réprimande; à force de les entendre réciter, il les a fort bien appriſes. Enfin il n'adore point d'idoles, ni aucune des fauſſes Divinités qu'on invoque dans le pays. Avec de ſi belles diſpoſitions, je croyois n'avoir nulle peine à le gagner entiére-

ment à Jeſus-Chriſt. Cependant quand je lui parlai de la néceſſité du baptême & de l'impoſſibilité où il étoit de faire ſon ſalut, s'il ne ſe faiſoit Chrétien; il me parut incertain & chancelant ſur le parti qu'il avoit à prendre. Je l'embraſſai pluſieurs fois, en lui diſant tout ce que je croyois pouvoir le toucher davantage; mes paroles arracherent quelques larmes de ſes yeux, mais elles ne purent arracher l'irréſolution de ſon cœur.

Voilà, mon Révérend Pere, de ces croix auxquelles un Miſſionnaire eſt bien plus ſenſible, qu'à celles que le climat, ou que la perſécution des Infideles fait ſouffrir. J'en ai eu beaucoup d'autres dont je voudrois vous faire le détail, ſur-tout ces dernieres années que la guerre, la famine & les maladies contagieuſes ont déſolé tout le pays; mais la crainte que ma lettre n'arrive pas à Pondichery avant le départ des vaiſſeaux, m'oblige à la finir malgré moi.

J'eſpere tirer de grands ſecours des Catéchiſtes entretenus par les libéralités des perſonnes vertueuſes, qui ſe ſont adreſſées à vous pour me faire tenir leurs aumônes; elles auront par-là devant Dieu le mérite d'avoir contribué à la converſion & au ſalut de pluſieurs Infi-

deles : aidez-moi à leur en témoigner ma reconnoiſſance.

J'oubliois de répondre à une queſtion que votre Révérence me fait ; ſçavoir, s'il y a des athées parmi ces peuples. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'à la vérité il y a une ſecte de gens qui ſont, ce ſemble, profeſſion de ne reconnoître aucune Divinité, & qu'on appelle *Naxtagher*, mais cette ſecte a très-peu de partiſans. A parler en général, tous les peuples de l'Inde adorent quelque Divinité ; mais hélas ! qu'ils ſont éloignés de la connoiſſance du vrai Dieu ! Aveuglés par leurs paſſions encore plus que par le Démon, ils ſe forment des idées monſtrueuſes de l'Être ſuprême, & vous ne ſçauriez vous figurer à quelles infâmes créatures ils prodiguent les honneurs divins. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans l'antiquité d'idolâtrie plus groſſiere & plus abominable que l'idolâtrie Indienne. Ne me demandez point quelles ſont leurs principales erreurs, on ne peut les entendre ſans rougir, & certainement vous ne perdez rien en les ignorant. Priez ſeulement le Seigneur qu'il me donne la vertu, le courage & les autres talens néceſſaires au Miniſtere dont il a daigné me char-

ger, & qu'il m'envoie du ſecours pour m'aider à recueillir une ſi riche moiſſon. Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Papin, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.

A Bengale, le 18 Décembre 1709.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

J'ai compris par la derniere lettre que j'ai reçu de votre Révérence, que je lui ferois plaiſir de lui communiquer les remarques que j'ai faites ſus les diverſes choſes qui m'ont frappé dans ce pays; je voudrois que mes occupations m'euſſent permis de vous ſatisfaire au point que vous le deſirez. Ce que je vous en écris aujourd'hui, n'eſt qu'un petit eſſai de ce que je pourrai vous envoyer dans la ſuite, ſi vous me témoignez que vous en ſoyez content.

Au reſte ce pays-ci eſt de tous ceux

que je connoiſſe, celui qui fournit plus de matiere à écrire ſur les arts méchaniques & ſur la Médecine. Les ouvriers y ont une adreſſe & une habileté qui ſurprend. Ils excellent ſur-tout à faire de la toile; elle eſt d'une ſi grande fineſſe, que des pieces fort longues & fort larges pourroient paſſer ſans peine au travers d'une bague.

Si vous déchiriez en deux une piece de mouſſeline, & que vous la donnaſſiez à raccommoder à nos Rentrayeurs, il vous ſeroit impoſſible de découvrir l'endroit où elle auroit été rejointe, quand même vous y auriez fait quelque marque pour le reconnoître; ils raſſemblent ſi adroitement les morceaux d'un vaſe de verre ou de porcelaine, qu'on ne peut s'appercevoir qu'il ait été briſé.

Les Orfevres y travaillent en filagrane, avec beaucoup de délicateſſe; ils imitent parfaitement les ouvrages d'Europe, ſans que la forge dont ils ſe ſervent, ni leurs autres outils, leur reviennent à plus d'un écu.

Le métier dont ſe ſervent les Tiſſerands, ne coûte pas davantage; & avec ce métier, on les voit accroupis au milieu de leur cour, ou ſur le bord du chemin, travailler à ces belles toiles

qui ſont recherchées dans tout le monde.

On n'a pas beſoin ici de vin pour faire de l'eau-de-vie; on en fait avec du ſirop, du ſucre, quelques écorces & quelques racines, & cette eau-de-vie brûle mieux & eſt auſſi forte que celle d'Europe.

On peint des fleurs, & on dore fort bien ſur le verre. Je vous avoue que j'ai été ſurpris en voyant certains vaſes de leur façon, propres à rafraîchir l'eau, qui n'ont pas plus d'épaiſſeur que deux feuilles de papier collées enſemble.

Nos bateliers rament d'une maniere bien différente des vôtres; c'eſt avec le pied qu'ils font jouer l'aviron, & leurs mains leur ſervent d'*hypomochlion* (1).

La liqueur que les Teinturiers emploient ne perd rien de ſa couleur à la leſcive.

Les Laboureurs en Europe piquent leurs bœufs avec un aiguillon pour les faire avancer; les nôtres ne font ſimplement que leur tordre la queue. Ces animaux ſont très-dociles, ils ſont inſtruits à ſe coucher & à ſe relever pour prendre & pour dépoſer leur charge.

(1) Ce mot ſignifie point d'appui, ce qu'on met ſous le levier pour le faire jouer.

On ſe ſert ici d'une eſpece de moulin à bras pour rompre les cannes de ſucre, qui ne revient pas à dix ſols.

Un Emouleur fabrique lui-même ſa pierre avec de la lacque & de l'émeril.

Un Maçon carrelera la plus grande ſalle d'une eſpece de ciment, qu'il fait avec de la brique pilée & de la chaux, ſans qu'il paroiſſe autre choſe qu'une ſeule pierre, beaucoup plus dure que le tuf.

J'ai vu faire une eſpece d'auvent, long de quarante pieds, large de huit, & épais de quatre à cinq pouces, qu'on éleva en ma préſence, & qu'on attacha à la muraille par un ſeul côté, ſans y mettre aucun autre appui.

C'eſt avec une corde à pluſieurs nœuds que les Pilotes prennent hauteur; ils en mettent un bout entre les dents, & par le moyen d'un bois qui eſt enfilé dans la corde, ils obſervent facilement la queue de la petite Ourſe, qui s'appelle communément l'étoile du Nord, ou l'étoile Polaire.

La chaux ſe fait d'ordinaire avec des coquillages de mer; celle qui ſe fait de coquilles de limaçon ſert à blanchir les maiſons, & celle de pierres, à mâcher avec des feuilles de Bétel. On en voit qui en prennent par jour gros comme un œuf.

Le beurre ſe fait dans le premier pot qui tombe ſous la main : on fend un bâton en quatre, & on l'étend à proportion du pot où eſt le lait ; enſuite on tourne en divers ſens ce bâton par le moyen d'une corde qui y eſt attachée ; & au bout de quelque temps le beurre ſe trouve fait.

Ceux qui vendent le beurre, ont le ſecret de le faire paſſer pour frais, quand il eſt vieux & qu'il ſent le rance. Pour cela on le fait fondre, on y jette enſuite du lait aigre & caillé, & huit heures après on le retire en grumeaux, en le paſſant par un linge.

Les Chymiſtes emploient le premier pot qu'ils trouvent pour révivifier le cynabre, & les autres préparations du mercure ; ce qu'ils font d'une maniere fort ſimple. Ils n'ont point de peine à réduire en poudre tous les métaux ; j'en ai été témoin moi-même ; ils font grand cas du talc & du cuivre jaune, qui conſume, à ce qu'ils diſent, les humeurs les plus viſqueuſes, & qui leve les obſtructions les plus opiniâtres.

Les Médecins ſont plus réſervés que ceux d'Europe à ſe ſervir du ſoufre ; ils le corrigent avec le beurre ; ils font auſſi jetter un bouillon au poivre long,

& font cuire le pignon d'inde dans le lait. Ils emploient avec ſuccès contre les fievres, l'aconit corrigé dans l'urine de vache, & l'orpiment corrigé dans le ſuc de limon.

Un Médecin n'eſt point admis à traiter un malade, s'il ne devine ſon mal, & quelle eſt l'humeur qui prédomine en lui; c'eſt ce qu'ils connoiſſent aiſément en tâtant le pouls du malade. Et il ne faut pas dire qu'il eſt facile de s'y tromper, car c'eſt une ſcience dont j'ai moi-même quelque expérience.

Les maladies principales qui regnent dans ce pays-ci, ſont 1°. le *Mordechin*, ou le *Coléramorbus*; le remede qu'on emploie pour guérir ce mal, eſt d'empêcher de boire celui qui en eſt attaqué, & de lui brûler la plante des pieds; 2°. Le *Sonipat*, ou la léthargie, qui ſe guérit en mettant dans les yeux du piment broyé avec du vinaigre; 3°. le *Pilhaï*, ou l'obſtruction de la rate, qui n'a point de remede ſpécifique, ſi ce n'eſt celui des *Joghis* (1). Ils font une petite inciſion ſur la rate, enſuite ils inſerent une longue aiguille entre la chair & la peau; c'eſt par cette inciſion, qu'en ſuçant

(1) Pénitens Indiens.

avec un bout de corne, ils tirent une certaine graiſſe qui reſſemble à du pus.

La plupart des Médecins ont coutume de jetter une goute d'huile dans l'urine du malade : ſi elle ſe répand, c'eſt, diſent-ils, une marque qu'il eſt fort échauffé au-dedans; ſi, au contraire, elle demeure en ſon entier, c'eſt ſigne qu'il manque de chaleur.

Le commun du peuple a des remedes fort ſimples. Pour la migraine, ils prennent, en forme de tabac, la poudre de l'écorce ſeche d'une grenade broyée avec quatre grains de poivre. Pour le mal de tête ordinaire, ils font ſentir, dans un nouet (1), un mêlange de ſel armoniac, de chaux & d'eau. Les vertiges qui viennent d'un ſang froid & groſſier, ſe guériſſent en buvant du vin, où on a laiſſé tremper quelques grains d'encens. Pour la ſurdité qui vient d'une abondance d'humeurs froides, ils font inſtiller une goute de jus de limon dans l'oreille. Quand on a le cerveau engagé & chargé de pituite, on ſent, dans un nouet, le cumin noir pillé. Pour le mal de dents, une pâte

(1) On appelle ainſi un paquet de quelque drogue enfermée dans un nœud de linge.

faite avec de la mie de pain, & de la graine de ſtramonia, miſe ſur la dent malade, en étourdit la douleur. On fait ſentir la matricaire ou l'abſynthe broyée, à celui qui a une hémoragie. Pour la chaleur de poitrine & le crachement de ſang, ils induiſent un giraumont (1) de pâte qu'ils font cuire au four, & boivent l'eau qui en ſort. Pour la colique ventueuſe & pituiteuſe, ils donnent à boire quatre cuillerées d'eau, où on a fait bouillir de l'anis & un peu de gingembre, à diminution de moitié. Ils pilent auſſi l'oignon crû avec du gingembre, qu'ils prennent en ſe couchant, & qu'ils gardent dans la bouche pour en ſucer le jus. La feuille de concombre broyée les purge & les fait vomir, s'ils en boivent le jus. La difficulté d'uriner ſe guérit ici en buvant une cuillerée d'huile d'olive bien mêlée avec une pareille quantité d'eau. Pour le cours de ventre, ils font torréfier une cuillerée de cumin blanc, & un peu de gingembre concaſſé qu'on avale avec du ſucre. J'en ai vu guérir les fievres qui commencent par le friſſon, en faiſant

(1) Fruit des Indes qui a la forme d'une calebaſſe, & qui a le goût de citrouille.

prendre au malade, avant l'accès, trois bonnes pilulles faites de gingembre, de cumin noir, & de poivre-long. Pour les fievres tierces, ils font prendre pendant trois jours trois cuillerées de jus de teucrium, ou de groſſe germandrée, avec un peu de ſel & de gingembre.

Ce n'eſt-là, mon Révérend Pere, qu'une ébauche des obſervations que j'ai faites ſur les Arts & la Médecine de ce pays. Si vous en ſouhaitez de nouvelles, ou ſi vous voulez un plus grand éclairciſſement ſur celles que je vous envoye, vous n'aurez qu'à me l'écrire; je me ferai un plaiſir de vous ſatisfaire, & de vous témoigner le reſpect avec lequel je ſuis dans l'union de vos ſaints ſacrifices, &c.

SECONDE LETTRE DU PERE PAPIN.

A Chandernagor de Bengale, en l'année 1711.

Je continue à vous faire part des remarques que j'ai faites ſur la maniere dont nos Indiens exercent la Médecine.

Leurs remedes ſont ſimples, & j'en ai vu ſouvent des effets extraordinaires.

Pour ſoulager ceux qui ſentent une grande douleur de tête avec des élancemens, nos Médecins de Bengale mêlent une cuillerée d'huile avec deux cuillerées d'eau, & après avoir bien agité ces deux liqueurs, ils en mettent dans le creux de la main, & en frottent fortement la fontaine de la tête : ils diſent que rien n'eſt plus propre à rafraîchir le ſang. Ils donnent auſſi la même doſe à boire pour la rétention d'urine.

Ils traitent les éréſipeles de la tête en appliquant les ſang-ſuës ; & pour les faire mordre, ils les irritent en les tirant avec les doigts trempés dans du ſon mouillé.

La chaux éteinte eſt ici d'un aſſez grand uſage : ils l'appliquent aux temples pour le mal de tête qui vient de froideur. Ils l'appliquent pareillement ſur les piquûres de ſcorpions, de frêlons, &c. Mais pour tirer les humeurs froides des genoux enflés, du ventre, & les vents, ils la mêlent en petite quantité avec du miel, dont ils font une eſpece d'emplâtre, qui tombe de lui-même quand il a fait ſon opération. Avant que d'appliquer ce liniment, ils oignent l'endroit avec de l'huile.

Ils prétendent que le meilleur remede contre les vers du ventre, c'eſt un verre d'eau de chaux pris trois matins de ſuite. Pour les vers qui s'engendrent dans les playes, ils mêlent un peu de chaux avec le jus de tabac.

Le *Cucuma* ou *Terramerita*, n'eſt pas moins en uſage que la chaux. Ils s'en frottent le front, le dedans des mains, & le deſſous des pieds pour en tirer la chaleur.

La feuille de Haricots de Bengale broyée, miſe dans un nouet, (1) & ſentie pluſieurs fois le jour, guérit, à ce qu'ils prétendent, de la fievre tierce. J'ai vu depuis un mois un des nos Médecins qui donnoit dans un nouet la fleur entiere & non froiſſée de *Leukantemum* ou camomile blanche à ſentir pour le même mal; & deux heures avant l'accès, il prenoit un nouet où il y avoit une herbe froiſſée avec les doigts, dont il touchoit légerement le front, les tempes, la fontaine de la tête, l'endroit du bras où l'on a coutume de ſaigner, les poignets, le dedans & le dehors de la main,

(1) Un nouet eſt un linge noué, dans lequel on renferme la drogue qu'on veut ſentir ou faire bouillir.

l'umbilic, les lombes, les jarrets, le deſſus & le deſſous des pieds, & la région du cœur. L'accès fut médiocre, & la fievre ne revint plus. Je crois que ce nouet étoit rempli de feuilles de Haricots du pays, car ils n'employent pas ceux de l'Europe.

Je ne ſçai pas où un Chirurgien Allemand, qui étoit ſur les vaiſſeaux Hollandois, avoit appris que les haricots ſont très-utiles contre le ſcorbut : il en ordonnoit le bouillon aux plus malades ; aux autres, il les faiſoit manger fricaſſés avec de l'huile, & il les guériſſoit.

Les habiles Médecins jugent de la grandeur du mal par le poul, le commun en juge par le froid ou par la chaleur extérieure. Ils prétendent que le froid occupe le dedans quand la chaleur domine au-dehors. Alors ils ſont inexorables, pour ne point permettre de boire, de crainte du *Sannipat ;* c'eſt une eſpece de léthargie, qui ſans troubler beaucoup la raiſon, cauſe la mort en peu de temps.

De toutes les fiévres, ils ne craignent que la double tierce : pour celles qui commencent par le friſſon & par le tremblement, ils font avaler une eſ-

pece

pece de bouillie de ris cuit avec une cuillerée de poivre entier, & une tête d'ail concaſſée. Ce remede fait ſuer les malades, & les délivre de la ſoif. Quand on a froid au corps, & chaud aux mains & aux pieds, ils ordonnent de prendre trois matins de ſuite, trois cuillerées du ſuc d'une petite herbe, que je crois être le Chamædris rampant, avec du jus de gingembre verd : peut-être que le gingembre ſec avec du ſucre auroit le même effet que le verd.

Il y en a qui pour décharger les poulmons d'une pituite craſſe & viſqueuſe, veulent qu'on fume au lieu de tabac, l'écorce ſéche de la racine de Verveine. D'autres pour inciſer cette humeur dans la toux, font torrefier parties égales de clous de canelle, de poivre-long qu'ils mêlent avec du miel corrigé par une tête de clou rougie au feu ; cette compoſition étant faite, ils en mettent de temps en temps ſur la langue.

J'ai vu des Perſans qui pour nétoyer les vaiſſeaux ſalivaires & les amigdales, d'une humeur épaiſſe & gluante, ſe gargariſoient avec une décoction de lentilles, & ils s'en trouvoient bien.

Je connois un Indien qui a au milieu du front la cicatrice d'une profonde

brûlure qu'on lui fit à l'âge de douze ans pour le guérir de l'épilepſie. On le brûla juſqu'à l'os, avec un bouton d'or, dans le paroxiſme, & il fut parfaitement guéri. Ils ont encore un autre remede plus aiſé. Dans le commencement du paroxiſme, ils appliquent derriere la tête, dans l'endroit où les deux gros muſcles qui la relevent ſe ſéparent, deux ou quatre groſſes ſangſues; & ſi elles ne produiſent rien, ils en ajoutent d'autres, juſqu'à ce que le malade revienne à lui.

Quand on eſt travaillé d'un cours de ventre avec tranchées & glaires, ils donnent à boire le matin un verre d'eau, dans lequel ils ont mis dès la veille au ſoir une cuillerée de cumin blanc, avec deux cuillerées de poivre concaſſé & grillé comme du café. Si c'eſt un cours de ventre bilieux, ils mêlent de l'*opium* avec du miel, dont ils font un emplâtre qu'ils poſent ſur l'umbilic.

Ils froiſſent les écailles d'huître ſur une pierre avec de l'eau, & ils en font un leniment, dont ils ſe ſervent pour l'enflure du ſcrotum: ils employent le même remede pour toutes les fluxions froides.

Quand ils veulent faire ſuer un malade, ils le font aſſeoir ſur un ſiége, ils lui couvrent tout le corps excepté la

tête, & deſſous ils mettent de l'eau chaude où l'on a fait bouillir la *Stramonia*, la groſſe Germandrée, l'*Eryſſimum*, &c. Je crois qu'ils y mettroient du buis s'ils en avoient, car le buis épineux que nous avons à Bengale, n'a pas la même vertu que le buis qui croît en Europe.

Il y a ici une maladie aſſez commune, accompagnée de ſueurs extraordinaires qui cauſent la mort. Le remede eſt de donner des cordiaux, & de ſemer dans le lit du malade quantité de ſemence de lin, laquelle mêlée avec la ſueur, fait un mucilage qui reſſerre les pores par ſa froideur.

Pour guérir les dartres, ils mettent une larme d'encens mâle dans deux ou trois cuillerées de jus de limon, & ils en baſſinent l'endroit où eſt la dartre. On en eſt guéri en trois ſemaines; on ſent de la fraîcheur en appliquant ce remede.

Ils guériſſent le *Panaris* fort aiſément. Ils font mortifier ſur la braiſe un morceau de la feuille d'une eſpece de lys qui croît à Bengale : ils le mettent ſur le mal deux fois le jour : au bout de trois jours le pus eſt formé. Ce remede cauſe beaucoup de douleur. Ils employent le même remede pour réſoudre les fron-

cles & les duretés, & pour les faire percer. Je m'en ſuis ſervi moi-même pour un abcès caché ſous les muſcles du bras: je le fis ſortir avec un cataplaſme d'oignons, & de gingembre verd fricaſſés dans l'huile de moutarde. Quand l'abcès parut, les feuilles de lys le diſſiperent entiérement. Ce cataplaſme ſe met ſur les parties attaquées de la goutte, & ſur le ventre pour la colique venteuſe.

Le ſcorbut n'eſt pas inconnu dans ces contrées: on le nomme *Jari*. Nos Médecins purgent d'abord celui qui en eſt attaqué, après quoi ils lui font boire une liqueur compoſée de jus d'oignon, de gingembre verd, & de grand baſilic, parties égales. Leur gargariſme ſe fait avec du miel & du jus de limon. Ils prétendent que ce mal vient des ulceres qui ſont dans les entrailles.

Il y a ici un autre mal fort commun, qu'on appelle *Agrom*. La langue ſe fend & ſe coupe en pluſieurs endroits: elle eſt quelquefois rude, & ſemée de taches blanches. Nos Indiens craignent beaucoup ce mal, qui vient, à ce qu'ils diſent, d'une grande chaleur d'eſtomach. Pour remede, ils donnent à mâcher du baſilic à graine noire; ou bien ils en font avaler le ſuc ferré avec la tête

d'un clou. Quelquefois ils donnent à boire le jus de la groſſe mente.

Il y a encore ici une ſorte d'ulceres, qu'ils appellent fourmilliere de vers : & en effet, ce ſont pluſieurs ulceres qui ſe communiquent par de petits canaux pleins de vers : l'un ſe guérit & l'autre s'ouvre. Pour prendre ces vers, il y en a qui appliquent ſur la partie malade de petites lames de plomb percées en pluſieurs endroits, & ſur le plomb ils attachent des figues du pays bien mûres : les vers paſſent par les trous du plomb & ſe jettent dans le fruit qu'on ôte auſſitôt ; & alors l'ulcere ſe guérit.

Un Chirurgien du pays m'a dit, il y a peu de jours, qu'il venoit de guérir un ulcere corroſif & très-infect qu'avoit un Indien au-deſſus du pied, en lui mettant une couche de tabac groſſiérement pulvériſé de l'épaiſſeur d'une piéce de quinze ſols, & du ſel pilé d'une égale épaiſſeur. On lui appliqua ce remede tous les matins ; & il fut guéri en vingt jours.

LETTRE

Du Pere Faure, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere de la Boëſſe, de la même Compagnie.

A la ſortie du Détroit de Malaca, dans le golfe de Bengale, à bord de Lys-Brillac, le 17 Janvier 1711.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

Je ſuis parti de France dans le deſſein d'aller à la Chine où j'étois deſtiné par mes Supérieurs; & vous n'ignorez pas l'attrait particulier que j'avois pour cette Miſſion. Je me vois maintenant comme fixé dans les Indes Orientales, m'étant engagé de travailler à la converſion d'un nouveau peuple qui habite un aſſez grand nombre d'Iſles dans le golfe de Bengale, où on n'a pas pu encore porter la lumiere de l'Evangile. Ce changement vous ſurprendra, & peut-être ne ſerez-vous pas fâché de ſçavoir ce qui a donné lieu à cette nouvelle entrepriſe.

Ce fut le cinquieme de Novembre 1708, que je m'embarquai avec le Pere Cazalets, ſur l'Aurore, frégate du Roi commandée par M. de la Rigaudiere, Officier d'un vrai mérite, & qui nous a comblé d'honnêtetés. Il en avoit déjà uſé de la même maniere à l'égard de pluſieurs autres Miſſionnaires de notre Compagnie qu'il a paſſés aux Indes, & nous ne ſçaurions trop lui en marquer notre reconnoiſſance.

Notre bâtiment étoit deſtiné à porter des ordres de la Cour d'Eſpagne en divers endroits de l'Amérique. Nous allâmes d'abord à Carthagene & enſuite à la Véra-Cruz. Delà nous continuâmes notre voyage par terre juſqu'à Mexico, où nous nous joignîmes à pluſieurs autres Miſſionnaires qui étoient ſur le point de partir pour les Philippines.

Nous mîmes à la voile le 30 de Mars 1709, au nombre de vingt-trois Jéſuites, & le 11 de Juin de la même année, nous découvrîmes les Iſles Marianes conſacrées par le ſang de pluſieurs de nos Martyrs, dont le plus illuſtre a été le vénérable Pere Diego Luiz de Sanvitores, Fondateur de cette Miſſion. Nous ne fîmes de ſéjour qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour y pren-

dre quelques rafraîchiſſemens; mais nous n'en ſortîmes pas un pareil nombre de Jéſuites : on y en laiſſa ſix dont on avoit un extrême beſoin pour le ſoulagement des anciens Miſſionnaires, la plupart caſſés de vieilleſſe & hors d'état de vacquer aux fonctions de leur miniſtere.

Après avoir quitté les Iſles Marianes, il ne nous reſtoit plus que trois cens lieues à faire pour arriver aux Philippines. Les calmes qui nous prirent ſur la fin de notre navigation, déterminerent les Officiers & les Pilotes à gagner le port de *Palapa*, où ils avoient deſſein de reſter juſqu'au commencement de la mouſſon. C'eſt ce qui nous obligea de ſortir du vaiſſeau pour entrer dans de petits bâtimens, ſur leſquels nous pouvions ranger la terre de fort près, & pourſuivre notre voyage à couvert du vent.

Les Philippines nomment ces bâtimens *caracoas*. C'eſt une eſpece de petite galere à rames & à voiles, ayant ſur les côtés deux aîles faites de groſſes cannes pour rompre les vagues de la mer, & pour ſe ſoutenir ſur l'eau. Triſte & périlleuſe maniere de voguer, où durant trois ſemaines nous courûmes plus de riſque de périr, que nous n'en

avions courus en ſept mois de temps que nous mîmes à traverſer les vaſtes mers du nord & du ſud. Car des trois *caracoas*, ſur leſquelles on avoit diſtribué toute la troupe des Miſſionnaires, la plus grande fit naufrage, & ſept Jéſuites qui y étoient, auroient été engloutis dans les eaux, ſans les ſoins empreſſés que ſe donnerent les Indiens pour les ſauver à la nage.

Les deux autres *caracoas* dans l'une deſquelles je me trouvois, ne furent pas épargnées de la tempête. De ſorte que ne pouvant plus réſiſter à la fureur du vent, ni nous ſoutenir contre la violence du flot, nos Pilotes firent vent arriere, & mirent notre cap ſur un port que nous gagnâmes heureuſement.

Nous continuâmes notre route par terre juſqu'à *Carité*, petite ville éloignée de trois lieues de Manille. Nous eûmes la conſolation de paſſer par pluſieurs Paroiſſes de cette nouvelle Chrétienté, qui me paroît la plus floriſſante de toute l'Inde. J'admirai plus d'une fois la ferveur de ces peuples nouvellement convertis à la foi, & la docilité avec laquelle ils obéiſſent à la voix de leurs Paſteurs. La jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe ſe rend conſtamment deux ou trois

fois par jour à l'Egliſe pour s'inſtruire des principes de la Religion, & pour y chanter les louanges de Dieu. Les chefs de famille ſe gouvernent dans leur domeſtique par l'avis des Miſſionnaires, & delà vient qu'on ne voit guere de différens parmi eux ; ou, s'il en ſurvient quelqu'un, il ſe termine toujours ſans procès, & pour l'ordinaire à la ſatisfaction des deux Parties. Preſque tous ces Inſulaires ſont partagés en huit cens Paroiſſes que gouvernent différens Miſſionnaires, dont les travaux ſont bien récompenſés par les grands exemples de vertu que donnent leurs Néophites.

Quand je penſe à l'état floriſſant de cette Miſſion, je le regarde comme l'effet du zele & de la piété des Rois d'Eſpagne, qui, en conquérant ces Iſles, ont bien plus enviſagé les intérêts de la Religion, que leurs intérêts propres : ſi toutefois les intérêts d'un Prince Chrétien peuvent ſe ſéparer de ceux de la Religion.

Je l'attribue enſuite au mérite perſonnel des Eccléſiaſtiques & des Religieux, qui ont cultivé juſqu'à préſent, & qui cultivent encore cette portion de l'héritage de Jeſus-Chriſt : car toutes les Communautés qui ſont à Manille,

ont un ſoin particulier de ne fournir à cette Miſſion que d'excellens ſujets, dont le zele a toujours été ſoutenu par une conduite ſi réguliere, qu'elle a mérité à un fort grand nombre la glorieuſe réputation de Saint, & le précieux ſurnom d'Apôtre.

Enfin il me ſemble que ce qui a le plus contribué au bien de l'Egliſe des Philippines, c'eſt le partage qu'on y a fait de toutes ces Iſles entre les Prêtres ſéculiers & réguliers; en ſorte que les uns ſe trouvent les ſeuls Paſteurs d'une Province, ſans que les autres y aient aucune part. Delà naît une paix inaltérable entre tous les ouvriers Evangéliques, qui, loin des diſputes & des conteſtations, s'occupent uniquement de la ſanctification des ames qui leur ont été confiées; & qui ſont auſſi unis les uns avec les autres, que s'ils étoient tous du même Ordre.

Rien ne m'a plus touché à Manille que le courage extraordinaire qu'a fait paroître M. l'Abbé de Sidoti, qui vient de pénétrer heureuſement dans le Japon pour y prêcher l'Evangile. Les circonſtances d'une action ſi généreuſe ſont trop édifiantes, pour ne vous en pas faire le détail.

Il y a quelques années que ce digne Eccléſiaſtique partit de Rome, qui eſt le lieu de ſa naiſſance, pour ſe rendre à Manille, d'où il eſpéroit paſſer plus aiſément dans l'Empire du Japon. Il demeura deux ans aux Philippines dans l'exercice continuel de toutes les vertus d'un homme vraiment apoſtolique.

Aidé de la protection de M. le Gouverneur de Manille, il ſe fit conſtruire un vaiſſeau des aumônes qu'il avoit ramaſſées, & par-là il ſe trouva en état d'exécuter ſon entrepriſe.

Ce fut au mois d'Août de l'année 1709, qu'il partit de Manille avec D. Miguel de Eloriaga, Capitaine fort expérimenté, qui s'étoit offert de le conduire; & il arriva à la vue du Japon le 9 d'Octobre. Ils approcherent des terres le plus près qu'ils purent. Ayant apperçu une barque de pêcheurs, ils furent d'avis d'envoyer quelqu'un dans la chaloupe pour prendre langue. On ſe ſervit pour cela d'un Japonois Gentil qui accompagnoit M. de Sidoti, & qui avoit promis à M. le Gouverneur d'entrer avec le Miſſionnaire dans le Japon, & de le tenir caché, s'il en étoit beſoin. Le Japonois ayant abordé la barque des pêcheurs, leur parla quelque temps;

mais il fut tellement intimidé de leur réponſe, qu'il ne voulut jamais permettre aux Eſpagnols de s'approcher plus près des pêcheurs, quoique ceux-ci témoignaſſent par divers ſignes qu'il n'y avoit rien à craindre.

Le Japonois étant retourné au vaiſſeau, M. de Sidoti l'interrogea en préſence des Officiers Eſpagnols. Toute ſa réponſe fut qu'ils ne pourroient entrer dans le Japon ſans s'expoſer à un danger manifeſte d'être découverts; qu'ils n'auroient pas plutôt mis pied à terre, qu'on ſe ſaiſiroit d'eux pour les mener devant l'Empereur; & que ce Prince étant cruel & ſanguinaire, les feroit expirer ſur le champ dans les plus affreux ſupplices.

Le trouble qui parut ſur ſon viſage, & quelques paroles qui lui échapperent, firent juger qu'il avoit communiqué aux pêcheurs Japonois le deſſein de M. de Sidoti: ſur quoi cet Abbé ſe retira à l'écart pour prier le Seigneur de lui inſpirer le parti qu'il avoit à prendre. Il récita ſon office avec beaucoup de tranquillité, & fit enſuite ſa méditation.

Sur les cinq heures du ſoir, ſes prieres finies, il vint trouver le Capitaine, pour lui faire part de ſa derniere réſolution.

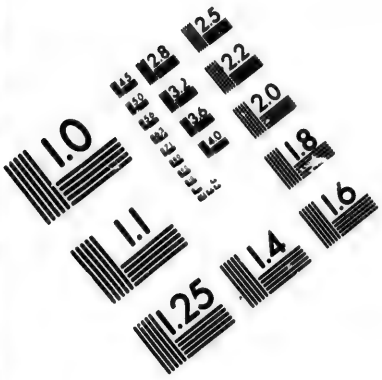
« L'heureux moment eſt venu, Monſieur, » lui dit-il, après lequel je ſoupire » depuis tant d'années : nous voilà aux » portes du Japon ; il eſt temps de diſ- » poſer toutes choſes pour me mettre » dans une terre ſi deſirée : vous » avez eu la généroſité de me conduire » à travers une mer qui vous étoit in- » connue, & que tant de naufrages ont » rendue fameuſe ; daignez achever » votre ouvrage, laiſſez-moi ſeul au » milieu d'un peuple qui, à la vérité, » eſt ennemi du nom Chrétien, mais » que j'eſpere ſoumettre au joug de » l'Evangile : je m'appuie, non ſur mes » propres forces, mais ſur la grace toute » puiſſante de Jeſus-Chriſt, & ſur la » protection de tant de Martyrs, qui, » dans le ſiécle paſſé, verſerent leur » ſang pour la défenſe de ſon nom ».

Quoique Dom Eloriaga fût très-diſpoſé à ſeconder les vœux de M. l'Abbé de Sidoti, il ne laiſſa pas de lui repréſenter qu'il jugeoit plus à propos de différer le débarquement de quelques jours ; qu'il étoit probable que ſon deſſein étoit connu de ces pêcheurs, avec qui le Japonois Gentil s'étoit entretenu ; qu'ils ne manqueroient pas de l'obſerver, afin de ſe ſaiſir de ſa per-

ſonne, auſſi-tôt qu'il auroit mis le pied ſur les terres du Japon ; qu'enfin on ne couroit aucun riſque de chercher un autre parage où il ſeroit plus sûr pour lui de débarquer.

Toutes ces raiſons ne firent aucune impreſſion ſur l'eſprit de M. de Sidoti : il répondit au Capitaine, que le vent étant favorable, il falloit en profiter ; que plus on différeroit, plus on l'expoſeroit à être découvert ; que ſon parti étoit pris, & qu'il le conjuroit de n point mettre d'obſtacle à l'œuvre d Dieu. Le Capitaine ſe rendit aux inſtances du Miſſionnaire, & fit diſpoſer toutes choſes pour le mettre à terre durant l'obſcurité de la nuit.

Cependant M. l'Abbé de Sidoti écrivit pluſieurs lettres : il récita le chapelet avec tous les gens de l'équipage, ſelon la coutume qui s'obſerve dans les vaiſſeaux Eſpagnols : il leur fit enſuite une courte exhortation, à la fin de laquelle il demanda publiquement pardon à tous les aſſiſtans, des mauvais exemples qu'il avoit pu leur donner, & en particulier aux enfans, de ne les avoir pas inſtruits avec aſſez de ſoin des principes de la doctrine Chrétienne.



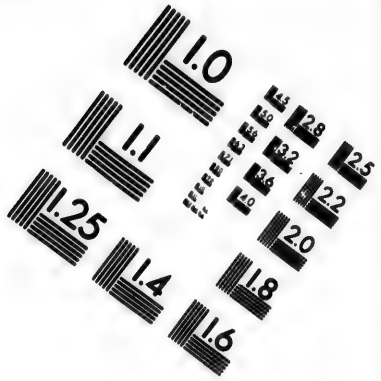
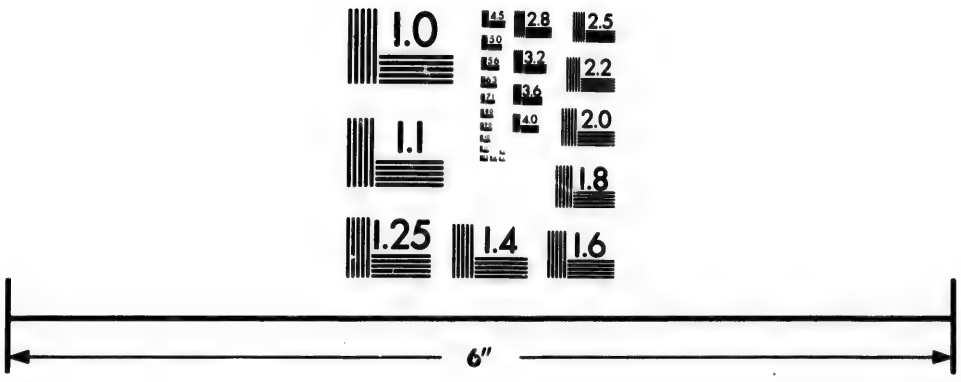
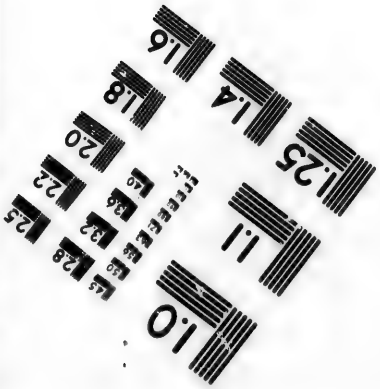
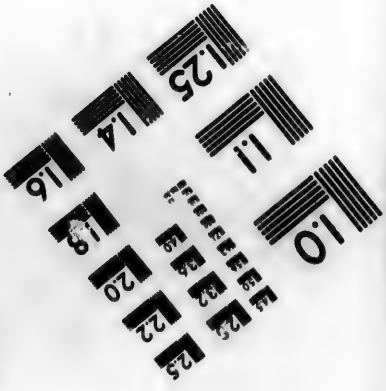


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Enfin, il baisa les pieds des Officiers, des soldats & des esclaves qui se trouverent dans le vaisseau.

Il étoit près de minuit, lorsqu'il descendit dans la chaloupe avec le Capitaine & sept autres Espagnols qui voulurent l'accompagner. Il fut en oraison durant tout le trajet : enfin, il gagna la terre avec assez de peine, parce que la rive où il lui fallut aborder, étoit fort escarpée.

Aussi-tôt qu'il fut sorti de la chaloupe, il se prosterna pour baiser la terre, & pour remercier Dieu de la grace qu'il lui avoit faite de surmonter toutes les difficultés qui s'opposoient à son entrée dans le Japon. Ceux qui l'accompagnoient, voulurent le suivre un peu avant dans les terres. Dom Carlos de Bonio qui étoit du nombre, & à qui on avoit confié le paquet de M. l'Abbé de Sidoti, eut la curiosité de voir ce qui y étoit contenu : il l'ouvrit, & il y trouva pour tout meuble une chapelle, une boîte qui renfermoit les saintes huiles, un bréviaire, l'imitation de Jesus-Christ, deux Grammaires Japonoises, quelques autres livres de piété, un crucifix du Pere Michel Mastrilly Jésuite, un por-

trait de la ſainte Vierge, & diverſes eſtampes de Saints (1).

Après avoir marché quelque temps enſemble, il fallut ſe ſéparer. Ce fut avec bien de la peine que Dom Eloriaga obligea M. l'Abbé de Sidoti à recevoir par aumône quelques pieces d'or, dont il pourroit avoir beſoin pour engager les Japonois à lui être favorables. Tandis qu'il avançoit dans les terres, les Eſpagnols regagnerent le rivage, & entrerent dans leur chaloupe. Ils ne joignirent leur vaiſſeau que vers les huit heures du matin; & après avoir couru quelques riſques ſur des pointes de rochers & ſur des bancs de ſable, ils arriverent enfin à Manille le 18 d'Octobre.

Le même Capitaine Dom Eloriaga partit le mois paſſé avec le Pere Sicardi, & un autre Miſſionnaire Jéſuite, pour aller découvrir les Iſles de *los Palaos*, qu'on appelle autrement les nouvelles Philippines. Le Pere Serrano, avec pluſieurs autres Jéſuites, ſe diſpoſe à ſuivre ces deux Miſſionnaires, pour

(1) Voyez à la fin de cette lettre une note ſur l'Abbé Sidoti. Elle eſt trop longue pour être placée ici à la marge.

travailler avec eux à la converſion d'un grand peuple qui habite ces Iſles nouvellement découvertes.

Je me flattois, en arrivant à Manille, de me voir bientôt à la Chine, où j'aſpirois depuis ſi long-temps, & dont nous n'étions éloignés que de deux cens cinquante lieues. Quelques obſtacles qui ſurvinrent, me déterminerent à prendre ma route par les Indes Orientales, & à profiter de la commodité d'un vaiſſeau qui faiſoit voile vers la côte de Coromandel. Je me ſéparai du Pere Cazalets, qui, de ſon côté, prit des meſures avec le Pere Nyel, pour s'embarquer ſur les premiers vaiſſeaux qui iroient de Manille à la Chine.

En prenant ce parti, je m'engageois à faire encore plus de ſeize cens lieues; mais j'étois ſoutenu par l'eſpérance que mon voyage ſeroit terminé en moins d'un an. Il ſe termina en effet bien plutôt & d'une autre maniere que je n'eſpérois : car peu après mon arrivée aux Indes, je pris de nouveaux engagemens avec les Supérieurs de ce pays-là, pour l'exécution du projet qu'on avoit formé depuis long-temps d'annoncer Jeſus-Chriſt aux Infideles qui habitent les Iſles de Nicobar.

Ces Iſles ſont ſituées à l'entrée du grand golfe de Bengale, vis-à-vis l'une des embouchures du détroit de Malaca. Elles s'étendent depuis le ſeptiéme degré juſques vers le dixiéme de la latitude nord. La principale de ces Iſles s'appelle *Nicobar*, & elle donne ſon nom à toutes les autres, quoiqu'elles aient outre cela un nom particulier. Comme c'eſt à celle-là que vont mouiller les vaiſſeaux des Indes, & que les peuples qui l'habitent, paroiſſent plus traitables que ceux des autres Iſles, nous avons jugé à propos d'y faire notre premier établiſſement.

Voici ce que j'ai appris de ces Iſles, ſur le rapport de ceux qui en ont quelque connoiſſance. L'Iſle de *Nicobar* n'eſt éloignée d'*Achen* que de trente lieues. Son terroir, de même que celui des autres Iſles, eſt aſſez fertile en diverſes ſortes de fruits : mais il n'y croît ni bled, ni ris, ni aucune autre ſorte de grain ; on s'y nourrit de fruits, de poiſſons & de racines fort inſipides appellées *ignames*. Il y a pourtant des poules & des cochons en aſſez grande quantité : mais ces Inſulaires n'en mangent point ; ils les trafiquent, lorſque quelque vaiſſeau paſſe, pour du fer, du tabac & de la

toile : ils vendent de la même maniere leurs fruits, & leurs perroquets qui ſont fort eſtimés dans l'Inde, parce qu'il n'y en a point qui parlent ſi diſtinctement. On y trouve encore de l'ambre & de l'étain, & c'eſt à quoi ſe terminent toutes leurs richeſſes.

Tout ce que j'ai pu connoître de la Religion des Nicobarins, c'eſt qu'ils adorent la lune, & qu'ils craignent fort les démons dont ils ont quelque groſſiere idée. Ils ne ſont point diviſés en diverſes caſtes ou tribus, comme les peuples de Malabar & de Coromandel. Les Mahométans même n'ont pu y pénétrer, bien qu'ils ſe ſoient répandus ſi aiſément dans toute l'Inde, au grand préjudice du Chriſtianiſme. On n'y voit aucun monument public qui ſoit conſacré à un culte religieux. Il y a ſeulement quelques grottes creuſées dans les rochers, pour leſquelles ces Inſulaires ont une grande vénération, & où ils n'oſent entrer de peur d'y être maltraités du démon.

Je ne vous dirai rien des mœurs, de la police & du gouvernement des Nicobarins, car perſonne n'a pénétré aſſez avant dans leur pays, pour en être bien inſtruit. Si je ſuis aſſez heureux

pour en être écouté, & pour leur faire goûter les vérités que je vais leur prêcher, j'aurai ſoin de vous informer exactement de tout ce qui les regarde.

Lorſque j'arrivai à Pondichery, on penſoit ſérieuſement aux moyens de travailler à la converſion de ces Inſulaires. Mais comme on ne vouloit pas ôter à la Miſſion de *Carnate*, ni à celle de *Maduré*, les ouvriers qui y étoient néceſſaires, on attendoit de nouveaux ſecours pour cette entrepriſe. L'ayant ſçu, je m'offris aux Supérieurs, je les preſſai même, & ils ſe rendirent à mes inſtances. J'eus donc le bonheur d'être choiſi avec le Pere Bonnet pour mettre la premiere main à une ſi bonne œuvre, dès qu'il ſe trouveroit une occaſion de paſſer à ces Iſles.

Nous attendions avec impatience que quelques vaiſſeaux fiſſent voile vers le détroit de Malaca, lorſque tout à coup on en vit mouiller quatre, dont deux étoient deſtinés à aller croiſer dans ce détroit. Cette petite eſcadre étoit commandée par M. Raoul, à qui nous fîmes l'ouverture de notre deſſein. Il l'approuva, & nous accorda avec bonté la grace que nous lui demandions, de nous recevoir dans quelqu'un de ſes

vaiſſeaux. J'entrai en qualité d'Aumônier dans le Lys-Brillac que commandoit M. du Demaine. M. Raoul voulut avoir le Pere Bonnet avec lui dans le Maurepas.

Après deux mois employés en diverſes courſes qu'il eſt inutile de rapporter, nous mîmes à la voile pour repaſſer devant Malaca, & doubler un Cap appellé *Rachado*. Nous ſerons bientôt à la vue des Iſles de *Nicobar*, où j'eſpere, avec la grace du Seigneur, m'employer tout entier à la converſion de ce pauvre peuple qui m'eſt échu en partage. Dieu qui a toujours uſé envers moi de ſes grandes miſéricordes, m'inſpire une pleine confiance en ſa toute-puiſſante protection: & c'eſt ce qui me fait enviſager ſans crainte les périls que nous allons courir au milieu d'une nation barbare.

Que je ſerois heureux, mon Révérend Pere, ſi, quand vous recevrez ma lettre, j'avois déja été digne de ſouffrir quelque choſe pour Jeſus-Chriſt: mais vous me connoiſſez trop bien, pour n'être pas perſuadé qu'une pareille grace eſt réſervée à d'autres qui la méritent mieux que moi. Quoi qu'il en ſoit de mon ſort à venir, vous apprendrez l'an pro-

chain de mes nouvelles, ou par mes propres lettres, ſi je ſuis encore en vie, ou par les lettres de nos Peres de Pondichery, ſi je ne ſuis plus en état de vous écrire moi-même. Je ſuis avec reſpect dans l'union de vos ſaints ſacrifices, &c.

Voici ce qu'on a appris depuis le débarquement des deux Miſſionnaires dans les Iſles de Nicobar. Au retour du détroit de Malaca, les deux vaiſſeaux paſſerent, par ſept dégrés de la ligne, à la vue d'une des Iſles que M. du Demaine alla ranger. Il fit auſſi-tôt équiper ſa chaloupe pour mettre les Peres à bord de cette Iſle. La ſéparation ne ſe put faire ſans beaucoup de larmes. Tout l'équipage fut attendri de voir avec quelle joie les deux Miſſionnaires alloient ſe livrer à la merci d'un peuple féroce, dans des Iſles ſi peu pratiquées, & tout-à-fait dépourvues des choſes néceſſaires à la vie. Le vaiſſeau mit en pane, & tout le monde conduiſit des yeux la chaloupe qui côtoya l'Iſle fort long-temps, ſans pouvoir trouver d'endroit où débarquer, enſorte même que l'Officier qui commandoit la chaloupe, ſongeoit déja à retourner à ſon vaiſſeau.

Les Peres le conjurerent avec inſtance de ne point perdre courage : ils côtoyerent donc l'Iſle encore quelque temps, & enfin on trouva un lieu aſſez commode, où l'on fit débarquer les Miſſionnaires, avec un petit coffre où étoit leur chapelle & un ſac de riz dont M. du Demaine leur avoit fait préſent. Auſſi-tôt qu'ils ſe virent dans l'Iſle, ils ſe mirent à genoux, firent leur priere & baiſerent la terre avec reſpect, pour en prendre poſſeſſion au nom de Jeſus-Chriſt. Enſuite, après avoir caché leur chapelle & leur ſac de riz, ils s'enfoncerent dans les bois, pour y aller chercher les Inſulaires. Nous n'apprendrons quel aura été leur ſort, que par les premiers vaiſſeaux qui paſſeront par là. On a ſçu ſeulement ces particularités de M. du Demaine, qui a ajouté qu'avant que de débarquer les Miſſionnaires, il avoit apperçu un de ces Barbares, les fléches en main, qui, après les avoir regardés fiérement, & aſſez longtemps, s'étoit enſuite retiré dans le fond du bois.

NOTE.

Ce fut dans la grande iſle Nicobare appellée Chambolan, la plus près d'Achen, que débarquerent

querent d'abord les deux Miſſionnaires. Ils employerent environ deux ans & demi à y prêcher l'Évangile ; mais on ne peut pas dire au juſte quel fut le fruit de leurs prédications.

De-là ils paſſerent aux autres iſles, & principalement à celle qui s'appelle Nicobary, laquelle eſt ſituée par les huit degrés trente minutes de latitude nord. Ces Inſulaires ſont doux, affables & beaucoup plus traitables que les Peuples des iſles voiſines. Pendant dix mois de ſéjour que les Miſſionnaires firent dans cette iſle, ils y donnerent une ſi haute idée de leur vertu, que les habitans ne les virent partir qu'avec un regret extrême. Ces pauvres gens repréſenterent inutilement aux deux Peres le riſque qu'ils alloient courir de leur vie en s'abandonnant à des Peuples féroces & inhumains. Ils ne purent rien gagner ſur leur eſprit, & ils furent contraints, pour ne leur pas déplaire, de les conduire contre leur gré à Chambolan, ou à quelqu'autre iſle voiſine, car on n'a pas pu vérifier ce fait.

Les Miſſionnaires y furent à peine quinze jours qu'ils y finirent leur vie, ſans doute par une mort violente & cruelle, comme l'ont reproché dès-lors, & comme le reprochent encore aujourd'hui les habitans de Nicobary à ceux de Chambolan, & ceux-ci ne s'en défendent que par de mauvaiſes défaites.

Il ſemble même que l'image de leur crime eſt toujours préſente à leurs yeux : la frayeur les ſaiſit à la vue du pavillon blanc, lorſqu'un de nos brigantins parut dans le canal de Saint-Georges qui paſſe auprès de cette iſle. Ils furent même plus d'une heure ſans vouloir donner à bord, criant de leurs pirogues & priant en mauvais Portugais qu'on ne leur fît point de mal.

Nos gens qui ne ſçavoient point encore ce qu'ils apprirent depuis dans les iſles voiſines, n'eurent pas de peine à leur promettre une ſûreté entiere ; mais la contenance de ces barbares, lorſqu'on leur demanda des nouvelles des Miſſionnaires, fit juger que ces Peres avoient été maſſacrés. Le Chef des Indiens répondit en tremblant qu'il n'en avoit nulle connoiſſance, un autre le tira par le bras ; tous parurent déconcertés & conſternés.

C'eſt ainſi que nos François vers 1715 quitterent l'iſle de Chambolan, & paſſerent à Nicobary, où ils apprirent tout ce que nous venons de rapporter, & que nous avons extrait de l'Epître dédicatoire du treizieme recueil de l'ancienne édition.

Dans celle du 16e recueil il eſt encore fait mention de ces deux Miſſionnaires, & l'on rapporte qu'ils moururent accablés de diverſes maladies, & ſur-tout de maux d'eſtomac & de flux de ventre.

Seconde note.

Jean-Baptiſte Sidoti, Prêtre, né à Palerme en Sicile, s'étant dès ſa plus tendre jeuneſſe appliqué à apprendre à Rome la langue du Japon, obtint du Pape une Miſſion pour cet Empire, & partit en 1702 pour ſe rendre par l'Arabie aux Indes Orientales. Il arriva après beaucoup de peines & de fatigues à Manille ; de-là il fut tranſporté de nuit par une chaloupe Eſpagnole à Jaconiſſa ſur les côtes du Japon..... Sidoti fut pris immédiatement après avoir débarqué & conduit à Nangaſaki, où l'on pria les Hollandois du comptoir de ſe trouver à l'interrogatoire que Sidoti devoit ſubir.....

Ils virent un grand homme ſec, âgé d'environ

quarante ans, les fers aux mains, mais qui lui furent ôtés, pâle, les cheveux noirs, retrouſſés mal-proprement, à la maniere des Japonois..... Il portoit un habit de ſoie à la Japonoiſe par-deſſus une chemiſe blanche, avec une petite chaîne d'or au col, au bout de laquelle pendoit une grande croix d'un bois brun avec un Chriſt doré; il tenoit à la main ſon chapelet & deux livres ſous le bras. Dans un ſac bleu qu'on lui avoit ôté, ſe trouvoit tout ce qui étoit néceſſaire pour dire la Meſſe, les ſaintes huiles, un morceau de la vraie Croix, des ornemens, des médailles bénites, &c. Enfin le Bref du Pape, ſigné par le Cardinal de S. Clément....

Les réponſes de Sidoti à ſon interrogatoire, loin de marquer le moindre égarement d'eſprit, portoient au contraire l'empreinte d'un jugement ſain & d'une conſtance ſinguliere. Lorſqu'on lui demanda s'il avoit déjà parlé de la Religion Chrétienne aux Japonois, il répondit en leur langue, qu'il parloit avec une extrême facilité : certainement, puiſque c'eſt-là le but de mon voyage..... s'étant apperçu au milieu de ſon interrogatoire que les Japonois prenoient dans leurs mains pluſieurs des pieces qui ſe trouvoient dans le ſac bleu, il les pria de ne point toucher à ces choſes ſacrées, ce qui lui fut d'abord accordé. Les Gouverneurs eurent même la bonté de lui faire donner des habits plus convenables à la ſaiſon rigoureuſe qui s'approchoit, après quoi il fut envoyé de Nangaſaki à Jedo, où il reſta quelques années en priſon, & s'occupa conſtamment de la propagation de la foi; il baptiſa même pluſieurs Japonois qui le vinrent voir, ce qui étant parvenu à la connoiſſance du Gouvernement, on mit à mort tous les nou-

veaux convertis, & Sidoti fut muré dans un trou de quatre à cinq pieds de profondeur, où on lui donnoit à manger par une petite ouverture, jusqu'à ce qu'il mourût enfin de l'infection & de la pourriture. Voyez *les Recherches historiques sur l'état de la Religion Chrétienne au Japon, relativement à la Nation Hollandoise, par le Baron Onno-Swier de Haren. A Paris, chez Couturier pere, aux Galleries du Louvre, année 1778.*

LETTRE

Du Pere de Sant Jago, Missionnaire de la Compagnie de Jesus dans le Royaume de Maissour, aux Indes Orientales, au Révérend Pere Manoël Saray, Provincial de la Province de Goa.

A Capinagari, le 8 d'Août 1711.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

Le Pere Dacunha est le premier Missionnaire que Votre Révérence ait envoyé dans la Mission de *Maissour*, depuis qu'elle gouverne la Province. Il a cultivé cette nouvelle vigne pendant trois ans, avec un zèle infatigable, au milieu de plusieurs persécutions, & il vient

enfin de mourir des bleſſures qu'il a reçues pour la défenſe des vérités de la foi. Je puis mieux que perſonne vous inſtruire des circonſtances de ſa mort, puiſque j'ai été témoin oculaire de bien des choſes, & que d'ailleurs j'en ai entendu beaucoup d'autres de la bouche même du Miſſionnaire, & de ceux qui ont été les fideles compagnons de ſes travaux & de ſes ſouffrances.

L'ancienne Egliſe que le Pere Dacunha avoit ſur les terres du Roi de *Cagonti*, ayant été brûlée par les Mahométans, il forma le deſſein d'en conſtruire une plus vaſte, & qui pût contenir un plus grand peuple ; car le Chriſtianiſme faiſoit chaque jour de nouveaux progrès. Il n'eut pas de peine à en obtenir la permiſſion du Chef de la Bourgade ; ainſi dès qu'il eut trouvé un lieu & une ſituation convenable, il commença la conſtruction de l'édifice.

Comme il n'avoit pas encore de maiſon pour loger, il ſe retiroit dans un bois ſous un arbre, où les Chrétiens lui avoient dreſſé une petite hutte de feuillages pour y être avec plus de décence & moins d'incommodité. Là une foule de Gentils venoit viſiter le Miſſionnaire. Ils y étoient attirés en partie par

le bien qu'ils avoient entendu dire de lui, en partie parce qu'ils étoient charmés de ſes diſcours ſur la Religion. Pluſieurs en furent touchés, & promirent d'embraſſer le Chriſtianiſme. Quelques-uns même donnerent à leurs enfans la permiſſion de recevoir le baptême.

Pluſieurs *Daſſeris*, Diſciples du *Gourou*, qui eſt le Chef de la Religion auprès du Roi de *Cagonti*, vinrent de ſa part trouver le Miſſionnaire pour entrer avec lui en diſpute. La diſpute roula ſur deux articles : ils combattoient l'unité de Dieu, & ils prétendoient qu'il avoit un corps.

Il ne fut pas difficile au Miſſionnaire de les confondre, & leur confuſion fut ſalutaire à pluſieurs Gentils des autres Sectes qui étoient préſens : la plupart en furent touchés, & preſſerent le Miſſionnaire de les inſtruire. Cependant les *Daſſeris* ſi fiers avant la diſpute, ſe retirerent tout interdits, & menacerent le Pere de venger bientôt l'affront qu'eux & leurs Divinités venoient de recevoir.

Les Chrétiens, attentifs à la conſervation de leur Paſteur, le conjurerent d'aller paſſer les nuits dans ſon ancienne Egliſe, quoiqu'il n'y eût plus que des murailles à demi brûlées : il leur pa-

roiſſoit que, parce qu'elle étoit dans le bourg, il y ſeroit plus en ſûreté : mais le Pere ne fut point intimidé par ces menaces. Il ſe raſſuroit principalement ſur la réception gracieuſe que lui avoit faite le *Délavay*, c'eſt-à-dire, le Général des troupes du Royaume, & ſur les aſſurances qu'il lui avoit données de ſa protection.

Sa nouvelle Egliſe étant donc achevée, il ſongea à y célébrer la fête de l'Aſcenſion, & compta pour rien les complots que les *Daſſeris* ne ceſſoient de tramer ſecrettement. Les Chrétiens s'y étant raſſemblés, il commença la meſſe : ce fut la premiere & la derniere qu'il dit dans cette Egliſe.

Pendant la meſſe, on vit arriver quarante *Daſſeris*, portant des bannieres & faiſant ſonner des timbales & des hautsbois. Le Magiſtrat du lieu qui avoit permis l'ouverture de l'Egliſe, envoya querir un des Chrétiens qui aſſiſtoit à la meſſe, & le fit partir en diligence pour la Cour. Il portoit au *Délavay* la nouvelle de ce qui ſe paſſoit, & devoit en rapporter des ordres. Le Pere, de ſon côté, après ſa meſſe, fit une courte exhortation aux Chrétiens, afin de les

encourager à tout ſouffrir pour la cauſe de Jeſus-Chriſt.

Déja une partie des *Daſſeris* étoit arrivée, & s'étoit placée devant la porte de l'Egliſe, pour obſerver le Miſſionnaire, de peur qu'il n'échappât. Le Pere connut qu'il n'y avoit pas moins de péril pour lui à ſortir qu'à demeurer: il craignit de plus d'expoſer les Chrétiens à la merci de leurs ennemis: ainſi il prit le parti de reſter dans l'Egliſe, & d'y attendre la réponſe du *Délavay*.

Avant qu'elle fut venue, plus de 60 *Daſſeris*, ſuivis d'un grand nombre de Brames, ſe préſenterent à la porte de l'Egliſe, & ne trouvant point d'obſtacle, ils coururent au Pere. Un Brame lui donna un coup de bâton ſur les reins: ce premier coup fut ſuivi de bien d'autres qu'on déchargea ſur lui. Les uns le frapperent à la tête, les autres ſur les bras: ceux-ci avec des bâtons, ceux là du bout de leurs lances, ou avec des épées. Ceux qui n'avoient point d'armes le maltraiterent de paroles, & le chargerent d'outrages. Sans un Brame qui avoit aſſiſté à la diſpute ſur l'Unité de Dieu, & qui prit le parti du Pere, on lui auroit arraché la vie au pied de

l'Autel. Ce Brame n'étoit pas de la ſecte des *Daſſeris*, & peut-être avoit-il reconnu la vérité.

Enfin, tout couvert de ſang qui couloit des plaies qu'il avoit reçues ſur la tête, & d'un coup d'épée à la main droite, le Pere fut traîné devant le *Gourou*. Celui-ci étoit aſſis ſur un tapis, & faiſoit paroître autant d'orgueil & de colere, que le Miſſionnaire montroit de conſtance & d'humilité. Le *Gourou* parla d'abord au Pere en des termes de mépris ; puis il lui demanda qui il étoit ? d'où il étoit ? quelle langue il parloit, & dans quelle Caſte il étoit né ? Le Pere ne lui fit aucune réponſe, & le *Gourou* attribuant ce ſilence à ſa foibleſſe, interrogea le Catéchiſte qui étoit au côté du Pere. Celui-ci répondit que le Pere étoit *Xchatri* (1). De-là le *Gourou* paſſa à des queſtions ſur la Religion. Qu'eſt-ce que Dieu, demanda-t-il au Catéchiſte ? C'eſt un Souverain d'une puiſſance infinie, répondit le Catéchiſte. Qu'entendez-vous par ces mots, reprit le *Gourou* ? Le Catéchiſte tâcha de le ſatisfaire. Ils demeurerent quelque-temps

(1) La Caſte des *Xchatris* ou *Rajas*, eſt la ſeconde Caſte des Indiens.

dans ces ſortes d'interrogations & de réponſes mutuelles. Enfin le Catéchiſte vint à dire que Dieu étoit le Seigneur de toutes choſes. Qu'eſt-ce, encore une fois, dit le *Gourou*, que ce Seigneur de toutes choſes? Le Pere prit alors la parole, & dit: C'eſt un Etre par lui-même, indépendant, pur Eſprit, & très-parfait. A ces mots le *Gourou* fit de grands éclats de rire, puis il ajouta: Oui, oui, bientôt je t'envoyerai ſçavoir ſi ton Dieu n'eſt qu'un pur Eſprit. Le Pere répondit que s'il vouloit l'apprendre, il ſeroit aiſé de le lui démontrer. Le *Gourou* n'ignoroit pas le ſuccès des diſputes paſſées, & il craignit de s'engager dans une diſpute nouvelle qui auroit tourné infailliblement à ſa confuſion; ainſi il ſe contenta de demander ſi Bruma de Tripudi étoit Dieu? C'eſt une Idole fort révérée dans le Pays. Non, répondit le Pere. A ces mots, le *Gourou* ſe livra à toute ſa colere, & prit à témoin le Magiſtrat de la Bourgade. Il eût ſans doute fait mourir le Pere ſur le champ, ſans que quelques Gentils, touchés de compaſſion, le conjurerent avec larmes d'épargner ce reſte de vie qu'avoit encore le Miſſionnaire, & de ne pas ſouiller ſes mains du peu de ſang qui lui reſtoit dans les veines.

Le Pere ſeul dans l'aſſemblée paroiſſoit intrépide. Il ſe conſoloit intérieurement de voir que ſes travaux n'étoient pas vains, puiſqu'ils aboutiſſoient à confeſſer & à glorifier le nom du vrai Dieu. Sa conſolation fut encore augmentée par la généroſité d'un de ſes Néophytes. Le *Gourou* lui ayant demandé s'il ne vouloit pas ſe ranger au nombre de ſes diſciples: non, lui dit-il, du moins ne ſerez-vous pas des diſciples de votre propre frere? non, dit encore le Néophyte, ou plutôt je n'en ſçai rien, car peut-être ſe fera-t-il Chrétien. Mais pourquoi renoncer à la doctrine de votre pere, reprit le *Gourou*, pour en ſuivre une autre? c'eſt que juſqu'ici mon pere ne m'a point appris le chemin du ſalut, qui m'a été enſeigné par ce Miſſionnaire.

Deux anciens Chrétiens firent paroître pour le Pere un attachement auſſi louable. Tandis qu'il étoit en préſence du *Gourou*, ils vinrent ſe jetter au col de leur Paſteur, & s'offrirent à défendre les intérêts de la Religion. On ne les tira de ces tendres embraſſemens qu'avec violence & à grands coups. Le Catéchiſte qui ne le quitta point, reçut un coup de ſabre ſur les côtes. Il avoit une ardeur inexprimable de mourir avec ſon Paſteur.

Cependant le Chef des *Daſſeris* voyant que le Peuple & que ceux des Brames qui n'étoient pas de ſa ſecte, portoient compaſſion au Miſſionnaire, lui ordonna tout-à-coup de ſortir du pays. Le Catéchiſte fit ſon poſſible pour obtenir que le Pere demeurât encore cette nuit-là, afin qu'on pût le panſer; ce fut en vain. Le Pere de ſon côté fit inſtance, & demanda qu'il lui fût permis de guérir les plaies des Chrétiens, dont il étoit plus touché que des ſiennes. Le *Gourou* rejetta avec fierté ſa demande, & le fit partir dès ce ſoir-là même. Pour s'aſſurer mieux de ſa ſortie, il lui donna des gardes, avec ordre de ne le point quitter qu'ils ne l'euſſent mis hors du Royaume. Le Pere voyant qu'il ne pouvoit plus différer, & que le Néophyte qu'on avoit envoyé à la Cour ne revenoit pas, regarda tendrement ſon Egliſe, dit adieu à ſes Chrétiens, qui fondoient en larmes, & partit à pied.

Il marcha toute la ſoirée juſqu'à une bourgade où il y avoit des Chrétiens, & où il paſſa la nuit. Alors ſes douleurs ſe firent ſentir plus vivement; il en fut ſi abattu & ſi accablé, qu'il ne pouvoit plus ſe remuer. Son bras gauche étoit eſtropié des coups qu'il avoit reçus; ſon

bras droit étoit encore plus maltraité ; il s'en étoit ſervi pour parer les coups qu'on lui déchargeoit ſur la tête. Enfin il ſe trouva dans un état où il ne pouvoit plus ſe ſoutenir, & ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on le tranſporta juſqu'à *Capinagati*, le principal lieu de ſa réſidence.

Les Chrétiens de cet endroit m'envoyerent un exprès pour m'avertir du danger où étoit leur Paſteur : je partis ſur le champ pour aller le ſecourir, & je le trouvai bien plus mal que je ne croyois. Je vis ſes plaies, dont quelques-unes étoient aſſez profondes. Les douleurs qu'il reſſentoit ne le laiſſoient repoſer ni jour ni nuit : elles lui avoient cauſé la fiévre, accompagnée de dégoûts & de vomiſſemens. Au milieu de ces maux je le trouvai dans une réſignation parfaite à la volonté de Dieu, content dans ſes peines, & les mettant au nombre des bienfaits du Ciel.

Quatre jours après mon arrivée, ſe ſentant beaucoup plus mal, il me pria de lui adminiſtrer les Sacremens. Il ſe prépara pendant deux heures à ſa confeſſion : il me fit lire enſuite un chapitre de l'Imitation de Jeſus-Chriſt, tenant à la main un crucifix qu'il baignoit de ſes

larmes, puis il me fit une confeſſion générale de toute ſa vie, avec tant de douleur, qu'après l'avoir entendue, je ne pus pas moi-même retenir mes larmes. Alors il tomba dans un délire qui m'ôta toute l'eſpérance que j'avois de ſa guériſon: il y demeura juſqu'au jour ſuivant, qu'il eut encore un intervalle de raiſon, pendant lequel je lui donnai le viatique. Ses actes furent auſſi fervens qu'au temps de ſa confeſſion générale. Mais peu de temps après il retomba dans ſon premier état: tous ſes rêves n'étoient que du martyre; il ne parloit que de préparer ſes habits pour aller ſe préſenter aux Juges. Quand je lui diſois de prendre un peu de nourriture; il n'en eſt pas beſoin, me répondoit-il, vous & moi nous allons au Ciel, l'arrêt de notre condamnation eſt déja porté.

Le lendemain ſon délire ceſſa, mais il ſortit tant de ſang de ſes bleſſures, que le Chirurgien qui le panſoit en fut effrayé, & déſeſpéra tout-à-fait du malade. Je l'avertis que ſa mort approchoit: lui qui avoit mis à profit pour le Ciel tous les momens qu'il avoit eu de libres, demanda à renouveller ſa confeſſion. Il répéta ſes actes de foi, d'eſpérance & d'amour de Dieu. Ses entretiens avec le Sauveur

furent tendres & affectueux. Enfin il connut lui-même l'heure de ſa mort, il prononça le ſaint nom de Jeſus, & m'ayant embraſſé avec une parfaite connoiſſance, il s'endormit dans le Seigneur, dix-huit jours après les mauvais traitemens qu'il avoit reçus des Brames & des *Daſſeris* de *Cangonti.*

Le Pere Dacunha n'a pu me dire combien il avoit reçu de coups; mais j'ai ſçu des Gentils même, qu'on l'avoit mis dans un état à ne pouvoir échapper à la mort. Son Catéchiſte qui ne l'abandonna point, aſſure qu'il reçut plus de deux cens coups. Il eſt étonnant qu'un homme auſſi foible que lui, ſur-tout depuis qu'il étoit venu dans cette Miſſion, ait pu ſurvivre tant de jours à ſes bleſſures.

Le *Délavay* a été extrêmement touché de la mort du Pere Dacunha : il a même fait empriſonner le *Gourou* qui en étoit l'auteur, avec ordre de ne lui point donner à manger de trois jours. On dit qu'il s'eſt tiré de la priſon par l'interceſſion de certains Brames qui ſont en faveur, & après avoir payé ſoixante pagodes. Abſous à la juſtice des hommes, il n'a pu échapper à celle de Dieu : en rentrant dans ſa maiſon, il trouva ſon fils

expirant. Il étoit tombé dans un puits avec d'autres enfans ; les autres furent tirés du péril, le fils ſeul du *Gourou* y perdit la vie. A l'égard des *Daſſeris*, complices de l'aſſaſſinat du Miſſionnaire, on les condamna à des amendes applicables à la guériſon des Chrétiens qui avoient été bleſſés : on ne ſçait ſi elles furent levées, mais les Chrétiens n'en ont reſſenti aucun ſoulagement.

Le *Délavay* a fait encore annoncer de ſa part aux Chrétiens, qu'un autre frere du défunt viendroit prendre ſa place à *Cangonti*, & que non-ſeulement il lui en donnoit la permiſſion, mais de plus qu'il prenoit la choſe à cœur. Le Pere Supérieur pourra y faire un tour, & je crois qu'il ſera bien reçu des Seigneurs du pays, & d'une grande partie du peuple, qui ſouhaitent ardemment d'y voir un Miſſionnaire. Pour moi je me ſacrifierai volontiers à cette Miſſion, quand je ſerai plus habile dans la langue du pays. Je vous ſupplie de demander à Dieu qu'il m'accorde les forces néceſſaires pour ſuivre les traces du Pere Dacunha, juſqu'à répandre mon ſang comme lui pour les intérêts de la Religion. Je me recommande à vos ſaints ſacrifices, & ſuis avec bien du reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Bouchet, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, à Monſieur Cochet de Saint-Vallier, Préſident des Requêtes du Palais à Paris.

MONSIEUR,

La paix de Notre Seigneur.

Il eſt bien conſolant à un Miſſionnaire qui s'eſt relegué aux extrémités du monde pour travailler au ſalut des infideles, d'être dans le ſouvenir d'un Magiſtrat de votre réputation & de votre mérite, & d'apprendre que non-ſeulement vous ne le perdez point de vue dans des lieux ſi éloignés, mais encore que vous vous intéreſſez à ſes travaux; & que vous voulez être informé des ſuccès dont Dieu bénit ſon miniſtere.

L'avancement de la Religion que vous avez ſi fort à cœur, eſt ſans doute ce qui a contribué plus que toute autre choſe à cette amitié dont vous

m'honorez, & dont vous m'avez donné tant de preuves. C'eſt auſſi ce qui vous a fait ſouhaiter d'être inſtruit plus en détail de la perſécution que les Chrétiens de *Tarcolan* ont ſoufferte preſque au moment que la foi leur a été annoncée. Un mot qu'on en dit en paſſant dans un recueil de nos lettres, a piqué votre curioſité ; & le journal que je fis alors de tout ce qui nous arriva, me met en état de vous ſatisfaire, & de vous donner cette légere marque de mon eſtime & de ma reconnoiſſance.

Les Gentils de la ville de *Tarcolan*, capitale du Royaume de Carnate, ne pouvoient ſouffrir les heureux commencemens de la Religion Chrétienne, qui faiſoit chaque jour de nouveaux progrès dans le pays. Les principaux d'entre eux tinrent de fréquentes aſſemblées pour concerter notre perte, & pour détruire le Chriſtianiſme dans ſa naiſſance. Le moyen dont ils s'aviſerent, fut de me déférer à *Sexſaeb*, Gouverneur de toute la Province, & d'exciter ſon avidité, en lui perſuadant que je ſçavois faire de l'or, que j'avois des richeſſes immenſes, & que s'il s'aſſuroit de ma perſonne, en me renfermant dans

une étroite priſon, il pouvoit s'enrichir en peu de temps, lui & toute ſa famille.

Les autres accuſations étoient trop foibles; tout ce qu'on avoit pu dire à ce Gouverneur de notre mépris pour les Dieux de la Nation, n'avoit fait juſques-là qu'une légere impreſſion ſur ſon eſprit; comme il étoit *More* (1), il ſe mocquoit lui-même des ſuperſtitions païennes.

Il arriva en ce temps-là une choſe qui détermina les Gentils à preſſer l'exécution du deſſein qu'ils avoient formé de nous perdre. C'eſt une coutume établie parmi eux de faire au commencement de chaque année un ſacrifice ſolemnel au Soleil; ce ſacrifice eſt ſuivi de feſtins auxquels ils s'invitent les uns les autres; leurs proches parens & leurs amis ne manquent jamais de s'y trouver.

Le *Cramani* (2) de *Tarcolan*, nouvellement Chrétien, conſulta mes Catéchiſtes ſur la conduite qu'il devoit tenir dans cette occaſion; ils lui répondirent, ce qu'il ſçavoit bien, qu'il ne pouvoit pas aſſiſter au ſacrifice des Gentils; mais

(1) On appelle ainſi les Mahométans aux Indes.

(2) Premier Juge de la ville.

qu'il lui étoit permis de donner le feſtin & d'y inviter ſes parens & ſes amis; que les Chrétiens de *Maduré*, afin de n'être pas ſoupçonnés d'imiter les cérémonies païennes, prévenoient les Gentils de trois ou quatre jours; qu'avant que de commencer la fête, ils chantoient des Cantiques de piété, & qu'enſuite ils faiſoient une aumône générale à tous les pauvres qui s'y trouvoient.

Le *Cramani* prit le même parti, & il voulut que la fête fût magnifique. Il fit faire un grand *Pandel* (1) qu'on tapiſſa de toiles peintes; les Catéchiſtes dreſſerent au milieu un autel qu'ils ornerent de fleurs; ils poſerent ſur l'autel une ſtatue de la très-ſainte Vierge, avec pluſieurs cierges allumés, & diverſes caſſolettes remplies de parfums; on fit venir les tambours & les trompettes de la ville; on chanta avec beaucoup de piété les Litanies de Notre-Dame, après quoi l'on fit une décharge de quelques boëtes.

Une grande partie de la ville ſe rendit devant la porte du *Cramani*, où tous les Chrétiens s'étoient aſſemblés. Les Catéchiſtes voyant cette multitude

(1) Eſpece de ſalle couverte de nattes ſoutenues par des pillers de bois.

de peuples, profiterent de cette occaſion pour leur annoncer les vérités du Chriſtianiſme; chacun d'eux fit un diſcours très-touchant; ils parlerent ſurtout avec beaucoup de force contre le ſacrifice du Soleil; ils firent voir que ce n'étoit qu'au Créateur du ſoleil & de tout l'univers, qu'on devoit rendre ſes adorations; ils s'étendirent enſuite ſur les grandeurs de Dieu & ſur la ſainteté de la loi qu'il a donnée aux hommes. La plupart des auditeurs parurent émus; mais quelques Gentils, les plus acharnés contre le Chriſtianiſme, ne purent retenir leur rage; ils la déployerent ouvertement, juſqu'à engager dans leur parti les principaux parens du *Cramani*; & de concert enſemble ils le priverent des honneurs qu'on a coutume de lui rendre comme au premier de la ville, & ils le déclarerent déchu des privileges de la caſte. C'étoit tout ce qu'ils pouvoient faire par eux-mêmes pour témoigner leur reſſentiment. Voici maintenant ce qu'ils tramerent ſecrettement contre lui & contre les Chrétiens, par l'entremiſe des Mores.

C'étoit vers ce temps-là que *Sexſaeb* ſe rendit à *Tarcolan*. Dès le lendemain de ſon arrivée on lui fit le portrait le

plus odieux des Chrétiens, & en même temps on lui insinua qu'il ne devoit pas laisser échapper le moyen infaillible qu'il avoit de s'enrichir en m'arrêtant prisonnier. Ces représentations flattoient trop l'avarice du Gouverneur pour qu'il pût s'en défendre. Ce jour-là même il fit venir quelques-uns des Gardes de la ville, & il leur donna ordre d'être attentifs à toutes mes démarches, & de se saisir de moi au premier mouvement que je ferois pour sortir de *Tarcolan*: il les rendoit responsables de ma fuite, au cas que j'échappasse à leur vigilance.

Le lendemain les Gardes vinrent, sous différens prétextes, dans le *Topo* (c'est un bois près de *Tarcolan*, où est mon Eglise) & ils ne me perdirent point de vue jusqu'au jour que je fus pris. Pour avoir quelque raison de me rendre visite, & pour ne me laisser pas entrevoir leur mauvais dessein, deux d'entre eux feignirent de vouloir embrasser le Christianisme. Ils assistoient régulièrement à mes instructions, & ils faisoient paroître beaucoup plus d'ardeur que les autres Catéchumenes; j'étois charmé de leur ferveur dont il ne m'étoit pas possible de prendre le

moindre ombrage, lorſque j'appris que le Pere de la Breuille & le Pere Petit étoient ſur le point d'arriver à *Tarcolan.* Je pris la réſolution d'aller les recevoir à *Carouvapoundi*, & j'avertis un de mes Catéchiſtes de ſe préparer à m'accompagner dans ce petit voyage. Un des Gardes étant venu le ſoir aſſez tard, s'apperçut de quelque mouvement, qui lui donna des ſoupçons de mon départ; il courut auſſi-tôt en avertir ceux que *Sexſaeb* avoit laiſſé pour me garder; cette nouvelle les déconcerta, parce que le Capitaine, dont ils devoient recevoir les ordres, n'étoit pas alors à *Tarcolan:* ils lui dépêcherent un exprès à minuit, pour hâter ſon retour. Le Capitaine monta ſur-le-champ à cheval avec tous ſes ſoldats, & dès la pointe du jour il ſe rendit dans le bois de *Tarcolan.* Il commença par faire inveſtir à petit bruit ma cabane, & il commanda à ceux de ſes ſoldats qui étoient pourvus de mouſquets, de ſe tenir prêts à tirer au premier ordre, au cas qu'on voulût faire quelque réſiſtance.

Ayant ainſi diſpoſé ſon monde, il me fit avertir, que s'en allant à *Arcarou*, il ſouhaitoit m'entretenir avant que de

continuer ſon voyage. J'allai le trouver à l'inſtant même ; après quelques paroles aſſez obligeantes, il me dit qu'il étoit fâché de m'apprendre que *Sexſaeb* étoit mal content de ma conduite ſur quelques rapports qui lui avoient été faits ; & en finiſſant ces paroles, il ordonna aux ſoldats de dépouiller les Chrétiens & les Catéchiſtes.

Comme je vis qu'on ſe mettoit en devoir d'exécuter ſes ordres, je lui repréſentai qu'il m'étoit facile de nous juſtifier de ces accuſations injuſtes, par leſquelles on avoit tâché de nous noircir dans l'eſprit de *Sexſaeb ;* que je n'ignorois pas quel étoit le motif de ces calomnies ; que les Gentils n'avoient que trop fait éclater la haine qu'ils portoient à la loi ſainte que j'enſeignois à mes Diſciples ; qu'on faiſoit bien peu de cas de la permiſſion que le grand *Pacha* (1) nous avoit donnée d'en faire une profeſſion ouverte dans ſes Etats ; qu'au reſte, ſi l'on uſoit de violence, il devoit s'attendre que j'en porterois mes plaintes à *Daourkan* ſon Lieutenant général, & que j'avois lieu d'eſpérer qu'il nous rendroit juſtice.

(1) Ils appellent ainſi le Grand Mogol.

Enſuite

Enſuite me tournant vers ceux que je ſçavois être les auteurs de cette perſécution : « Vous croyez, leur dis-je, » qu'en excitant de pareils troubles, » vous mettez quelque obſtacle au pro- » grès du Chriſtianiſme ; vous vous » trompez. Sçachez au contraire, qu'ou- » tre les peines que vous attirera une » entrepriſe de cette nature, loin de » réuſſir dans votre projet, tout ce que » vous faites pour étouffer le Chriſtia- » niſme dans ſa naiſſance, ne ſervira » qu'à lui donner de nouveaux accroiſ- » ſemens. Voyez ces branches de pal- » mier ; plus vous les baiſſez vers la » terre, plus elles s'élevent vers le ciel : » il en eſt de même de la loi ſainte que » je vous annonce ; elle prendra de » nouvelles forces, à meſure que vous » ferez des efforts pour la détruire ».

Je n'eus point d'autre réponſe que celle qui me fut faite par le Capitaine, qui eſt un *Rajapoutre* Gentil : Je ſuis Officier de *Sexſaeb*, me dit-il aſſez ſéchement, je dois obéir à ſes ordres. Un de mes Catéchiſtes, qui parla alors avec une fermeté vraiment chrétienne, fut rudement maltraité des ſoldats qui lui déchargerent ſur le corps de grands

coups de *chabouc* (1). Il les ſouffrit avec conſtance, & loin de ſe plaindre: « Ar-» rachez-moi la vie, leur diſoit-il, je » ſuis prêt de la ſacrifier pour la cauſe » de Jeſus-Chriſt ».

Ils prirent aux Chrétiens tout ce qu'ils avoient, puis ils les traînerent avec violence dans l'Egliſe, où ils les renfermerent. Pour moi j'entrai dans ma cabane, & comme je vis qu'ils ſe diſpoſoient à prendre le peu qu'il y avoit, je me ſaiſis de mon Bréviaire, & je me retirai à l'écart ſous un arbre, où je commençai mon office en leur préſence. Dieu permit que tout le mouvement qu'ils ſe donnoient, ne me cauſa aucun trouble; ils en étoient étonnés, & je les entendois qui ſe diſoient les uns aux autres: « Voilà un étrange homme, il eſt auſſi » peu ému, que ſi nous mettions au » pillage la maiſon d'un de ſes ennemis; » il ne nous regarde ſeulement pas ». On enleva les ornemens qui me ſervoient à l'autel, quelques bagatelles d'Europe, & une petite boëte où étoit le reſte des aumônes que j'avois reçues de

(1) C'eſt un grand fouet d'une eſpece particuliere.

France pour mon entretien & pour celui des Catéchiſtes.

Après avoir achevé tranquillement mon office, je m'approchai du Capitaine, & je lui demandai deux petites ſtatues, l'une de Notre-Seigneur, l'autre de la ſainte Vierge ; elles étoient ornées de quelques pierres colorées, qu'il avoit pris d'abord pour des pierres précieuſes d'une valeur ineſtimable ; mais s'étant détrompé, il n'eut pas de peine à me les rendre, non plus que quelques livres de piété qui m'ont été fort utiles dans ma priſon.

Le *Cramani* vint alors me témoigner la part qu'il prenoit à ma diſgrace ; je lui fis un petit diſcours en préſence des idolâtres pour l'animer à ſouffrir conſtamment la perte de ſes biens, & même de ſa vie, s'il étoit néceſſaire, pour la défenſe de la foi. Je m'entretenois encore avec lui, lorſque le Capitaine monta à cheval, c'étoit le ſignal qu'il avoit donné pour m'arrêter. Les ſoldats & les Gardes m'environnerent auſſi-tôt, & ſe ſaiſirent de moi pour me conduire en priſon.

La trompette n'eut pas plutôt ſonné, que tous les habitans de *Tarcolan* ſortirent de leurs maiſons pour être té-

moins de ce ſpectacle. Tout le chemin juſqu'à la ville, & toutes les rues de *Tarcolan* étoient bordées de Gentils. Je n'entendois tout autour de moi que des cris de triomphe, des reproches & des invectives. « Le voilà, s'écrioient-» ils, le voilà celui qui parle mal de nos » Dieux ; ô qu'il mérite bien ce qu'on » lui fait ſouffrir ; ſi la Religion qu'il » enſeigne étoit véritable, lui feroit-» on un ſi ſanglant affront ? A-t-on » jamais vu un *Sanias* (1) aller en pri-» ſon au milieu des acclamations de » tout un peuple » ? D'autres au contraire paroiſſoient touchés, & diſoient que leur ville étoit menacée de quelque grand malheur, puiſqu'on commettoit un crime ſi énorme.

On me conduiſit au milieu de ces clameurs dans un *Chaveri* (2) public. On crut que le Capitaine alloit me mettre ſur la ſellette pour me faire les interrogations accoutumées ; mais on ſe trompa ; ſon deſſein étoit de me donner plus long-temps en ſpectacle à tout

(1) Nom qu'on donne aux Religieux Indiens.

(2) Eſpece de Halle quarrée & ouverte d'un ſeul côté, où il eſt permis à tout le monde d'entrer.

ce grand peuple. Au ſortir du *Chaveri*, on me fit traverſer une grande rue, au bout de laquelle eſt la fortereſſe; où, par la grace de Dieu, j'entrai avec un viſage tranquille & ſerein. Un grand *Mandaban* (1) de pierre étoit la priſon qu'on m'avoit deſtinée.

Peu de temps après je vis arriver pluſieurs Chrétiens : je ne ſçavois pas qu'on voulût auſſi les faire priſonniers. Touché des miſeres auxquelles ils alloient être expoſés, je dis à l'Officier qui les conduiſoit, qu'il ſuffiſoit de m'arrêter moi ſeul, & que je répondois pour tous les autres : il fut inflexible à mes prieres. Nous étions en tout vingt quatre perſonnes enfermées dans la fortereſſe. Je dois rendre ce témoignage à la fermeté de ces fervens Chrétiens, que non-ſeulement ils n'ont point chancelé dans leur foi, mais qu'ils ont fait paroître une force digne des fideles de la primitive Egliſe.

Agréez, Monſieur, que je vous faſſe connoître quelques-uns de ces généreux Néophytes. Je ſuis perſuadé que vous ſerez édifié de leur conſtance, & que

(1) Maiſon voûtée, où le jour ne peut entrer que par la porte.

vous bénirez le Seigneur du courage qu'il leur a inſpiré. Il y avoit trois *Brames* & une *Bramenati*. Le plus âgé de ces *Brames* avoit été autrefois un des plus ardens défenſeurs de l'Idolâtrie. Son zele l'avoit porté à s'engager par vœu de faire bâtir un Temple aux faux Dieux qu'il adoroit : mais comme il n'avoit pas l'argent néceſſaire pour accomplir ſa promeſſe, il prit la réſolution de parcourir le pays en habit de *Pandaron* (1), & de s'attirer par l'auſtérité de ſa vie des aumônes abondantes. Pour cela il ſe fit mettre au col deux grandes plaques de fer, percées aux deux côtés de l'ouverture, & attachées par des clous qu'il avoit fait river, pour s'ôter à lui-même le pouvoir de les arracher : ces plaques avoient deux coudées de longueur, & une coudée de largeur. Il ne pouvoit repoſer la nuit, à moins qu'on ne lui mît un gros couſſin pour lui ſoutenir la tête. Il courut ainſi pluſieurs provinces, accompagné de trois ou quatre *Brames* & de cinq ou ſix *Choutres*, qui recevoient les aumônes. Il avoit déja amaſſé ſept cens écus, lorſqu'il arriva à *Cottati*, où il trouva le Pere Maynard

(1) Pénitent des Indes.

& le Pere Martin. *Cottati* eſt une ville célebre par le ſéjour qu'y fit autrefois ſaint François Xavier, & par les merveilles qu'il y opere encore aujourd'hui. Notre Brame eut pluſieurs conférences avec les Miſſionnaires & avec les Catéchiſtes, & après diverſes diſputes, où il fut parfaitement convaincu de la fauſſeté des divinités Païennes, il commença à ouvrir les yeux à la lumiere, il reconnut enfin que le Dieu des Chrétiens étoit le ſeul qu'il falloit adorer.

Il n'eut pas de peine à comprendre quelle étoit l'inutilité, ou plutôt l'extravagance de la vie qu'il avoit mené juſqu'alors; il ſe déchargea de ce poids affreux qu'il portoit ſur ſes épaules en vue d'attendrir les peuples par la rigueur de ſa pénitence, & d'agrandir l'Empire du démon; & après s'être fait ſuffiſamment inſtruire des vérités du Chriſtianiſme, il demanda le baptême.

Les Miſſionnaires ne jugerent pas à propos de lui accorder ſi-tôt cette grace; ils crurent qu'il falloit l'éprouver pendant quelque temps pour s'aſſurer davantage de ſa perſévérance, & ils le renvoyerent dans ſon propre pays pour voir de quelle maniere il s'y comporteroit. Le bruit s'y étoit déja répandu

qu'il ſongeoit à ſe faire Chrétien. Quand les *Brames* ſçurent ſon arrivée, ils allerent au-devant de lui & le comblerent de careſſes, s'imaginant lui faire changer le deſſein qu'il avoit de ſuivre la loi de Jeſus-Chriſt. Mais voyant qu'il ne faiſoit nul état de leurs diſcours, ils en vinrent aux plus indignes traitemens Ils l'accuſerent auprès du *Maniagarin* (1) de la province, d'avoir volé cinq cens écus des aumônes qu'on lui avoit faites pour la conſtruction d'un Temple. Sa maiſon fut auſſi-tôt abandonnée au pillage. Sa femme, qui avoit mis en dépôt chez un ami quelque bijoux d'or & d'argent, fut trahie, & tout fut livré au Gouverneur. Le Catéchumene fut empriſonné, & on lui fit ſouffrir divers tourmens pour l'obliger à rendre l'argent que les *Brames* l'accuſoient fauſſement d'avoir pris.

Les *Brames*, avant que de ſe porter à ces extrêmités, avoient fait venir leur *Gourou* (2) de *Trichirapali*, pour tâcher d'ébranler la conſtance du Catéchumene : La conférence qu'il eut avec le *Gourou* ne ſervit qu'à aigrir davantage

(1) Intendant de Province.
(2) Nom qu'on donne aux Prêtres Indiens.

l'eſprit des Brames ; il révéla publiquement certaines pratiques honteuſes qui ſont en uſage dans quelques-unes de leurs cérémonies, qu'il étoit de l'intérêt des Brames de tenir ſecrettes. C'eſt auſſi ce qui les engagea à le tourmenter d'une maniere cruelle, & à le chaſſer enfin de ſa peuplade, lui, ſa femme & ſes enfans.

Ces pauvres gens dénués de toutes choſes, ſe retirerent dans une autre peuplade, où on les reçut avec charité. Auſſi-tôt que les Brames en furent avertis, ils députerent un d'eux pour les en faire chaſſer. Le Catéchumene ne ſçachant plus où trouver un aſyle contre la rage de ſes perſécuteurs, fit réflexion que ſa femme avoit des parens à *Tirouvelveli*, qui eſt à l'autre extrêmité du Royaume de Maduré : il s'y retira ; mais les Brames le pourſuivirent encore juſques-là. L'un d'eux étant venu à mourir ſur ces entrefaites, on accuſa le Catéchumene de lui avoir ôté la vie par ſortiléges. Le déchaînement devint plus grand que jamais par cette nouvelle calomnie, & il fut contraint de ſortir au plutôt de la province.

Nhanapragajaayen, c'eſt le nom du Catéchumene, prit la fuite vers le *Cho-*

lomandalam : il ſe repoſoit ſous un grand arbre au bord d'un ruiſſeau, lorſqu'il vit arriver ſon beau-pere, qui venoit chercher ſa fille, & la délivrer des diſgraces continuelles que lui attiroit la compagnie de ſon mari. *Nhanapragajaayen* vivement touché des maux que ſa femme ſouffroit à ſon occaſion, eut moins de peine à ſe ſéparer d'elle. Les enfans ſuivirent la mere, & le Catéchumene ſe vit tout-à-coup, comme un autre ſaint Euſtache, dépouillé de ſes biens, abandonné de ſa femme & de ſes enfans, & perſécuté par-tout où il portoit ſes pas. Il arriva enfin chez le Pere Simon Carvalho, ancien Miſſionnaire de Maduré, qui le reçut comme un zélé Confeſſeur de Jeſus-Chriſt, & qui lui conféra le ſaint baptême.

Ce fut vers ce temps-là que je m'adreſſai aux Miſſionnaires de Maduré, pour avoir quelques Brames qui puſſent faire la fonction de Catéchiſtes. On jetta les yeux ſur le Néophyte dont je parle. A peine eut-il paſſé quinze jours dans ma Miſſion, qu'il fut fait priſonnier, & conduit avec moi dans la fortereſſe. Il ne manquoit plus que cette épreuve pour achever de couronner ce grand ſerviteur de Dieu, qui marqua en cette

occaſion, comme dans toutes les autres, beaucoup de fermeté & de courage.

Le ſecond Brame étoit un jeune homme de quinze à ſeize ans, que j'avois élevé à *Aour* dès ſon bas âge. Sa mere eſt une vraie ſainte; ſi elle perſévere dans les exercices de piété qu'elle pratique depuis pluſieurs années, il y a lieu de croire qu'elle portera au tombeau l'innocence de ſon baptême. J'avois donné ce jeune Brame au Pere de la Fontaine, qui me l'envoya peu de jours avant ma détention. Il tomba malade à ſon arrivée, & il avoit actuellement une groſſe fiévre, lorſqu'on l'arrêta priſonnier. On eut la cruauté de le faire marcher à pied dans des terres brûlantes, ſans avoir égard à l'état de langueur où il ſe trouvoit. Il tomba évanoui à l'entrée de la priſon, & peu après il fut à l'extrêmité. J'admirai plus d'une fois le mépris qu'il faiſoit de la vie, & le deſir ardent qu'il avoit de s'unir à Jeſus-Chriſt. L'impuiſſance où j'étois de le ſoulager, fut une des plus grandes croix de ma priſon.

J'avois baptiſé le troiſiéme Brame à *Tarcolan* avec ſa mere, qui eſt un exemple de ferveur & de piété. Elle n'a jamais donné le moindre ſigne de foibleſſe,

& elle exhortoit même ſes compagnes à ſouffrir avec conſtance les rigueurs de la priſon, & la mort même, ſi Dieu leur accordoit une auſſi grande grace que celle de perdre la vie pour la défenſe de la foi.

Le plus ancien de mes Catéchiſtes, qui étoit auſſi priſonnier, a donné dès ſa plus tendre jeuneſſe, des marques d'une foi vive. Il a pareillement une mere dont la patience a été miſe aux plus rudes épreuves. Son mari lui fit pendant pluſieurs années toutes ſortes de mauvais traitemens, pour l'obliger à quitter ſa Religion. Il lui fit d'abord couper les cheveux, ce qui eſt un des plus grand affronts qu'on puiſſe faire aux femmes Indiennes : de temps en temps li lui mettoit une lampe allumée ſur la tête, ce qui eſt encore une autre ſorte d'affront propre du pays. Un jour il la fit deſcendre elle & ſon fils dans un puits qui étoit à ſec, & il les y retint cinq jours entiers. Enfin il n'y eut point d'artifices ni de cruautés qu'il ne mît en uſage pour la pervertir. Mais cette bonne Chrétienne oppoſa toujours une patience héroïque à toutes ces indignités.

C'eſt ſans doute à ſes prieres que Dieu accorda dans la ſuite la conver-

ſion de ſon mari : une fievre continue l'avoit tellement abattu, qu'on n'attendoit plus que l'heure de ſa mort. Sa femme le voyant dans cet état, ſe ſentit inſpirée de lui dire, que s'il ſouhaitoit de vivre, il n'avoit qu'à adorer le véritable Dieu & implorer ſon ſecours avec confiance, qu'elle lui promettoit de ſa part le recouvrement de ſa ſanté. L'amour de la vie fit impreſſion ſur le mari, & il fit appeller un Catéchiſte. Les deux ou trois premieres exhortations lui donnerent du goût pour la Religion Chrétienne, & il demanda avec inſtance le baptême : on le lui accorda ſur l'heure, à cauſe du danger preſſant où il étoit. La fievre le quitta le jour même qu'il fut baptiſé; ſes forces ſe rétablirent inſenſiblement, & en peu de temps il fut parfaitement guéri. Il a perſévéré juſqu'à la mort dans la pratique des vertus Chrétiennes, & il n'a pas ceſſé de pleurer ſon aveuglement & les inhumanités qu'il avoit exercées ſur ſa femme & ſur ſon fils. C'eſt ce fils qui a eſſuyé pluſieurs perſécutions de la part des Idolâtres, & qui par ſon exemple & par ſes diſcours, a rempli dans la priſon les fonctions du plus zélé Miſſionnaire. Il faiſoit tous les jours des exhortations

aux femmes Chrétiennes auxquelles je n'avois pas la liberté de parler.

Le troiſiéme Catéchiſte, qui étoit fort jeune, a fait paroître dans les tourmens un courage au-deſſus de ſes forces, & de ſon âge. La plupart des autres priſonniers étoient nouvellement baptiſés, quelques-uns même étoient encore Catéchumenes : tous ont ſouffert les rigueurs & les incommodités de la priſon, avec une fermeté inébranlable.

Une femme, qui étoit au nombre de ces Catéchumenes, & qui avoit échappé à la vigilance des gardes, a eu le courage de nous viſiter conſtamment deux fois le jour, & de nous apporter les aumônes qu'on lui faiſoit pour nous. Tous les priſonniers la regardoient comme leur mere, & elle regardoit tous les priſonniers comme ſes enfans. La charité qu'elle eut pour nous, ne lui coûta pas ſeulement des peines & des fatigues, elle eut encore à eſſuyer de fréquens outrages de la part des Gentils, & de ſanglans reproches du côté de ſes parens. Toutes les fois qu'elle entroit dans la priſon, ſa préſence me rappelloit le ſouvenir de ces ſaintes Dames Romaines, qui, dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, prenoient ſoin des Chrétiens

priſonniers pour Jeſus-Chriſt. Elle ſe ſervoit de ſon mari pour porter mes lettres aux Miſſionnaires qui étoient à *Carouvapondi*, & pour en rapporter les réponſes. Les gardes qui entrerent en défiance, la menacerent pluſieurs fois de la tuer, ſi elle s'aviſoit de porter des lettres; ces menaces ne l'intimiderent point, & elle eut l'adreſſe de tromper leur attention, & de nous remettre en main tous les paquets qui lui étoient confiés, ſans qu'ils s'en apperçuſſent.

Enfin, le *Cramani*, dont j'ai parlé au commencement, me conſola infiniment par la réſolution qu'il fit paroître. Loin de ſe retirer, comme il pouvoit le faire, au moment que je fus arrêté, il fut toujours à mes côtés tandis qu'on me conduiſoit dans la ville au milieu des malédictions dont les Idolâtres me chargeoient. Auſſi-tôt que je fus en priſon, on mit des gardes à ſa porte, & dans l'intérieur de ſa maiſon; ſa femme en fut ſi effrayée, que, paſſant par deſſus la muraille de ſon jardin pour ſe ſauver, elle ſe preſſa ſi fort, qu'elle tomba, & ſe bleſſa aſſez dangereuſement. Ses parens renouvellerent à cette occaſion tous leurs efforts pour obliger le *Cramani* à renoncer à ſa foi; ce fut en vain; il me viſitoit ſouvent

dans la priſon, ce qu'il ne pouvoit faire ſans courir beaucoup de riſques. Je lui faiſois alors quelque exhortation pour l'affermir de plus en plus dans la foi; je n'ai encore vu perſonne qui fût ſi avide de la ſainte parole; auſſi cette divine ſemence tombant dans un cœur bien préparé, produiſoit chaque jour de nouveaux fruits de bénédiction. Je ne finirois point ſi j'entrois dans le détail de toutes les actions par leſquelles ces nouveaux fideles ſignalerent leur zèle pour la Religion; ainſi je paſſe à ce qui arriva durant tout le temps de ma priſon.

C'étoit pour moi une Miſſion preſque continuelle. Le matin nous nous aſſemblions en deux endroits différens; l'on faiſoit d'abord la priere, enſuite on récitoit le roſaire à deux chœurs; après quoi je faiſois une exhortation à ceux qui étoient auprès de moi, & j'envoyois un Catéchiſte en faire de même dans l'endroit où étoient les femmes. Le reſte du temps je me retirois pour vaquer à l'oraiſon & réciter mon office. Le Catéchiſte venoit de temps en temps m'informer de ce qui ſe paſſoit, ou je faiſois venir quelqu'un des priſonniers pour lui donner en particuliers les avis que je croyois convenables à la ſituation

où il ſe trouvoit. Les exercices de piété étant finis, chacun s'occupoit à arracher de petites plantes qui ſe trouvoient dans la cour de la fortereſſe ; on les faiſoit ſécher au ſoleil, & comme nous n'avions point de bois, on s'en ſervoit pour faire cuire le ris qu'on donnoit aux priſonniers. L'après-dînée ſe paſſoit dans diverſes pratiques de piété.

L'abſtinence que garderent nos Néophytes, fut des plus rigoureuſes ; ils ne faiſoient qu'un repas par jour, & le peu qu'ils prenoient, n'étoit pas capable de les ſoutenir ; en peu de jours ils ne furent plus reconnoiſſables, & lorſqu'on les délivra de priſon, ils reſſembloient plutôt à des cadavres qu'à des hommes vivans.

Pour moi je crus que je devois m'abſtenir même du ris ordinaire, & me contenter ſeulement d'un peu de lait & de quelques poignées d'*Avel* (1). C'eſt ainſi que vivent les grands pénitens aux Indes, quand ils ſont priſonniers. Il eſt certain que je n'aurois jamais pu mener ſi longtemps ce genre de vie ſans une protection toute particuliere de Dieu. A la fin pourtant je contractai une toux ſeche

(1) C'eſt du ris rôti avec l'écorce, & pilé.

qui me faiſoit beaucoup ſouffrir, & qui ſans doute auroit terminé mes jours, ſi ma priſon eût été plus longue.

Les gardes qu'on nous avoit donnés, nous incommoderent fort, dans la crainte où ils étoient que je ne vinſſe à m'échapper de leurs mains, s'ils me perdoient de vue. On leur avoit perſuadé que j'étois ſorcier, & que par la vertu magique je pouvois m'élever en l'air, & paſſer par-deſſus les murailles de la forteresſe. Ces bonnes gens furent long-temps dans cette erreur, & ils ne ſe déſabuſerent qu'après m'avoir fort importuné nuit & jour par leurs aſſiduités.

Le ſecond jour de ma priſon, le Capitaine de la fortereſſe vint m'avertir qu'il avoit ordre de me mettre les fers aux pieds. Je lui répondis que c'étoit le plus grand honneur qui pût m'arriver pendant ma vie, & que mes fers deviendroient pour moi des ornemens plus précieux que l'or & les diamans. Il fut ſi étonné de cette réponſe, qu'il s'écria tout-à-coup : « Non, rien ne pourra me » porter à commettre un ſi grand crime, » quand même je devrois perdre ma » fortune : hé ! quels gens ſont-ce donc » que ces Chrétiens, pourſuivit-il en » ſe retirant, qui regardent comme un

» honneur d'être enchaînés » ! Cependant cet ordre me fit juger que ma priſon ſeroit rigoureuſe, & qu'il falloit me préparer à la mort : je n'y eus nulle peine par la grace de Dieu.

Le troiſieme jour un *Brame*, un *Raja* & un *Rajapoutre* vinrent me trouver dans le deſſein de m'effrayer par leurs menaces : ils me parlerent effectivement en des termes bien capables de m'intimider. « Croyez-vous, leur dis-je, que » je n'aye pas prévu tout ce qui m'arrive maintenant ? Quand je ſuis venu » prêcher l'Evangile dans votre pays, » ignorois-je les obſtacles que j'aurois à » ſurmonter ? Ne ſçavois-je pas l'averſion qu'on y a pour les Miniſtres de » Jeſus-Chriſt, & pour la Religion qu'ils » enſeignent ? Les outrages, les priſons, » la mort même dont vous me menacez, c'eſt ce que je ſouhaite avec le » plus d'ardeur, c'eſt la récompenſe que » j'attends de mes travaux. Vous avez » coutume de dire que toute l'eau de » la mer ne vient qu'aux genoux d'un » homme qui ne craint pas la mort : » or, ſçachez que loin d'appréhender la » mort, le comble du bonheur pour » moi ſeroit de verſer juſqu'à la der» nier goutte de mon ſang pour la cauſe

» de Jeſus-Chriſt. Vous me demandez » où j'ai caché mes tréſors. Hé quoi ! » ne m'avez-vous pas pris le peu que » j'avois ſur la terre ? Je n'ai point d'au- » tres tréſors que ceux qui me ſont » réſervés dans le Ciel : je les poſſé- » derai dès le moment que vous m'au- » rez arraché la vie ».

Ces paroles que Dieu me fit la grace de prononcer avec force, tranſporterent le *Rajapoutre* de rage & de colere. « A la » bonne heure, me répondit-il, nous » vous laiſſerons la vie, mais ce ſera » pour vous faire ſouffrir des tourmens » mille fois plus affreux que la mort ». Il me fit enſuite le détail de tous les ſupplices qu'on me préparoit, & il finit ainſi : « Si ce n'eſt pas aſſez, nous vous » enfoncerons des aiguilles entre la » chair & les ongles, nous vous en- » lopperons les mains de linges, ſur leſ- » quels on verſera de l'huile bouillante ; » & nous verrons ſi votre conſtance » ſera à l'épreuve de ces ſupplices ».

J'avoue que ce *Raja*, qui avoit dans l'air je ne ſçai quoi de hideux & de féroce, me parla d'un ton ſi ferme, qu'il me perſuada en effet qu'on en uſeroit ainſi avec moi. Je me contentai de lui dire que plus il me feroit ſouffrir de tourmens ici

bas, plus il me procureroit de gloire dans le Ciel. Comme ils virent qu'ils ne retiroient rien de moi, ils paſſerent à l'endroit où étoient les femmes: « Votre » *Gourou*, leur dirent-ils, eſt réſolu » d'expirer dans les tourmens; mais » pourquoi vos maris & vos enfans » mourront-ils? Si vous ſçavez le lieu » où il a mis ſes tréſors, indiquez-le-» nous; ſauvez-lui la vie; ſauvez-la à » vos maris, ſauvez-la à vos enfans ». La réponſe qui leur fut faite ne les ſatisfaiſant point, ils ſe retirerent plus réſolus que jamais à nous bien tourmenter.

A peine furent-ils ſortis, que j'aſſemblai les Chrétiens pour fortifier leur foi & leur courage. « Vous ſçavez, leur » dis-je, que les idolâtres ne nous ont » livré entre les mains de *Sexſaeb*, que » par la haine qu'ils portent à la loi » de Jeſus-Chriſt. Le mépris que nous » faiſons de leurs Dieux, n'eut pas été » capable d'engager un ſectateur de » Mahomet à nous perſécuter; il a fallu » chercher d'autres motifs plus con-» formes à ſes paſſions; l'eſpérance » d'un gain conſidérable pouvoit ſeul » animer contre nous un homme avide » d'argent; c'eſt pour cela que les » Gentils, tout convaincus qu'ils ſont

» de notre indigence, nous ont fait » paſſer dans ſon eſprit pour être fort » riches. Vous vivriez tranquilles dans » vos maiſons, & votre pauvreté ne » ſeroit pas conteſtée, ſi vous aviez eu » le malheur de fermer les yeux à la » lumiere qui vous a éclairé ; mais vous » êtes maintenant doublement heureux, » & d'avoir ſuivi Jeſus-Chriſt, & d'être » perſécutés pour la défenſe de ſon nom». Je leur fis enſuite l'éloge du martyre, & je fus bien conſolé de voir qu'à la fin de mon diſcours ils s'encourageoient les uns les autres à ſouffrir.

Le même jour, ſur les huit heures du ſoir, trois Catéchiſtes & un nouveau Chrétien, furent appellés par les ſoldats qui venoient leur mettre les fers aux pieds. Ces généreux fideles ſe proſternerent auſſi-tôt, & me demanderent ma bénédiction. La joie qui étoit peinte ſur leur viſage étoit un ſigne non ſuſpect de la conſolation qu'ils goûtoient intérieurement, & un préſage certain de leur conſtance future. On les attacha deux à deux à la même chaîne. « C'eſt mainte- » nant, leur dis-je alors, que je vous » regarde comme des confeſſeurs de » Jeſus-Chriſt », & je me jettai à mon tour à leurs pieds, que je baiſai ten-

drement, auſſi bien que leurs fers.

Cependant le *Rajapoutre* porta à *Sexſaeb* l'argent qu'on nous avoit pris. Un des Gardes de la ville qui l'accompagnoit, nous rapporta que ce Gouverneur, à la vue d'une ſomme ſi légere, dit, en ſe mordant le bras de fureur : « Hé quoi ! il n'y a pas là de quoi » payer un ſoldat ? Que ſont devenues » ces grandes richeſſes dont on m'avoit » flatté ? Où ſont ces perles, ces pierres » hors de prix, dont les Chrétiens, » diſoit-on, avoient fait un amas pro» digieux ? Faut-il que pour ſi peu de » choſe je me ſois décrié dans toute » la Province ? Je connois les délateurs » & j'en ferai juſtice ».

Cette réponſe que l'on publia par toute la ville, jetta l'épouvante dans le cœur de nos ennemis, & les anima encore davantage contre nous, dans l'eſpérance qu'à force de tourmens ils découvriroient enfin nos prétendus tréſors. Deux jours après un *Rajapoutre*, qui paroiſſoit être entré plus qu'aucun autre dans cette affaire, m'envoya un *Badagas* (1) qui a de l'eſprit ; celui-ci

(1) Nation particuliere de Malabare, dont la langue eſt différente de celle des autres Malabares.

parut d'abord s'intéreſſer à mon malheur, il s'offrit même à ſe faire caution pour nous. « Hé quoi ! me répétoit-» il ſouvent, n'êtes-vous pas touché » des affronts & des ſupplices qu'on va » vous faire ſouffrir » ? Je lui fis réponſe que la loi que j'enſeignois, nous apprend que lorſqu'on ſouffre avec patience les injuſtices qui nous ſont faites, nous en ſommes éternellement récompenſés dans le Ciel ; que comme il n'étoit point éclairé des lumieres de la foi, je ne m'étonnois point qu'il regardât comme une infamie, ce qui faiſoit la gloire & le bonheur des Chrétiens. Le *Badagas* me coupa la parole, & s'adreſſant aux Catéchiſtes, il leur expoſa d'une maniere vive à quels ſupplices ils devoient s'attendre : « Et » ce ſera dès aujourd'hui, leur ajouta-» t-il, qu'on vous arrachera par la » voie des tourmens, ce que nos prieres » & nos exhortations n'ont pu tirer de » vous ».

En effet, il n'étoit encore que deux heures après midi, lorſque nous entendîmes le ſon de la trompette qui avertiſſoit de l'arrivée du Capitaine dans le Chaveri public. Il fit aſſeoir auprès de lui deux Brames avec quelques Rajapoutres,

poutres, qui devoient être nos Juges. On appella d'abord deux Catéchiſtes : on leur demanda qui j'étois, & où étoient mes tréſors. Comme ils faiſoient les mêmes réponſes qu'ils avoient déja faites à de ſemblables demandes, on commença à les tourmenter, & on leur ſerra les mains entre deux pieces de bois qu'on preſſoit avec violence. La queſtion qu'on leur donna aux pieds fut encore plus cruelle. Le *Rajapoutre*, qui m'avoit fait tant de menaces, croyant qu'ils ne ſouffroient pas encore aſſez, ſe mit lui-même à tirer les cordes de toutes ſes forces, pendant plus d'une demi-heure. Cette torture eſt très-violente, & pluſieurs de ceux qu'on y applique, expirent de douleur ; c'eſt pourquoi on deſſerra un peu les cordes pour leur donner quelque relâche. Deux autres Catéchiſtes furent traités avec la même rigueur & eurent une conſtance égale. Cependant on fit venir un *Kollen*, (c'eſt celui qui fait les ouvrages de fer), & on lui ordonna de mettre au feu de grandes tenailles qu'il avoit apportées, pour faire ſouffrir aux Catéchiſtes un autre genre de tourment encore plus rigoureux.

Nous ne ſçavions rien dans la priſon

de tout ce qui ſe paſſoit au-dehors, & nous étions en prieres lorſque les gardes vinrent me chercher à mon tour. Les Chrétiens ne douterent pas que ce ne fût pour me livrer aux tourmens, & ils vouloient abſolument me ſuivre pour participer à mes ſouffrances. Un jeune homme, nommé *Ajarapen*, & parent du *Cramani*, ſe diſtingua parmi les autres; bien qu'il fût malade, il me conjuroit avec larmes de lui permettre de partager avec moi le bonheur que j'allois avoir de ſouffrir pour Jeſus-Chriſt. Je fus inexorable, & je lui défendis, comme au reſte des Chrétiens, de ſortir de la priſon; je les priai ſeulement de demander au Seigneur les forces dont j'avois beſoin dans cette nouvelle épreuve.

Le bruit s'étant répandu dans la ville que j'étois appellé au Chaveri, toutes les rues ſe trouverent remplies de monde à mon paſſage: quelques-uns me portoient compaſſion; d'autres, & c'étoit le plus grand nombre, me chargeoient d'injures, & diſoient que je méritois toute ſorte de châtimens pour avoir mépriſé leurs Dieux. En arrivant au Chaveri, je trouvai mes Catéchiſtes étendus par terre; ils avoient les pieds violemment preſſés entre de groſſes

pieces de bois attachées avec des cordes: & ils ne pouvoient remuer les mains, quoiqu'on les eût un peu deſſerrées. Deux Indiens avoient en main un long chabouc prêt à les frapper de nouveau au moindre ſigne. Le *Kollen* faiſoit rougir au feu ſes tenailles, & faiſoit grand bruit avec des gros ſoufflets qu'il agitoit continuellement. Les *Brames* & les *Rajapoutres* étoient aſſis ſur un lieu élevé; on me fit arrêter debout en leur préſence. Le plus ancien des Brames prit la parole: « Enfin, » voilà, me dit-il, où ont abouti toutes » tes prédications; tu as cru t'élever au- » deſſus des Brames par ta ſcience, & » par ta loi, & te voilà maintenant ab- » batu & humilié à leurs pieds: tu as » mépriſé nos Dieux, & tu es tombé » entre les mains de *Sexſaeb*, qui les » vengera de tes mépris. Regarde les » inſtrumens de ton ſupplice ».

Je répondis à ce Brame, qu'il me faiſoit plaiſir de me déclarer le motif des mauvais traitemens qu'il me faiſoit; que puiſqu'il y étoit porté par la haine de la Religion que je prêchois, plus il exerceroit ſur moi de rigueurs, plus il augmenteroit la récompenſe que j'attendois dans le Ciel. « Hé quoi! me dit ſur cela » le Brame, crois-tu aller toi ſeul au

» Ciel avec tes disciples ? Prétends-tu » que tous tant que nous sommes, qui » ne suivons pas ta loi, nous devions » être damnés » ? Il n'y a de salut, lui répondis-je, que pour ceux qui suivent la loi que je prêche. Comme je voulois continuer, le Capitaine m'imposa silence, & dit au Brame, en langue More, de ne plus toucher cette matiere.

Aussi-tôt le Brame changea de langage, & me répéta ce qu'on m'avoit déjà dit tant de fois, que je ne pouvois me soustraire qu'à force d'argent aux supplices qui m'étoient préparés. « Sur quoi fondé, » lui dis-je, me demandez-vous de l'argent ? Si c'est une peine que vous » m'imposez, dites-moi quel est mon » crime, faites venir mes accusateurs. » Quoi, vous me condamnez à vous » donner ce que je n'ai pas ; & si je » le refuse, vous me menacez des tourmens les plus cruels. Où est la justice ? » où est la raison ? Mais, reprit le Brame, » n'enseignes-tu pas la Loi en promettant de l'argent à ceux qui l'écoutent ? » Citez-moi, lui dis-je, un seul homme » qui ose soutenir ce que vous avancez, » j'avouerai que j'ai tort. Mille gens » le disent, répondit le Brame. Quoi ! » lui répliquai-je, de mille personnes,

» vous n'en ſçauriez produire une ſeule ? » C'eſt de l'argent qu'il nous faut, re- » prit le Brame, autrement tes diſciples » vont être tourmentés de nouveau en » ta préſence, & enſuite on te tour- » mentera toi-même ». Comme je ne répondois rien, il fit battre les Catéchiſtes. Les coups redoublés de chabouc faiſoient un bruit effroyable, & rien n'égaloit la douleur que je reſſentois d'être le témoin de leurs ſouffrances. Quand on fut las de les frapper, le Brame m'adreſſa encore la parole, & m'ordonna de jetter les yeux ſur les tenailles toutes rouges que le Kollen venoit de tirer du feu. Je ne fis, ou plutôt je ne parus faire nulle attention à ce qu'il me diſoit : ſur quoi il me commanda d'avancer : je crus alors, à n'en pouvoir douter, qu'on m'alloit brûler peu à peu avec ces tenailles ardentes ; graces au Seigneur qui me ſoutenoit, je ſentis en moi une force que je n'avois pas encore éprouvée ; mais je fus bien ſurpris lorſque m'étant approché du Brame, il m'ordonna ſimplement de le ſuivre.

Il étoit accompagné de deux Brames & d'un Rajapoutre ; ils me menerent dans une maiſon voiſine du Chaveri ; après m'avoir fait aſſeoir au milieu d'eux,

le plus ancien me dit, d'un air touchant ; qu'il avoit été obligé, malgré lui, de me maltraiter de paroles en public, dans la crainte qu'on ne l'accusât auprès de *Sexsaeb*, de n'avoir pas assez ménagé ses intérêts ; mais que dans le fond, il étoit affligé de la situation où je me trouvois : qu'il me coujuroit de donner quelqu'argent pour me tirer d'un si mauvais pas. « C'est tout de même, lui » dis-je, que si vous m'ordonniez de » voler dans les airs, quoique je n'aie » point d'aîles. Cette comparaison le » frappa. Du moins, me dit-il, promettez quelque chose, je me ferai » votre caution jusqu'à ce que vous » ayez payé ». Je lui fis réponse que je n'avois rien, & qu'ainsi je ne pouvois rien promettre. « Mais, reprit un autre » Brame, ne pouvez-vous pas engager » vos disciples à vous assister dans un » besoin si pressant ? Lui ayant répondu que nous nous étions fait une loi de ne rien demander à nos disciples ; « hé » bien, continua-t-il, il faut donc vous » résoudre à souffrir les tourmens que » vous méritez. Y pensez-vous ? Si vous » aviez affaire à des *Badagas*, nés dans » ces terres, vous auriez quelque espé» rance de les fléchir ; mais sçavez-

» vous que vous avez à traiter avec » des barbares, avec des Mores, avec » des gens déteſtables par leur cruauté & » par leur avarice? Et il ajouta, preſque » en pleurant : quoi, un Etranger en » proie aux plus cruelles douleurs ! » quoi, un Sanias! Mais que faire? C'eſt » vous-même qui vous perdez; levez- » vous donc, & ſuivez-nous ». Enfin, ces Brames me dirent tant de choſes touchantes, & leurs paroles étoient ſi étudiées, que bien qu'il y ait pluſieurs années que je ſois accoutumé à leurs artifices, ils me perſuaderent qu'on m'alloit brûler les mains, me tenailler & me livrer aux autres ſupplices dont ils me menaçoient.

Je les ſuivis dans cette penſée, me déterminant à tout ce qu'ils ordonneroient de moi; mais le Capitaine ayant appris que rien ne pouvoit m'ébranler, & que je perſiſtois toujours à aſſurer que je n'avois nulle reſſource, il ordonna ſimplement qu'on me conduiſît en priſon avec mes Catéchiſtes.

Le Capitaine de la forteresſe vint me voir auſſi-tôt, & après quelques démonſtrations d'amitié, il m'envoya chercher du lait, & donna ordre qu'on m'apportât à manger. Je lui répondis que j'acceptois volontiers le lait qu'il me

donnoit, mais que je le remerciois du reſte, voulant perſévérer juſqu'à la fin dans la pénitence que j'avois commencée. Un Chrétien vint peu après m'avertir que ce *Raja* craignoit que je ne me tuaſſe, & que pour prévenir cet accident, il avoit ordonné qu'on me gardât à vue toute la nuit.

Il eſt vrai que les Indiens ſe donnent la mort pour de moindres ſujets ; & l'on croyoit m'avoir traité d'une maniere aſſez indigne, pour avoir lieu de craindre que je n'en vinſſe à cette extrémité. Les gardes me veillerent donc toute la nuit : ils allumerent une grande lampe auprès de moi ; ils firent du feu ; ils ſe mirent à chanter & à battre ſans ceſſe du tambour, pour ne pas s'endormir ; enfin ils eurent continuellement les yeux attachés ſur moi, & je fus obligé de ſouffrir tout ce tintamare, qui ne me permit pas de prendre un moment de repos.

Cependant on rendit compte à *Sexſaeb* de tout ce qui venoit de ſe paſſer. Quelques-uns ſe déchaînerent contre les auteurs de la perſécution qui nous avoit été ſuſcitée ; d'autres, au contraire, lui écrivirent que ſi l'on nous délivroit de priſon, il falloit abſolument nous chaſſer de *Tarcolan*. Les menaces recommence-

rent comme auparavant de la part de ceux-ci, & ils me diſoient ſans ceſſe qu'on n'avoit fait que ſuſpendre pour peu de temps les ſupplices auxquels j'étois deſtiné.

Quand il me fut permis de parler à mes Catéchiſtes, je leur demandai s'ils avoient été tourmentés avec ces tenailles ardentes qu'on avoit fait rougir en ma préſence : ils me répondirent que pluſieurs fois on les leur avoit porté au viſage, mais qu'à chaque fois un *Raja* empêchoit qu'on ne les brulât. Ils reſſentoient de vives douleurs aux pieds & aux mains, qu'ils ne pouvoient remuer, & ils avoient encore les fers aux pieds. Je cherchois l'occaſion de leur procurer quelque ſoulagement ; & elle ſe préſenta d'elle-même, lorſque je m'y attendois le moins.

J'étois ſi foible que je ne pouvois preſque me ſoutenir : le Capitaine de la forteresſe en étant informé, vint me voir ſur le champ, pour m'exhorter à prendre quelque nourriture ſolide : il me répéta pluſieurs fois que les plus grands pénitens de ces terres, après deux ou trois jours d'abſtinence, ſe faiſoient apporter du ris & en mangeoient ; que je devois les imiter, & qu'il me fourniroit ce qui

m'étoit néceſſaire; que je pouvois même paſſer une partie de la journée dans le jardin qui joignoit la fortereſſe, & qu'il m'en donnoit la permiſſion.

Je lui répondis qu'étant *Carana gouroukel*, c'eſt-à-dire, cherchant le véritable profit de mes diſciples, je devois les inſtruire encore plus par mes exemples, que par mes diſcours; qu'après avoir paſſé le jour agréablement dans un jardin, il me ſiéroit mal de les exhorter le ſoir à la patience; qu'il falloit commencer par les délivrer de leurs fers, & qu'enſuite j'accepterois volontiers l'offre qu'il me faiſoit. Il me donna de belles paroles; cependant il ne fit rien ce jour-là. Le lendemain il vint encore me voir; il m'apporta de l'*avel*, & me pria d'en manger. Je lui fis la même réponſe que je lui avois faite le jour de devant, & il me fit les mêmes promeſſes. J'attendis juſqu'à huit heures du ſoir pour voir s'il tiendroit ſa parole; comme il ne vint perſonne de ſa part, je lui renvoyai ſon *avel*. Il en fut ſi touché, qu'il partit ſur l'heure avec un *Kollen*, qui ôta les fers à mes Catéchiſtes. J'acceptai auſſi-tôt l'*avel* qu'il me préſentoit; mais j'eus bien de la peine à en faire uſage, mon eſtomac s'étant extrêmement rétréci par la longue abſtinence que j'avois faite.

Une abſtinence ſi extraordinaire toucha extrêmement les Gentils : l'un d'eux qui s'étoit le plus déclaré contre le Chriſtianiſme, donna un *fanon* (1) pour m'acheter du lait, afin de participer, par cette aumône, au mérite de la vie auſtere que je menois : il m'a fait dire depuis qu'il penſoit ſérieuſement à ſa converſion. « Si ce Sanias étoit » Prangui, diſoient les autres, auroit-» il pu vivre de la ſorte ſeulement » pendant quatre jours ? Que devons-» nous donc penſer après un mois en-» tier d'une ſi rude pénitence ? On » nous aſſuroit qu'il faiſoit bonne chere ; » la fauſſeté de ces bruits qu'on ſemoit » pour le décrier, eſt manifeſte ; car » enfin, on ne paſſe pas ainſi d'une ex-» trémité à l'autre ».

Un des principaux de la ville me rendit de fréquentes viſites tant que dura cette perſécution. Il ne pouvoit comprendre comment on avoit pu en uſer ainſi à notre égard. « Hé quoi ! me » diſoit-il, vous n'avez commis au-» cune faute qui mérite ce châtiment, » vous ne vous occupez que de la

(1) C'eſt environ quatre ſols de notre monnoie.

» prieré où des exercices de charité ; » vos catéchiſtes vivent d'une maniere » irrépréhenſible, comment donc ſe » peut-il faire que ce malheur vous » ſoit arrivé ? Vous avez beau nier la » tranſmigration des ames, vous ne » m'ôterez jamais de l'eſprit l'opinion » où je ſuis qu'il y a eu ſans doute une » autre génération, dans laquelle votre » ame & celle de vos diſciples ſe ſont » attirées les diſgraces préſentes ».

Un de mes Catéchiſtes lui répondit, que l'homme n'eſt jamais exempt des fautes, du moins légeres, & que le moindre péché, par exemple, une diſtraction volontaire dans la priere, ou d'autres fautes de cette nature qui offenſent la majeſté divine, méritent des peines encore plus grandes que celles que nous avions ſouffertes : mais que cette vérité n'entroit pas dans l'eſprit des Idolâtres, parce qu'ils n'avoient nulle idée des perfections infinies de l'Etre ſuprême. Le Brame parut embarraſſé de cette réponſe : il le fut encore davantage, lorſque j'ajoutai qu'il ne falloit pas s'imaginer que les peines paſſageres de cette vie, que Dieu permet ſouvent pour notre plus grand bien, fuſſent toujours jointes avec le péché ;

qu'il s'eſt trouvé des ames innocentes, qui néanmoins ont beaucoup ſouffert ; que les ſouffrances ſont d'un grand mérite auprès de Dieu, & font pratiquer pluſieurs vertus qui nous ſeroient inconnues, ſi nous jouiſſions de toutes les douceurs de la vie préſente ; que je n'avois garde de me mettre au rang de ces ames ſaintes, moi qui avois tant de raiſon de m'humilier ; mais que je prétendois ſeulement le déſabuſer de l'erreur groſſiere dans laquelle il avoit vécu juſqu'alors.

Au reſte, je crois devoir donner ici un conſeil à ceux que la Providence deſtine à ces Miſſions, c'eſt de ne jamais parler d'eux-mêmes en préſence des Idolâtres. Un Miſſionnaire ayant dit, par un ſentiment d'humilité, qu'il étoit un grand pécheur, un Gentil qui l'écoutoit, alla auſſi-tôt le redire à tous ſes compatriotes : « Et il faut bien que » cela ſoit vrai, ajoutoit-il, car il » l'avoue lui-même ».

Le Pere Martin ayant appris la nouvelle de ma détention, partit à l'inſtant de ſa Miſſion de *Maduré* pour venir à notre ſecours : il fit une diligence incroyable, & ſe rendit en peu de jours au palais de *Sexſaeb*. C'etoit s'expoſer lui-

même à une rude priſon, que de ſe préſenter à ce Gouverneur dans de pareilles conjectures : ſon zele & ſon courage lui firent oublier ſes propres intérêts, & mépriſer toutes les raiſons de prudence qui ſembloient le détourner de la démarche qu'il vouloit faire. Il entre chez le Gouverneur, & il lui dit avec un air modeſte, mais d'un ton ferme & aſſuré, qu'ayant ſçu que ſon frere aîné avoit été empriſonné, il apportoit ſa tête pour mourir avec lui, s'il étoit coupable : mais que s'il étoit innocent, il demandoit qu'on le mît en liberté. *Sexſaeb* fut d'abord ſurpris : cependant il fit des honnêtetés au Miſſionnaire, & après une demi-heure d'entretien qu'il eut avec lui, il lui accorda ſa demande.

Le Pere Martin ſe mit donc en chemin pour Tarcolan avec une lettre qui contenoit les ordres de *Sexſaeb*. Auſſitôt qu'il y fut arrivé, il ſe rendit au Chaveri public, & préſenta la lettre du Gouverneur. Le Capitaine étoit à une grande lieue de là dans une Peuplade où il fait ſa demeure. En attendant que la lettre lui fût portée, le Miſſionnaire demanda la permiſſion de me voir, & on la lui accorda. La joie

fut grande de part & d'autre, & nous l'exprimâmes réciproquement par les embraſſemens les plus tendres. Ce cher Pere avoit de la peine à me reconnoître, tant j'avois le viſage have & défiguré. Quelques heures que nous paſsâmes enſemble, me dédommagerent de toutes mes peines paſſées.

Cependant on n'avoit point de nouvelles du Capitaine, ce qui fit ſoupçonner que la lettre du Gouverneur n'étoit pas peut-être auſſi favorable, que le Pere Martin ſe l'étoit imaginé. Nous fûmes raſſurés ſur le ſoir : le ſon de la trompette ſe fit entendre & peu de temps après le Capitaine arriva à la fortereſſe. Il me dit d'abord qu'il avoit ordre de m'élargir, & de rendre à mes diſciples tout ce qui leur avoit été pris. Cet ordre s'exécuta à l'heure même. On fit venir les tambours & les trompettes, on me mit dans un Palanquin, & le même Capitaine qui m'avoit fait priſonnier, me conduiſit avec honneur juſqu'à mon Egliſe.

Je voulois retenir quelques jours avec moi le Pere Martin, à qui nous devions notre délivrance, les Chrétiens qui avoient été les compagnons

de ma priſon l'en conjuroient inſtamment : mais ſon zèle ne lui permit pas de nous donner cette ſatisfaction ; il étoit dans l'impatience de retourner à ſa chere Miſſion, qu'il avoit abandonnée à cauſe de nous, & après les adieux réciproques, il prit le chemin de Maduré.

Voilà, Monſieur, comment s'eſt diſſipé ce premier orage, que les Gentils avoient élevé contre les nouveaux Chrétiens de Tarcolan. Il n'a ſervi, graces à Dieu, qu'à confondre les ennemis de la Religion, qu'à confirmer dans la foi ces premiers fideles qu'à faire éclater leur conſtance & leur zèle pour la défenſe des vérités Chrétiennes, & qu'à augmenter de plus en plus le nombre des adorateurs de Jeſus-Chriſt.

J'eſpere vous donner bientôt des nouvelles de l'Egliſe des trois Rois que vous avez fondée dans le Royaume de Carnate. On m'a fait part d'une relation ſuccinte de Joſeph Somera, ſur la ſeconde tentative faite par les Eſpagnols, pour la découverte des Iſles Palaos, appellées autrement les nouvelles Philippines, & on a accompagné cette relation d'une carte fort exacte. Je

vous envoie l'une & l'autre, & je ſouhaite que vous en ſoyez content. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

RELATION

En forme de Journal, de la découverte des Iſles de Palaos, ou Nouvelles Philippines.

LE navire ſur lequel nous nous embarquâmes pour aller à la découverte des Iſles *Palaos*, s'appelloit *la Sainte-Trinité*, & avoit quatre-vingt-ſix hommes d'équipage : il étoit commandé par le Sergent-Major Dom François Padilla; il menoit avec lui les Peres Duberon & Cortil, Miſſionnaires Jéſuites, accompagnés du Frere Etienne Baudin, qui alloient porter la foi chez ces Inſulaires.

Ce fut le 14 de Novembre de l'année 1710 que je ſortis des Iſles Philippines, & que je fis route pour reconnoître les Iſles *Palaos*, me ſuppoſant être pour lors par treize dégrés neuf minutes de latitude, & par 144 dégrés 11 minutes de longitude.

Je navigeai quinze jours, comme il eſt marqué dans la carte, jour pour jour; & le 30 Novembre de la même année, nous découvrîmes la terre, qui nous reſtoit au nord-eſt trois dégrés nord à environ trois lieues, ayant obſervé la variation de quatre à cinq dégrés de variation nord-eſt dans cette route. Nous revirâmes de bord pour en approcher de plus près & nous découvrîmes qu'il y avoit deux Iſles, que le Pere Duberon nomma *les Iſles de Saint-André*, parce qu'on célébroit ce jour-là la fête de ce grand Apôtre.

Lorſque nous fûmes proches des Iſles, nous apperçûmes un bateau qui venoit à nous, & dans lequel il y avoit de ces Inſulaires qui nous crioient de loin *Mapia*, *mapia*, c'eſt-à-dire, bonnes gens. Un Palaos qui avoit été baptiſé à Manille, & que nous avions mené avec nous, ſe montra à eux, & leur parla: auſſi-tôt ils vinrent à bord; ils nous dirent que ces Iſles s'appelloient *Sonſorol*, & qu'elles étoient du nombre des Iſles Palaos. Ils firent paroître beaucoup de joie d'être avec nous, & ils nous la témoignerent en nous baiſant les mains, & en nous embraſſant.

Les peuples ſont bien faits de corps, &

d'une complexion robuſte ; ils vont tout nuds, excepté vers la ceinture où ils ſe couvrent d'un morceau de natte : leurs cheveux ſont preſque crepus, ils ont fort peu de barbe ; & pour ſe garantir de la pluie ; ils portent ſur les épaules un petit manteau fait de fil de patates, & ſur la tête une eſpece de chapeau de natte, autour duquel ils attachent des plumes d'oiſeaux toutes droites. Ils furent ſurpris de voir nos gens fumer du tabac ; & ils parurent faire grand cas du fer ; quand ils en appercevoient, ils le regardoient avec des yeux avides, & ils nous en demandoient ſans ceſſe.

Après midi deux autres bateaux vinrent à nous chargés chacun de huit hommes. Auſſi-tôt qu'ils approcherent de notre bord, ils ſe mirent à chanter : ils régloient la cadence en frappant des mains ſur leurs cuiſſes. Quand ils eurent abordé, ils prirent la longueur de notre bâtiment, s'imaginant qu'il étoit fait d'une ſeule piece de bois : quelques autres compterent les hommes qui étoient ſur notre bord. Ils nous apporterent quelques cocos, du poiſſon, & des herbes. Les Iſles ſont toutes couvertes d'arbres juſques ſur le bord

de la mer. Leurs bateaux nous parurent assez bien faits : ils se servent de voiles latines, & un côté du bateau est soutenu par un contre poids qui l'empêche de tourner.

Nous leur demandâmes à quel air de vent restoit la principale de leurs Isles, qui s'appelle *Panloq*, & ils nous montrerent le nord nord-est. Ils ajouterent qu'au sud-quart-sud-oueſt, & au sud-quart-sud-est, sont encore deux Isles, dont l'une s'appelle *Merieres*, & l'autre *Poulo*.

Quand nous nous fûmes un peu approchés de la terre, j'envoyai mon aide-pilote pour chercher avec la sonde un endroit où l'on pût mouiller. La chaloupe étant arrivée à un quart de lieue de l'Isle, elle fut abordée par deux bateaux du pays où il y avoit plusieurs de ces insulaires : l'un deux ayant apperçu un sabre, le prit, le regarda attentivement, & se jetta à la mer l'emportant avec lui. Mon aide-pilote ne put trouver aucun lieu propre à jetter l'ancre ; parce que le fond étoit de roche, & qu'il y avoit grand fond par-tout. Quand il fut de retour, j'envoyai encore sur les trois heures un autre homme pour chercher un mouillage : il alla tout

auprès de la terre, & il trouva, comme le premier, qu'il y avoit par-tout grand fond de roche : & ainſi nul endroit où l'on pût jetter l'ancre.

Pendant ce temps-là je me ſoutenois à la voile contre le courant qui portoit avec vîteſſe au ſud-eſt. Mais le vent étant venu à manquer, nous dérivâmes au large. Alors les Inſulaires qui étoient venus ſur notre bord rentrerent dans leur bateau pour s'en retourner : les deux Miſſionnaires voulurent engager l'un d'eux à demeurer avec nous mais ils ne purent l'y réſoudre : il l'entretinrent quelque temps des vérités de la religion, & ils lui firent prononcer les ſaints noms de Jeſus & de Marie, ce qu'il fit d'une maniere très-affectueuſe. On l'interrogea ſur la grandeur de l'Iſle, & ſur le nombre de ſes habitans : il répondit que l'Iſle avoit bien deux lieues & demie de tour, & qu'il pouvoit y avoir huit cens perſonnes; qu'ils vivoient de cocos, de poiſſons, & d'herbages. J'obſervai la hauteur du ſoleil à midi, & je me trouvai par cinq dégrés ſeize minutes de latitude nord : & la variation au lever du ſoleil fut trouvée de cinq dégrés nord-eſt.

Les courans nous emporterent au

large vers le ſud-eſt avec violence, de ſorte que nous ne pûmes regagner la terre que le quatrieme à ſix heures du matin. Nous nous trouvâmes alors à l'embouchure de deux Iſles. J'envoyai la chaloupe pour chercher un bon mouillage. Ce fut inutilement. Elle revint à quatre heures du ſoir apportant pour nouvelle qu'il y avoit grand fond de roche par-tout, & qu'il étoit impoſſible de jetter l'ancre.

Le cinquieme à ſept heures du matin, les Peres Duberon & Cortil formerent le deſſein d'aller à terre pour y planter une croix. Dom Padilla & moi leur repreſentâmes les dangers auxquels ils s'expoſoient, ce qu'ils avoient à craindre des Inſulaires dont ils ne connoiſſoient point le génie, & l'embarras où ils ſe trouveroient ſi les courans jettoient le vaiſſeau au large, en ſorte qu'il ne pût approcher de la terre pour les prendre ou pour les ſecourir. Leur zele n'écouta aucunes de ces difficultés, ils perſiſterent dans leur premiere réſolution. Ils laiſſerent donc le Frere Baudin dans le navire, & ils entrerent dans la chaloupe avec le contremaître du vaiſſeau, & l'enſeigne des troupes qu'on deſtinoit à mettre à terre.

Ils emmenerent auſſi le Palaos, dont j'ai parlé, avec ſa femme & ſes enfans.

Les deux Miſſionnaires étant partis, nous nous ſoutînmes à la voile toute la journée contre les courans, à la faveur du vent. Mais le ſoir le vent ayant manqué, le courant nous jetta au large. Nous mîmes toute la nuit un fanal au beaupré, & un autre à l'artimon, afin qu'on pût découvrir de l'Iſle, où nous étions. La nuit nous eûmes quelques grains du nord-eſt au nord-oueſt, du oueſt, & du ſud-eſt, & le matin à la pointe du jour la grande Iſle nous reſtoit au nord-quart nord-oueſt à environ huit lieues.

Juſqu'au neuvieme à midi, nous fîmes tous nos efforts pour approcher de la terre, ſans pouvoir rien gagner; au contraire nous nous éloignions de plus en plus. Je me trouvai par cinq degrés vingt-huit minutes de latitude. Nous tînmes conſeil ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Don Padilla, le frere Jéſuite, mon aide-Pilote & moi, fûmes d'avis de faire route pour découvrir l'iſle de *Panloq*, capitale de toutes ces iſles, qui eſt éloignée de celle que nous quittions d'environ cinquante lieues.

Ce fut le onzieme à neuf heures du

matin que nous découvrîmes Panloq; & à midi je me trouvai par ſept degrés quatorze minutes de latitude nord, environ à une lieue au large de l'iſle. Sur les quatre heures du ſoir quatre bateaux s'approcherent de notre bord, ſe tenant néanmoins au large de la longueur d'un demi-cable; peu après ils furent ſuivis de deux autres bateaux; enfin quelques-uns de ces Inſulaires qui étoient dans les bateaux, ſe jetterent à la mer, & vinrent à notre bord; ils ne cherchoient qu'à voler ce qui pouvoit leur tomber ſous la main. L'un d'eux voyant une chaîne attachée au bord, la halloit de toutes ſes forces pour la rompre & l'emporter; un autre en fit autant à un organeau; un troiſieme ayant mis la tête dans un ſabor, vit des rideaux de lit, il les prit à deux mains, & les tiroit de toutes ſes forces; mais quelques-uns de nos gens l'ayant apperçu, y accoururent, & auſſi-tôt il ſe jetta à la mer.

Dom Padilla voyant juſqu'où ces barbares portoient leur avidité, fit mettre ſes ſoldats ſous les armes, car il y avoit bien quatre-vingt hommes dans ces ſix bateaux, & il leur fit ſigne de ne point approcher; enfin, ſur les cinq heures du ſoir ils prirent leur route vers la terre; en

en ſe retirant ils décocherent pluſieurs fleches contre nous, dont quatre furent à bord, & une s'attacha à la poupe du vaiſſeau. Alors Don Padilla fit faire ſur eux une décharge de mouſqueterie. A ce bruit, ils ſe jetterent tous à la mer, & abandonnerent leurs bateaux, nageant droit à terre avec une vîteſſe extraordinaire; puis voyant qu'on ne tiroit plus, ils regagnerent leurs bateaux, s'y embarquerent & s'enfuirent à toutes rames. Ces Inſulaires vont tout nuds, quelques-uns d'eux ſe peignent le corps de diverſes couleurs. Leur peau eſt communément de couleur olivâtre, d'autres l'ont plus noire. Ils ne nous apporterent que quelques cocos.

Le douzieme, nous n'eûmes preſque pas de vent; nous nous tînmes bord ſur bord, ſans néanmoins trop approcher de la terre. Sur les quatre heures, il vint encore à nous deux bateaux, d'où l'on nous faiſoit divers ſignes en nous parlant; mais comme nous n'avions plus d'interpretes, nous ne pûmes ſçavoir ce qui ſe diſoit. Sur les neuf heures du ſoir, les vents vinrent au ſud ſud-eſt, aſſez frais, & les courans nous portoient au nord avec vîteſſe. Ainſi je pris le parti de paſſer entre deux iſles le cap au

nord nord-oueſt; ce canal avoit environ une petite lieue de largeur.

Le treizieme, étant à l'oueſt de ces iſles, nous tînmes conſeil ſur ce que nous avions à faire, & il fut conclu qu'il falloit retourner à *Sonſorol* pour apprendre des nouvelles des deux Miſſionnaires qui y étoient reſtés, & de notre chaloupe. Le dix-huit, je me trouvai nord & ſud de l'iſle. Nous demeurâmes-là toute la journée bord ſur bord juſqu'à ſix heures du ſoir, ſans appercevoir aucun bateau, quoique nous ne fuſſions qu'à une portée de canon de la terre. Nous rodâmes toute la côte de l'oueſt de l'iſle juſques au 20 qu'un grain forcé du ſud-eſt nord-eſt nous obligea de quitter la terre, & de faire vent arriere avec la miſaine.

Le 21, nous approchâmes encore de la terre, & à deux heures après midi nous n'en étions qu'à trois quarts de lieues, ſans appercevoir aucun bateau; alors un ſecond grain de l'eſt nord-eſt forcé nous ayant pris, nous obligea de faire l'oueſt nord-oueſt avec la ſeule miſaine. Nous tînmes encore une fois conſeil, & faiſant réflexion que nous n'avions point de chaloupe, & que nous commencions à manquer d'eau,

ſans ſçavoir où nous pourrions en faire, nous fûmes tous d'avis que l'unique parti qu'il y eût à prendre, étoit de nous en retourner à Manille pour y porter cette triſte nouvelle. Mais comme la ſaiſon des vents de nord & nord-eſt étoit déja formée, nous fûmes obligés de faire le tour de Mindanao, ſelon qu'il eſt marqué dans la carte.

LETTRE

Du Pere Taillandier, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Willard, de la même Compagnie.

A Pondicheri, ce 20 Février 1711.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

Comme c'eſt, après Dieu, à vous ſeul que je ſuis redevable du bonheur que j'ai de conſacrer le reſte de mes jours à la converſion des Infideles, je me fais un devoir de vous informer de ce qui me regarde, & de vous marquer

en détail ce que j'ai vu ou appris d'une maniere ſûre, dans le long voyage qu'il m'a fallu faire pour me rendre aux Indes.

Ce fut le 5 Septembre de l'année 1707, que je partis de Saint-Malo avec le Pere Bonnet ſur le Saint-Eſprit, vaiſſeau de trente pieces de canon, & de cent quarante hommes d'équipage. Après environ un mois de navigation où il ne ſe paſſa rien d'extraordinaire, nous apperçûmes le cap de Finiſtere en Galice, & le 8 d'Octobre nous mouillâmes dans la rade de Sainte-Croix de l'iſle de Ténériffe.

Les richeſſes de cette iſle, ſon grand commerce, & l'excellent vin de Malvoiſie qu'elle produit, la rendent la plus conſidérable de toutes les iſles canaries. Elle a dix-huit lieues de longueur, & environ cinq de largeur. Au milieu de l'iſle s'éleve cette fameuſe montagne qu'on nomme le *Pic de Ténériffe*; on l'apperçoit, à ce qu'on m'a dit, de plus de cinquante lieues; elle a la figure d'un cône dont la baſe eſt fort grande; ce qu'on dit dans quelques relations de ſa hauteur, du froid qui y regne, du temps qu'il faudroit mettre pour arriver juſqu'au ſommet, n'eſt gueres con-

forme à la vérité. J'ai entretenu des perſonnes qui ont eu la curioſité d'y monter, & j'ai conclu, de ce qu'ils m'ont rapporté, que le chemin pouvoit ſe faire en ſept heures. Il eſt vrai qu'il ſemble qu'elle s'éleve au-deſſus des nues; il y tomba de la neige, tandis que dans la plaine nous étions fort incommodés de la chaleur. Quoique les inſtrumens dont je me ſervis pour meſurer ſa hauteur, ne fuſſent pas fort exacts, je jugeai pourtant qu'elle n'étoit gueres que de treize cens toiſes.

Le petit bourg de Sainte-Croix eſt au nord-eſt de l'iſle. Nous en partîmes le 10; & après une lieue de mauvais chemin que nous fîmes ſur une montagne ſtérile, nous arrivâmes à la Lagune, petite ville aſſez bien bâtie, & la capitale de l'iſle. On trouve au-delà une plaine de deux lieues, d'où l'on apperçoit la mer du côté de l'oueſt. Là commencent ces beaux côteaux de vignes entremêlées d'orangers, de citroniers, & d'autres arbres de l'Amérique.

Nous marchâmes deux lieues ſur ces collines, d'où l'on découvre toujours la mer; & après avoir paſſé par les villages de la *Matança*, & de *Santa Vittoria*, nous arrivâmes à l'*Arotave*, ſeconde

ville de l'iſle, où les Jéſuites de la Province d'Andalouſie ont un College. On célébroit alors la naiſſance du Prince des Aſturies ; ce n'étoit par-tout que fêtes & que divertiſſemens.

C'étoit auſſi le temps auquel on vendange la malvoiſie ; ce raiſin eſt d'une eſpece particuliere ; on cueille ſes grappes avec attention, & on ne prend que celles qui ſont parfaitement mûres pour les porter au preſſoir. Quand le vin eſt tiré, on y mêle de la chaux vive, afin qu'il ſe conſerve, lorſqu'on le tranſporte dans les divers climats du monde. L'iſle a encore du vin rouge & du vin blanc d'une autre eſpece ; on y trouve auſſi des pierres fort poreuſes, à travers leſquelles on filtre de l'eau qu'on veut boire.

Le Dimanche 30 d'Octobre, ſur le ſoir, nous appareillâmes de la rade de Sainte-Croix ; & le lendemain nous vîmes l'iſle de la Palme, & celle de Fer. L'eau n'eſt pas bonne dans cette derniere iſle, & c'eſt une fable que ce qu'on rapporte d'un arbre qui s'y trouve, dont les feuilles ſont autant de ſources d'où l'eau découle continuellement. C'eſt de quoi les habitans même de l'iſle de Fer n'ont jamais entendu parler.

Le 19 Novembre, à huit heures du ſoir, nous vîmes tomber, à une portée de fuſil, une exhalaiſon qui éclaira tout le vaiſſeau ; elle me parût d'un pied de diametre ; elle ſe partagea enſuite, & ſe diſſipa quelques toiſes au-deſſus de la mer.

Le 25, nous fûmes pris de calme, & nous vîmes pluſieurs ſouffleurs ; ces poiſſons monſtrueux paſſerent aſſez près de nous, pour juger ſûrement qu'il y en avoit de trente pieds ; on ne doit pas en être ſurpris, ſi l'on fait réflexion que dans le nord on a pris des baleines qui avoient plus de 60 pieds.

Nous entrâmes le 4 Décembre au ſoir, dans le port du Cap François de l'iſle de Saint-Domingue. Nous avions fait plus de 80 lieues en côtoyant la partie du nord de cette belle iſle ; deux bancs de rochers, entre leſquels il faut paſſer, rendent l'entrée du port difficile. Les François poſſedent plus de cent lieues de côte au nord, à l'oueſt & au ſud. Les Eſpagnols ſont dans la partie du ſud qui eſt vers l'eſt.

Nous eûmes bien de la joie de nous revoir dans une terre Françoiſe, & au milieu de nos Peres qui ont le ſoin des Paroiſſes répandues dans le nord de

cette grande isle. Le Pere le Breton, habile Botaniste, me fit voir des plantes qui croissent autour de notre maison, qu'il m'assura être tout-à-fait semblables au thé de la Chine. J'en pris quelques-unes, & je les fis sécher à l'ombre; quand je fus à Manille, je les comparai avec du thé de la Chine; un chirurgien François qui y a demeuré cinq ans, à qui je les montrai, jugea comme moi que c'étoit effectivement du thé, & qu'il étoit aussi bon que celui qu'on apporte de la Chine. J'ai sçu depuis qu'on a découvert de semblables plantes au Pérou, & que quelques personnes s'en servent à Lima.

Nos vaisseaux firent voile le 10 Décembre. Nous passâmes au nord de l'isle de Cuba, afin d'éviter les vaisseaux de guerre de la Jamaïque. Cette isle a deux cens cinquante lieues de largeur. Il est presque impossible de croiser pendant l'hiver dans ce canal, parce qu'on trouve au sud plusieurs rochers le long de la grande isle de Cuba, & au nord le Pracel, où il y a de petites isles fort basses. Le passage en quelques endroits n'a pas quatre lieues de largeur.

Il n'y a plus d'Indiens dans les isles de Saint-Domingue & de Cuba; celle-

ci eſt peuplée d'Epagnols qui y ont pluſieurs villages; elle a un Evêque qui fait ſa réſidence ordinaire à la *Havane*, ville capitale de toute l'iſle; il eſt ſuffragant de l'Archevêque de Saint-Domingue. C'eſt principalement dans l'iſle de Cuba que croît cet excellent tabac, qu'on apporte en poudre & en feuille en Eſpagne, & qu'on vend dans toute l'Europe ſous le nom de tabac d'Eſpagne.

Le 16 Décembre nous entrâmes dans le port de la Havane, en rangeant le fort du More à demi-portée de piſtolet; ce château a plus de ſoixante canons de fonte. L'autre paſſe eſt au milieu, entre le fort du More & un autre fort qui a trente-ſix pieces de groſſe artillerie de fonte; le canon porte d'un fort à l'autre. Quand on approche de la ville, on ſe trouve à la portée des canons d'un troiſieme fort plus petit que les deux autres; il ne peut paſſer qu'un ſeul vaiſſeau dans chaque paſſe, le reſte de l'entrée étant ſemé de rochers à fleur d'eau. Ce port, ou plutôt cette baye, s'enfonce une lieue au ſud, & forme comme différens bras à l'oueſt & à l'eſt. Le mouillage en eſt bon, & l'on y eſt en ſûreté contre les vents les plus violens.

La ville eſt bien fortifiée; elle a du côté de la terre pluſieurs baſtions avec leurs courtines; ſa figure eſt preſque ronde, & il faut environ une heure pour en faire le tour. Il y a trois Paroiſſes, ſix maiſons de différens Ordres, & trois Monaſteres de Religieuſes. Un pilote Eſpagnol que nous avions pris à Ténériffe, nous fit attendre pluſieurs jours dans le port, afin d'éviter les vents de nord qui regnent en hiver dans le golfe du Mexique, qu'il nous aſſuroit être plus violens en certains quartiers de la Lune. Nous appareillâmes enfin le 23 Décembre, & à peine fûmes-nous ſortis du port, que notre pilote voulut nous y faire rentrer, s'imaginant qu'une tempête du nord étoit ſur le point de nous accueillir; mais ſa prédiction ſe trouva fauſſe.

Le 4 Janvier 1708 on ſonda ſur le ſoir, & au fond qu'on trouva, on reconnut que nous étions à trente lieues au nord-nord-oueſt du cap de *Catoche*. Ce cap, qui eſt à l'eſt de la province d'*Iucatan*, a été ainſi nommé, parce que Don Fernand de Cordoue y étant deſcendu au mois de Mars de l'année 1517, les Indiens lui répétoient ſans ceſſe ces mots: *Con eſcatoch*: ce qui

ſignifie en leur langue : *Venez à nos Maiſons.* Le pilote Eſpagnol nous fit prendre notre route ſur la ſonde de Campeche, en laiſſant au nord les petites Iſles de *las Arcas*, *Triangolo*, & *Alacranas.* Nous eſſuyâmes d'abord trois coups de vent de nord en trois jours différens; ils avoient ſoufflé entre le nord-eſt & le nord. Alors ils ne ſont pas d'ordinaire fort violens, & les Eſpagnols les appellent, *Norte chocolatero*, parce qu'ils ne les empêchent pas de battre leur chocolat. Ces vents ne durent gueres que 24 heures.

Le 10, on eſtima que nous avions paſſé le matin, à huit heures, entre l'Iſle de *Triangolo* & celles d'*Arenas.* Le ſoir à quatre heures & demie, on trouva ſoixante-neuf braſſes à la ſonde, & à ſix heures on ne trouva plus de fond.

Nous vîmes le 11 une grande troupe de bonites ſe promener ſur l'eau, s'élancer, & ſe pourſuivre. Après-midi un calme ſoudain ſuccéda au vent de ſud, & le ſoir un furieux vent de nord s'éleva tout à coup. Nous fûmes toute la nuit, & le lendemain à la cape. Ce jour-là, ſur le ſoir, le vent ceſſa en un inſtant, mais la mer, qui étoit en-

core fort agitée, nous fit rouler extraordinairement toute la nuit.

Le 13, nous apperçûmes deux navires qui nous vinrent reconnoître. C'étoit la Diane, frégate du Roi, armée au Havre de Grace, de l'eſcadre de M. du Caſſe, & la Paix armée au Port-Lôuis. Nous apprîmes que les roulis de la nuit précédente les avoient preſque contraints de démâter.

Le 14, notre petite eſcadre fut augmentée d'un vaiſſeau Eſpagnol qui étoit parti de Campêche pour la *Vera-Crux*. Ce ſoir là le Ciel parut fort couvert; des nuées noires occupoient tous les bords de l'horiſon : on apperçut en même-temps des nuages verdâtres près de la mer du côté du ſeptentrion; ces indices, joints à un calme plat, nous firent juger que nous allions être aſſaillis d'une furieuſe tempête. Nous ne fûmes pas long-temps à l'attendre. Le nord ſe déclara tout-à-coup avec furie; chaque vaiſſeau prit ſon parti comme il put; le navire Eſpagnol, après s'être ſoutenu quelques heures, s'abandonna au gré du vent, & nous le vîmes courir vent arriere ſous la mitaine : les deux vaiſſeaux François nous quitterent.

Le lendemain 15 la mer fut plus agitée

que jamais. Quand notre navire ſe trouvoit entre deux lames, il nous ſembloit être dans une vallée à perte de vue, entre deux montagnes d'eau, qui nous cachoient même le haut des mâts du Saint Jean-Baptiſte, autre vaiſſeau dont nous n'étions éloignés que de trois portées de fuſil. Le ſoir, pendant le ſouper, une vague plus forte que les autres ayant fait extrêmement pancher notre vaiſſeau, les plats, les mets, tout fut renverſé; & bien que chacun tâchât de s'accrocher à tout ce qu'il rencontroit, il nous fallut enfin tomber les uns ſur les autres. Un oiſeau, de la grandeur & de la forme d'une becaſſinne, fut porté ſur notre bord par la violence du vent.

Le 19, nous rencontrâmes les deux vaiſſeaux François dont la tempête nous avoit ſéparés, & nous arrivâmes enſemble le même jour à la *Vera-Crux*. C'eſt là que finit notre premiere navigation de deux mille deux cens lieues. La *Vera-Crux*, eſt à 19 dégrés & 10 minutes, & à 7 heures de différence du Méridien de Paris, ſelon l'obſervation & l'eſtime de nos Pilotes.

Je ne ſçai ſi l'on doit donner le nom de port à la rade de *Vera-Crux*. Les

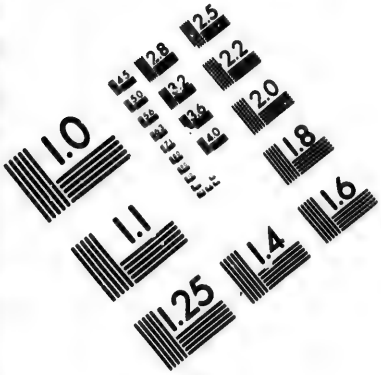
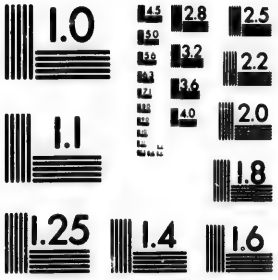
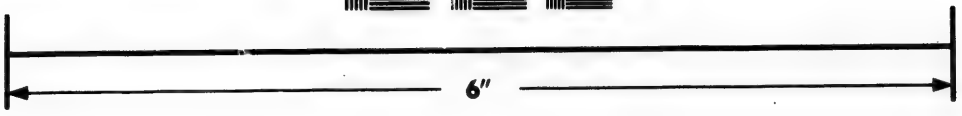
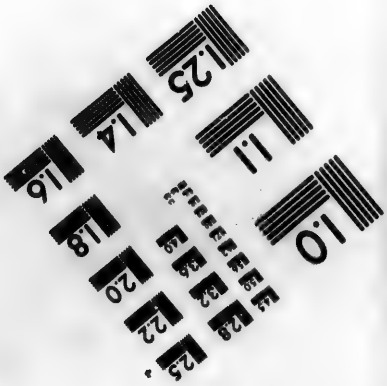


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

vaiſſeaux mouillent à l'abri du fort de ſaint Jean Dulua : ce fort a été conſtruit dans une petite Iſle, que la marée couvre entiérement, lorſqu'elle eſt haute. Ce fut le Vendredi-Saint de l'année 1519 que Fernand Cortès débarqua près de ſaint Jean Dulua, & c'eſt à l'occaſion de ce ſaint jour qu'il donna le nom de *Vera-Crux* à la ville, qu'il fonda cinq lieues plus au nord que la petite Iſle Dulua. On l'appelle à préſent *Vieja Vera-Crux*, pour la diſtinguer de celle où eſt maintenant le port, qu'on nomme la *Nueva Vera-Crux*. C'eſt le ſeul port qui ſoit dans le Golfe de Mexique. Cette ville n'eſt que le tiers de la Havane ; elle n'eſt conſidérable que par le ſéjour qu'y font les vaiſſeaux Marchands qui viennent de Cadix, & qui s'en retournent chargés d'argent, de cacao, d'indigo, & de cochenille.

Nous en partîmes le 3 Février. Nous perdîmes de vue la mer, pour continuer ſur terre notre voyage. Comme la ſéchereſſe étoit grande, nous prîmes un chemin qu'on a fait depuis quelques années, & qui eſt beaucoup plus commode que l'ancien chemin, qu'on eſt obligé de ſuivre pendant la ſaiſon des pluies.

A une grande lieue de la *Vera-Crux*, on voit à la droite du chemin un petit village nommé *Buena Viſta*; trois lieues après on paſſe la riviere *Xamaca*, qui entre dans la mer à 8 lieues de la *Vera-Crux*. La journée eſt enſuite de 10 lieues, qu'on fait dans des terres incultes, quoique le terroir paroiſſe aſſez bon en pluſieurs endroits, & on arrive au village de Cotaſta, ſitué auprès d'une riviere du même nom. Nous marchâmes le lendemain ſur des collines qui ne ſont point cultivées. Après cinq lieues de chemin, nous trouvâmes quelques cabanes d'Indiens, & nous entrâmes dans une plaine, où eſt le village de ſaint Jean, à huit lieues de *Coſtata*.

Le 5 Février nous nous trouvâmes dans un pays plus tempéré & plus agréable à la vue : nous paſſâmes dans des vallons fertiles, chargés d'arbres fruitiers & enſemencés de *maïs* (1) : on voyoit de toutes parts une infinité d'oiſeaux de toute eſpece, & tout-à-fait différens de ceux d'Europe. Il y a ſur-tout quantité de perruches bleues, plus petites que des grives, & d'une couleur fort vive.

(1) Bled d'Inde.

Après deux lieues de chemin, on trouve le village de saint Laurent. Ce sont des Noirs qui l'habitent : ils descendent de plusieurs familles des Noirs d'Afrique, qui s'étant enfuis de la maison de leurs maîtres, obtinrent leur liberté, à condition qu'ils peupleroient ce pays.

A trois lieues au-delà de ce village, nous nous arrêtâmes à la ville de Cordua, où il y a plusieurs familles Espagnoles : les maisons y sont bâties à l'Européenne, & on pourroit la comparer à un de nos plus gros bourgs de France. Cette journée, qui est de neuf grandes lieues, se termine en arrivant à la ville d'*Orissava* : elle est un peu plus grande que *Cordua*. On se trouve alors auprès de cette fameuse montagne d'*Orissava*, que nous avions apperçue de 25 lieues en mer, & dont le sommet est toujours couvert de neiges, quoiqu'elle soit située sous la zone torride. Elle est beaucoup plus haute que le pic de Ténériffe.

Ce soir-là deux Marchands Espagnols nous aborderent fort civilement. L'un d'eux fit paroître beaucoup de joie, quand il apprit que nous étions François : il nous rendit une visite particu-

liere, pour nous dire qu'il étoit né comme nous ſujet du plus grand Roi de l'univers, mais qu'il avoit été élevé à Cadix depuis l'âge de dix ans. Bien que ſa langue naturelle lui fût devenue comme étrangere, il ne laiſſa pas de nous faire comprendre qu'il avoit le cœur auſſi François que la naiſſance.

Le 6 Février, après deux lieues de marche dans la plaine d'*Oriſſava*, qui étoit toute couverte d'orge qu'on alloit moiſſonner, nous grimpâmes une montagne, ou plutôt une forêt de chênes fort touffus: nous deſcendîmes enſuite dans une vallée entourée de montagnes extrêmement hautes. Au milieu de cette plaine, qui a bien une lieue de diametre, eſt ſitué le village de *Maltrata*, qui n'eſt habité que par des Indiens. Le ſoir nous mîmes deux heures & demie à gagner une montagne toute couverte de pins de deux eſpeces; & nous finîmes cette journée, qui fut de dix lieues, en traverſant une plaine de ſables, où l'on trouve beaucoup de palmiers ſauvages, de la même eſpece que ceux qui croiſſent dans les ſables de Pondichery.

Le 7, nous découvrîmes un des plus fertiles pays de l'Amérique : je ne crois pas qu'il y ait ſous le ciel un climat

plus doux & plus tempéré; tous les fruits de l'Europe & de l'Amérique y croiſſent; & s'il y a peu de vignes & d'oliviers, il faut l'attribuer à l'indolence de ſes habitans, ou aux ſages loix de la Monarchie Eſpagnole, dont le deſſein eſt de conſerver ce nouveau monde dans la dépendance d'Eſpagne. On y voit de très-belles plaines remplies de villages, dont les maiſons ſont bâties de briques cuites au ſoleil. On ſeme tous les ans du bled dans ces terres, qui ſont arroſées pas des canaux pratiqués exprès, ou bien par l'eau qui deſcend des collines voiſines, où il ſe trouve beaucoup de ſources.

Le 8, nous arrivâmes à la *Puebla de los Angeles*, ville la plus conſidérable de ce Royaume après la capitale : elle eſt à peu près de la grandeur d'Orléans: les rues en ſont fort droites, & les maiſons aſſez belles; elle eſt partagée en quatre Paroiſſes : on y compte neuf Monaſteres de Religieuſes, & un plus grand nombre de Communautés d'hommes : les Egliſes y ſont magnifiques, & principalement la Cathédrale.

En ſortant de la *Puebla de los Angeles*, on marche, pendant 8 lieues, dans une très-belle plaine fort peuplée, & très-

fertile. A une lieue à la droite du chemin eſt le bourg de *Cholala*, où Fernand Cortès penſa périr par la trahiſon des habitans. A quatre lieues ſur la gauche eſt la ville & la République de *Tlaſcala*, qui fut d'un grand ſecours aux même Cortès, pour s'emparer de la ville de *Mexico*. Là on voit trois montagnes couvertes de neiges. Une de ces montagnes eſt un volcan, qui, pendant neuf ans, avoit diſcontinué de jetter de la fumée; mais il avoit recommencé depuis trois mois, & la fumée qu'il pouſſoit en l'air, étoit ſi épaiſſe, qu'on l'appercevoit même de la ville de *Mexico*.

Le lendemain nous entrâmes dans une forêt de pins, où l'on trouve quantité de faiſans, de coqs d'Inde, & toute ſorte de gibier. Dès que nous commençâmes à deſcendre, nous découvrîmes le lac du Mexique, & le troiſiéme jour, depuis notre départ de *la Puebla de los Angeles*, nous arrivâmes ſur le midi à la ville de *Mexico*, éloignée de 22 lieues de *la Puebla*, & de 80 de *la Vera-Crux*.

Cette fameuſe ville, la plus belle & la plus conſidérable du nouveau monde eſt ſituée dans une grande plaine, environnée d'un cercle de montagnes de plus de quarante lieues. Dans la ſaiſon

des pluies, qui commencent vers le mois de mai, on ne peut y entrer que par trois chauſſées, dont la plus petite a une grande demi-lieue de longueur : les deux autres ſont d'une lieue & d'une lieue & demie. Mais dans les temps de ſechereſſe, le lac, au milieu duquel la ville eſt ſituée, diminue conſidérablement. Les Eſpagnols ſe ſont efforcés de faire écouler les eaux à travers les montagnes qui environnent cette grande plaine : mais après bien des frais & des travaux immenſes, ils n'ont réuſſi qu'en partie dans l'exécution de leur projet : néanmoins ils ont remédié par là aux grandes inondations, dont la ville étoit ſouvent menacée.

La ville de *Mexico* eſt bâtie fort réguliérement. Elle eſt traverſée de quelques canaux, leſquels ſe rempliſſent des eaux qui viennent du Lac ; on en pourroit creuſer dans toutes les rues. Elle eſt beaucoup plus grande que *la Puebla*. Quelques Eſpagnols y comptent deux cens mille ames ; mais ſi l'on veut examiner les choſes ſans préjugé, on n'y en trouvera pas plus de ſoixante mille.

Il y a dix mille Blancs dans *Mexico* : le reſte des habitans eſt compoſé d'Indiens, de Noirs d'Afrique, de Mulâtres,

de Métis & d'autres peuples qui deſcendent du mêlange de ces diverſes Nations entr'elles & avec les Européens: ce qui a formé des hommes de couleur ſi différente depuis le blanc juſqu'au noir, que parmi cent viſages, à peine en trouve-t-on deux qui ſoient de la même couleur.

Les maiſons y ſont belles, & les égliſes magnifiques. Il y a un grand nombre de Communautés Religieuſes: on y voit rouler beaucoup plus de carroſſes qu'en aucune Ville de France, ſi l'on en excepte Paris. Le climat y eſt charmant. On peut être toute l'année habillé de drap d'Eſpagne, quoiqu'on ſoit environ à 20 degrés de latitude nord. Dans le fort de l'été, on n'a qu'à ſe tenir à l'ombre pour ſe garantir de l'incommodité que cauſe la chaleur. C'eſt ce qui donna lieu à la réponſe que fit autrefois à Charles V un Eſpagnol nouvellement arrivé du Mexique. Ce Prince lui ayant demandé combien de temps il y avoit au Mexique entre l'été & l'hiver; « autant de temps, » Sire, lui répondit-il, qu'il en faut » pour paſſer du ſoleil à l'ombre ». Les pluies qui commencent au mois de Mai, & qui ne finiſſent qu'après

l'été, contribuent beaucoup à modérer les grandes chaleurs.

Enfin, si l'on considére la quantité d'argent qu'on apporte chaque jour des mines dans cette Ville, la magnificence des églises & des autres édifices, le grand nombre de carrosses qui roulent continuellement dans les rues, & les richesses immenses de plusieurs Espagnols, on se formera l'idée d'une des premieres & des plus riches Villes du monde. Mais, d'un autre côté, quand on voit que les Indiens qui sont la plus grande partie du peuple, sont mal vêtus, qu'ils vont sans linge & nuds pieds, on a de la peine à se persuader que cette Ville soit effectivement si opulente.

Le 11 Mars, nous commençâmes un nouveau voyage pour nous rendre à la mer du sud.

En prenant la route d'*Acapulco*, on fait d'abord quatre lieues dans une plaine bien cultivée, après quoi on monte pendant une heure sur une montagne que les Espagnols appellent *la Subida del arenal*, à cause des sables qu'on y trouve : on passe dans une forêt de pins qui dure cinq lieues, & on descend pendant trois lieues pour

ſe rendre à *Cornavacca*, petit bourg ſitué dans un terroir fertile, & dont le climat eſt beaucoup plus ardent que celui des environs du Méxique.

Le pays qu'on rencontre après ce bourg, eſt rempli de villages d'Indiens, & coupé de rivieres & de ruiſſeaux qu'on paſſe à gué dans des temps de ſéchereſſe. On ne trouve que de petites plaines, des collines, des vallons, juſqu'à la *Subida del paſſarito*, qu'on deſcend par un fort mauvais chemin qui eſt de plus d'une lieue. Demi-lieue après, on s'arrête à *Pueblo nuevo*, village d'Indiens, ſitué ſur les bords d'un lac qui a une lieue de longueur, & trois quarts de lieue de largeur. Ce village eſt éloigné de vingt-une lieues de *Cornavacca*. Nous n'en partîmes qu'à quatre heures du ſoir, pour éviter la grande chaleur ; & après ſix lieues de marche, nous nous arrêtâmes à un autre village nommé *Palula*.

Le lendemain, nous fîmes encore ſix lieues entre des collines chargées de ces arbriſſeaux que les Eſpagnols nomment *organum*, & que les François appellent *cierges épineux*. On diroit, à les voir de loin, que ce ſont une infinité de flambeaux de cire verte. Nous paſ-

sâmes la riviere de *las Balſas*, de la même maniere qu'on la paſſoit avant la conquête du Mexique : un quarré de foibles roſeaux d'environ dix pieds, ſous lequel on attache des callebaſſes, ſert de bateau : on vous fait aſſeoir ſur la ſelle d'une mule, ou ſur un balot, qu'on place au milieu de cette machine, afin que le poids l'empêche de tourner. Un Indien tenant un des angles d'une main, & nageant de l'autre, vous conduit à l'autre bord de la riviere. C'eſt du nom de *Balſas* que les Eſpagnols donnent à cette eſpece de radeau, que la riviere a pris ſon nom : ils devroient plutôt l'appeller la riviere des Moſquites ; car on eſt comme environné d'une nuée de ces inſectes, qui ne ſont pas plus gros que nos plus petits moucherons, & dont les piquures laiſſent des marques qui durent ſouvent un mois entier. C'eſt pour éviter leur perſécution, qu'on prend le temps de la nuit, pour faire les neuf lieues de chemin qu'il y a juſqu'au village de *Sompango*.

Tout ce pays eſt déſert ; on n'y trouve qu'une miſérable cabane qu'on a bâtie ſur le chemin pour la commodité des voyageurs : mais comme elle

elle étoit inhabitée, nous ne jugeâmes pas à propos d'y entrer, dans la crainte d'y être mordus des ſerpens ou des ſcorpions : nous aimâmes mieux prendre notre repos ſur la terre, pendant les deux ou trois heures que nous avions à donner au ſommeil. Les mauvaiſes hôtelleries où on loge dans tout le Mexique, nous avoient accoutumés à nous paſſer de lit, & de toutes les autres douceurs qu'on a dans les voyages de France.

Deux lieues après *Sompango*, on paſſe dans un bourg de quatre cens familles, dont pluſieurs ſont Eſpagnoles; il ſe nomme *Cilpacingo*. Ce bourg eſt ſitué dans une plaine de deux lieues de longueur, aſſez fertile, & environnée de collines. Elle eſt terminée par un gros village d'Indiens. A une lieue au-delà, on paſſe par un autre village, après lequel on fait huit lieues ſur des montagnes fort eſcarpées, & toutes ſemées de rochers. Il faut continuellement monter & deſcendre. Deux chevaux ne ſçauroient paſſer de front dans certains endroits, où le chemin eſt creuſé entre deux rochers. Nous couchâmes dans un petit village qu'on nomme *los dos Caminos*.

Le lendemain, qui étoit Dimanche, nous y dîmes la ſainte meſſe : ces bons Indiens vinrent l'entendre ; ils n'avoient pas eu ce bonheur depuis un mois, parce que leur Curé demeuroit à douze lieues de leur village, & avoit à viſiter pluſieurs hameaux fort écartés. Pour nous remercier, ils nous apporterent quelques oranges & des guirlandes de fleurs. Depuis *los dos Caminos* juſqu'à *Acapulco*, on fait vingt-une lieues ſans trouver aucun village : on a bâti, de trois en trois lieues, de méchantes cabanes qui ſervent d'hôtelleries.

A quatre lieues de *los dos Caminos*, nous paſsâmes la riviere de *los Papagaios*, c'eſt-à-dire des Perroquets. C'eſt après celle de *las Balſas*, la plus conſidérable qu'il y ait depuis *Mexico* juſqu'à la mer. Nous montâmes enſuite pendant une heure & demie ſur une montagne fort eſcarpée, à laquelle on a donné, comme à la riviere, le nom de *Papagaios*, apparemment à cauſe des gros perroquets qu'on y voit. Ils ſont de la groſſeur d'une poule, ils ont le haut de la tête jaune, tout le reſte du corps eſt verd ; ils apprennent facilement a parler.

Parmi les différentes ſortes d'arbres

qui croiſſent ſur cette montagne, on y trouve celui dont on ſe ſert en Europe pour les teintures, & qu'on appelle bois de campeche : il ne croît pas fort haut, les feuilles en ſont petites, & reſſemblent aſſez à celles du trefle.

Le dixieme jour de notre voyage, nous arrivâmes à *Acapulco*. Ce bourg eſt à quatre-vingt-ſept lieues de *Mexico*, & à 16 dégrés 45 minutes de latitude nord, ſelon les obſervations des pilotes. Les marchands de *Mexico* y ont des maiſons où ils mettent les marchandiſes qu'on apporte de Manille. Tandis que le vaiſſeau des Philippines eſt dans le port, on y voit quantité de marchands; mais à peine eſt-il parti, que chacun ſe retire. Les habitans, même les plus riches, vont paſſer l'été plus avant dans les terres, pour éviter le mauvais air d'*Acapulco*, pendant les chaleurs qui y ſont exceſſives.

Le port eſt bon & sûr, mais le château n'eſt pas fort : il y a pourtant une belle artillerie de fonte. Les vaiſſeaux des Philippines y arrivent d'ordinaire vers le mois de Décembre ou de Janvier, & ils en partent depuis le commencement de Mars juſqu'aux premiers jours d'Avril. S'ils partoient plus tard,

ils ne trouveroient pas les *briſes* (1) aſſez fortes pour leurs peſans galions; & au-delà des Iſles Marianes, ils auroient infailliblement à eſſuyer des vents d'oueſt, qui commencent à la fin de Juin, & qui leur ſont entiérement contraires. Il arrive ſouvent des tremblemens de terre à *Acapulco* : pendant le peu de ſéjour que nous y fîmes, nous en reſſentîmes deux, mais ils ne furent pas violens.

Le 30 Mars, nous mîmes à la voile. Le vaiſſeau étoit de deux cens ſoixante hommes d'équipage de toutes les différentes Nations du monde. Le plus grand nombre des matelots étoit des Philippines. Le Duc d'Albuquerque, Viceroi du Mexique, avoit nommé le Pere Bonnet pour aumônier du vaiſſeau. La langue Eſpagnole nous ſervit à entendre les confeſſions, & à inſtruire tout l'équipage. Nous eûmes d'abord des vents foibles, & des calmes qui durerent pendant douze jours, ils ne ceſſerent que quand nous fûmes à cent lieues de terre. On fait le ſud-oueſt juſqu'à ce que l'on ſoit par les treize degrés de lati-

(1) Nom qui ſe donne en Amérique à un vent qui vient du côté de la mer.

tude nord. Alo[illegible] on a des *briſes* très-fortes juſqu'au Iſles Marianes.

Cette navigation eſt très-douce : on n'a point à craindre de vents contraires ; & le vent qui ſouffle étant toujours frais, tempére la chaleur. Mais autant que le voyage eſt facile depuis Acapulco juſqu'à Manille, autant le retour de Manille à Acapulco eſt-il dégoûtant & dangereux. Il faut s'élever juſqu'au-delà de trente degrés, & quelquefois juſqu'au trente-neuviéme degré de latitude nord, pour éviter les *briſes* qui regnent toujours auprès des Tropiques.

Comme c'eſt dans l'hiver que ſe fait cette derniere navigation, on a de rudes tempêtes a eſſuyer, ſans pouvoir relâcher dans la route. Le navire qui nous porta aux Philippines, avoit demeuré ſept mois dans cette traverſée. L'Amiral fut obligé de relâcher à l'entrée des Philippines, après avoir reçu un coup de mer qui mit tout le navire ſous l'eau. Une partie de ſes vivres fut gâtée, & ſept hommes furent emportés dans la mer. Il y en eut deux qui furent rejettés dans le vaiſſeau par un autre coup de mer. Nous vîmes chaque jour des oiſeaux, ce qui ne nous étoit

pas arrivé dans la traverſée des Canaries juſqu'à Saint-Domingue, quoiqu'elle ſoit beaucoup plus forte.

Le 13 Juin, nous mouillâmes à l'Iſle de *Guhan*, la principale des Iſles Marianes, après avoir fait en ſoixante-quinze jours deux mille cent ſoixante-quinze lieues qu'on compte depuis *Acapulco*. Cette Iſle s'étend du ſud-oueſt au nord-eſt, depuis 13 degrés & 5 minutes, juſqu'à 13 degrés 35 minutes. Le lendemain j'eus le bonheur de dire la meſſe dans cette terre arroſée du ſang de pluſieurs de nos Peres, qui ont baptiſé tous ces Infideles. On les a raſſemblés dans les trois Iſles principales de *Guhan*, de *Sarpan* & de *Saïpan*.

Je ſaluai Dom Joſeph de Quiroga, Sergent Major des Iſles, dont la vertu & le zèle ont beaucoup contribué à l'entiere converſion de ces Idolâtres. Le même zèle l'a porté à établir une bonne diſcipline parmi les ſoldats : ils vivent en commun, la priere ſe fait régulièrement ſoir & matin, & ils participent ſouvent aux ſacremens de la Pénitence & de l'Euchariſtie. Je trouvai parmi ces ſoldats un François d'Oleron. Le Gouverneur nous envoya, ſelon la cou-

tume, des rafraîchiſſemens. Je m'embarquai ſur un canot du pays pour aller à terre, & pour revenir à bord : je n'ai point vu de bâtiment ſi léger, ni qui aille mieux au plus près du vent : je les ai vu pincer le vent à deux quarts de rumbs; un vent arriere leur eſt moins favorable qu'un vent au plus près.

Nous appareillâmes le 14, & le 1er Juillet nous découvrîmes les Philippines, qui ſont à trois cens trente-ſix lieues des Iſles Marianes. Nous eûmes quelques grains aſſez violens; mais, excepté une fois qu'on ſe laiſſa ſurprendre, on ſe tint toujours ſur ſes gardes, pour amener les voiles à propos. Le détroit entre les Iſles Philippines juſqu'à Manille, a environ cent lieues de longueur. La navigation y eſt difficile, ſoit à cauſe des courans rapides, ſoit parce qu'il y a très-peu d'endroits où l'on puiſſe mouiller. On a au nord la grande Iſle de Luçon, où eſt la ville de Manille, & au ſud, pluſieurs Iſles de différente grandeur.

Le premier Juillet nous entrâmes dans le détroit. Bien qu'un vent frais nous fît faire une lieue & demie par heure, nous eûmes beaucoup de peine à nous ſou-

tenir contre la marée, qui nous étoit contraire. Mais auſſitôt qu'elle nous fut devenue favorable, nous en profitâmes dans le calme même. On mit la chaloupe au-devant du navire pour le faire gouverner, en cinq ou ſix heures nous fîmes huit lieues ſans aucun vent. Mais cette manœuvre penſa nous coûter cher; car le courant nous ayant porté au milieu de pluſieurs petites Iſles, que les Eſpagnols appellent *los Naranios*, à cauſe des orangers dont elles ſont couvertes, notre vergue de civadiere toucha un rocher fort eſcarpé d'une de ces Iſles; par bonheur il y avoit aſſez de fond pour ne pas échouer, & le courant nous ayant fait pirouetter, nous jetta au milieu de cette eſpece de port, où nous mouillâmes pour attendre le vent, qui nous tira enfin d'un ſi mauvais pas.

Nous employâmes quinze jours à paſſer ce détroit, appréhendant ſans ceſſe d'avoir un vent d'oueſt, qui peut-être nous eût obligé à débouquer. Le 17 Juillet nous arrivâmes à *Cabite:* c'eſt un port qui ſe trouve dans la baye de Manille, à trois lieues de cette ville. Deux jours après s'éleva un vent d'oueſt qui dura douze jours. Il y eut pendant dix-huit jours une pluie continuelle, qui ne ceſ-

ſoit que par intervalle, & pour peu de temps. Ces pluies recommencent ainſi à pluſieurs repriſes juſqu'au mois de Novembre, & quelquefois juſqu'en Décembre; alors toutes les plaines ſont inondées; on ſe promene en canot dans des campagnes ſemées de ris, leſquelles de loin paroiſſent des prairies agréables. Ce ſont ces pluies abondantes qui moderent la chaleur, & qui étant cauſées par le vent d'oueſt, rendent le climat de Manille fort humide. L'acier le mieux poli, ſe couvre de rouille en une nuit.

Les forêts de ces iſles ſont pleines de buffles ſauvages, de cerfs, & de ſangliers d'une eſpece particuliere. Les Eſpagnols y ont fait venir d'Amérique des vaches, des chevaux & des brebis; mais ces animaux ne peuvent y vivre à cauſe de l'humidité & des inondations. Il y a de la cire en quantité, & du coton de différente ſorte. Le ris y eſt excellent; le froment croît en quelques endroits; on y trouve auſſi de l'ébene, du bois de campêche, de l'indigo, une eſpece de canelle ſauvage, des noix muſcades des figuiers, & des bananiers de pluſieurs eſpeces, qui ne ſont point en Amérique. Enfin, on y voit quantité d'arbres différens, & dont le fruit eſt particulier.

Il y a ſur-tout un grand nombre d'arbres propres à la conſtruction & à la mâture des vaiſſeaux.

Les rivieres ſont pleines de Caïmans, qui dévorent les animaux & les hommes même. On en prit un auprès de nos terres qui avoit dévoré treize perſonnes. Il avoit dix-huit pieds de longueur, & la ſeule machoire avoit cinq pieds. Ces Iſles ſont entre le dix-neuvieme & le cinquieme degré de latitude nord.

Outre la grande Iſle de Luçon, les Eſpagnols poſſedent neuf iſles conſidérables, & pluſieurs autres petites Iſles, avec une partie du *Mindanao*. Le Gouvernement eſt diviſé en vingt Alcadies, dont il y en a douze dans la ſeule iſle de Luçon. L'Archevêque de Manille a trois Evêques ſuffragans; celui de *Cagaïan*, dans le nord de l'Iſle de Luçon; celui de *Camarinez*, dans la partie de l'eſt de la même Iſle, & celui de *Cebu*, dans une Iſle du même nom, dont dépendent les autres Iſles voiſines. C'eſt dans l'iſle de *Cebu* que Magellan fut tué.

Il y a dans ces quatre Diocèſes ſept cens paroiſſes, & plus d'un million de Chrétiens, beaucoup mieux inſtruits qu'on ne l'eſt communément dans pluſieurs paroiſſes de l'Europe. Ces paroiſſes

ſont deſſervies, la plupart, par des Auguſtins, par des Religieux de Saint François, & par des Jéſuites, qui ont converti tous ces peuples à la foi de Jéſus-Chriſt; & qui les ont ſoumis à la Monarchie Eſpagnole.

On trouve encore dans les montagnes & dans les forêts, un peuple barbare, noir, & d'une taille fort petite, qu'on attire peu-à-peu à la connoiſſance du vrai Dieu. Outre la langue de ces noirs, qu'on croit être les anciens habitans de ces Iſles; ceux qui ſont convertis, dont le nombre eſt bien plus grand, parlent trois langues principales: la *Tagale*, celle de la *Pampanga*, & celle de *Biſſaïas*. La Tagale, dont on ſe ſert à Manille & aux environs, eſt la plus polie.

Ces langues ont un grand rapport entr'elles, & avec la langue Malaïe, qu'on parle à Borneo, Java, Sumatra, & dans la peninſule de Malaque; ce qui fait juger que ce ſont des Malais qui ont conquis ces Iſles, & qui ont obligé les anciens inſulaires à ſe réfugier dans les montagnes. D'ailleurs, tout ce qui les diſtingue ſi fort des Européens, les rend tout-à-fait ſemblables aux Malais; ils ont le même tour de viſage, le nez petit, les yeux grands, & la couleur du corps

d'un jaune olivâtre, comme les Malais. Enfin, ils s'habillent de la même façon, & bâtiſſent comme eux leurs cabanes de bamboux ſur le bord des rivieres. Ils ont le naturel fort doux, & c'eſt en cela uniquement qu'ils différent des Malais, dont le genie eſt cruel & féroce.

Tous ces inſulaires ſont fort affectionnés aux Eſpagnols, & mettent volontiers leurs enfans à leur ſervice, en quoi ils ſont bien différens des Américains, qui n'ont pu s'accoutumer juſqu'ici à la domination de leurs conquérans. Il eſt vrai que les Philippinois ſe ſont ſoumis d'eux-mêmes à l'Evangile & au Gouvernement Eſpagnol, la force des armes ayant eu très-peu de part à la conquête de ces Iſles.

Bien que Magellan les ait découvertes en 1521, & que depuis ce temps-là on ait fait diverſes tentatives pour les conquérir, on ne s'y établit pourtant qu'en 1565. Ce fut Dom Miguel Lopes de Legaſpi, Biſcayen, qui fonda la ville de Cebu. Manille ne fut fondée qu'en 1571.

Lorſque Magellan débarqua dans une Iſle voiſine de *Cebu*, un Indien, envoyé pour examiner les Eſpagnols, s'étant caché derriere des bamboux, & les

ayant vus de loin prendre leur repas, rapporta aux principaux du pays que ces nouveaux venus étoient d'étranges hommes, qu'ils étoient blancs, qu'ils avoient le nez fort long, qu'ils couvroient d'habits blancs les tables ſur leſquelles ils ſervoient leurs mets, qu'ils mangeoient des pierres, & qu'ils terminoient leur repas en mangeant du feu. C'étoit ainſi qu'il s'étoit repréſenté le biſcuit de mer & le tabac qui ſe prend en fumée.

Un autre Indien député de la petite province de *Pampanga* vers l'Iſle de Luçon, pour engager ſes compatriotes à ſe ſoumettre à la domination Eſpagnole, voulant leur exprimer l'effet & le bruit du canon; ces gens-là, leur dit-il, ont des armes ſemblables à la foudre; elles vomiſſent avec la flamme un boulet de fer fort peſant; ce boulet étant une fois ſorti avec impétuoſité, ne ceſſe de voler de montagne en montagne, juſqu'à ce qu'il ait trouvé quelqu'un à qui il puiſſe porter le coup de la mort.

Il y a dans les Philippines plus de ſept mille Chinois qui y ſont venus des provinces de *Canton* & de *Fokien*: ils demeurent la plupart dans un fauxbourg de Manille, qu'on appelle le *Parian*. Les

Eſpagnols ſont environ quatre mille ; il y a beaucoup plus de Métis, nés d'Européens, d'Indiens, & de Chinois.

La ville de Manille, capitale de toutes les Iſles, eſt ſur une grande baye de l'Iſle de Luçon ; elle eſt fortifiée de dix baſtions, avec une petite citadelle, qu'on nomme *San Yago*. Elle a au nord une riviere, & la mer à l'oueſt ; elle eſt entourée de pluſieurs gros fauxbourgs d'Indiens, où l'on aſſure qu'il y a cinquante mille ames. En remontant juſqu'à quatre lieues la riviere, on trouve une ſi grande quantité de hameaux & de villages ſur ſes bords, & ſur les divers canaux qu'elle forme, ou qui viennent s'y rendre, après avoir arroſé cette belle plaine, qu'on s'imagineroit preſque que cet amas de maiſons, répandues dans ce vaſte eſpace, ne fait qu'une ſeule ville.

Il y a dans Manille quatorze Egliſes très-propres, dont pluſieurs ſeroient admirées dans les premieres villes de France. Les Egliſes des villages ſont bien ornées, & le ſervice divin s'y fait avec beaucoup de majeſté. Il n'y a point de paroiſſe à la campagne qui n'ait au moins huit ou dix Muſiciens ; le Roi d'Eſpagne les exempte du tribut que les Indiens ſont tenus de payer.

On ne peut dire juſqu'où va la libéralité des Rois Catholiques, quand il s'agit d'établir l'empire de Jeſus-Chriſt dans les lieux de leur domination ; le zèle dont ils ſont animés pour le progrès de la Religion Chrétienne, leur inſpire toute ſorte de moyens de faire adorer le vrai Dieu à leurs nouveaux ſujets. On envoye, chaque année du Mexique, cent mille écus, dont ſoixante-dix mille ſont deſtinés à l'entretien des autels & des Miſſionnaires. Les autres ſommes qu'on fournit pour une ſi ſainte œuvre ſont encore plus conſidérables. Mais auſſi, quelle conſolation pour ces pieux Monarques, de voir, par leurs ſoins, l'idolâtrie détruite dans ces vaſtes contrées, où il n'y pas deux cens ans qu'on ſacrifioit au démon un nombre infini de victimes humaines.

Après avoir demeuré ſept mois dans ces Iſles, qui ſont le plus beau pays, le mieux boiſé, & le plus agréable à la vue que j'aie encore trouvé, nous nous embarquâmes ſur un bâtiment Eſpagnol qui alloit à Malaque, dans l'eſpérance d'y trouver quelque vaiſſeau qui fît voile vers la côte de Coromandel.

Ce fut le 17 Février 1709 que nous appareillâmes à l'entrée de la baye de

Manille, & le lundi, 11 de Mars, nous mouillâmes dans la rade de Malaque. Nous prîmes, dans cette traverſée, pluſieurs de ces oiſeaux qu'on nomme *Fous*; on les appelle ainſi apparemment à cauſe de la facilité avec laquelle ils ſe laiſſent prendre. Ils viennent ſe poſer ſur les mâts au milieu de l'équipage, & quelquefois même ſur les bras des matelots, & on les prend ſans qu'ils penſent à s'envoler que lorſqu'ils ſe ſentent pris.

Je n'avois point vu encore la mer auſſi tranquille qu'elle le fut pendant tout ce trajet. Un canot auroit pu faire avec nous ces quatre cens ſoixante-quinze lieues ſur une mer qui eſt terrible lorſque les vents d'oueſt ſoufflent. Il ne nous falloit plus qu'un mois pour nous rendre à Pondichéry, ſi nous fuſſions arrivés quelques jours plutôt, avant que les vaiſſeaux Portugais ou Arméniens partiſſent pour la côte de Coromandel; mais nous fûmes obligés de nous mettre ſur un navire More, ce qui fut pour nous une ſource de travaux & de diſgraces. Permettez-moi, mon Révérend Pere, de vous décrire un peu plus au long cette derniere traverſée: juſqu'ici, je ne vous ai rapporté que des événemens aſſez ordinaires à ceux qui voyagent aux extrémités du

monde ; ce que j'ai encore à vous dire vous fera connoître de quelle maniere Dieu éprouve quelquefois les Miſſionnaires, avant que de les employer à ſon ſervice.

Le navire étoit petit & n'avoit qu'un pont. Il étoit ſi plein de marchandiſes, que le Capitaine même couchoit ſouvent à l'air, ainſi que le reſte de l'équipage. Repréſentez-vous deux Miſſionnaires, & un Prêtre Portugais avec deux valets noirs Chrétiens qui le ſervoient, au milieu de cent Mores ou Gentils tout noirs, qui nous regardoient avec plus d'horreur que les gens les plus polis n'en ont d'ordinaire en Europe de vivre avec des Negres. Cependant quand ils eurent embarqué leur chaloupe, ils nous y logerent comme dans un des endroits le plus commode. Une natte de jonc nous défendoit des ardeurs du ſoleil dans ce climat brûlant ; encore falloit-il l'ôter, lorſque le vent n'avoit pas aſſez de force pour enfler & pour ſoutenir la voile. Nous eûmes pluſieurs jours de calme, & le ſoleil à plomb ſur la tête. Nous eſſuyâmes auſſi des grains violens, qui paroiſſent des tempêtes à ceux qui n'ont point vu encore la mer dans ſa fureur. La pluie qui les

accompagnoit, nous incommodoit fort dans notre chaloupe, & il nous falloit lutter ſans ceſſe avec le vent qui nous arrachoit des mains la natte qui nous couvroit.

Après un mois d'une ennuyeuſe & pénible navigation, nous découvrîmes *Achen*, qui n'eſt qu'à 150 lieues de Malaque. Nos pilotes étoient ſi habiles, qu'ils crurent que nous étions aux iſles de Nicobard, qui ſont deux degrés plus nord; & ils étoient ſi prudens, que quoique nous fuſſions ſur le point de manquer d'eau & de vivres, ils vouloient nous expoſer à une traverſée de trois cens lieues, ſans faire de nouveaux rafraîchiſſemens. Les Marchands & les paſſagers contraignirent le Capitaine de mouiller devant un village, à 3 lieues d'Achen: on ne fit qu'une chaloupée d'eau, & on prit quelques proviſions.

Le 15, nous appareillâmes, & nous nous vîmes obligés de mouiller le ſoir, même devant Achen, parce que le vent nous manqua, & que la marée nous devint contraire. La verdure & les belles forêts d'Achen & de Malaca ne ſurprennent point les yeux d'un voyageur qui a vu les Philippines.

La nuit on mit à la voile, & on ne

perdit la terre de vue que le 18. Les calmes ordinaires en cette ſaiſon cauſerent beaucoup d'inquiétude à nos pilotes ignorans : ils eurent recours à mille ſuperſtitions pour obtenir un vent favorable ; tantôt c'étoit un petit navire chargé de ris qu'on jettoit à la mer, au milieu des acclamations de l'équipage ; tantôt c'étoit une caſſolette de parfums qu'on mettoit à l'amûre ; d'autrefois le ſonge qu'avoit eu un matelot ou un eſclave, les portoit à jetter de l'eau ſur les mâts, à laver le navire, ou à faire courir ſur le pont une figure de cheval. Enfin ils ſe recommandoient à nos prieres, & nous leur répondions qu'ils devoient renoncer à leurs cérémonies ſuperſtitieuſes, pour ne s'adreſſer qu'à Dieu ſeul.

Cependant on ne nous donnoit plus qu'un verre d'eau par jour, & on voyoit la fin du peu de vivres que nous avions achetés à Achen. La diſette d'eau fut ſi grande le 4 Mai, que nous fûmes contrains de faire rôtir un peu de ris dans un pot de terre, & de le manger ainſi. Dans cette extrêmité, nous nous adreſſâmes au Seigneur avec toute la ferveur dont nous étions capables : notre priere fut écoutée : cette nuit-là même

il s'éleva un bon vent, & il tomba de la pluie. On la recueillit dans des nattes & dans des voiles, & elle fut ſi bien ménagée, que nous ne buvions qu'autant qu'il falloit pour ne pas mourir. Nous nous eſtimions heureux d'avoir une cuillerée d'eau pour modérer les ardeurs du ſoleil qui nous brûloit.

Le 6 Mai, un grain violent nous fit courir vent arriere ſous une ſeule voile: le feu Saint-Elme parut au bâton d'enſeigne, & ſur la hune du grand mât. Le neuvieme, jour de l'Aſcenſion, nos deux mâts de hune ſe rompirent dans un gros roulis. Le 10, l'eau nous manqua abſolument. Nous priâmes le Seigneur avec la même confiance, & il nous exauça avec la même miſéricorde; il plut pendant la nuit, & on amaſſa de l'eau pour toute la ſemaine ſuivante. Le feu Saint-Elme parut encore ſur les aubans.

Nonobſtant la ſituation malheureuſe où nous nous trouvions, nous ne pûmes nous empêcher de rire, lorſque le Prêtre Portugais nous expliqua les injures que les matelots vomiſſoient contre ce prétendu démon : car c'eſt l'idée qu'ils ſe formoient du feu Saint-Elme. *Que viens-tu faire en notre bord*, diſoit l'un d'eux,

nos marchandiſes ne ſont point à toi, elles n'ont point été volées, elles nous appartiennent, nous les avons bien payées ? Cherche, lui diſoit un autre, *cherche les Corſaires & les Forbans qui ont pillé tout ce qu'ils ont dans leur vaiſſeau, tourmente-les, fais-les périr, mais laiſſe les Marchands en paix. Va-t-en*, s'écrioit un autre, *va corriger tes parens ; ton pere eſt un voleur ; ta mere, tes ſœurs ſe ſont décriées par leur mauvaiſe conduite, tes freres ont mérité la mort pour leurs crimes.* Puis ils s'armoient de bâtons, couroient ſur le pont, grimpoient ſur les aubans, & pouſſoient de grands cris, ſans oſer pourtant approcher du prétendu démon. Enfin lorſque le feu Saint-Elme eut diſparu, ils ſe féliciterent les uns les autres, comme d'une grande victoire qu'ils venoient de remporter.

Le 19e, jour de la Pentecôte, nous nous trouvâmes dans une entiere diſette d'eau : nous eûmes recours, ſelon notre coutume, à la divine Providence, & deux heures après il tomba une pluie ſi abondante, qu'en ménageant l'eau comme on faiſoit, on en eut pour plus de trois ſemaines. Le 24, un vent d'oueſt s'étant levé, on mit d'abord à la cape pour ne point nous éloigner de terre.

Au commencement de la nuit le vent augmenta, & un coup de mer prenant le vaiſſeau en travers, remplit d'eau une partie de la chaloupe où nous étions logés. Il fallut inceſſamment faire vent arriere pour ne point être coulé à fond par les ondes hautes qui auroient bientôt rempli & ſubmergé notre vaiſſeau. Nous nous abandonnâmes à la Providence, qui nous avoit ſauvé tant de fois des portes de la mort.

Nonobſtant l'abſtinence rigoureuſe que nous avions faite, il ne nous reſtoit de vivres que pour peu de jours; & cependant il nous falloit repaſſer ces trois cens lieues de traverſée qui nous avoient déja coûté tant de peines & de fatigues. Mais ce n'étoit pas-là ce qui touchoit le plus nos matelots : ils ne penſoient qu'au danger préſent : la mer étoit fort groſſe, les lames élevées, courtes & briſantes, nous pourſuivoient & nous menaçoient à chaque inſtant de la mort : une ſeule eût ſuffi pour nous engloutir. Il falloit être extrêmement attentif à gouverner, afin que le navire ne les reçût point par ſon travers. Cette nuit-là, le lendemain 25 & la nuit ſuivante, l'air retentiſſoit ſans ceſſe des cris lamentables que pouſſoient

les Faquirs tour à tour, tandis que nous étions tranquilles, & diſpoſés à tout ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner de notre ſort. Nous éprouvâmes alors combien la confiance en Dieu, que le Chriſtianiſme inſpire, eſt différente de la fauſſe ſécurité du Mahométiſme.

Le 26, la mer s'appaiſa, & le vent nous devenant favorable pour retourner du côté d'Achen, nous fîmes en ſept jours cette longue traverſée. Le 3, nous paſſâmes entre les iſles de Nicobar, qui ſont à ſept degrés de latitude au nord d'Achen, & ce jour-là le ris manqua tout-à-fait dans le vaiſſeau. On donna à ces Inſulaires de la toile & du tabac, & ils nous donnerent en échange des cocos & des ignames : ce ſont des racines fort inſipides.

Le 5 Juin, on mouilla près des iſles de *Pulopinam* & de *Lancari*, qui ne ſont pas éloignées de la terre ferme. Le calme vint, & nous fûmes réduits à deux cocos par jour pour quatre perſonnes. Il fallut mettre la chaloupe en mer pour aller querir des proviſions. Ainſi, pendant neuf jours que dura le calme, nous n'eûmes plus de quoi nous garantir des ardeurs brûlantes du ſoleil : les Mores

même nous portoient compaſſion, ſçachant bien qu'étant nés dans des Pays froids, nous devions ſouffrir beaucoup plus qu'eux. *Pourquoi*, nous diſoient-ils, *vous appliquez-vous ſi conſtamment à la priere ? Ne ſouffrez-vous pas aſſez de la faim & de la chaleur ? Laiſſez-là vos livres, vous direz toutes ces prieres quand vous vous ſerez repoſés quelque-temps à terre.*

La chaloupe qu'on avoit envoyée chercher des vivres, revint la nuit du 14 au 15. Le peu de proviſions qu'elle apporta, rendit la vie & les forces à l'équipage. Nous admirâmes la bonté du Seigneur qui nous procuroit ce ſoulagement, lorſque nous n'avions plus qu'un coco & un verre d'eau. Le 16, nous entrâmes dans la riviere de *Parlis* du petit Royaume de *Queda* : c'eſt, dit-on, la même riviere où ſe donna cette bataille miraculeuſe des Portugais contre les Achenois, qui fut prédite par Saint-François Xavier aux habitans de Malaca. Le Pere Bonnet partit dans un canot pour nous préparer une maiſon à Queda. Comme le navire ne pouvoit remonter la riviere qu'avec les marées, ce Pere vint nous prendre en parau : c'eſt une

ſorte

ſorte de bateau fait d'un ſeul tronc d'arbre creuſé, qui ſe termine en pointe par les deux bouts. Nous arrivâmes le 19 Juin à la Ville, où un Marchand Mahométan de Surate nous avoit fait trouver une maiſon.

Le Royaume de Queda eſt tributaire du Roi de Siam. La Ville a ſept à huit mille habitans, & tout le Royaume environ vingt mille. L'entrée de la riviere eſt à ſix degrés dix minutes de latitude nord. On voit au nord-eſt de l'entrée, à deux ou trois lieues dans les terres, la montagne de l'Eléphant. Elle eſt ainſi appellée, parce que de loin elle a la figure de cet animal. Il n'y a que des vaiſſeaux médiocres qui puiſſent paſſer la barre, ſur laquelle il n'y avoit que deux braſſes & demie de haute mer. Dans la riviere juſqu'auprès de *Queda*, on trouve quatre braſſes d'eau de haute mer.

Les habitans ſont Malais : ils ſuivent tous la Secte Mahométane des Turcs & des Mogols. Leurs maiſons ſont bâties de bamboux, & élevées ſur des piliers à quatre ou cinq pieds de terre, à cauſe de l'humidité. Le Roi & quelques-uns des plus riches ont des maiſons de planches : leurs vêtemens ſont ſemblables à

ceux des Malais de Malaca, de Jor & de Sumatra. Ils ont preſque tous les cheveux longs ; une piece de toile ou de ſoie leur entoure la tête, ſans la couvrir entiérement. Ils portent toujours ſur eux leur cri ; c'eſt un poignard fort tranchant, long de quinze à dix-huit pouces, & large de deux pouces : pluſieurs ſont faits en figure d'onde, & ont des poignées d'or. Ils ont auſſi des zagayes & quelques mouſquets. Leurs boucliers ſont ronds & forts légers ; ils ont deux pieds & quelques pouces de diametre, ils ſont à l'épreuve du ſabre & du piſtolet. Il y a dans le pays pluſieurs familles venues de la côte de Coromandel : il eſt aiſé de les diſtinguer, parce qu'ils ſont plus noirs & plus timides que les Malais. On y trouve auſſi quelques Chinois qui y ſont venus de Siam par terre.

Ce Royaume n'eſt pas peuplé : il eſt plein de grandes forêts, où l'on voit quantité de buffles ſauvages, d'éléphans, de cerfs & de tigres. On y prend les éléphans comme dans le Royaume de Siam, & c'eſt un des principaux revenus du Roi. Le plus grand que j'y ai vu avoit ſix coudées & demie de hauteur. Les plaines ſont coupées de pluſieurs canaux

qui les rendent fertiles en différentes eſpeces de ris. Outre les fruits ordinaires qui viennent dans les Indes, la terre y produit d'elle-même pluſieurs fruits excellens inconnus aux autres parties du Monde, parmi leſquels le Mangouſtan & le Durion ſont les plus eſtimés même des Européens.

Le Roi ne leve aucun tribut ſur ſes ſujets; il a des mines d'un étain qui eſt auſſi blanc que celui d'Angleterre, mais qui n'en a pas la ſolidité; il en fait fabriquer des pieces de monnoie qui peſent une livre, & qui ne valent que ſept ſols. Il fait battre auſſi de petites pieces d'or rondes de bas aloi, d'une ligne & demie de diametre, ſur leſquelles ſont gravées des lettres arabes; on en donne cinq pour un écu d'Eſpagne. Une petite monnoie de cuivre, qui ne vaut qu'un de nos deniers, a cours parmi le peuple. Les vivres y ſont fort bons & à vil prix. Les Marchands de Surate viennent y charger de l'étain qu'on appelle le calin aux Indes; ceux de la côte de Coromandel y portent des toiles de coton, & ils en rapportent du calin, de l'or en poudre & des éléphans.

Quand nous arrivâmes à *Queda*, nous apprîmes que depuis environ deux ans,

un François nommé Martin, y avoit ſouffert la mort pour la Religion Catholique ; il étoit Pilote d'un petit bâtiment ſorti de Bengale, dont le Capitaine étoit Anglois. Après avoir paſſé à Achen & à Batavie, il tua ſon Capitaine, & s'empara de toutes les marchandiſes du vaiſſeau. Dans l'appréhenſion que ſon crime ne fût découvert, il penſa à ſe délivrer de ceux dont il avoit plus de raiſon de ſe défier ; dans ce deſſein il abandonna, dans une iſle déſerte, ſur la côte de Java, cinq Matelots Chrétiens, qu'il y avoit envoyés, ſous prétexte d'y faire de l'eau ; mais peu après ayant été obligé de relâcher à *Queda*, un eſclave du Capitaine tué l'accuſa auprès du Roi, qui confiſqua le bâtiment, & condamna le coupable à la mort. Comme on le conduiſoit au lieu du ſupplice, on vint de la part du Prince lui offrir la vie & mille écus, s'il vouloit embraſſer le Mahométiſme ; il aima mieux mourir que de renoncer ſa foi. Il expira le crucifix à la main, en prononçant ces paroles de l'oraiſon dominicale : *Votre nom ſoit ſanctifié.* Nous avons ſçu ces particularités d'un Portugais, de quelques métis Portugais, d'un Malais qui lui ſervit d'interprête juſqu'au dernier ſoupir, & des

Mahométans même de Surate, tous témoins oculaires de ſa conſtance & de ſa fermeté. Je ne pus m'empêcher d'admirer l'admirable conduite de la Providence, qui ne ſe laſſe point de nous attendre, & qui d'un pécheur coupable de tant de crimes, en fait en un inſtant un martyr de Jeſus-Chriſt.

Nous fûmes obligés de paſſer ſept mois au milieu de ces barbares pour attendre la mouſſon. Je vous laiſſe à penſer, mon Révérend Pere, ce qu'ont à ſouffrir des Miſſionnaires qui ſe voyent contraints de vivre parmi des hommes pervers, ſans eſpérance d'en convertir un ſeul, & privés de la ſeule conſolation qui leur reſte en ce monde, qui eſt le ſaint ſacrifice de la Meſſe. Je ne compte point parmi nos peines, celle de ſe rendre les ſervices qu'on attend des autres pour l'entretien de la vie; nous ne trouvâmes pas un ſeul More qui voulût nous aller chercher de l'eau à la riviere; outre cela, Dieu nous affligea, le Pere Bonnet & moi, d'une maladie aſſez ordinaire aux Européens quand ils ſéjournent dans un climat auſſi brûlant que l'eſt celui-ci. Nous eûmes pourtant le bonheur d'aider à tirer d'eſclavage un Chrétien de Macao, qui depuis

quatre ans n'avoit pu obtenir ſa délivrance: hé! que ſçais-je, ſi ce n'étoit pas pour ſecourir ce fervent Catholique, que le Seigneur avoit permis tous les contre-temps qui nous avoient fait relâcher à *Queda!*

Il y avoit long-temps que nous demandions à Dieu d'être délivrés de cette terre barbare; il exauça notre priere, lorſque nous nous y attendions le moins; trois navires de Saint-Malo n'ayant pu ſe rendre à Mergui pour hiverner, furent obligés de ſe radouber à l'iſle de Janſelon. M. de la Lande, qui s'étoit embarqué à Pondichery pour procurer à ces vaiſſeaux les rafraîchiſſemens néceſſaires, conduiſit le plus petit navire à *Queda* pour y acheter des vivres. A peine le navire eut-il mouillé à l'entrée de la riviere, que des Marchands Mores de Surate nous en vinrent féliciter.

Nous nous diſpoſions à aller voir ces Meſſieurs à bord, lorſqu'ils arriverent: nous leur offrîmes notre maiſon, & ils nous firent le plaiſir de l'accepter. Ils furent fort bien reçus du Roi, & ils obtinrent tout ce qu'ils demanderent. J'allai en canot prendre le Capitaine qui étoit incommodé; nous l'a-

vions connu ſur le Saint-Eſprit, où il étoit Lieutenant, & où il nous avoit comblé d'honnêtetés.

Je remarquai encore mieux la beauté de la riviere. Ses bords, en pluſieurs endroits, ſont tout couverts d'arbres, ſur leſquels nous voyions, matin & ſoir, des ſinges ſauter en foule de branche en branche. Nous vîmes auſſi beaucoup de crocodiles qui ſe repoſoient ſur le ſable. Il en paſſa un auprès de notre canot qui avoit bien vingt pieds de longueur ; on lui tira un coup de fuſil, je crois que ce fut inutilement. M. de la Lande en bleſſa un de douze pieds, qui étoit ſur le bord de la riviere, nous vîmes les traces de ſon ſang, & il eut de la peine à faire deux ou trois pas pour ſe jetter à l'eau.

Le vaiſſeau mit à la voile le 10 Janvier 1710. Le 24 nous paſsâmes près des iſles de Nicobar de huit degrès. Les inſulaires vinrent dans quatorze canots nous apporter des ignames, des cocos & quelques poules, pour les changer avec du tabac en feuilles. Ils ſont preſque nuds, leur couleur eſt d'un baſané jaunâtre ; parmi les noirs ils pourroient paſſer pour blancs. Ils font une eſpece de

pâte de racines qui leur tient lieu de pain ; car il ne croît dans leurs iſles ni ris ni bled.

Le 2 Février nous mouillâmes à la rade de Pondichery. J'ai eu depuis la douleur de me voir ſéparé du Pere Bonnet, avec qui Dieu m'avoit uni d'une façon toute particuliere. Vous avez appris ſans doute avec quel courage, lui & le Pere Faure, ſont entrés, le 16 Janvier de cette année 1711, dans les Iſles de Nicobar, pour annoncer Jeſus-Chriſt aux peuples barbares qui les habitent ; il ſeroit inutile de vous redire ici des particularités qu'on a déja mandé en France. Ainſi je me contenterai, en finiſſant cette lettre, de vous communiquer quelques obſervations que j'ai faites dans le cours de ce long voyage, & je m'eſtimerai heureux ſi elles vous font plaiſir.

La déclinaiſon de l'aiguille aimantée, qui eſt du côté du nord-oueſt en France, diminue peu-à-peu juſqu'à ce qu'on ſe trouve entre les iſles Canaries & les premieres iſles de l'Amérique. Dans ce parage il n'y a point de déclinaiſon. Mais en avançant vers l'Amérique, l'aiguille décline vers le nord-eſt, & cette déclinaiſon augmente juſqu'à la *Vera-Crus*, où elle eſt de ſix degrés.

A Acapulco ſur la mer Pacifique, elle n'eſt que de trois degrés & cinq minutes nord-eſt, elle augmente juſqu'à ce qu'on ſe trouve auprès des bancs de Saint-Barthelemi, qui ſont à dix-ſept degrés de longitude, avant que d'arriver aux iſles Marianes. Nous la trouvâmes en cet endroit de quatorze degrés, elle a été de ſeize degrés ſept ou huit années auparavant, quoi qu'en diſe M. Dampierre, dans ſon Voyage autour du Monde, où il aſſure qu'il n'y a point de déclinaiſon conſidérable depuis Acapulco juſqu'aux Philippines. Depuis ces bancs de Saint-Barthelemi, elle diminue conſidérablement en avançant vers les Philippines. Aux iſles Marianes elle étoit l'année 1708 de huit degrés & quarante minutes. A l'*Embocadero de San Bernardino*, qui eſt à dix-ſept degrés & quelques minutes de longitude plus à l'oueſt que les iſles Marianes, la déclinaiſon n'eſt plus que de deux degrés nord-eſt. A Manille, qui eſt à quatorze degrés trente minutes de latitude nord, & à huit heures quatre minutes de différence du méridien de Paris, je ne crois pas qu'elle ſoit conſidérable. Lorſqu'on va de Manille à Ma-

laca, la déclinaiſon devient nord-oueſt.

Dans toutes les grandes mers qui ſont vers la zone torride, auprès des tropiques, les vents ne viennent jamais de l'oueſt; ils ſoufflent toujours depuis le nord & le nord-eſt, juſqu'au ſud-eſt & ſud. Les courans portent auſſi à l'oueſt. Dans les mers des Indes orientales de la Cochinchine, de la Chine, des Philippines juſqu'aux iſles Marianes, ils changent réguliérement, ſelon les différentes ſaiſons de l'année; c'eſt ce qu'on appelle mouſſon.

On ſçait que dans les plus fortes tempêtes, comme dans les vents médiocres, il y a toujours, après un certain nombre de vagues, trois lames plus élevées que les autres; elles reviennent ainſi de temps-en-temps; je ne me ſouviens point d'avoir lu nulle part quelque raiſon préciſe de ce phénomene. Dans les tempêtes, lorſqu'on eſt obligé de courir vent arriere, quoiqu'on faſſe ſouvent avec une ſeule voile plus de deux lieues par heure, les lames qui pourſuivent pour ainſi dire le navire, le frappent & le devancent; on les voit paſſer au-delà avec une grande vîteſſe, & cependant ſi l'on jette dans la mer

une piece de bois, elle reſtera bien loin derriere le vaiſſeau. Je ne ſçai ſi l'on ne pourroit pas expliquer ceci par l'exemple des ondulations que produit une pierre jettée dans un baſſin : ces ondulations s'avancent vers le bord, ſans emporter avec elles ce qui ſurnage dans le baſſin. Ainſi l'on voit à quarante & cinquante lieues des côtes, des débris de mâts qui ſont dans la mer peut-être depuis plus de vingt ans, ſans que les vents violens de pluſieurs jours les aient portés à la côte.

J'ai remarqué que les chaleurs de la Zone Torride ne ſont pas exceſſives au point qu'on nous les repréſente dans pluſieurs relations : quoiqu'elles ſoient fort grandes, on s'y accoutume aiſément. Il y a même ſous la Zone Torride des pays aſſez tempérés, comme, par exemple, le Breſil, le Pérou, Siam, la Peninſule de Malaca, & principalement les environs de la ville de Mexico. Généralement parlant, plus on eſt près de la ligne, moins on ſouffre de la chaleur, à cauſe des pluies fréquentes, & parce que le ſoleil paſſe fort vîte auprès du zenith. Au contraire, ſous le tropique il eſt deux mois ſans s'éloigner de plus de trois dégrés & demi du zenith.

Je ſouhaite, mon Révérend Pere, que ce détail dans lequel je ſuis entré vous ſoit agréable, & j'eſpere que vous voudrez bien vous ſouvenir dans vos ſaints ſacrifices de la perſonne du monde qui eſt avec plus de reconnoiſſance & de reſpect, &c.

Fin du onzieme volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

LETTRE du Pere Bouchet, de la Compagnie de Jesus, Missionnaire de Maduré, & Supérieur de la nouvelle Mission de Carnate, à Monseigneur l'ancien Evêque d'Avranches. Page 5

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 9, p. 1.

LETTRE du Pere Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus aux Indes, au Pere Baltus, de la même Compagnie. 42

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 9, pag. 61.

LETTRE du Pere Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus aux Indes, au Pere de Villette, de la même Compagnie. 80

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 9, pag. 124.

LETTRE du même, encore au Pere de Villette. 142

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 9, p. 226.

LETTRE du Pere de Bourzes, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus aux Indes, au Pere Etienne Souciet, de la même Compagnie. 190
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 9, p. 359.
LETTRE du Pere Etienne le Gac, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Charles Porée, de la même Compagnie. 200
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 10, pag. 253.
LETTRE du Pere de la Lane, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Mourgues, de la même Compagnie. 210
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 10, pag. 1.
LETTRE du Pere Martin, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere de Villette, de la même Compagnie. 240
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 10, p. 77.
LETTRE du Pere Papin, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie. 253
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 9, pag. 418.
SECONDE Lettre du Pere Papin, Miſſionnaire 261
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 15, p. 405.

LETTRE du Pere Faure, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de la Boëſſe, de la même Compagnie. 270
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 10, page 47.
LETTRE du Pere de Sant-Jago, Missionnaire de la Compagnie de Jesus dans le Royaume de Maissour, aux Indes Orientales, au Révérend Pere Manoël Saray, Provincial de la Province de Goa. 292
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 10, p. 98.
LETTRE du Pere Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Monsieur Cochet de Saint-Vallier, Président des Requêtes du Palais à Paris. 305
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 11, pag. 1.
RELATION en forme de Journal, de la découverte des Isles de Palaos, ou Nouvelles Philippines. 353
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 11, p. 75.
LETTRE du Pere Taillandier, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Willard, de la même Compagnie. 363
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 11, p. 92.

Fin de la table du onzieme volume.